

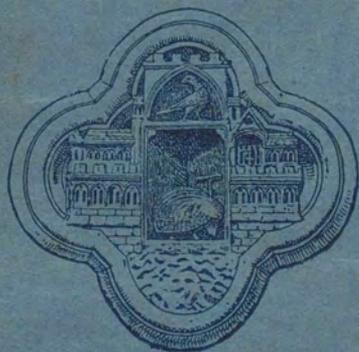


Socié

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS  
LITTÉRAIRES

ÉMILE-FRANÇOIS JULIA

Les Mille et une Nuits  
et  
L'Enchanteur Mardrus



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques  
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VI<sup>e</sup>  
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

chers  
hauts  
les si  
de  
'étais  
lives...  
neur...  
finis,  
y - vous  
in  
s de  
béri.  
ment,

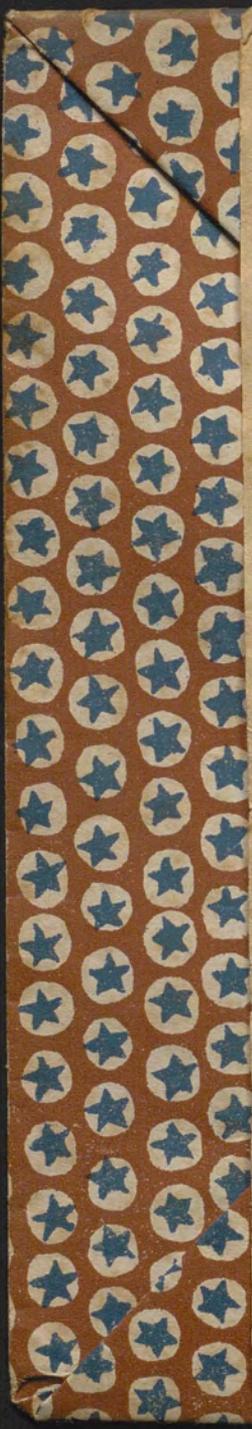


".. Ces gorges et les sentiers  
solitaires qui mènent vers les hauts  
plateaux de Provence, je ne les ai  
guère connus que vers la fin de  
ma quinzième année... j'étais  
hauté par l'esprit des collines...  
Déjà j'étais l'ami des Dieux..."

O mes très-chers Amis,  
vous les Deux, connaissez-vous  
quelque écrit aussi divin  
que ces mots si simples de  
Henri Bosco? Qu'il soit béni.

Vôte, entièrement,

Gicé



B  
57

Les Mille et une Nuits  
et  
L'Enchanteur Mardrus

## LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

*Histoire littéraire et anecdotique des chefs-d'œuvres français et étrangers*

publiée sous la direction de

MM. Antoine Albalat, Henri d'Almèras, André Bellessort et Joseph Le Gras.

### Première Série

Henri d'ALMÉRAS.....	Le Tartuffe, de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY.....	Les Misérables, de Victor Hugo.
Jules BERTAUT.....	Le Père Goriot, de Balzac.
René DUMESNIL.....	La Publication de Madame Bovary
Félix CAIFFE.....	Le Mariage de Figaro.
Louis GUIMBAUD.....	Les Orientales, de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS.....	Diderot et l'Encyclopédie.
Henry LYONNET.....	Le Ctd, de Corneille
Comtesse J. DE PANGE.....	De l'Allemagne, de M <sup>me</sup> de Staël.
Alphonse SÉCHÉ.....	La Vie des Fleurs du Mal.
Louis THUASNE.....	Le Roman de la Rose.
Paul VULLIAUD.....	Les Paroles d'un Croyant.

### Deuxième Série

Antoine ALBALAT.....	L'Art Poétique, de Boileau.
Henri d'ALMÉRAS.....	Les Trois Mousquetaires.
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	Récits des Temps Mérovingiens.
Albert AUTIN.....	L'Institution Chrétienne, de Calvin.
Georges REAUME.....	Les Lettres de Mon Moulin.
René BRAY.....	Les Fables, de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL.....	Sagesse, de Verlaine.
Yves LE FESVRE.....	Le Génie du Christianisme.
Ph. VAN TIEGHEM.....	La Nouvelle Héloïse.
Maurice MACENDIE.....	L'Astrée, d'Honoré d'Urté.
Georges MONGRÉDIEN.....	Athalie, de Racine.
Ernest RAYNAUD.....	Jean Moréas et les Stances.

### Troisième Série

Albert BAYET.....	Les Provinciales.
Jeanne LANDRE.....	Les Soliloques du Pauvre.
LONGWORTH-CHAMBRUN.....	Hamlet, de Shakespeare.
Joseph VIANEY.....	Les Regrets, de Du Bellay.
Auguste DUPOUY.....	Carmen, de Mérimée.
Albert AUTIN.....	Le Disciple, de Bourget.
Guy DE LA BATUT.....	L'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre, de Bossuet
René DUMESNIL.....	En route, de J. K. Huyamans.
Raymond CLAUZEL.....	Une Saison en Enfer et A. Rimbaud.
Eugène LASSERRE.....	Manon Lescaut.
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	Les Liaisons Dangereuses.
Henry LYONNET.....	La Dame aux Camélias.

### Quatrième Série

Gustave FRÉJAVILLE.....	Les Méditations, de Lamartine
Léon DEFLOUX.....	L'Assommoir, d'Emile Zola.
N. BRIAN-CHANINOV.....	La Guerre et la Paix, de Tolstoï.
Henri HAUVETTE.....	Les Canzonières, de Pétrarque.
Henri d'ALMÉRAS.....	Le Roman Comique, de Scarron.
Albert LANTOINE.....	Les Lettres Philosophiques, de Voltaire.
Pierre VILLEY.....	Les Essais, de Montaigne.
Joseph VIANEY.....	Les Odes, de Ronsard.
Georges JARBINET.....	Les Mystères de Paris, d'Eugène Sue.
ANTOINE ALBALAT.....	La Vie de Jésus, d'Ernest Renan.
RENÉ DUMESNIL.....	Les Soirées de Médan.
JOSEPH VIANEY.....	Les Poèmes barbares, de Leconte de Lisle.

### Cinquième Série

Arthur GUY.....	Les Robat, d'Omer Kheyyam.
Emile-François JULIA.....	Les Mille et une Nuits et l'Enchanteur Mardrus.
Gustave RUDLER.....	Adolphe, de Benjamin Constant.

(et 9 volumes en préparation)

BHB  
2997

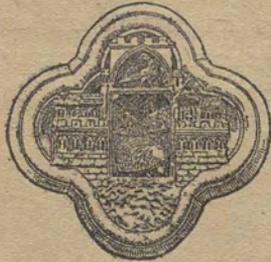
LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

---

EMILE-FRANÇOIS JULIA

---

Les Mille et une Nuits  
et  
L'Enchanteur Mardrus



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES  
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS, (VI<sup>e</sup>)  
EDGARD MALFÈRE, DIRECTEUR  
MCMXXXV



DU MÊME AUTEUR

*La Fatalité de la Guerre.* Ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. (Lib. Académ. Perrin, éditeur).

*La Mort du Soldat,* 1 vol. (Lib. Académ. Perrin, éditeur).

*Antoine Bourdelle, Maître d'Œuvre,* orné d'un dessin inédit en couleurs et de 56 planches hors-texte reproduites par D. Jacomet. Ouvrage couronné par l'Académie Française (prix Ch. Blanc). 1 vol. (Librairie de France, éditeur).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER  
PUR FIL NUMÉROTÉS DE 1 à 50.

*Copyright by Edgar Malfère.*

*S'il est un livre qui vient se ranger de lui-même sous la rubrique des Grands Evènements littéraires, c'est bien le Livre des Mille Nuits et une Nuit. Par deux fois, et de façon assez différente, il s'est intronisé chez nous ; et, par deux fois, son entrée a été retentissante.*

*Dans leur propre pays, les fameux Contes arabes ont été infiniment plus qu'un évènement. Ils l'ont dépassé. Car leur importance, et leur place sous le soleil de l'Islam, est pour ainsi dire de toujours ; leur histoire est comme celle de ces illustres familles patriciennes qui se confond avec les annales publiques... Et, comme ils ont été traduits en toutes les langues, ils sont peut-être les récits les plus célèbres du monde entier.*

*« Ce recueil, écrit Jules Janin, paraissant tout à coup au milieu d'une époque élégante, policée et remplie de chefs-d'œuvre, y produisit une sensation profonde. Le peuple des lecteurs se jeta avidement sur les merveilleuses histoires de féeries, d'amours si parsemées de terreurs, de ravissements et d'émotions de tout genre. Le XVII<sup>e</sup> siècle se sentit merveilleusement intéressé et charmé par ces ravissantes narrations, brodées d'or, de diamants et de perles... »*

*Prestige de l'Orient ! Ce ruissellement de féeries accaparaît et éblouissait les esprits si moroses de nos Occidentaux compassés ! Même dans un texte partiellement interprété, inconsciemment défiguré par une connaissance forcément incomplète de l'âme arabe, par surcroît volontairement expurgé et adouci, les histoires des fastueux khalifes et de leurs armées n'en secouaient pas moins les imaginations.*

Sans en exagérer l'influence, il est incontestable que les Mille et une Nuits de Galland ont eu leur rôle dans l'établissement de cet esprit nouveau, fait de fantaisie, de verve et de hardiesse, qui régna dans les salons et dans la société du siècle de Louis XV. Néanmoins, il n'en n'est guère resté autre chose que les éditions arrangées, et encore une fois expurgées, pour la jeunesse. En sorte que la véritable notoriété en France des Mille et une Nuits premières a été, comme pour les Contes de Perrault, celle des livres d'étrennes et de distributions de prix.

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit (*Alf Lailah oua Lailah*), dans la « traduction littérale et complète » du D<sup>r</sup> J. C. Mardrus, parue à Paris vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, apportait bien autre chose ! Tout de suite ce fut un enthousiasme spontané, une joie extraordinaire dans le public des lettrés, des artistes, des lecteurs de qualité, non seulement en France mais encore dans tous les pays de langue française, ainsi que dans tout l'Orient. C'est que « cette ancienne connaissance » était en réalité une entière nouveauté. Cette nouveauté dépassait tellement en tous sens ce qui était accredité jusqu'alors que le mot de révélation venait à la pensée de tout le monde.

Parmi les orientalistes universitaires l'émoi fut considérable. Quelques-uns jetèrent de hauts cris devant une œuvre qui les dépassait et les déroutait. Mais, le plus qualifié de tous, Hartwig Derenbourg, Professeur de langue arabe à l'École des Langues Orientales vivantes et à l'École des Hautes-Études, celui-là même dont l'enseignement a fourni de nombreuses générations d'interprètes et d'arabisants de toutes sortes, fit dès juillet 1902, dans le Journal des Savants, les plus grands éloges du Livre des Mille Nuits et une Nuit : « un chef-d'œuvre littéraire, dit-il, une adaptation qui est aussi française qu'arabe, aussi arabe que française... Les Mille et une Nuits sont à l'époque présente dans une belle période de renaissance en langue française, avec la « traduction littérale et complète » du D<sup>r</sup> Mardrus. »

Au même moment, le grand Orientaliste Clément Huart, de l'Institut, également professeur à l'École des Langues Orientales et à l'École des Hautes Études, exprima le même avis et proclama hautement son opinion dans son Histoire de la littérature Arabe (Armand Colin, Éditeur, 1902).

Chez les écrivains, l'effervescence fut pour ainsi dire générale, allant parfois jusqu'à l'allégresse :

« Je lisais dans les Mille et une Nuits, nouvellement traduites par le docteur Mardrus, l'histoire du Portefaix avec les jeunes filles, dit M. Bergeret, professeur de faculté par la grâce d'Anatole France ; cette version est littérale et c'est tout autre chose que les Mille et une Nuits de notre vieux Galland... Je les lisais pour la première fois. Car l'honnête Galland n'en donne pas l'idée. C'est un excellent conteur, qui a soigneusement corrigé les mœurs arabes. Sa Schahrazade, comme l'Esther de Coypel, a bien son prix. Mais nous avons ici l'Arabie avec tous ses parfums ».

Maurice Maeterlinck écrivait dans la Revue de Paris, en 1900 : « Je lisais ce matin le troisième volume de la merveilleuse traduction que le D<sup>r</sup> Mardrus vient de nous donner des Mille et une Nuits. J'aurais relu l'Odyssée, la Bible, Xénophon ou Plutarque, que l'enseignement des grandes civilisations eût été pareil. Je voyais donc, au cours d'un des plus beaux récits de la Sultane Schahrazade, se dérouler la vie la plus admirable, la plus claire, la plus spontanée, la plus indépendante, la plus abondante, la plus raffinée, la plus fleurie, la plus intelligente, la plus pleine de beauté, de bonheur et d'amour, et, à certains égards, la plus proche de la vérité la plus probable que l'humanité ait peut-être connue... »

De son côté, André Gide, maintes fois, a témoigné son sentiment. « On peut aimer ou ne comprendre point la Bible, dit-il, aimer ou ne comprendre point les Mille Nuits et une Nuit, mais, s'il vous plaît, je partagerai la foule des pensants en deux classes, à cause de deux formes inconciliables d'esprit : ceux qui devant ces deux livres s'émeuvent ;

ceux devant qui ces livres restent et resteront fermés... Dans les Mille Nuits, comme dans la Bible, un monde, un peuple entier s'expose et se révèle... J'eus la chance d'entrer nu dans ce livre : je veux dire que c'est, avec la Bible, presque le premier livre que j'aie lu. Contes charmants!... Qu'en connaissais-je? que ce qu'une première traduction, apprêtée à l'excès, réformée, voulait bien m'en laisser connaître. Heureusement! car cette traduction de Galland devait donc laisser à celle de Mardrus sa fleur, toute son authentique saveur et comme sa virginité... Ah! vive Mardrus! Ah! Merci! Ici l'on exulte; on s'enivre par tous les sens.»

Le Poète Robert de Montesquiou célébrait le « docteur-ès-Nuits », tandis que Huysmans, Pierre Louys et tant d'autres manifestaient leur ravissement.

Stéphane Mallarmé aimait de longs tête à tête, sur l'eau, à Valvins, avec le jeune magicien qui l'exaltait sans cesse par sa perpétuelle féerie « jusqu'aux limites de l'émerveillement ». Mardrus lui lisait les dernières pages traduites et l'auteur d'Hérodias, rempli d'allégresse, ne se séparait jamais de lui sans lui faire promettre solennellement de livrer sans tarder au public français un trésor oriental aussi précieux!

Dans l'Avenir de l'intelligence, le bel écrivain à la vaste culture Charles Maurras n'a pas craint de déclarer : « ... Ce magicien des lettres françaises, le docteur Mardrus, est notre Ptolémée Evergète. »

Contentons-nous enfin, pour nous limiter, de citer Joachim Gasquet, ce pur poète, qui confiait ainsi son enthousiasme à ses lecteurs : « J'eusse voulu, ce mois d'été, dire combien il est délicieux, devant la mer, de lire le livre sans égal que vient de nous donner le docteur Mardrus. Nous devons une volupté nouvelle au sensuel et précis traducteur des Mille Nuits et une Nuit. A la pure joie imaginative qui sort de ce recueil se joint en effet pour nous le bonheur de découvrir avec sûreté la psychologie d'un peuple, d'une race que l'Occident ignore tout à fait et qui recèle un trésor de

*pensée profonde au sein des plus sensuelles richesses qui soient... On ne peut juger encore de l'ensemble de l'œuvre, mais déjà on en peut sentir la parfaite santé et le frisson. Le docteur Mardrus a fait une chose rare... Ce que Victor Hugo avait pressenti, ce qu'il avait essayé de formuler avec les Orientales, se réalise aujourd'hui. La traduction du docteur Mardrus marque une grande date dans notre histoire littéraire... »*

*Date de première importance aussi dans la chronique de nos mœurs! Car, à ce cerveau d'où est sorti le tranquille épanouissement de tout un monde abondamment nourri de cette vertu « qui est dans le soleil », ne devons-nous pas en partie, nous autres Occidentaux, trop longtemps endormis dans de déprimants pessimismes et de brumeuses rêveries, l'évolution moderne de l'esprit public? Son œuvre nous conviait hors de « l'étouffoir des conventions verbales », à une plus libre expansion des cœurs et des intelligences, à plus de vie rayonnante.*

*Il est remarquable que ce retour à la beauté, aux jouissances saines savourées avec art, sans fausse pudeur, qui s'est introduit chez nous après 1900, se soit accompagné d'une rupture très nette avec le réalisme qui régnait alors dans la littérature, le théâtre, les arts et jusque dans la musique.*

*Quand Bakst vint à Paris renouveler la décoration théâtrale, la figuration, la danse, et l'esthétique de son époque, il était pénétré d'influence orientale et c'est au docteur J. C. Mardrus qu'il s'est adressé pour monter notamment sa Schahrazade dont les décors et les divers tableaux sont entièrement sortis du Livre des Mille Nuits et une Nuit.*

*Serge de Diaghilev, en ses fameux ballets russes, enthousiasmait le public par la nouveauté, l'éclat et la couleur de sa chorégraphie et de son art scénique conçu à la mode d'Orient; c'était un ruissellement violent mais harmonieux de tons purs et de couleurs éclatantes, enfermé dans la magie d'un style étroitement apparenté aux canons de la rythmique*

et de la poésie. Art où le concret et l'abstrait s'unissent et où le danseur devient facilement le mystique extasié. L'arabesque métaphysique y recouvre sa vie pendant que la vie elle-même y retrouve ses effluves, ses parfums, ses formes épanouies, sa beauté efficiente.

Et voici que cette esthétique nouvelle apporte son mouvement et sa clarté jusque dans les modes du costume et de l'ameublement : le grand couturier Poiret donne le ton : il introduit la ligne pure, une gamme vive, la fantaisie bridée par le style au service de l'élégance féminine ; il crée une sorte de musique de l'habillement, où se fondent la beauté de la matière, celle des teintes et celle de la coupe. Il a des dessinateurs qui réalisent sur le papier l'œuvre d'art que sera le costume une fois effectué, comme l'architecte esquisse ses façades et ses profils. Et tout cela est imprégné de cet Orient originel débarqué nouvellement à Paris ! D'ailleurs, architectes et ensembliers ne tardent pas à suivre la leçon. Et cet Orient véritable n'est pas celui des danses du ventre mais celui des harmonieuses dispositions d'un beau tapis persan...

Les soirées mondaines, elles aussi, s'ouvrent à ce courant rénovateur. C'est l'époque des fêtes arabes. Celle que donne Paul Poiret, sous le titre de la « Mille et deuxième Nuit », les dépasse toutes en réussite et en splendeur. Mardrus lui-même en avait été nommé l'ordonnateur ; comme il le fut aussi pour la magnifique soirée arabo-persane dans un salon de haut goût parisien, ouvert aux lettres et aux arts à la manière de ces « bureaux d'esprit » du dix-huitième, celui de Madame de Chabrillan...

En 1914, l'Opéra-Comique créait Mârrouf savetier du Caire, comédie lyrique en cinq actes, tirée d'un des plus brillants contes mardrusiens du XVI<sup>e</sup> vol. ; la musique d'Henri Rabaud était toute imprégnée de couleur orientale. La pièce eut un succès considérable. Elle entra dans le répertoire de ce théâtre pour passer un peu plus tard dans celui de l'Opéra.

A leur tour, de nombreux artistes ont été « ensorcelés »

par l'Enchanteur. Rodin et Bourdelle professaient une admiration sans borne pour Mardrus. Tourmenté depuis longtemps par le désir de lui donner une preuve de son amitié, Rodin lui apporta lui-même, un certain jour de l'An, l'original de son fameux « Balzac tout nu » qui venait de susciter de si vives émotions. Il accompagnait ce don de cette phrase, aussi belle à elle seule que la statue tout entière : « Cette œuvre, écrivait-il, vous appartient de droit parce que la Beauté est votre particulière amie ». Bourdelle se fit son illustrateur avec spontanéité et passion. D'autres encore parmi lesquels Van Dongen, Picart-le-Doux, Othon Friez et surtout François-Louis Schmied, ont interprété brillamment diverses parties de son œuvre en des éditions de luxe qui ont eu rapidement la fortune de très hauts prix sous le feu des enchères.

Il n'est pas jusqu'à l'art du music-hall qui ne se soit trouvé profondément influencé par la féerie Mardrusienne. La vogue des fastueuses mises en scène, encore en honneur, date de cette époque. Les contes orientaux ont été à cet égard une mine inépuisable et c'est dans leurs rutilantes descriptions qu'on a sans cesse puisé les éléments de ces spectacles si nouveaux par la richesse et la profusion des couleurs, des costumes, des ornements et des parures.

Le monde scientifique enfin fut vivement sollicité du point de vue historique, documentaire et doctrinal, par les témoignages abondants qu'apportait la nouvelle traduction sur l'état des connaissances, notamment médicales, dans la société arabe. Ce domaine parut suffisamment riche au Professeur Gilbert, un Maître de la Faculté de Médecine de Paris, pour qu'il lui consacra une étude en 1901. Plusieurs thèses de doctorat furent inspirées ensuite exclusivement par la pathologie orientale d'après les textes mardrusiens.

Tout cela sous la baguette de l'Enchanteur ! Mais du point de vue littéraire pur « le grand Évènement » n'en est pas et n'en restera pas moins retentissant. Car Mardrus, en

notre littérature, est une réussite unique et qu'il convient de situer comme elle le mérite. A ce point de vue, son œuvre forme un tout, les Nuits étant le premier chaînon d'un ensemble qui jalonne tous les sommets : Bible, Korân, livres initiatiques de l'Égypte pharaonique, tous les lieux antiques d'élevation lyrique et mystique de l'esprit.

Or, la qualité essentielle de cette œuvre réside dans son style exceptionnel et singulier, plein, solide, architecturé, musical, parfumé ; son harmonie, son rythme et son lyrisme sont tels qu'il a et aura toujours sa place à part, sur une cime qu'il sera difficile à quiconque de dépasser.

Nourri de tous les suc de l'Orient, fait des ressources secrètes de la plus pure poésie depuis Sâadi jusqu'à Virgile, ayant pris sa substance à toutes les lyres humaines jusqu'aux richesses orchestrales profondes de nos plus grands maîtres, ce style au rythme puissant est-il prose ou poésie ? Il est prose par les modalités rhétoriciennes de sa phrase. Il est poésie par son mouvement intérieur, par la générosité de son souffle, par la mélodie de son verbe.

Et c'est peut-être la plus belle réalisation de prose-poème, si on consent à l'appeler ainsi, qui se puisse trouver.

Cette triple nouveauté d'une œuvre orientale, d'une œuvre française, d'une œuvre personnelle réunies en un ouvrage à la fois très ancien et très moderne, voilà ce qu'il nous est donné de présenter ici.

## CHAPITRE PREMIER

### LA NAISSANCE

Il était, dans le fond des âges, en quelque lieu des pays du soleil, sous une simple tente du désert, ou bien dans quelque bourgade depuis longtemps disparue, un premier conteur de génie.

Sans doute, ce magicien du Verbe fut-il en même temps le plus ancien des poètes qui ont depuis toujours peuplé les immenses terres de nomadisme pastoral ou de chevauchées effrénées, bien faites pour exalter l'imagination et surexciter les sentiments. Il appartenait à l'une de ces races ardentes, nourries des plus vives couleurs de l'Orient, sensuelles et délicates, naturellement enclines à traduire avec magnificence les émotions de leur âme.

Celui-là était né parmi « *ces peuples de l'aurore qui ont donné à notre Europe ses bases, son axe spirituel et ses dieux, et jusqu'à l'air moral dont elle se nourrit...* »

Peut-être s'exprimait-il en un langage déjà tout proche de cette langue arabe dont l'excessive richesse devait émerveiller les linguistes quand elle se révéla tout à coup à sa perfection dans ce livre religieux d'une exceptionnelle importance littéraire : le Koran.

Bien que le livre des *Mille et une Nuits* ait été constitué en recueil homogène beaucoup plus tard, à l'époque du

déclin politique de l'empire arabe, son caractère de livre populaire, dû à la collaboration de nombreuses générations, le rattache à de lointaines sources qui se confondent avec celles mêmes des populations errantes d'abord, puis sédentaires, de cette Asie méditerranéenne qui va du Nil jusqu'au delà du Tigre.

« *Pays où rien ne se perd de la tradition, nous dit le Dr J. C. Mardrus dans sa préface de « la Reine de Saba ; » où cet attachement à la tradition est si marqué, que le conteur national ne s'appelle pas le conteur, mais le traditionnaire, le Rawi ».*

C'est une loi générale de l'humanité que les transmissions orales ont précédé de beaucoup l'écriture, et que pendant de longues périodes elles seules ont assuré la survivance et l'accroissement progressif de ce trésor de l'esprit auquel les hommes sont restés attachés plus jalousement qu'à leurs richesses matérielles et qu'à leurs pierres précieuses. Mais les conditions naturelles de l'existence, les conseils d'un ciel éclatant, toujours serein, baigné de lumière, favorable aux libres emportements dans les grands espaces du dehors, devaient marquer l'Orient comme une terre d'élection pour les riches déploiements de l'imagination et de la poésie.

« *O mes amis, je ne saurais mieux commencer la distribution des choses admirables, qu'en faisant bénéficier votre entendement du récit de quelques traits de la vie de nos pères Arabes de la gentilité, les vrais Arabes des sables, dont les merveilleux poètes ne savaient ni lire ni écrire, chez qui l'inspiration était un don véhément, et qui formèrent, sans encre ni calame, ni censeurs, cette langue arabe qui est la nôtre, la langue par excellence, celle dont le Très-Haut s'est servi, de préférence sur toutes les autres, pour dicter ses Paroles à Son Envoyé...<sup>1</sup> »*

Dans de telles sociétés vouées aux déploiements exté-

1. *Les lucarnes du Savoir.*

rieurs, le conteur et le poète ont été de bonne heure les princes de l'esprit. La littérature orale y fut extrêmement opulente, bien avant que les scribes fussent apparus.

Combien pâle devait sembler alors l'écriture à côté de la parole nue, plus animée, plus vibrante et sans cesse recrée ! Verbe audacieux ! Seule arme fragile, toute puissante en définitive, de l'adolescente Schahrazade. Éloquence sans cesse ranimée au long des âges, sans cesse renouvelée, enrichie, ornée, embellie, et qui devait venir à bout d'un maître farouche et jusque-là indomptable... !

A notre époque où le savoir humain se confie régulièrement au papier, comment se faire une idée de cette prééminence millénaire de la mémoire verbale et de l'art du récit ? Comment évoquer dans sa gloire et dans sa puissance cette magie des mots qui a rendu tangibles à tant de générations abolies les plus improbables richesses terrestres, sans jamais épuiser les ressources illimitées de l'esprit et du cœur ? Cette savante sorcellerie faisait partie intégrante de la vie de chaque jour ; elle restait sa plus précieuse nourriture, son aliment essentiel, tandis que peu à peu se confiaient à la pierre ou au papyrus, dans le secret des temples, les formules religieuses, liturgiques, ou simplement commémoratives.

Un épisode des *Mille Nuits et une Nuit*, entre cent, montrera l'insatiable passion des Arabes, Persans ou Orientaux de tous pays, pour la poésie et pour le conte.

Dans *les Aventures de Hâssan Al-Bassri et de Splendeur* (traduction Mardrus), la sultane Schahrazade s'exprime ainsi :

*Il y avait dans les années et les âges d'il y a bien longtemps, un roi d'entre les rois de la Perse et du Khorassân, qui avait sous sa domination les pays de l'Inde, du Sindh et de la Chine, ainsi que les peuples qui habitent au-delà de l'Oxus, dans les terres barbares. Il s'appelait le roi Kendamir. Et c'était un héros au courage indomptable et un*

cavalier de grande vaillance, passionné de tournois, de chasses et de chevauchées guerrières ; mais il préférait, et de beaucoup, à toutes choses, la causerie avec les gens délicieux et les personnes de choix, et donnait près de lui, dans les festins, la place d'honneur aux poètes et aux conteurs. Bien plus ! Quand un étranger lui narrait quelque conte encore inconnu ou quelque belle histoire, le roi Kendamir le comblait de faveurs et de bienfaits. Quant à ses conteurs habituels et à ses poètes, il les traitait avec les mêmes égards que ses vizirs et ses émirs. Et de cette façon, le palais était devenu la demeure chérie de tous ceux qui savaient construire des vers, ordonner des odes, ou faire revivre par la parole les passés abolis et les choses mortes.

Aussi, il ne faut point s'étonner que le roi Kendamir, au bout d'un certain temps, eût entendu tous les contes connus des Arabes, des Persans et des Indiens, et les eût conservés dans sa mémoire avec les passages les plus beaux des poètes et les enseignements des annalistes versés dans l'étude des peuples anciens. Si bien qu'après avoir récapitulé tout ce qu'il savait, il ne lui resta plus rien à apprendre et plus rien à écouter.

Quand il se vit dans cet état, il fut pris d'une tristesse extrême ; il se tourna vers son chef eunuque et lui dit : « *Va vite me chercher Abou-Ali !* » Or, Abou-Ali était le conteur favori du roi ; et il était si éloquent et si bien doué qu'il pouvait faire durer un conte pendant une année entière sans discontinuer et sans, une seule nuit, laisser l'attention de ses auditeurs. Mais déjà il avait, lui, comme tous ses compagnons, épuisé son savoir et ses ressources d'éloquence et depuis longtemps il se trouvait dans une pénurie d'histoires nouvelles.

L'eunuque se hâta donc d'aller le chercher et l'introduire auprès du roi. Et le roi lui dit : « *Voici, ô père de l'éloquence, que tu as épuisé ton savoir ! Or moi je t'ai fait venir parce qu'il faut absolument qu'en dépit de tout tu me trouves un conte extraordinaire et de moi inconnu ! Car,*

*plus que jamais, j'aime les histoires et le récit des aventures. Si donc tu réussis à me charmer par tes belles paroles, moi, en retour, je te ferai cadeau d'immenses terres, de châteaux forts et de palais... Je te nommerai aussi mon grand vizir... Et même, si tu le souhaites, je te léguerai le trône, après ma mort... Mais si ton destin est assez néfaste pour que tu ne puisses pas satisfaire au désir que je t'exprime, tu peux, dès à présent, aller faire tes adieux à tes parents et leur dire que le pal t'attend! »*

Abou-Ali appelle alors cinq jeunes Mamalik qui savaient lire et écrire et qui étaient sagaces et dévoués ; il leur remet cinq mille dinars d'or et leur dit : « *Parcourez tous les royaumes et toutes les contrées de la terre à la recherche des savants, des sages, des poètes et des conteurs les plus célèbres! Et demandez-leur, afin de me la rapporter, s'ils ne connaissent pas l'Histoire des Aventures de Hassân Al-Bassri!* » Puis se tournant vers chacun d'eux en particulier, il dit : « *Toi, tu t'en iras vers le pays des Indes et du Sindh! toi, tu t'en iras vers la Perse et la Chine et les pays limitrophes! toi, tu parcoureras le Khorassân et ses dépendances! Toi, tu exploreras tout le Maghreb, de l'Orient à l'Occident! Quant à toi, tu visiteras le pays d'Égypte et la Syrie.* »

Ce cinquième mamelouk rencontre à Damas le célèbre Ishak-Al-Monabbi le conteur sublime de cette ville, celui qui raconte les histoires les plus merveilleuses du monde. Il est émerveillé en effet par son art admirable, et obtient de lui l'histoire de Hassân Al-Bassri si ardemment désirée. « *Seulement, ajoute le cheik Ishak, je mets une condition expresse que tu t'engageras par serment à remplir, si tu veux avoir cette copie! Comme cette histoire est de celles qu'on ne raconte pas devant n'importe qui, et qu'elle n'est point faite pour tout le monde, mais seulement pour les personnes de choix, tu vas me jurer, en ton nom et au nom de ton maître, de ne jamais en dire un mot à cinq sortes de personnes : les ignorants, car ils ne sauraient l'estimer avec leur esprit*

*grossier ; les hypocrites qui en seraient offusqués ; les maîtres d'école qui, impuissants et épais, ne la comprendraient pas ; les idiots, car ils sont comme les maîtres d'école ; et les mécréants, qui n'en pourraient tirer un enseignement profitable ! »*

Le Mamelouk d'Abou-Ali transcrivit alors le précieux conte qu'il porte ensuite à son maître, lequel le recopie sur du magnifique papier, en lettres d'or, de sa plus belle calligraphie, en mettant de larges espaces entre les mots, de façon que la lecture en devint agréable et aisée.....

Aussitôt le roi Kendamir réunit ses vizirs, ses émirs et ses chambellans, ainsi que les poètes et les savants et dit à Abou-Ali : « *La parole des rois doit courir !* »

Abou-Ali fait sa lecture. Le roi est à la limite du ravissement, revêt le conteur de son propre manteau royal, lui fait don d'une province entière et fait serrer le manuscrit dans l'armoire des papiers, pour l'en tirer et faire lire l'histoire toutes les fois que l'ennui se présenterait aux portes de son âme.

Ainsi commença donc l'ère des copistes.

Sans doute, entraînés par leur propre mouvement, ne purent-ils d'abord faire autrement que transcrire à leur façon, en y mettant beaucoup du leur, en enjolivant, en se faisant l'interprète de leur vie imaginative... Mais bientôt les transcriptions ne devinrent plus qu'un pâle reflet du déploiement verbal. Il n'y entraît que fort peu de ce rythme aérien du récit. A force de vouloir copier, on ne sût plus inventer. Recopier, c'était bannir les ressources vives de cette danse des paroles qu'il faut sans cesse recréer de son fond personnel pour les faire toujours vraies. C'était momifier les exaltations frémissantes des sensibilités passionnées...

Heureux sommes-nous d'avoir pu, grâce à la disert Schahrazade, à la géniale conteuse, cueillir aux lèvres des traditionnaires ces *Mille Nuits et une Nuit* ; si les sources en sont lointaines et mystérieuses, comme le dit Hérodote

des sources du Nil, si nous les voyons émerger peu à peu de la profondeur de sociétés bavardes et frénétiquement amoureuses des prestiges de la fiction, si nous les entendons de cent bouches diverses aux quatre coins du proche Orient, c'est ici qu'elles se rassemblent en une miraculeuse unité, malgré la multiplicité des apports, comme se grossit de ses affluents le fleuve majestueux dans sa physionomie dernière.

Or le dernier des *traditionnaires* c'est Mardrus...

Aux esprits amoureux avant tout de beauté, épris de cette vérité totale et magnifique de l'œuvre à son point de réalisation, nous pouvions donc nous contenter d'indiquer cette filiation des *Mille et une Nuits* : une voix perpétuée à travers les âges, une révélation passant de bouche en bouche, s'enrichissant deci delà par la vertu de sa propre force, venant se fixer enfin dans une œuvre de magicien et de poète. Ceux-là auront leur récompense dans l'admirable texte français du D<sup>r</sup> J. C. Mardrus, forme dernière d'un monument indestructible maintenant que le monde d'où il est né est en train de disparaître...

Mais il existe aussi ceux qui entendent ne pas négliger les apports de circonstances, de chronologie, d'histoire plus ou moins assurée, d'efforts littéraires parfois non dénués de valeur, d'érudition enfin. Ceux-ci veulent connaître les tenants et les aboutissants d'une œuvre à travers textes et manuscrits qui s'offrent à la critique. Et, voici ce que l'on en peut dire :

\*  
\* \*

Lorsqu'eût paru de 1704 à 1717 la traduction de Galland, ce fut en France et en Europe un engouement véritable pour cet Orient dont on connaissait si peu de choses et qu'une œuvre imposante, malgré son insuffisance, venait éclairer cependant. On comprenait qu'il y avait là une de ces œuvres considérables de l'humanité qui reflètent

et contiennent toute une civilisation. Aussi les érudits et les chercheurs se lancèrent-ils à qui mieux mieux sur cette nouvelle piste. Bientôt, des controverses s'élevèrent. Les savants orientalistes français ou étrangers discutèrent avec âpreté les origines. Sylvestre de Sacy, le viennois Hammer-Purgstall, auteur d'une histoire de la littérature arabe, l'anglais E. D. W. Lane, auteur d'une traduction des *Mille et une Nuits*, l'érudit et archéologue allemand Müller, l'orientaliste allemand Noëldeke eurent leur point de vue. S'agissait-il de textes purement arabes, ou au contraire issus de la Perse, ou encore provenant de sources diverses ?

En France, Sylvestre de Sacy eut de nombreux contradicteurs ou partenaires. Les éditions de la traduction Galland se succédaient. Elles étaient souvent précédées de préfaces originales et nourries où chaque auteur exposait ses opinions. Caussin de Perceval, en 1806, fixait la date des *Mille et une Nuits* aux années 955 et 973 de l'hégire et tirait argument du style arabe selon lui fort vulgaire pour conclure que le rédacteur des contes ne pouvait être qu'un Arabe de ce temps. À quoi, un autre orientaliste, Langlès, répondait que puisque les noms propres des personnages de ces contes étaient généralement persans, il fallait bien que le livre soit lui-même persan. Il ajoutait que de nombreuses interpolations s'étaient produites dans la suite, et qu'ainsi s'étaient introduits, dans un livre persan, des passages manifestement sortis d'une pensée arabe, traduisant des mœurs arabes. Mais ces passages devaient être extrêmement nombreux si l'on songe, par exemple, à la quantité et à l'importance de ceux qui mettent en scène le célèbre monarque Haroun Al-Raschid. Edouard Gauthier, dont l'autorité a été grande en son temps, corrobore cette manière de voir, et fait en plus remarquer que les *génies* dont le rôle est si habituel dans les contes, appartiennent au système théologique indien de la région de Brahma. Cependant

Sylvestre de Sacy attribue aux Arabes eux-mêmes cette profusion d'êtres surnaturels mêlés à leur existence depuis les temps les plus reculés. D'ailleurs il n'échappe pas à cet orientaliste que de nombreux écrivains arabes ont dû remanier les textes et que cet assemblage de contes, fables, anecdotes d'esprit le plus divers, provient d'époques successives ; un seul point semble réunir les différents transcripteurs ; l'unité de cadre. Tout le reste, langue, couleur, style, est absolument variable. En fin de compte, Sylvestre de Sacy formule cette conclusion : « Je ne pense pas, dit-il, qu'aucun lecteur impartial voie dans le recueil des *Mille et Une Nuits* autre chose qu'une collection de contes faits par un ou plusieurs écrivains arabes ou musulmans, à une époque qui n'est pas très reculée et où l'on n'écrivait déjà plus l'arabe avec pureté. Ce qu'on peut dire de plus certain sur la date de ce recueil, c'est que lorsqu'il a été composé, l'usage du tabac et du café n'était sans doute pas connu puisqu'il n'y en est fait aucune mention. Cette observation prouve que ce recueil existait vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle de l'hégire ».

En faveur de l'origine persane, l'opinion de Hammer Purgstall s'établissait sur le témoignage de l'historien arabe Aboul Hassan Ali Al-Massoudi pour lequel un recueil persan, le *Hazar Afsanah* ou *Hezar Efsâne* (ce qui signifie *Les Mille Contes*) est le prototype de tous les ouvrages de ce genre.

D'autre part, un texte de Mohammed-ben Is'hak-al Nadim, surnommé Yacoub-el-Ouarrak, dans un livre paru en 897 sous le titre « *Kitab-al-Fihrist*, s'exprime ainsi au VIII<sup>e</sup> chapitre :

« Première section : Sur l'histoire des Auteurs de Contes de Nuit, et les conteurs de jolies aventures, avec le titre des livres qui traitent de ces sujets. Les premiers qui inventèrent des sujets de pure imagination, les disposèrent dans des livres, et les incorporèrent aux bibliothèques, et qui en représentèrent quelques-uns comme

racontés par la bouche de bêtes fauves, furent les anciens Perses. Les rois Askhaniens en ajoutèrent d'autres ; et ils furent augmentés et amplifiés au temps des Sassanides. Les Arabes les traduisaient en arabe et les conteurs et causeurs les polissaient et embellissaient et en écrivaient d'autres semblables. Le premier ouvrage de cette espèce était intitulé *Le livre de Hazar Afsanah*, ce qui signifie *Alf Kurafah* (Mille Contes) dont ce qui suit est l'explication. Un roi de leurs rois avait pris l'habitude, quand il avait trouvé une femme qui lui plaisait, et couché une nuit avec elle, de la faire tuer le lendemain. Il épousa alors une demoiselle des filles du roi, nommée Shahrazade, douée d'une grande intelligence et érudition. Quand elle était couchée avec lui, elle avait l'idée de lui raconter des contes de fées ; et de plus, vers la fin de la nuit, elle combinait le conte de façon à ce que le roi fût induit à préserver sa vie et à lui demander la fin de l'histoire la nuit suivante, jusqu'à ce que Mille et une nuits furent ainsi passées. Pendant ce temps, il cohabita avec elle, et à la fin elle devint enceinte, c'est alors qu'elle lui dit de quelle façon elle l'avait amené jusque-là ; après quoi, il admira son intelligence, ressentit de l'amour pour elle et préserva sa vie. Ce roi avait aussi une nourrice nommée Dinarzade qui aidait la femme à sa ruse. On dit aussi que ce livre fut composé pour (ou par) Humai, fille de Bahman et qu'il y fut joint beaucoup d'autres histoires. Et, par Allah ! la vérité est que le premier qui se délassa à écouter des contes de nuit, fut Al-Iskander (Alexandre le Grand) ; il avait un certain nombre de personnes qui lui racontaient des histoires imaginaires et voulaient l'amener à rire ; lui, cependant ne voulait pas seulement s'amuser, mais encore apprendre la prudence et la décision. Après lui, les rois faisaient, de même, usage de ce livre *Hasar Afsanah*. Il contient Mille nuits, mais moins de deux cents histoires, puisqu'un seul conte occupe généralement plusieurs nuits. Je l'ai maintes fois

parcouru entièrement, mais en vérité c'est un livre corrompu de ridicules histoires ».

« Cette appréciation, nous dit un orientaliste contemporain, le baron Carra de Vaux, suffit à nous prouver que le recueil dont parle l'auteur arabe n'est pas identique à celui que nous connaissons, sinon par son cadre ».

Mais voici un autre passage du même historien qui se rapporte mieux à notre livre :

« Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abdous el-Djahchiri, a commencé à composer un livre pour lequel il devait choisir mille veillées parmi les veillées des Arabes, des Persans, des Roumis et autres, et où chaque partie était indépendante. Il fit venir les personnes qui récitait des contes et il leur prit ce qu'elles savaient de plus beau ; il emprunta aussi aux recueils de veillées et de contes ce qu'ils contenaient de plus brillant et de meilleur ; et il fit de cela quatre cents nuits ; la mort le frappa avant qu'il eût pu remplir, comme il se l'était proposé, le cadre des mille nuits ».

Après ces diverses explications, pouvons-nous mieux conclure de tout cela que « les éditeurs » de la traduction Mardrus dans les lignes suivantes qui résument parfaitement la question :

« Ce monument de la littérature imaginative arabe a eu pour prototype un recueil persan, le *Hazar Afsanah*. A ce livre, aujourd'hui perdu, sont empruntés le dispositif des Mille Nuits et une Nuit (c'est-à-dire l'artifice de Shahrazade) et le sujet d'une partie des histoires. Les conteurs qui s'évertuèrent sur ces thèmes les transformèrent au gré de la religion, des mœurs et de l'esprit arabes, au gré aussi de leur fantaisie. D'autres légendes, d'origine nullement persane, d'autres encore, purement arabes, se constituèrent dans le répertoire des conteurs. Le monde musulman Sunnite tout entier, de Damas au Caire et de Baghdad au Maroc, se réfléchissait enfin au miroir des *Mille Nuits et une Nuit*. Nous sommes donc

en présence non pas d'une œuvre consciente, d'une œuvre d'art proprement dite, mais d'une œuvre dont la formation lente est due à des conjectures très diverses et qui s'épanouit en plein folklore islamite. Œuvre arabe, malgré le point de départ persan, et qui, traduite de l'arabe en persan, turc, hindoustani, se répandit dans tout l'Orient.

Vouloir assigner à la forme comme définitive de telle de ces histoires une origine, une date, en se fondant sur des considérations linguistiques est une entreprise décevante, puisqu'il s'agit d'un livre qui n'a pas d'auteur et qui, copié et recopié par des scribes enclins à faire intervenir leur dialecte natal dans le dialecte des manuscrits d'après lesquels ils opéraient, est le réceptacle confus de toutes les formes de l'arabe ».

\*  
\* \*

D'après le solide travail du baron Carra de Vaux publié vers 1900 dans la *Revue des Deux Mondes*, diverses sources d'inspiration ont été mises en lumière par les érudits et les folkloristes :

Certaines légendes sont issues de la Bible ; d'autres du Talmud ; d'autres des traditions grecques ou égyptiennes anciennes ou modernes. Le cycle dont le célèbre Khalifat Haroun Al-Raschid est le héros est naturellement arabe...

La Bible et l'hagiographie chrétienne nous donnent des récits rappelant l'épisode de Suzanne et du prophète Daniel ; des actes du martyr Saint Eustache ; des traits de la vie des pères du désert. L'histoire de la docte Sympathie rappelle la légende de Sainte Catherine d'Alexandrie. (Elle répond avec justesse et à-propos sur toutes choses en présence du Sultan aux docteurs qui l'interrogent ; sciences, théologie, littérature, jeu d'échecs, musique ; rien ne la prend au dépourvu, comme il en fut pour Sainte Catherine dont le prototype était peut-être

Hypathie d'Alexandrie) ; légende de Saint Brandan qui se retrouve dans le premier voyage de Sindbad le Marin (Ils prennent tous deux le dos d'une baleine pour une île sur laquelle ils mangent, boivent et se reposent...).

Du Talmud, peuvent venir les légendes relatives aux prophètes, et surtout au roi Salomon, dont la coupe magique en verre et en turquoise reflétait tout ce qui se passait dans le monde et dont l'anneau était muni d'un sceau sur lequel était gravé en forme d'étoile deux triangles croisés encadrant le nom de Dieu. Dans le conte du Pêcheur, le vase qui renferme le « Genni » est scellé de ce sceau.

A la Grèce, se rattache l'histoire du cheval volant, nouveau Pégase, à rapprocher ensuite du Pacolet de Rabelais, dans Pantagruel et qui a inspiré M<sup>me</sup> de Sévigné en 1690. Le cyclope Polyphème se retrouve dans le monstre noir des *Mille et Une Nuits*, lequel se nourrit des voyageurs échoués sur son rivage. Le nom même de Polyphème est arabisé en Goul-el-Fenioun. Une réplique des enchantements de Circé se trouve dans le quatrième voyage de Sindbad : ses compagnons perdent la raison après avoir mangé d'une certaine herbe...

Les Alexandrins ainsi que l'Égypte ancienne fournissent aux *Mille Nuits* de nombreuses histoires : tantôt amusantes comme celle de *Dalilah-la-Rouée* qui persuade avec beaucoup d'astuce un bédouin de la détacher du gibet pour y prendre sa place ; tantôt légendaires comme cette évocation de la ville fantastique d'Iram aux mille colonnes...

Nous retrouverons, chemin faisant, dans les chapitres qui suivent, la part fournie par l'histoire des Khalifats arabes et particulièrement ce qui constitue le Cycle d'Haroun Al-Rachid : Anecdotes grossières ou embellies mais qui sont confirmées le plus souvent par les recueils anecdotiques tels que le *Mostatraf* et le *Livre des Chansons*.

De véritables romans de chevalerie se rencontrent çà et là, notamment dans l'importante histoire du roi Omar-Al-Neman si remarquable à tant d'égards.

Enfin, des contes modernes nous ramènent à des époques contemporaines de notre Renaissance.

D'ailleurs, bien qu'il faille renoncer à attribuer une origine précise et une date déterminée à chacune de ces histoires, la critique actuelle soucieuse de leur imposer quelque chronologie, propose les résultats suivants ; en comparant les textes et surtout les parties qui s'y retrouvent, on arrive à former un noyau de treize contes, vraisemblablement les plus anciens, et certainement pas postérieurs au x<sup>e</sup> siècle.

L'Édition Mardrus (de *la Revue Blanche*) en donne l'énumération. Ce sont :

- 1<sup>o</sup> L'Introduction (avec un conte intercalé) ;
- 2<sup>o</sup> du Marchand avec l'Efrit (avec trois contes intercalés) ;
- 3<sup>o</sup> du Pêcheur avec l'Efrit (avec quatre contes intercalés) ;
- 4<sup>o</sup> du Portefaix avec les Jeunes Filles ;
- 5<sup>o</sup> de la Femme coupée, des Trois Pommes et du nègre Rihan ;
- 6<sup>o</sup> du vizir Noureddine Ali et Badreddine Hassan ;
- 7<sup>o</sup> du Tailleur, du Bossu... (Avec onze contes intercalés) ;
- 8<sup>o</sup> de Nour Al-Din et Anis Al-Djalis ;
- 9<sup>o</sup> de Ghanem ben Ayoub (avec deux contes intercalés) ;
- 10<sup>o</sup> d'Ali ben Bakkar (avec deux contes intercalés) ;
- 11<sup>o</sup> de Kamar Al-Zaman ;
- 12<sup>o</sup> du Cheval d'Ebène ;
- 13<sup>o</sup> de Djoulnar, fils de la mer.

L'Histoire de Sindbad le Marin et celle du roi Djiliad seraient antérieures. Au contraire, celle de Kamar Al-

Zaman II et celle de Maârrouf seraient du xvi<sup>e</sup> siècle. Et entre ces deux groupes se situeraient toutes les autres histoires, introduites peu à peu dans le cadre des *Alf Lailah oua Lailah*.

\*  
\* \*  
\*

Pour compléter autant que possible la documentation, quelques considérations de M. Alexandre Ular (*Revue Blanche* du 1<sup>er</sup> juin 1899) intéresseront sans doute le lecteur :

« La seule possibilité, dit-il, de constater l'époque du recueil est de chercher à tirer des conclusions d'une étude de la vie intime décrite dans l'ouvrage. Et voilà, en effet, que nous trouvons des données de la plus haute importance ».

En premier lieu, *les Mille et une Nuits*, dans les treize contes fondamentaux mentionnés, ne connaissent pas l'usage des armes à feu. Les Arabes ont employé pour la première fois le fusil en 1084 au siège de Madrid. D'où, les *Alf Lailah* ne pourraient pas avoir été écrits après le dixième siècle.

En second lieu, *les Mille et une Nuits* connaissent le vin mais non les boissons alcooliques distillées. La distillation était connue des anciens Grecs. L'usage des boissons distillées était déjà général au moment des grandes invasions arabes des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles. Donc les *Alf Lailah* leur sont antérieures.

En troisième lieu, on ne trouve aucune mention du café, sauf dans les contes les plus récents que l'on place au xvi<sup>e</sup> siècle. Le café n'est pas une plante arabe. Il provient du pays de Kaffa, au sud de l'Abyssinie. Introduit pour la première fois dans la ville de Mokha du pays Al-Yemen, en 1429, il se répand avec une rapidité extraordinaire, remplace le vin et devient la boisson nationale des musulmans. Sauf l'histoire de Kamar Al-Zaman II, le recueil est donc antérieur au quinzième siècle.

En quatrième lieu, le tabac n'est mentionné qu'une seule fois dans un conte récent. Arrivé en Europe d'Amérique vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'est pas en usage en Orient à l'époque des *Mille et Une Nuits*.

En dernier lieu, les Arabes des *Mille et Une Nuits* ne connaissent pas la syphilis, bien que les maladies s'y trouvent souvent décrites. Nous en entendons parler pour la première fois semble-t-il, en Europe, au XIV<sup>e</sup> siècle ; au XVI<sup>e</sup> seulement cette maladie a inondé l'Orient islamite d'une façon telle qu'elle a revêtu le caractère d'une véritable épidémie nationale.

« De toutes ces données, conclut notre auteur, il résulte que certaines parties des *Mille et Une Nuits* ne peuvent pas avoir été écrites après le dixième siècle, que d'autres datent du quinzième et même du seizième siècle, et que la grande masse des contes s'est peu à peu accumulée dans l'intervalle et à différents endroits ».

C'est ainsi que, par des voix différentes, on accède aux mêmes conclusions.

\*  
\* \*

Il existe, avons-nous dit, des *Mille et Une Nuits*, plusieurs manuscrits fort différents les uns des autres et plusieurs éditions imprimées.

Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, aucune édition critique n'avait paru ni en Orient, ni en Europe. Toutes sont donc postérieures à 1814, date de l'apparition de l'Édition (inachevée) du Cheikh El Yemeni à Calcutta, en deux volumes (1814-1818). Viennent ensuite :

L'édition Habicht à Breslau, douze volumes, de 1825 à 1843 ;

L'édition Mac Noughten, à Calcutta, quatre volumes, 1830 à 1842.

L'édition de Boulak, au Caire, deux volumes, 1835.  
Les éditions de l'Ezbékiah, au Caire,

L'édition « écourtée, revue et disloquée » des pères Jésuites à Beyrouth, quatre volumes.

L'édition de Bombay, quatre volumes.

Enfin l'édition du docteur Mardrus lui-même.

\*  
\* \*

La première traduction française est celle de Galland, en douze volumes petit in-12, chez la veuve de Claude Barbin, à Paris, en 1704-1717. Adaptation très large et fragmentaire plutôt que traduction, comme nous le verrons.

Cazotte et Chavis ont continué Galland dans *le Cabinet des Fées* (Genève, 1784-1793) sous le titre *Les veillées du Sultan Schahriar*.

Trébutien de Caen, a publié à Paris, en 1824, trois volumes in-8° de *Contes inédits des Mille et Une Nuits*, traduction de traductions.

Parmi les nombreuses réimpressions de la version de Galland, la meilleure est celle du *Panthéon Littéraire* avec notes de Loiseleur-Deslongchamps, un volume in-8°. Paris, 1840.

Voici enfin la traduction littérale et complète du Dr J. C. Mardrus. Elle comprend seize volumes in-8° carré dont le dernier a paru en 1904, mettant ainsi un terme à un prodigieux labeur et parachevant un des plus beaux monuments littéraires du monde.

\*  
\* \*

Une édition illustrée du même texte de Mardrus parut peu d'années après chez l'éditeur Fasquelle : elle s'orne de miniatures, encadrements et enluminures en fac-simile des manuscrits originaux persans et hindous. Ces planches en couleurs représentent des scènes de la vie orientale ; elles sont à la fois pleines de réalisme et de style

comme cette vie orientale elle-même. Elles s'harmonisent d'ailleurs d'une façon complète avec les péripéties du récit mardrusien, c'est-à-dire du récit arabe : Accord extrêmement rare entre ce qui est écrit et l'illustration dessinée en marge de l'écriture ! Ici les sources sont communes, l'esprit, la pensée, les modèles. Ces miniatures proviennent pour la plupart des époques d'épanouissement du monde arabo-persan, de cette floraison de poésie et d'art d'après la conquête arabe, ou bien d'âges plus rapprochés, de la cour de Baber, par exemple, et se rattachent alors à ce qu'on a appelé l'école indo-persane.

En dernier lieu, l'éditeur Piazza a fait paraître en douze volumes in-4<sup>o</sup>, illustrés par Carré, l'œuvre monumentale de l'Enchanteur.

A son tour, la version française de Mardrus a été traduite en toutes les langues, notamment en espagnol par l'illustre écrivain Blasco Ibanez, édition en 30 volumes avec préface de Gomez Carillo.

Traditions orales, récits jalousement transmis de conteurs à conteurs, puis recopiés dans leurs innombrables variantes par les scribes et les narrateurs, tout cela constituait une splendide matière, mais éparse et inégalement épanouie : tel est le résumé suffisant pour évoquer dans sa vérité la filiation de ces *Mille et une Nuits* actuellement diffusées dans toutes les langues du monde. On va voir maintenant quel grand témoignage d'humanité elles contiennent dans leur forme définitive d'œuvre d'art, contées une dernière fois avec le pur accent de terroir par un très ancien seigneur des rives caucasiennes, réincarné en un habitant de Bagdad, puis du Caire, et qui a repris enfin forme humaine parmi nous sous les apparences modernes, françaises, du D<sup>r</sup> J. C. Mardrus.

## CHAPITRE II

### TURQUERIE FRANÇAISE

Est-ce la *Turquerie* du Bourgeois Gentilhomme qui continue ? Et le fils du Grand Turc débarque-t-il à Paris une seconde fois avec les *Mille et une Nuits* publiées en langue française en 1704 par Antoine Galland ?...

Les « turqueries » étaient fort goûtées en France et Molière avait tapé juste avec son « fils du Grand Turc » qui disait : « *Marababa sahem* », c'est-à-dire — explique le drogman — : « Ah ! que je suis amoureux d'elle !... » Par ma foy, s'écrie M. Jourdain, je n'aurais jamais cru que *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc ! — Plus admirable qu'on ne peut croire ! ajoute le facétieux interprète ; et Cléonte, déguisé, se charge de le démontrer encore... « *Ambousahim aqui boraf, Jordina, salamalequi* ». — « C'est-à-dire, traduit le fidèle acolyte, « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleury »...

Ces hyperboles du langage courant, le faste de la cérémonie d'investiture du nouveau Mamamouchi, avec son *mufti*, ses *dervis*, ses *turcs dançans*, ses joueurs d'instruments, ses invocations à Mahomet,... Voilà transposé dans la farce, ce que l'on pense alors en Occident de cet Orient conçu chez nous comme une plus vaste turquerie...

En 1721, Usbek, le Persan de Montesquieu qui écrit de Paris à ses familiers d'Ispahan de bien sévères jugements sur nos mœurs, n'est lui aussi persan que pour la forme. On sent bien de suite que le cadre oriental sert surtout d'amorce et de mise en valeur à d'audacieuses critiques ; mais tout conventionnel que soit cet orientalisme bâti sur des données générales depuis longtemps accréditées chez nous — notamment sur la condition des femmes recluses dans les harems — il n'en atteint pas moins pleinement son but d'intéresser d'emblée le public.

Bien qu'exprimés avec des détails de sentiments trop français et trop dix-huitième siècle pour venir réellement du sérail d'Ispahan, les faits et gestes des Sultanes conservent, à travers la belle langue de l'auteur de *l'Esprit des lois*, le prestige de cet Orient bariolé et mystérieux dont le lecteur se réjouit, malgré tout, de recevoir quelques bribes...

Peut-on vraiment dire qu'un coin du voile se soulevait pour lui, ou bien Montesquieu avait-il omis de lire Galland ? Assurément, comme tous les lettrés de l'époque, Montesquieu n'avait pas manqué la lecture des contes arabes dont le succès venait d'être retentissant.

Or, on doit l'avouer, en invitant ses contemporains à suivre sa belle Roxane dans les intrigues du Sérail, en lui proposant deci delà une peinture de mœurs soi-disant musulmanes, Montesquieu ne s'écartait pas beaucoup des images que venait d'en donner Galland. Le côté bien *roumi*, si l'on peut dire, qu'elles conservent sous le déguisement asiatique provient justement en majeure partie de ce que Galland lui-même n'avait pas dépouillé le *roumi*.

Si donc, entre le Mamamouchi de Molière et le Persan de Montesquieu, venait de surgir dans notre littérature l'image merveilleuse et féérique d'une Sultane par ailleurs authentique, sans méconnaître les mérites et la nouveauté de cet apport, et toute révérence gardée pour le Savant

Orientaliste, il faut avouer que les conceptions françaises n'en restaient pas moins, à la lumière de son livre, fort peu teintées de véritable Orient...

\*  
\* \*

Quand parut, chez la Veuve de Cl. Barbin à Paris, le premier volume des *Contes Arabes*, ce fut pourtant comme un rayon de soleil survenu brusquement dans une atmosphère toute chargée encore de la sévérité du Grand Siècle. Les disciplines classiques régentaient les esprits. La querelle janséniste venait de mettre sa note austère sur la pensée. La rigueur et la rigidité de la cour du Roi-soleil avaient imposé dans tous les milieux une contrainte cérémonieuse en sorte que le rire lui-même avait son étiquette, sa mesure et son affectation. D'ailleurs, après la magnifique floraison où avait triomphé Molière jusque dans la farce, ce traditionnel divertissement de notre peuple, la scène n'était guère occupée que par des talents bien secondaires. Les Boursault, les Dancourt, les Regnard même se montraient assez courts dans leur verve et limités dans leur fantaisie.

Providentielle arrivée des *Mille et Une Nuits* ! Brillant renouveau pour les cervelles françaises si réfrénées par un rigorisme venant de haut et qui devait marquer pendant plusieurs siècles nos bourgeois grands et petits... A l'heure donc où le règne en quelque sorte despotique de la pensée classique s'éteignait, d'autre part à l'aurore du siècle où de profondes transformations se préparaient, voici que survenait de l'antique Orient, sous une forme encore dénaturée mais cependant suffisante pour lui permettre de jeter son cri, le plus brillant, le plus poétique et le plus divertissant produit de l'imagination humaine ! Il apportait avec lui, malgré le travestissement français, à travers un style qui n'était plus le sien, une force neuve et irrésistible pour le renouvellement dont

tout le monde avait besoin. Assez de solennité officielle ! Il y avait la vie amusante et gaie vers laquelle on avait soif de se tourner. Et le premier élan dans ce sens, c'était l'Orient, le vieil Orient plusieurs fois millénaire mais toujours jeune, qui venait le leur porter...

Qu'a été cet Antoine Galland auquel est échu ce bonheur de révéler à ses contemporains un trésor encore ignoré ? Comment lui a-t-il été donné de transporter au beau milieu de la traditionnelle civilisation occidentale les prémices d'une connaissance nouvelle, — et si ancienne cependant — venant d'une aïeule oubliée par de lointains enfants et qui s'était conservée pour eux, par un sortilège singulier, toujours prête à les éblouir de ses charmes perpétuellement renaissants... ?

Excellent écrivain dans la formule de son époque, ce découvreur d'un bien vieux « nouveau monde » fut avant tout un érudit probe et consciencieux et dont le travail opiniâtre eut sa légitime récompense.

A vrai dire, bien que l'orientalisme se soit développé surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, l'apparition de Galland n'a rien d'une génération spontanée. Il existait déjà à Paris divers centres d'étude pour les langues asiatiques. Colbert avait ouvert une École destinée à former des interprètes pour le Levant. L'arabe particulièrement n'avait jamais cessé d'être cultivé parmi nous depuis le Moyen Âge ; en raison de son importance pour ainsi dire mondiale à l'époque de savants tels qu'Avicenne et Averrhoés, une chaire pour son enseignement public avait été ouverte à Paris dès le XIII<sup>e</sup> siècle.

La grammaire comparée et la linguistique en étaient cependant à chercher leur méthode. La documentation fournie par les missionnaires était encore assez maigre. Le mérite de Galland a donc été considérable ; malgré ce qui existait avant lui, son œuvre a constitué un appoint des plus importants en la matière.

\* \* \*

Les débuts du futur traducteur des Contes arabes furent assez pénibles.

Après une enfance pauvre dans le village picard où il était né en 1646, il fut placé au Collège de Noyon par des bienfaiteurs qui devinèrent ses aptitudes et ses dons. Mais, faute de ressources, il fut obligé bientôt d'interrompre ses études classiques au moment où il commençait à parfumer son cœur et son esprit d'Homère et de Virgile. Pour vivre et faire vivre sa mère et ses frères, le voilà, à quinze ans, adonné aux rudes travaux des champs, jusqu'au jour où, cédant à une emprise plus forte, il se décida à tenter son destin. Il vint à Paris, sans sou ni maille, attiré par l'espoir de ses chères études. L'accueil d'un vieux prêtre ami du chanoine de Noyon, le sauva. Il entra au collège du Plessis et, peu à peu, étudiant en Sorbonne, il s'éleva au rang d'excellent humaniste, possédant le latin et le grec et aussi l'hébreu des livres pour lequel il eut de suite une très nette prédilection.

C'est alors que s'offrit à lui une occasion décisive de sa carrière : passionné pour toutes les connaissances de l'Orient, il se vit nommé secrétaire de notre ambassadeur à Constantinople ; il l'accompagna en Grèce, en Palestine, en Turquie, s'abandonnant partout avec délices à l'enthousiasme que lui inspiraient tant de merveilles. Ce long séjour fut suivi de nombreux voyages dans l'Orient méditerranéen. De retour à Paris, le voici nommé professeur de syriaque au Collège royal, puis continuateur de B. d'Herbelot pour la rédaction d'un important ouvrage, la Bibliothèque Orientale, qu'il fit imprimer. Il était devenu entre temps l'ami des orientalistes les plus notoires et n'en continuait qu'avec plus d'ardeur l'étude des langues sémitiques qu'il possédait classiquement à fond. Il publia beaucoup d'ouvrages remplis de science qui le

placèrent parmi les meilleurs savants de cette partie. Enfin, il sortit du silence des bibliothèques ces textes arabes qu'il rassembla et transcrivit à sa façon, et qui furent les *Mille et une Nuits*, offertes ainsi au public lettré de France, dans le langage d'un excellent écrivain de la fin du Grand siècle. Sans s'en douter, ce public se trouvait en présence du plus célèbre recueil, du plus important monument populaire de la littérature arabe, d'une sorte de Bible amusante et romanesque qui faisait les délices des populations entières des bords du Nil aux vallées de l'Euphrate, du Tigre et même du Gange, dans les souks des villes persanes, arabes, égyptiennes, turques, hindoues et jusqu'en Chine, sous la tente des nomades des déserts africains et asiatiques, et cela depuis plus de dix siècles au moins...

En 1717, la publication de Galland était terminée. La jeunesse des écoles et des facultés s'en passait les tomes. Cela la changeait étrangement des livres aux sombres couleurs qu'elle avait l'habitude de manier. Perrault venait bien de mettre le conte à la mode et d'allécher les esprits avec son *Petit Poucet*, son *Chaperon rouge* et son *Chat botté*... Mais qu'était-ce que ce « merveilleux » si timide encore, sagement réfréné dans les limites d'un temps et d'un style qui étaient plus que compassés, à côté des splendeurs orientales et du naturel qui se devinait par échappées dans les récits de Galland ?

Aussi la popularité des *Mille et Une Nuits* fut-elle considérable. Le nom de leur traducteur devint quasi célèbre parmi les étudiants ; et pendant plus d'une saison il fut abondamment mêlé à leurs discussions, à leurs pensées, et jusqu'à leurs farces. Une petite aventure que raconte Jules Janin montre comment la jeunesse des Écoles ne craignit pas de prendre son mot d'ordre auprès de la célèbre Sultane par une sorte d'aubade nocturne qu'elle fit, en manière d'honneur, à celui qui venait si amplement de réjouir leurs esprits...

« C'était une nuit d'hiver. L'honnête savant avait fermé son livre, éteint sa lampe, et, après une douce et heureuse journée de travail, il se livrait à ce tranquille sommeil qui repose l'esprit comme les forces de l'homme ; Galland dormait, mollement bercé dans quelques-uns de ces beaux rêves qu'il a jetés le premier dans le monde, et que la postérité fera avec lui tout éveillée. Tout-à-coup l'homme savant fut réveillé en sursaut par plusieurs voix lamentables qui criaient sous ses fenêtres : « Monsieur Galland ! Monsieur Galland ! Monsieur Galland ! »

Et lui, bonhomme, qui pense qu'un ami ou un passant l'appelle au secours de sa détresse, il saute aussitôt de son lit, il met le nez à la fenêtre, et, tournant de côté et d'autres sa tête respectable enveloppée du bienveillant bonnet de la nuit, il demande ce qu'on lui veut.

Alors, la même voix de répondre : « Monsieur Galland ! Monsieur Galland ! Si vous ne dormez pas, *Contez-nous donc un de ces beaux contes que vous contez si bien* ».

Le lendemain, l'anecdote fut racontée dans tout Paris, et, chose facile à croire ! toute cette ville ingrate en rit beaucoup. On trouva généralement que c'était là une plaisanterie excellente et du meilleur goût, que rien n'était plus attique et qu'il était impossible de critiquer avec plus de grâce l'éternel « Ma Sœur, si vous ne dormez pas » qui est si dramatique dès les premières nuits, mais qui s'en va toujours s'affaiblissant, et que Galland naturellement a fait disparaître ».

Pourtant, si nous faisons aujourd'hui le point sur ce que nous a réellement apporté ce charmant esprit, en présence de quel orientalisme de *roumi*, avons-nous dit, l'on se trouve ! Pour un Européen aussi cultivé qu'il puisse être, aussi scolairement instruit de langues si étrangères à son propre génie, l'Orient, le véritable Orient de Schaharazade, est précisément impénétrable. Maintenant, nous ne pouvons plus voir dans sa lointaine trans-

cription que des almées de foire, des faux décors d'opéra-comique, et surtout une atmosphère sociale et morale bien défigurée et conventionnelle.

Que nous sommes loin de l'âme de ces peuples d'Asie ; Et comme ils sont trahis dans leurs réalités matérielles autant que spirituelles, ces sujets d'Haroun Al-Raschid naturalisés, à leur insu, d'une cour septentrionale et Louis-quatorzième !

Le clinquant des pierreries avait d'abord ébloui des yeux habitués à plus de tristesse, mais, avec celles-ci, le véritable Orient, non, cette fois, n'était pas encore entré dans la littérature française.

Langue correcte, sans doute, digne du siècle de Buffon, élégante même, mais sans aucun caractère représentatif de ce qu'elle avait l'ambition de représenter.

De plus, le traducteur s'était assigné à lui-même une besogne bien limitative : son principal souci, il l'indique expressément, a sans cesse été : expurger ! Tout son art, il l'a mis à traduire par des équivalents adoucis et « convenables » — ce qui nous paraît si burlesque aujourd'hui, — les expressions et les situations qui, dans son idée, dépassaient les limites permises. Comme s'il pouvait exister des équivalences réelles autrement que dans la littéralité soucieuse de l'esprit qui imprègne les mots, comme si la belle naïveté ne commandait pas le respect dans une soumission de l'intacte beauté.

Mais Galland se rendait mal compte de l'immense écart qui le séparait de son modèle. Il lui manquait cette clé que les études en chambre sont incapables de donner. Trop de sa race, de son temps, de son éducation, de son collège, de son académie, il ne s'était pas douté de l'océan qu'il avait cotoyé.

Et même le sort avait voulu que, plein de grammaire et d'érudition classique, il eût affaire, dans les *Mille et Une Nuits*, à une œuvre dont la valeur littéraire s'effaçait, en ses textes originaux, devant une valeur autrement plus

forte, celle d'une production de terroir chargée de tous les sels de sa race...

C'est pourquoi, malgré une célébrité justement rapide auprès d'un public lettré très élargi, tout ce que promettait la traduction de l'orientaliste Galland, tout ce qui filtrait deci delà au cours des plus étonnantes péripéties que l'invention humaine ait pu concevoir, surtout tout ce qui se laissait pressentir malgré les insuffisances et les camouflages, tout ce qui constituait la beauté, la saveur, l'originalité et la force profonde de l'œuvre, tout cela ne devait connaître sa pleine révélation en français, et partant en Europe, que sous la plume de l'oriental Mardrus.



### CHAPITRE III

#### LES CHEMINS DE L'ENCHANTEUR

Des souks moyenâgeux du Caire à l'antique et fabuleux pays de Prométhée : voyage bien inattendu pour le lecteur des *Mille Nuits et Une Nuit!*

Pourtant c'est cette vaste randonnée rétrospective qu'il accomplira ici.

L'Orient est la terre des enchantements. Par droit de naissance, l'enchanteresse Schahrazade en détient les secrets. Héritière d'une tradition immémoriale mais permanente, elle est une sœur plus savante sans doute et très évoluée de ces insignes magiciennes des légendes et de l'histoire qui auraient déjà pu s'écrier comme l'Amaryllis virgilienne :

« Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam... »

Son chant à elle, les paroles magiques qu'elle prononce, sont ces récits mirifiques qui tiennent de l'incantation. Toutes les ressources des meilleures initiations, elle les possède ; elle sait les inclure avec un art consommé sous le voile des fictions, dans le dédale d'aventures ingénieusement enchevêtrées. Et voici que nous les retrouverons, dans leur complexité et leur plénitude, en ce nouveau texte, également incantatoire, du transcrit français, que nous possédons aujourd'hui.

Quel apprentissage subtil, quelles confidences quasi divinatoires a-t-il fallu pour que Mardrus, lui aussi, redise dans leurs justes accents les Paroles d'Enchanteur ? Et n'est-ce point par droit de naissance également qu'un

traducteur moderne a pu atteindre l'essence et les multiples modalités de trésors enfouis au profond des races et des peuples ?

Songez à ce que contient d'humanité l'Orient qui nous occupe ici ; berceau de nos plus vieux foyers vitaux, spirituels et moraux, cette contrée, dont l'Arabie est le carrefour — malgré son isolement apparent entre le désert et la mer : Djaziret el Arab, l'île des Arabes — unit l'Égypte à la Mésopotamie, à la Perse et aux Indes, par la Syrie et l'Asie Mineure : là sont nées les premières civilisations humaines ; de là sont sorties toutes les directives religieuses et morales du monde.

Et quand, en ce centre des migrations et des empires, s'est unifié sous le signe de l'Islam, une florissante société à culture arabo-persane, tous les savoirs et toutes les sèves se sont trouvés réunis, en quelque sorte en leur terroir originel...

Peut-être, ce génie collectif si universalisé — mosaïque et bigarrure, addition et résumé des productions les plus hardies, les plus ardentes, les plus passionnées de l'esprit, de l'imagination et du cœur — n'a-t-il pas trouvé de meilleur répondant que cette incarnation à la fois populaire et aristocratique : la docte Sultane des *Mille et une Nuits*, fière houri des tentes et des harems, sœur de l'érudite Zobéida, épouse du fastueux et glorieux Haroun Al Raschid...

Or, voici qu'à quelque mille ans de distance, après tant de règnes effondrés, d'empires successifs, d'ordres établis et abolis, les témoignages littéraires oraux ou écrits, mieux que « le buste » encore, « survivent à la cité ». Un autre répondant se lève, de même tradition et de même universalité orientale. En un langage imprévu de la conteuse arabe, il revivifie son œuvre et la fixe en français par une sorte de transfusion d'âme à âme uniquement. Par quel sortilège et par quels détours, ce miracle s'opère-t-il ? Il nous faut suivre ici les chemins de l'Enchanteur.

\*  
\*  
\*

J. C. Mardrus, prédestiné à nous révéler l'Orient dans sa vérité et dans sa beauté, eut déjà la chance de naître dans la capitale même de l'Orient, au Caire en l'an 1868. L'Égypte était la terre d'adoption de ses parents depuis déjà deux générations. Ils y occupaient une place éminente, car, bien que chrétiens, et même catholiques d'Orient sous l'obédience directe du pape, ils étaient les représentants diplomatiques du Grand Chérif de la Mecque. Ils avaient, en outre, opté pour la nationalité française dès leur arrivée sur les rives du Nil.

L'enfance de Mardrus s'est entièrement déroulée dans la capitale musulmane des anciens Califes fatimites, au sein d'une population étroitement fidèle aux usages traditionnels, encore attachée il y a soixante ans aux mœurs et coutumes, survivance de la meilleure époque islamique.

Sa nourrice Aïscha était une solide musulmane, encore esclave en ce temps-là, l'esclavage n'ayant été aboli que vers 1874 seulement. Née dans la famille, elle lui resta attachée jusqu'à la fin de son existence par des liens inamovibles. Mais c'était une cairotte pur sang, un véritable personnage du monde populaire des *Mille et une Nuits*. Elle partageait toutes les croyances, superstitions et habitudes de cette foule bigarrée du vieux Caire où tout se passait encore, avec des variantes peu profondes, comme au temps de l'islam du douzième siècle. Et c'est au milieu de la foule grouillante des ruelles et des souks qu'elle menait son nourrisson devenu plus grand, car elle avait la charge quotidienne de le sortir.

Les bords du canal, dérivation du Nil qui traverse la ville, la promenade de l'Esbékéyeh, voilà où elle était censée le conduire. Mais c'était souvent vers quelque échoppe, dans quelque coin de marché, ou à quelque

séance d'exorcisme qu'elle le menait. L'imagination des Arabes a toujours été fertile sur ce dernier point ; elle n'a jamais rien perdu de son goût immémorial pour le surnaturel ; la féerie des Genni, éfrits et autres esprits du bien ou du mal a été de tous temps mêlée à leurs explications naïves des événements heureux ou malheureux. La nourrice Aïscha vivait donc communément dans le commerce à peine occulte d'un terrible Efrit qui de temps en temps la possédait, manifestant sa présence dans son corps par mille troubles qu'elle connaissait bien : « Tu vois, disait-elle à l'enfant, ce fils de chien est là maintenant ! » Et elle lui montrait tantôt son bras, tantôt son cou, tantôt sa poitrine, où elle percevait des soubresauts que tout le monde n'avait qu'à regarder pour voir... Alors elle se précipitait dans le quartier du Zâr chez l'exorciseuse et dont le pouvoir sur les éfrits, ces génies malfaisants était sans conteste... surtout si certaines conditions de récompense étaient remplies.

Et l'enfant assistait à des scènes d'une naïveté et d'une couleur violentes et primitives, où tout se passait entre femmes et suivant de vieilles recettes venues du fond des âges. Tantôt l'Efrit était mis en fuite à la seule invocation d'Allah, et la nourrice n'avait plus qu'à acheter un nouveau bracelet pour emprisonner et conserver la bonne influence. Elle portait ainsi aux mains, aux pieds, au cou, une quantité considérable de bracelets et de colliers. Tantôt l'éfrit était plus rebelle et ne cédait à la longue qu'à une rouée de coups, qu'à une rage de piétinements sur les membres, sur le ventre, sur le corps entier, tandis que des paroles mystérieuses étaient prononcées, et que des musiciennes aveugles déchaînaient un tam-tam formidable de tambourins et de daraboukas.

C'est ainsi que le futur écrivain des *Mille et une Nuits* commençait par vivre les scènes les plus secrètement attachées à l'âme populaire et à la superstition des foules. Et bientôt, dès qu'il fut à l'âge où l'on écoute des his-

toires, voici qu'il n'eut plus qu'à les retrouver dans les récits, en langue arabe naturellement, de la conteuse, sa nourrice ; c'est là qu'elles furent parées d'une fantaisie dont la richesse s'alimentait sans cesse aux ressources naïves et véridiques de la vie.

A mesure qu'il grandissait, les flâneries dans la ville arabe devenaient de plus en plus son régal ; car il s'y découvrait lui-même par une secrète adaptation naturelle. Sa jeune âme sensible, poétique, déjà pleine de richesses intérieures, trouvait son élément dans la simplicité, l'ingénuité et la violence des passions librement exprimées ; il en goûtait pleinement la saveur ; il vibrait à ce lyrisme truculent et pourtant maintenu de savoir-vivre, qui a ses lois dans la plus extrême fantaisie. Il aimait cette franche sensualité délibérément tournée vers la joie de vivre, comme hommage rendu au Maître des destinées...

Dans le vieux Caire musulman, on voyait encore à cette époque des fumeurs de haschich aspirant nonchalamment leur *drogue* dans des noix de coco, fellahs, nubien, nègres, etc... assis autour du cafetier qui racontait des histoires intarissablement pour réjouir ses clients — ce qui n'existe guère plus maintenant que le phonographe ou la T. S. F. ont pris la place... Qu'était-ce tout cela, si ce n'était les *Mille et une Nuits* en action, renouvelées et augmentées sans cesse, autant par la verve que par la mémoire populaires et toujours en ses plus authentiques atours ?

A côté de cette connaissance par le vif au contact de la fourmilière humaine dès l'éveil des premières années, l'éducation familiale avec sa tradition hautement raffinée orientait le jeune enfant vers la véritable forme de son âme, celle d'un très grand seigneur de l'esprit.

Il prenait contact avec la civilisation occidentale comme un fils de notre bourgeoisie ordinaire. Mais le meilleur, il le prenait dans Homère, dans Platon et dans Virgile pour lequel surtout il se passionnait et où il rencontrait le sublime, selon le goût de son âme, c'est-à-dire

ce miracle : les plus beaux élans de la divine Poésie dans la plus magnifique mesure.

Ses aptitudes littéraires éclataient avec tant de précocité et de force que les compositions françaises ou les discours latins sortis de ses heures d'étude étaient lus en exemple à toute sa classe et que plusieurs fois ses maîtres n'ont pu résister au plaisir de les faire imprimer pour les distribuer aux élèves. En fait, sa vive faculté de pénétration et d'assimilation était faite d'intelligence intuitive exceptionnellement aiguë, rare exemple de cette mystérieuse connaissance, comme antérieure à l'étude, remontant aux racines des êtres et des langages, et qui est le véritable fond de ce don des racines linguistiques que tout le monde lui reconnaît aujourd'hui.

Et puis ce furent les enseignements de notre Faculté de Médecine qui apportèrent leur couronnement à cette culture moderne. Se superposant, s'amalgamant à la splendide culture poétique et spirituelle de l'Orient, elle put, par un insigne mélange, sans rien faire perdre à cette dernière de son éclat et de son rang éminent, permettre au D<sup>r</sup> J. C. Mardrus le bénéfice des disciplines de la pensée scientifique, sans aucun préjudice pour l'âme intacte d'un frère de Hafiz, et pour celle inaccessible, comme on le verra, d'un pur Soufi d'entre les Soufis de la descendance pythagoricienne.

L'esprit de liberté absolue, le besoin d'indépendance totale, l'aversion irréductible pour les servitudes de nos sociétés où la domestication est la règle, ont décidé du destin errant, solitaire, fier et créateur de Mardrus. Déjà il se répétait la parole du Livre : « J'arrive en Epervier et je sors en Phénix. Je vis à mon gré. Je vais où il me plaît aller. J'entre et je sors chaque jour selon mon seul plaisir... Je suis pur. Je suis pur ».

Il lui a plu de retraverser les mers, de parcourir les déserts, de visiter, — pour vivre à son gré et séjourner ça et là jusqu'à satisfaction totale, — le monde musul-

man de l'Inde à la Palestine, du Caucase au Maroc, connaissant aussi bien la langue littéraire coranique que les dialectes locaux, pouvant partout être accueilli comme un maître du savoir et des écritures, comme un initié, comme un de ces princes de l'esprit et de la beauté qui ont tant de prestige en Orient.

*Quiconque artiste, écrit le D<sup>r</sup> Mardrus dans sa jeune préface de 1900, a vagabondé et connu les voyages et cultivé amoureusement les bancs ajourés des adorables cafés populaires dans les vraies villes musulmanes et arabes, le vieux Caire aux rues pleines d'ombre et si fraîches, les souks de Damas, Sana du Yémen, Mascate ou Bagdad; dormi sur la natte immaculée du Bédouin de Palmyre; rompu le pain et goûté le sel fraternellement, dans la gloire du désert, avec Ibn-Rachid somptueux, ce type net de l'Arabe authentique; savouré tout l'exquis d'une causerie de simplicité antique avec le pur descendant du Prophète, le chérif Hussein-ben Ali ben Aoun, émir de la Mecque sainte — a pu noter l'expression des physionomies pittoresques réunies. Unique, un sentiment tient toute l'assistance; une hilarité folle. Elle flambe par saccades vitales aux sorties les plus libres de l'héroïque conteur public gesticulant, mimant surtout et bondissant entre les spectateurs épanouis... Et la griserie vous saisit, suscitée par les mots, par les sons, par la fumée ou l'aphrodisie de l'air, par la subodeur discrète du haschich, don dernier d'Allah!... Et l'on est navigateur aérien dans la nuit...*

\* \* \*

Ainsi devenait réalité pour J. C. Mardrus l'univers splendide qu'il portait dans son âme. Il le retrouvait assez intact sur les terres de l'Orient méditerranéen, à l'époque où commençaient à venir battre à ses frontières, et jusque sur les places publiques, les vagues incessantes du progrès qui, sans doute, un jour doivent tout emporter.

Ce qu'il sentait se lever peu à peu du fond de son cœur, c'était d'abord le monde arabe de son Égypte native, mais aussi une autre liaison plus précieuse encore qui ne trouvait sa correspondance que bien loin derrière lui.

Des paroles ultra-millénaires venaient, à son insu même, de sa véritable et lointaine patrie. Son Égypte à lui n'était pas seulement cette Masr des Arabes n'ayant plus aucun rapport avec l'antique Haïkaptah ; il remontait, au fond de son cœur, à la grande époque pharaonique des suprêmes métaphysiques et des initiations. Il se trouvait un héritier naturel de ces prêtres hautains si instruits des destinées spirituelles, et comme un ambassadeur de l'ancienne doctrine attardé en des temps dégradés et profanes...

Tout en cheminant à travers cet Islam unificateur et sémite, c'est donc bien au delà de ces compatriotes de la dernière heure qu'il sentait l'appel profond de sa véritable famille : lointaine généalogie, mais relativement facile à poursuivre puisqu'il s'agit de lignées demeurées pures à travers les siècles et ayant conservé les habitudes pharaoniques d'alliances exclusivement repliées sur elles-mêmes sans adultération possible.

C'est aux flancs des monts du Caucase, sur les bords de la mer Noire, que la famille de J. C. Mardrus avait ses assises ancestrales, dans le pays de Mingrélie dont le nom signifie « les mille sources ou rivières ». Les tombeaux de ses ancêtres sont encore à Koutaïs, la capitale des Dadians, souverains héréditaires jusqu'en 1803. Le grand-père de Mardrus a été le dernier représentant en action de cette longue descendance dont l'histoire se confond depuis les temps les plus reculés avec celle du pays de Mingrélie et qui avait embrassé le christianisme dès son origine.

La plus large tolérance avait d'ailleurs été toujours la règle, et, bien que de religion différente, le grand-père, allié au Grand Iman Schamyl, défendit victorieusement

pendant de longues années le Caucase contre les attaques des Russes, avec le chef musulman. La résistance dura trente ans, mais ce peuple de chrétiens numériquement faible aux côtés des mahométans du Daghestan guère plus nombreux devait finir par céder devant les masses slaves. Le Russe accorda six mois aux Mingréliens pour se soumettre ou pour partir.

Mardrus céda alors ses biens à une partie de sa famille qui reculait devant l'exil et finit par se fixer au Caire, où l'appelaient des affinités secrètes ; un lien perdu dans le lointain des âges le dirigeait, un lien encore assez vivace pour s'imposer à sa détermination.

Schamyl se transporta à la Mecque qui était son centre religieux, sa ville sainte. Grâce à lui, le Grand Chérif de l'Islam, conféra à l'ancien et loyal allié Mardrus la charge de Représentant diplomatique auprès du Khédivé et des représentants étrangers dans la capitale de l'Égypte.

A sa mort, le père puis l'oncle de J. C. Mardrus remplissent successivement ces fonctions, jusqu'au jour où le dernier grand Chérif lui-même, le vieux Hussein, meurt après s'être exilé devant le triomphe de Ibn Saoud, le Wahabite, devenu roi du Hedjaz.

Mardrus, le Chef Mingrélien, que portait-il en lui lorsqu'abordant sur les rives du Nil, il s'y sentait appelé par une sorte de parenté profonde ? De lointains souvenirs se levaient ici, qui avaient résisté à des filiations successives, fidèlement conservés là où les mœurs étaient sensiblement immobiles dans une sorte de stabilité et qui, au milieu des orages, défiaient le temps.

Quoiqu'il en soit, la région caucasienne qui est aujourd'hui la Mingrélie, est un des lieux de la terre de la plus mémorable ancienneté : sa renommée s'enfonce dans le cycle légendaire des origines helléniques. C'est la Colchide, théâtre de la célèbre expédition des Argonautes, patrie du génie découvreur du feu, Prométhée. Quand ce héros fit aux hommes le don le plus magnifique qu'ils aient

jamais reçu, les dieux jaloux — c'est-à-dire certains despotes déçus, qui voulaient garder pour eux une suprématie qu'une telle puissance leur enlevait — réussirent à s'emparer de lui et l'enchaînèrent sur le sommet de l'actuel mont Elbrouz.

Le Caucase a toujours été un pays producteur de pétrole et de mazout, et aussi d'éruptions volcaniques qui ne manquaient pas d'allumer des brasiers dans les geysers de pétrole. Le savant et courageux Prométhée a compris. Il a domestiqué ce feu qui s'offrait aux humains, cette force redoutable grâce à laquelle l'invincible dragon gardait la Toison d'or.

Vers cette Colchide de la Toison d'or, l'illustre expédition, dirigée par Jason, s'ébranle : Hercule, Orphée, les Dioscures, frères d'Hélène... accomplissent le fameux voyage mythique qui possède là-bas son fond à la fois réel et initiatique, en sorte que la terre de Prométhée reste pour la civilisation homérique le point de départ le plus tangible des connaissances secrètes des mystères grecs.

En Colchide, règne alors Aeétés, père de Médée, magicienne insigne, ensorcelante beauté, dont le nom et les exploits règnent sur l'antiquité toute entière, le Moyen-Age et jusqu'aux temps modernes, à travers Apollonius de Rhodes, Euripide, Sénèque, Corneille et tant d'autres. Ce personnage qui eut une renommée extraordinaire dans le domaine de la sorcellerie, et qui eut pour sœur Circé, versée comme elle dans les pratiques de la magie, est en somme le prototype de la séductrice irrésistible, de la tout-puissante magicienne dans un art qui fleurit à chaque page dans les *Mille Nuits*... Elle porte en outre ce trait de lumière : une initiation majeure, indication d'une origine qui ne semble pas douteuse.

D'où, de quel lieu du monde, tant de science occulte foudroyante et certaine dans ses effets pouvait-elle provenir ? De la seule patrie possible alors pour de telles

connaissances, l'Égypte, terre des secrets immémoriaux, centre du mystère, source des sciences ésotériques les plus hautes en même temps que de la plus authentique magie.

Médée est une initiée de l'Égypte. Elle appartenait à une race d'Égypte, comme les siens, comme la famille régnante de Colchide.

Autant qu'on puisse reconstituer les chronologies, les événements du cycle de la Toison d'or et les prouesses de Médée précèdent directement les péripéties de la guerre de Troie, tandis que se place, un peu avant, la conquête du Caucase par le plus glorieux conquérant d'entre les pharaons, Touthmès III.

Ce chef d'armée étendit l'empire égyptien jusqu'à la Mer Noire. Cette hégémonie remonte vers l'an 1500 environ avant l'ère chrétienne. Les opérations militaires qui la concernent nous sont racontées par d'abondantes inscriptions retrouvées sur les murs du grand temple d'Amon, à Karnak. Vingt ans de règne de Touthmès III ont été consacrés aux guerres d'Asie dont l'occupation de la Colchide n'a été qu'un épisode. Ce pays resta tout entier sous la vassalité pharaonique, et c'est alors que s'y établirent à la tête des troupes égyptiennes quelques-uns des généraux victorieux.

Nous avons là un important raccord, car les mariages furent la conséquence obligatoire de la fusion inévitable entre autochtones et nouveaux arrivants.

Voici nos familles mingréliennes en descendance directe d'occupants égyptiens : l'aristocratie de l'ancienne Colchide avait du sang égyptien dans les veines. Malgré ce nom de Colchos dont les Grecs, selon leur coutume, se sont empressés de revêtir le roi, cet Aeètes, comme l'appelle aussi la légende, se présente donc comme un descendant direct de tradition solaire ; sa fille, Médée, princesse instruite dans la science de son temps et conformément à son rang, est l'héritière des plus précieux

secrets de l'art magique si puissamment développé sur les bords du Nil.

Il faut ajouter que les derniers *Dadians* de Koutaïs appartenaient en filiation ininterrompue, aussi loin que l'on puisse remonter dans le passé, à la même famille régnante, ce qui explique la permanence des traditions, des initiations conscientes ou inconscientes qui dominent d'une manière presque absolue l'esprit et la pensée de leurs ultimes représentants.

Cette filiation traditionnellement connue dans les familles mingréliennes s'imposa donc à l'exilé Mardrus, grand-père de l'Écrivain des Nuits, quand sa patrie tombée sous une domination étrangère devint impossible pour lui. Il eut le sentiment profond de retourner ainsi à ses lointaines origines et ce n'est pas un mince sujet d'étonnement et de réflexions que cet appel de la race venu à point pour replacer dans son cadre, dans son centre terrestre et spirituel, cet enfant des mystères pharaoniques devenu le jeune Français d'Égypte d'aujourd'hui.

D'ailleurs une remarque surprenante s'est imposée depuis longtemps à l'attention d'amis ou de familiers du docteur es-Nuits ; et l'on voit, maintenant que l'on est averti, comme la race éclate en lui en signes irréfutables !

J. C. Mardrus par son aspect physique, par les principales lignes de sa forme extérieure, semble un Égyptien de la quatrième ou cinquième Dynastie, ou bien encore de l'époque de cet Aménophis, dont nous avons de si splendides témoignages statuaire dans nos musées.

Voyez la chapelle funéraire de Sakkarah de l'an 2500 avant notre ère : J. C. Mardrus qui marche est un personnage d'un des murs de cette chapelle, sorti de sa niche de pierre pour reprendre part à la vie avec toute sa puissance plastique naturelle. La statue de Nofrit du Caire, remarquable par la noble unité de ses lignes et par son étonnante fraîcheur, est celle d'une de ses sœurs tant les carac-

téristiques de sa forme générale sont les siennes. N'a-t-il pas été le modèle du roi et de la déesse Isis d'un temple d'Abydos de l'an 1300 ? Un jour que nous nous promenions avec lui dans les salles égyptiennes du Louvre, sans cesse nous nous demandions si quelque divinité d'un bas-relief ou quelque revenant d'un sarcophage ne nous accompagnait pas. Profond sujet d'étonnement, car, à cette époque, nous ignorions tout de l'ascendance de celui que nous ne savions pas égyptien depuis tant de générations !

Maintenant, l'identité physique apparaît clairement justifiée : carrure du corps, larges épaules, hanches étroites, les bras rigoureusement dans la verticale pour fermer le rectangle, en un dessin parfaitement symétrique, un tout préparé pour s'intégrer dans les lignes architecturales des monuments pharaoniques. Les traits du visage s'apparentent eux aussi, ainsi que le port et l'attitude générale, soit au repos, soit en marche, à ceux des statues thébaines ou memphites ; même sérénité à la fois abstraite et vivante, qui marque l'identité spirituelle que nous retrouverons par ailleurs...

Avons-nous affaire à un survivant de ces grands initiés, aimés d'Amon, qui constituaient l'aristocratie dirigeante de l'ancienne Égypte, à l'heure où, sur les bords du Nil, il ne reste plus que de misérables fellahs qui n'ont plus rien de commun avec les constructeurs des Pyramides ? Retrouvons-nous en lui un restaurateur des derniers souvenirs de cette civilisation solaire, mère de toute civilisation, qui, dans les batailles sous les Ptolémées où les chefs ont été décimés, puis sous le christianisme sanglant contre les Égyptiens, enfin au cours de conquêtes successives sous tant de maîtres étrangers, aurait définitivement sombré si elle n'avait laissé tout le long de son fleuve *un livre de pierre d'un développement de quatorze cents kilomètres composé de monuments, d'inscriptions sur ces monuments, de statues — grands hiéroglyphes — d'écritures*

et de textes — petits hiéroglyphes — le tout sculpté, gravé, peint, enluminé sans relâche et sans solution de continuité pendant une période de sept mille ans environ.

— Ce livre, continue le D<sup>r</sup> J. C. Mardrus, dans son admirable Portique du « *Livre de la Vérité de Parole* », ce livre indestructible semble, à première vue, le langage de quelque génie baillonné qui, par gestes désespérés et magnifiques, cherche à se faire comprendre du passant, mais sans jamais y parvenir.

Enfin ! Le jour est venu où quelques passants ont fini par découvrir des clés. Ils ont ouvert les armoires aux mystères — celle des écritures hiéroglyphiques, puis d'autres plus précieuses encore. Les sens des mots, puis les significations plus secrètes, cachées sous les mots, les modes les plus subtiles de la Parole, tout cela s'est peu à peu dévoilé, — grâce précisément à cette identité spirituelle qui éclate de toutes parts entre les modèles anciens et leur moderne transcritteur, le D<sup>r</sup> J. C. Mardrus. Et voici le sublime *Livre de la vérité de Parole*, renaissant comme le Phénix de ses cendres dans le magnifique style à la fois si personnel et si conforme au génie des textes, œuvre d'un initié en droite ligne de l'ancienne Égypte métaphysicienne, artiste et mystique.

Par des qualités semblables de parfaite pénétration, ce témoin d'un autre moment de la vie égyptienne beaucoup plus rapproché de nous puisqu'il s'agit de cette période de coopération à la civilisation arabo-persane qui a duré dix siècles.

Et c'est ainsi qu'à bien les considérer dans leur signification d'ensemble, les travaux successifs de Mardrus se continuent et se complètent pour un édifice total : une résurrection de l'antique Orient dans un ordre remontant vers les sources.

Peut-être pour bien comprendre les unes est-il nécessaire de pénétrer avec clairvoyance les autres... En tous cas, dans ce retour par échelons aux origines, dans cette

harmonieuse évocation d'un passé réveillé degré par degré du sommeil des siècles, tel par l'enchanteur Merlin quelque palais de Belle au Bois dormant, l'heureux effort du D<sup>r</sup> J. C. Mardrus n'est-il pas dans sa ligne même et n'est-ce pas son propre itinéraire familial et spirituel qu'il refait pas à pas ?

Sans nul doute, ce vaste monument — dont les *Mille Nuits* sont une face, le Koran, livre religieux, la Djanna, poème mystique une autre face, — est bien une sorte de Somme, conforme certes aux disciplines de sa culture considérable mais plus encore aux effluves lointains reçus du fond des temps sur les chemins de l'Enchanteur...

\* \* \*

Un jour qu'un de nos plus célèbres orientalistes et égyptologues se trouvait dans un salon littéraire et aristocratique parisien, la maîtresse de maison, femme charmante, lettrée et pleine de goût, mit entre les mains du savant un exemplaire mardrusien qui venait de paraître en une édition à tirage restreint et d'une magnifique typographie : « Vous qui êtes depuis la mort de Maspéro notre plus grand égyptologue, lui dit-elle, lisez, je vous en prie, cette transcription de textes qui vous sont familiers... »

Le savant professeur tourna lentement les grandes pages imprimées en bel elzévir romain et italique du XVII<sup>e</sup> siècle et admira d'abord l'ordonnance typographique, puis il lut quelques phrases deci, delà, et s'absorba bientôt en des pages entières. S'adressant enfin à la maîtresse de maison qui attendait, intéressée, son sentiment : « Je ne crois pas, prononça-t-il en caressant les lignes sublimes du regard et de la main, qu'il y ait en Europe actuellement quelqu'un qui puisse donner une présentation aussi haute et aussi profonde de ces textes... *Le motif en est bien simple : C'EST QUE LE D<sup>r</sup> MARDRUS PORTE TOUT CELA EN LUI* ».

#### CHAPITRE IV

#### LES « NUITS » DE L'ENCHANTEUR

Il n'est pas exagéré de dire que l'Orient islamique n'est vraiment entré dans la littérature française qu'avec la traduction Mardrus des *Mille Nuits et une Nuit*.

Traduction, résurrection plutôt, création nouvelle, mais où rien n'est perdu des textes originaux. Les moindres particularités, les nuances les plus délicates, les fleurs les plus subtiles de la pensée y sont retranscrites par un art consommé des équivalences. Notre langage d'un génie si dissemblable, notre vocabulaire si différemment orienté n'ont pas été des obstacles ; Mardrus va jusqu'à évoquer avec justesse ce qui serait le plus inaccessible pour nous et qui constitue l'essence même de l'œuvre : son rythme.

Une telle réussite aurait ravi Châteaubriand, le traducteur du *Paradis perdu*. C'est à de semblables travaux littéraires que songeait Lamartine lorsqu'il écrivait dans son *Voyage en Orient* qu'à ses yeux rien n'était plus enviable et difficile à réaliser qu'une belle traduction. L'Orient enivrait ce noble poète. Il en sentait la puissance. Il aurait voulu en traduire le lyrisme déjà fixé dans les proses et les vers arabes, et il mesurait à quelle opération magique son âme enflammée le conviait. La transmutation ainsi poursuivie, quelle subtile alchimie ! et qui tient de la divination et veut l'exaltation poétique. En poète, il

pensait qu'un poète seul peut soutenir avec honneur une telle gageure. Un Mallarmé traduit Edgard Poë ; un Leconte de Lisle traduit Homère ; Mardrus traduit les *Mille Nuits* et les hiéroglyphes sacrés du Livre des Morts...

En fait, il existe souvent un parallélisme suffisant entre deux langues pour faire passer les variations du clavier humain de l'un dans l'autre. Mais ce que l'on trouve rarement ce sont des esprits et des sentiments capables de recevoir et de concevoir indifféremment, et avec autant de naturel, dans l'une et dans l'autre... Voilà où Mardrus a présenté des qualités exceptionnelles. L'entente suprême des textes n'a été qu'un jeu pour cet intellectuel doublé de la plus exquise sensibilité et qui possède, à proprement parler, deux langues maternelles : l'arabe et le français. *Il pense en Arabe pour tout ce qui est arabe ; en Français pour tout ce qui est français.*

De plus, une bonne fée a présidé à sa naissance : il a trouvé dans son berceau un don extraordinaire de *clairvoyance ethnique et linguistique*, si l'on peut appeler ainsi cette faculté qu'il possède à un rare degré d'assimiler d'emblée les idiomes en remontant aux racines et en les considérant comme des miroirs des peuples et des races.

On lui demandait un jour son sentiment sur les meilleurs travaux d'érudition livresque de l'orientalisme moderne : « *Je ne sais pas, répondit-il, je ne m'y connais pas, je ne m'occupe que de sources* ».

La recherche des sources, telle a été en effet la réelle passion de sa vie. Et comme s'il était un sourcier-né, il ne se trompe jamais sur les lieux d'émergence, la qualité des jaillissements, la signification des moindres balbutiements annonciateurs...

D'ailleurs, ses véritables ivresses, il les trouve dans la nature, au milieu des arbres majestueux, au sein des forêts profondes ; rien ne le comble plus de joie que de décou-

vir dans une solitude agreste, sortant de terre comme aux premiers jours du monde, une eau limpide et pure et qui ne s'arrête jamais. Cette volupté n'a de pendant que dans l'ordre de l'esprit, lorsqu'il lui est donné d'arracher, à la faveur d'un déchiffrement par clairvoyance spontanée, les secrets des individus ou des foules ; qu'il s'agisse de ses contemporains ou d'antiques civilisations, il excelle à faire surgir le mot d'humanité totale et véridique. Il a un sens aigu des traditions, des usages, des rites, des manifestations apparentes ou cachées des êtres et des groupes sociaux, et particulièrement de leurs expressions verbales et lyriques. Il découvre avec perspicacité les fines et mystérieuses correspondances, en même temps que les caractères propres et distinctifs des formes multiples du verbe humain.

Et voilà ce qu'une grammaire ou qu'un dictionnaire, pas plus qu'un cours en Sorbonne, sont incapables de donner.

On comprendra aisément l'erreur des trop nombreuses personnes attachées exclusivement à la lettre quand il s'agit de découvrir l'esprit ; on mesurera toute l'ignorance de ceux qui s'enferment étroitement dans des conceptions pédagogiques en matière de traduction. Remplis d'honnêtes intentions, ils poursuivent ce qu'ils nomment la « littéralité » : mais ils ne la conçoivent guère qu'à travers un ânonnement que les collégiens appellent « juxtaposé » et qu'il s'agit de remettre en une forme plus française — dite « libre » par les mêmes écoliers. Comme si la liberté pouvait renaître en présence d'un texte mort ! Les dissociations de l'analyse, les connaissances méthodiques de la syntaxe, les leçons de vocabulaire peuvent conduire à quelque chose de plus ou moins correct, mais de parfaitement incolore ; on n'aura plus qu'un libellé vide de sa signification véritable. Car comment cette signification pourrait-elle exister en dehors de la vie

intime des mots, des phrases, des périodes, des silences même qu'un juste balancement met entr'eux ?

Ainsi ne s'improvise pas ou ne devient pas traducteur qui veut ! Faire le mot-à-mot de la lettre est facile ; serrer un texte de tout près, peut être un travail de bonne érudition ; mais presque toujours, c'est le dénaturer. *Le mot-à-mot de l'esprit*, selon l'âme des écrivains d'origine, est d'une autre difficulté et d'un autre prix. C'est celui-là qui nous intéresse ici. C'est lui que nous trouverons dans « cette traduction littérale et complète des *Mille Nuits et une Nuit* ».

Qui connaît le monde oriental pour l'avoir pratiqué autrement qu'en surface, c'est-à-dire en ayant laissé d'abord à la porte tout le bagage européen, sera frappé, à la lecture de la version mardrusienne, de la rigoureuse et réelle littéralité en profondeur. Ces récits sont pensés, sentis, énoncés en concordance absolue avec la race, les mœurs, les sentiments, les croyances, la religion ; leur signification est chargée de vérités, de nuances, d'allusions, de franchise ou de restriction de pensée, de sérieux ou de blague, d'amplifications lyriques ou de pures naïvetés, de valeur actuelle ou de symboles, des mille résonances enfin dans l'espace et dans le temps dont sont capables les populations les plus frénétiques de la planète.

Possédant donc à un rare degré la compréhension de toutes les valeurs humaines et ethniques avec le don de les exprimer, J. C. Mardrus pouvait à bon droit écrire dans sa préface :

*Une méthode seule existe, honnête et logique, de traduction ; la littéralité, impersonnelle, à peine atténuée pour juste le rapide pli de paupière et savourer longuement...*

*Elle produit, suggestive, la plus grande puissance littéraire. Elle fait le plaisir évocatoire. Elle recrée en indiquant. Elle est le plus sûr garant de vérité. Elle plonge, ferme en sa nudité de pierre. Elle fleure l'arome primitif et le cristallise. Elle dévide et délie... Elle fixe.*

Certes, si la littéralité enchaîne l'esprit divaguant et le dompte, elle arrête l'inférieure facilité de la plume. Je ne m'en plaindrai pas. Car où trouver chez un traducteur le génie simple, anonyme! et libéré de la niaise manie de son nom?... Mais pour les difficultés du terroir originel, si dures au professionnel en thème, elles ne sauraient aux doigts de l'amoureux de l'oriental babil, se concentrer en plus de spires qu'il ne faut à la joie de les dénouer.

... Impersonnelle, à peine atténuée... ainsi s'exprime l'écrivain doué de la plus forte personnalité de notre époque! — personnalité si parfaitement caractéristique qu'on ne peut lire au hasard quatre lignes sorties de sa plume sans reconnaître aussitôt les savoureuses splendeurs d'un style unique dans notre littérature actuelle...

Impersonnelle pourtant, cette traduction des *Mille Nuits*, en ce sens que le plus grand respect des termes arabes a été sa règle. Et c'est là qu'un miracle intervient : un synchronisme entre la matière à traduire, la traduction et enfin le traducteur. Plus celui-ci a été conforme à sa propre nature, plus celle-là a été rapprochée de sa vérité d'origine. Exemple peut-être unique de ressemblance spirituelle et vitale, organique pourrait-on dire, entre l'œuvre et son interprète, au point que plus l'un veut rendre fidèlement l'autre, plus il se doit d'être lui-même.

Disons-nous l'extrême richesse de la langue arabe ; l'abondance du vocabulaire, la variété des termes, des images, des circonlocutions, des synonymes qui ne sont jamais que des manières d'ajouter des nuances ou des degrés dans l'expression ; la différence des dialectes superposés qui marquent dans les *Mille Nuits* et *Une Nuit* la multiplicité des origines dont nous avons parlé. De tout cela, Mardrus a fait un ensemble magistralement orchestré, avec sa voyance coutumière, jamais en défaut, raccordant à la tradition écrite la tradition orale, et fixant

le tout en une version arabe définitive, pour en donner ensuite la traduction « littérale et complète » que nous analysons aujourd'hui.

Voilà ce qu'il est utile de connaître pour apprécier justement le rôle créateur de celui qui aurait déjà pu écrire en tête des *Mille Nuits* ce que nous lisons dans la préface de sa *Reine de Saba* : *Le récit qui va se dérouler ici est celui des traditionnaires populaires, des conteurs de l'Orient. Par nos soins, les innombrables variantes en ont été, pour la première fois, recensées, colligées et unifiées pour former, en arabe, un tout littéraire, un texte arabe définitif.*

*Nous l'avons donc établi, ce texte arabe qui est entre nos mains et qui est notre œuvre, comme nous avons procédé pour notre version des Mille Nuits et une Nuit et comme, avant nous, Pisistrate et l'École d'Alexandrie avaient procédé pour établir les textes homériques.*

Plus tard, dans la préface de l'*Oiseau des Hauteurs*, il écrit :

*Ce Récit d'Amour fut d'abord collationné, recensé, filtré et harmonisé avec la patience de la fourmi de Salomon dans le parler guttural des Coureurs des Sables,*

*Puis transcrit, dans sa saveur et son mètre originel, en la langue sévère des Francs,*

*Pour servir ainsi de mémorial à l'intellect du lecteur d'Occident...*

Comme tout cela est précieux maintenant que tant de brillantes civilisations se sont évanouies, y compris celles de Bagdad et de Damas dont les derniers feux finissent de s'éteindre dans leurs ultimes vacillements. Le monde arabe ne sera bientôt qu'un souvenir. Que deviendra-t-il ? Ce que devient déjà le costume : une chemise de nuit, un pantalon, un veston, et bientôt un chapeau mou, une casquette. C'est alors que nous vénèrerons les écrivains et les poètes qui auront été les véritables sauveurs des plus beaux trésors du patrimoine humain...

Nous étions déjà depuis un certain temps sur la terre d'Afrique, en plein centre musulman, quand nous lûmes pour la première fois l'ouvrage du D<sup>r</sup> Mardrus.

Ce fut pour nous un trait de lumière.

Déjà nous avions reconnu combien les jugements courants de nos compatriotes étaient de pitoyables clichés fort éloignés de la réalité et nous étions frappés à quel point ces Européens pouvaient vivre à côté des Musulmans sans les comprendre.

Mais à la faveur d'un tel document, à la clarté d'une telle richesse de détails pris sur le vif, la société arabe qui nous entourait devenait transparente comme si nous la connaissions depuis toujours.

C'était la clé de l'âme islamique que nous venions de trouver. Une telle harmonie s'accusait entre le monde des contes immortels et celui de notre Islam africain, qu'il y avait de quoi crier au miracle.

Oui, le témoignage était irrécusable, la confrontation était décisive en faveur de cette recension mardrusienne, criante de vérité. Une société toute entière était là, le mystère de son génie était dévoilé et offert aux lettrés, aux artistes, aux sociologues, aux diplomates, à tout ce qui pense et sait lire le français.

Courageuse traduction où rien n'est « expurgé » selon la prudente mais lamentable méthode d'un Galland ! Qui pourrait lui reprocher son pittoresque constant quand telles expressions naïves dévoilent précisément l'âme des personnages prise sur le vif dans leur candeur et leur honnêteté ? Elles sont d'une note si juste, ces expressions effarouchantes pour les « affligés du bandeau », d'une saveur si authentique, d'une utilité si absolue qu'elles seules constituent déjà la plus précieuse des trouvailles. Tous ceux qui ont horreur des falsifications et du frelatage, du conventionnel et d'une malsaine hypocrisie, applaudiront à cette simple hardiesse de transcrire vrai. *Toutes choses sont propres et pures aux âmes propres et*

pures. Paroles admirables de la Sultane Shahrazade.

Le langage libre d'ailleurs n'a-t-il pas toujours été celui des très grands ; les Grecs, particulièrement Aristophane, les Latins, notre Rabelais, les écrivains de la Renaissance, Shakespeare... ont largement usé de toutes les libertés. Lisez la Bible, que vous connaissez si mal, bonnes gens, vous les y trouverez toutes...

Vers 1900, régnait encore sur une partie de l'opinion française un état d'esprit, menant grand bruit sous les auspices de la cacochyme « Ligue contre la licence des rues ». Mardrus ne risquait-il pas anathèmes et persécutions pour avoir refusé la ridicule besogne d'amputer le parler arabe de ce qu'il a de meilleur, de la transformer en un patois à l'usage des conformistes de la ligue ? Aussi comprendra-t-on qu'il ait écrit dans sa préface :

*Quant à l'accueil... l'Occident maniéré, pâli dans l'étouffoir des conventions verbales, peut-être simulera-t-il l'ahurissement à l'audition du franc langage-gazouillant, simple et sonore de tout le rire — de ces brunes filles, natives des tentes abolies.*

*Or... Elles n'y entendent point malice, les houris!*

*Et les peuples primitifs, dit le Sage, appellent les choses par leur nom, et ne trouvent guère condamnable ce qui est naturel, ni licencieux l'expression du naturel. (J'entends par peuples primitifs ceux sans encore nulle tare en la chair ou l'esprit, et nés au monde sous le sourire de la Beauté...*

*D'ailleurs, il est totalement ignoré de la littérature arabe, ce produit hideux de la vieillesse spirituelle : l'intention pornographique. Les Arabes voient toute chose sous l'aspect hilarant. Leur sens érotique ne mène qu'à la gaité. Et ils rient de tout cœur, là où le puritain palperait du scandale.*

Mais les voix calamiteuses ont été étouffées et l'accueil a été triomphal. Le public lettré et les écrivains ont été éblouis par cette nouvelle vie qui leur était infusée ; un univers insoupçonné jusqu'ici, de libre joie, de sensualisme candide, de beauté accessible à tous, d'épanouisse-

ment inaccoutumé en nos sociétés compassées, apparaissait tout à coup comme un régal sans précédent et plusieurs de ceux qui tiennent une plume osèrent l'écrire sans fard.

On y percevait sans difficulté la richesse pour ainsi dire inépuisable des trésors populaires, légendaires, historiques, poétiques livrés par l'Orient et d'autre part ce rythme verbal issu du génie propre de l'écrivain, — frémissant, abondant et contenu, dans un harmonieux balancement lyrique et sa miraculeuse justesse.

Comment un tel poème de langue française pouvait-il être le miroir fidèle d'un assemblage de contes transmis en leurs divers dialectes et reflétant les centres les plus prestigieux de la vie musulmane échelonnée sur quinze ou vingt siècles ?

Des esprits, peu réfléchis, complètement obscurcis par les brumes antérieures, crurent très malin d'émettre une hypothèse : le D<sup>r</sup> Mardrus ne serait-il pas tout simplement l'auteur de ces seize volumes où les récits, les poèmes, les péripéties, les genres, les modes, les situations comiques, tragiques, épiques, dramatiques, civiles, militaires, religieuses, urbaines, villageoises, persanes, syriennes, caucasiennes, égyptiennes, où les mille variétés enfin se suivent, se mélangent, se décomposent et se recomposent en des arabesques sans fin et selon les dessins les plus compliqués, les plus simples ou les plus raffinés en mettant en scène un peuple de personnages si nombreux que chacun des Musulmans ayant vécu depuis mille ans peut apparaître au moins une fois en chair et en os ?...

Flatteuse hypothèse !

— « *Je voudrais bien !* » répondait avec un fin sourire le D<sup>r</sup> Mardrus.

D'autres hasardaient, sur le ton de l'insinuation, que, sur le fond arabe, il avait beaucoup ajouté de son propre cru...

Vraiment ? Mais on peut, certes, féliciter ces esprits perspicaces d'avoir découvert un talent inimitable qui s'apparente avec tant de justesse à tous ceux qui pensent et écrivent en arabe, depuis les poètes persans de la lignée des Hafiz et des Sââdi jusqu'à l'humble narrateur du Savetier Marouf.

Certains allaient jusqu'à supposer que le D<sup>r</sup> Mardrus avait tout imaginé sans avoir eu besoin de recourir à un texte arabe quelconque ! Sans doute, était-ce par une méfiance de ce genre que l'on s'amusait parfois à tendre des pièges innocents au jeune traducteur.

Marcel Schwob ne put cacher son enthousiasme un jour que, sur ses instances, Mardrus se mit à lui traduire magnifiquement à livre ouvert un épisode très coloré des *Mille Nuits* ; ainsi ce traducteur qui n'était pas un orientaliste à lunettes, à grande barbe, à gros ventre, à crâne chauve, à gestes lourds, mais au contraire un adolescent alerte, plein de mouvement et de vie, cet être de fantaisie et d'éclats, savait l'arabe !

C'était le renversement de toutes les idées reçues et classées ! Il avait fallu à l'érudit et au lettré français une preuve vivante qu'en dehors des écoles spécialisées, un enfant du Caire moderne pouvait apporter simplement à la France le verbe de son pays...

Était-ce un scrupule de même nature ou peut-être le désir d'un contact sensible pour mieux pénétrer son cœur et diriger son inspiration, qui fit demander beaucoup plus tard par Bourdelle à Mardrus :

— « Voulez-vous chanter pour moi quelque petite strophe arabe ? Je ne pourrai exécuter mes dessins pour la Reine de Saba que si vous me chantez en arabe ! »

Mardrus sortit un instant dans le jardin pour chercher le ton et revint modulant d'abord quelques vers de sa langue natale, puis se mit à psalmodier l'appel du muezzin pour la prière. Étonnement, enthousiasme, exclamations de Bourdelle !

Et nous qui avons entendu tant de conversations tonitruantes, tant de palabres, d'imprécations ou de véhémentes apostrophes adressées dans leur idiome à quelque arabe noble et loqueteux des forêts Kroumires, nous ne pouvions que sourire en silence.

Certes ! il discourait avec le Cadi du lieu sur les sourates coraniques et nous savions combien ce personnage musulman élevé dans l'instruction exclusive de la sainte écriture était confondu d'admiration ; il regardait comme son maître cet étonnant commentateur à moitié rouni et qui savait la langue de Mahomet mieux que lui.

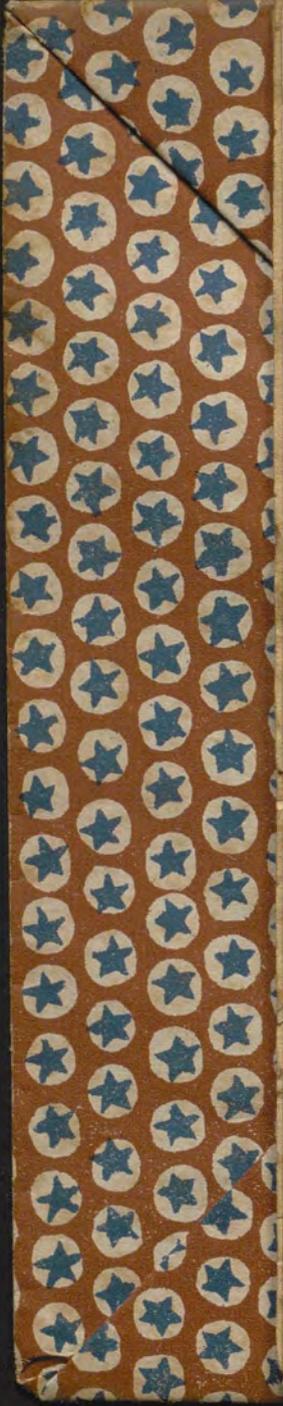
\*  
\* \*

Le Mardrus profond tient tout entier dans une petite anecdote, déjà assez ancienne, amusante vraiment, et bien révélatrice.

Il se promenait un jour au Louvre avec un ami dans les salles égyptiennes, au milieu de ce peuple de statues, parmi tant de reliques dessinées ou écrites qui lui sont si familières et qui parlent si intimement à son esprit et à son cœur. Tout à coup, le rire mardrusien fuse en cascades tandis que les visiteurs s'arrêtent devant une petite stèle noble et charmante : figure qui leur est familière, à la fois hiératique et gracieuse, en son geste de bras harmonieusement arrondi vers la bouche qu'effleure à peine un doigt plein d'éloquence et de lumière. Audessous d'elle ces mots étaient tracés par quelque conservateur distrait : « Jeune femme à sa toilette se teignant les lèvres ».

Et Mardrus de corriger aussitôt : « Ramsès II enfant explique par son geste hermétique que toute Magie vient du verbe ».

Mais, pas plus que les images, les choses écrites ne se livrent aux profanes.



## CHAPITRE V

### SCHAHRAZADE EN PERSONNE

Le personnage central du *Livre des Mille Nuits et une nuit*, c'est Schahrazade. La célèbre Sultane n'est pas seulement un lien factice entre cent contes divers. Mais, par la puissance et la valeur universelle du symbole qu'elle représente, elle prend place parmi les plus considérables figures des littératures anciennes et modernes, profanes ou sacrées.

Remarque digne d'être soulignée : l'œuvre littéraire la plus importante par ses dimensions et sa notoriété, en même temps que la plus représentative de cette civilisation arabe à laquelle notre Occident reproche volontiers avec indignation « la position profondément dégradée de la femme », donne précisément à une femme le rôle le plus éminent peut-être qui lui ait jamais été attribué dans aucune littérature, celui de l'intelligence, du savoir, et des mille ressources de l'esprit.

... *Schahrazade avait lu les livres, les annales, les légendes des rois anciens et les histoires des peuples passés. On dit aussi qu'elle possédait mille livres d'histoires ayant trait aux peuples des âges passés et aux rois de l'antiquité et aux poètes. Et elle était fort éloquente et très agréable à écouter.*

*Par sa bouche aux paroles douces et gentilles, et savoureuses, et pures, et délicieuses en leur fraîcheur, le Khalifat*

Haroun Al-Rachid interroge la Docte Sympathie : « *O Sympathie, lui dit-il, es-tu versée dans les connaissances et peux-tu m'énumérer le titre des diverses branches du savoir que tu as cultivées ?* » Elle répond : « *O mon maître, j'ai étudié la syntaxe, la poésie, le droit civil et le droit canon, la musique, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la jurisprudence au point de vue des successions, et l'art de déchiffrer les grimoires et les anciennes inscriptions. Je connais par cœur le Livre Sublime, et je puis le lire de sept manières différentes ; je sais au juste quels chapitres ont été inspirés et écrits à la Mecque, et quels autres ont été dictés à Médine. Je ne suis point étrangère à la logique, à l'architecture et à la Philosophie, non plus qu'à l'éloquence et au beau langage ; je sais composer les poèmes et les faire simples et coulants, ou compliqués pour le plaisir des délicats seulement ; et si j'y mets parfois des obscurités, c'est pour mieux retenir l'attention et charmer l'esprit qui arrive à en dénouer la trame subtile. Avec cela, je sais chanter...* »

Ainsi, cette sœur de Schahrazade a tous les talents réunis ; elle compose, elle chante, elle danse, elle joue du luth et de la flûte ; et Schahrazade elle-même, comme Sympathie, n'est pas loin de manier les instruments à cordes sur cinquante modes différents ; mais la dominante de sa physionomie morale, c'est qu'elle est surtout ce que nous appellerions aujourd'hui une intellectuelle. La sûreté de son jugement, l'habileté de sa pensée, la finesse de ses déductions et de ses précautions oratoires, l'étendue de son savoir, les ressources inépuisables de sa mémoire, sa force d'âme, sa valeur lyrique et philosophique, la délicatesse et le raffinement de ses sentiments, tout concourt à faire d'elle un être de choix. Cette héroïne capable d'affronter le terrible sultan et de délivrer toutes les filles d'un royaume, se place, non sur le plan de la passion et de l'instinct, mais sur celui de la culture et de l'intelligence. Figure unique sans doute par la vigueur de son dessin et la hauteur de son esprit, mais qui a des

sœurs insignes dans les livres sacrés de nos religions. Esther, fille juive, d'une grande beauté, se présente devant le roi Assuérus au péril de sa vie, et sauve son peuple ; mais le *livre d'Esther* tel qu'on le lit dans la Bible — et notamment dans la transcription littérale des textes orientaux présentés par le Dr J. C. Mardrus en ses *Pages Capitales* — nous introduit surtout dans un épisode politique. Nous sommes loin des prestiges et magies de l'éloquence d'une Schahrazade. L'Ancien Testament raconte encore l'histoire de Judith qui, sous l'inspiration de Dieu, résolut de sauver elle aussi son peuple. Elle captive son ennemi par sa beauté et lui tranche la tête : autre héroïne juive mais d'ordre grossier, sans rien qui puisse se rapporter à l'art et à la littérature...

Quels personnages féminins mythiques ou historiques peuvent rivaliser, par l'importance et la portée générale du symbole, dans les littératures grecques et latines, avec notre conteuse Schahrazade ? Hélène, Pénélope, Antigone, Médée, Didon, Cléopâtre... ont inspiré des Homère, des Sophocle, des Euripide, des Virgile, et dans les temps modernes des Shakespeare ou des Corneille, mais pas une n'est l'actrice permanente de tout un monde, la créatrice infatigable de cent histoires enchevêtrées ou successives, fondues en un poème complet où toutes les cordes de la lyre sont tour à tour exaltées avec une incomparable maîtrise.

La valeur de ce rôle de premier plan n'a d'ailleurs jamais échappé aux peuples qui l'ont connu, et partout où les *Mille Nuits et une Nuit* ont pénétré, le personnage de Schahrazade est devenu rapidement populaire.

En France principalement, le succès a été pour ainsi dire foudroyant et certainement l'image de cette femme, ne craignant pas d'affronter le courroux d'un farouche époux pour une œuvre de délivrance, a recueilli d'emblée toutes les sympathies.

On sait que le scénario de l'œuvre se réduit aux grandes lignes suivantes :

Le roi Schahriar qui régnait *en l'antiquité du temps et le passé de l'âge et du moment, dans les îles de l'Inde et de la Chine* fut pendant vingt ans de suite un gouverneur juste de ses ouailles, à la limite de la dilatation et de l'épanouissement, jusqu'au jour où il surprit la conduite dévergondée de son épouse légitime. Son premier mouvement fut alors de quitter son palais et sa royauté : « *Allons-nous en*, dit-il à son frère dont l'infortune conjugale égalait la sienne, *partons voir l'état de notre destinée sur le chemin d'Allah ; car nous ne devons avoir plus rien de commun avec la royauté et cela jusqu'à ce que nous puissions trouver quelqu'un qui ait éprouvé une aventure pareille à la nôtre... »*

Voici donc les voyageurs, sortis par une porte secrète du palais, en route vers leur destin. Mais ils ne tardèrent pas à rencontrer une preuve nouvelle de l'infidélité des femmes dans des conditions telles que la gent féminine tout entière était irrémédiablement perdue dans leur esprit.

« *Elles prodiguent l'amour mensonger, alors que la perfidie les emplit et forme la bourre de leurs vêtements* », dit le Poète.

« *Souviens-toi avec respect des Paroles de Youssouf ; Et n'oublie point qu'Eblis fit expulser Adam à cause de la Femme* ».

« *... Ce serait un prodige unique, en vérité, de voir un homme se tirer sain et sauf de la séduction des femmes* ».

Définitivement édifiés, ils retournèrent aussitôt en leur palais. Et l'exécution de la vengeance commença : le roi Schahriar fit couper le cou à son épouse infidèle. Puis il ordonna à son vizir de lui amener chaque soir une jeune fille vierge qu'il prenait pour femme et qu'il faisait mettre à mort de la même façon dès l'aurore.

Ce fléau dura trois ans. La délivrance vint enfin de

Schahrazade, l'aînée de *deux filles pleines de beauté, de charmes, d'éclat, de perfection et d'un goût délicieux*. Elle s'offrit, malgré les supplications de ses parents, à la couche du roi Schahriar, se flattant de dompter la fureur sanguinaire de ce prince avec les seules ressources de son savoir et de son imagination. C'est alors qu'elle commença le récit des contes merveilleux qui ne dura pas moins de mille et une nuits, au bout desquelles elle obtint définitivement sa grâce et celle de toutes ses sœurs.

Dès la première nuit, nous sentons bien que la diserte astucieuse et érudite conteuse a gagné la partie. Le lecteur est conquis et ébloui. Comment le Sultan ne le serait-il pas ? A la vérité, son esprit est dur à pénétrer. Pourtant le voilà qui se dit en lui-même : « *Par Allah! Je ne la tuerais que lorsque j'aurai entendu la suite de son conte!* »

Excellente et fine psychologue, la fille du Vizir a un trait de génie : elle appelle auprès d'elle, dans la chambre nuptiale, sa charmante petite sœur Doniazade. « *Lorsque je serai près du roi, je t'enverrai mander, et lorsque tu seras venue et que tu auras vu le roi terminer sa chose avec moi, tu me diras : O ma sœur, raconte-moi des contes merveilleux qui nous fassent passer la soirée!...* »

Et comme la petite Doniazade a l'intelligence de la situation ! Elle est discrète. Elle ne dit pas une parole de trop ; elle ne fait pas un geste inopportun. Mais elle se jette au cou de sa sœur pour l'embrasser, puis se blottit auprès du lit, met en train la diseuse de contes, et s'écrie simplement à la fin : « *Que tes paroles sont délicieuses!* »

Le charme a opéré, Schahriar ne tarde pas à déclarer que rien n'est plus agréable que d'entendre de belles histoires racontées par une délicieuse jeune femme jusqu'à ce qu'enfin il s'écrie : « *O Schahrazade que tu m'as instruit!* », et le soir de la millième nuit : « *O Schahrazade! moi, fatigué de t'entendre? Mais tu instruis mon esprit, et tu calmes mon cœur! Et la bénédiction est sur le pays depuis que je suis avec toi. Et enfin, le dernier soir : « ... Voici*

*que, de t'avoir écoutée durant ces mille nuits et une nuit, je sors avec une âme profondément changée et joyeuse, et imbibée du bonheur de vivre. Aussi gloire à qui t'a octroyé, ô fille bénie de mon vizir, tant de dons choisis, et a parfumé ta bouche, et mis l'éloquence sur ta langue, et, sous ton front, l'intelligence! »*

Mais l'habile princesse a encore d'autres titres à l'existence sauve ! — qu'elle avait sans doute réservés, et qui feraient maintenant, s'il le fallait, définitivement pencher la balance : ce sont trois beaux enfants, dont deux jumeaux. « *O roi du temps, voici les trois enfants que, durant ces trois années, t'a octroyés le Rétributeur par mon entremise ».*

Fin très humaine et qui replace la ligne générale de l'œuvre dans une atmosphère de vérité familiale malgré l'inattendu et l'étrangeté de certains détails. Le lecteur les admettra sans difficultés : la conclusion est si naturelle, l'émotion du roi si intense et tout cela est en définitive si proche de nos sensibilités.

« *O Schahrazade, finit par dire le roi, tu étais déjà dans mon cœur avant la venue de nos enfants... et je t'ai aimée en mon esprit parce que j'ai trouvé en toi une femme pure, pieuse, chaste, douce, indemne de toute duperie, intacte à tous égards, ingénue, subtile, éloquente, discrète, souriante et sage... »*

Tous les enfants de chez nous ont entendu raconter la donnée succincte de ce canevas ; ils connaissent quelques-unes des principales histoires qui s'y encadrent ; mais ce qu'ils ne savent pas c'est le véritable sentiment, la beauté réelle de la charmante morale humaine qui s'en dégage. Quel trésor de sensibilité et de sagesse en définitive après tant de situations où toutes les passions, tous les drames de la vie, de la pensée et du cœur se sont succédés !

Il serait à souhaiter que l'on fasse pour nos écoles une nouvelle édition tirée de la traduction Mardrus, que l'on y place des poèmes choisis, ainsi que maints passages nobles et touchants, capables d'exalter le cœur, d'éveiller

les imaginations, et d'instruire aussi sur bien des circonstances communes à la vie des hommes de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les civilisations.

Au point de vue plus général, l'exemple de Schahrazade pourra en définitive se proposer en deux petits chapitres.

D'abord celui qui concerne l'épouse dans ses attributions éternelles.

En face d'elle, Schahriar n'est que l'occasion et le prétexte de Schahrazade. Voici comment se campe cette figure autant de mari que de potentat asiatique : dans les deux cas, l'autorité est absolue, mais c'est de l'agencement social lui-même qu'il tient cette autorité rigoureuse, car s'il cessait un instant de manquer à sa toute puissance, cette toute puissance lui manquerait aussitôt à jamais. Il doit à son rang et à la place qu'il occupe d'être sans pitié. Le zèle de ses porte-glaives, ses exécuteurs, est à ce prix. Car toute faiblesse de sa part serait d'un bien mauvais exemple. Aucun des Musulmans, ses sujets, ne le lui pardonnerait.

Or le Sultan est avant tout un chef de famille sur lequel se règlent dans leurs prérogatives tous les chefs de famille. Il est le modèle auguste et indiscutable de l'homme parmi tous les hommes du royaume. Sur son harem, prennent exemple tous les harems. Comment ne sévirait-il pas exemplairement contre l'épouse infidèle ? La morale conjugale du pays tout entier en ressentirait un contre-coup funeste et dissolvant.

N'est-il pas aussi l'homme tout court, celui de tous les temps et de toutes les civilisations ?

Sans doute le raffinement ou l'amollissement d'une société plus ou moins édulcorée aboutira à un M. Bergeret qui, dans la même situation que le roi oriental, se répand en considérations fort timides, se contentant d'infliger à la coupable la punition du silence. Mais il faut remar-

quer que ce doux intellectuel de cabinet est assez ridicule aux yeux de la plupart de ses concitoyens et, bien qu'il ne soit plus dans les mœurs de sévir avec la barbarie d'autrefois, la benoite abstention du mari trompé prend l'allure d'une véritable défection.

Schahriar symbolise mieux aux yeux de la plupart des mâles le droit marital évidemment fondé surtout sur la force brutale ; c'est ce tigre, que la nature semble avoir destiné à ce rôle en lui donnant la vigueur musculaire, qu'abat Schahrazade.

Il fallut Hercule contre l'hydre de Lerne : violence contre violence. Ici c'est une fille qui se lève et qui apporte des armes d'une qualité bien supérieure à celle d'Omphale ou de Dalila. Elle n'est pas seulement la sœur d'une Cléopâtre captivant par la volupté un conquérant qui fait trembler l'univers. Elle personnifie l'intelligence féminine avec les mille expédients de son ingéniosité et voilà déjà de quoi réduire à néant le plus terrible des Jocrisse ! Rien n'est plus drôle que la naïveté de ce bon roi Schahriar devenu si malléable, dès que les paroles ensorcelantes ont fait diversion à ses projets tout à l'heure implacables. Elle perce à toutes les exclamations qui lui échappent. Et la conteuse semble maintenant jouer avec son sultan comme une chatte avec une pelote de fil. Il est à peine croyable que ce soit là l'exterminateur sans pitié des jeunes filles, tant ce cruel paraît facile à impressionner et à captiver par les plus simples détours du langage.

Et que d'incroyables ressources chez cette jeune femme si modeste d'aspect, et dont toutes les vertus semblent de prime abord résider dans l'extérieur de ses charmes.

Dès qu'elle parle, ses moyens se révèlent inépuisables. Elle ne fait pas que raconter. Elle invente ce qu'il convient d'inventer. Elle gradue savamment ; elle ménage ses effets. Elle apprécie deci delà les hommes et les événements. Elle appelle à son secours de la façon la plus opportune les plus grands poètes des temps anciens et modernes

de la Perse et de l'Arabie. Elle corrige une impression par une autre. L'ordre des contes n'est pas laissé au hasard de sa mémoire, mais au contraire elle excelle à les placer dans une alternance savante, passant du plaisant au sévère, du curieux à l'émouvant, du mouvementé au calme, de l'épopée à la comédie ou à la fable avec une rare science des graduations ou des contrastes. Et elle-même ne craint pas d'évoquer dès la seconde nuit, avec une rare maîtrise et une audacieuse confiance, une mésaventure conjugale tout à fait semblable à celle de son Sultan : le conte du Troisième cheik qui s'insère dans l'*Histoire du Marchand avec l'Efrit*, risquerait à bon droit de faire froncer le sourcil de l'impressionnable et susceptible Schahriar ! Mais il y a la sorcellerie pour l'émerveiller et surtout l'exemple du pardon qui suit... L'ingénieuse fille du Vizir n'attend pas pour proposer à son auditeur cette allusion directe à l'acte de clémence qu'elle obtiendra elle-même en reconnaissance de belles histoires. « *Viens, que je te tue, comme tu as tué mon enfant, le souffle de ma vie et le feu de mon cœur !* » s'écrie un genni en s'adressant au marchand coupable, bien involontaire de ce meurtre. Terreur, pleurs et lamentations. Mais il y a des assistants pour intervenir, et comme ils sont trois, le premier s'exprime ainsi : « *O chef des rois des genni, si je te raconte mon histoire et que tu en sois émerveillé, en récompense tu me feras grâce du lien du sang de ce marchand !* » Le genni répondit : « *Oui, certes, vénérable cheikh ! Si tu me racontes l'histoire et que je la trouve extraordinaire, je t'accorderai en grâce le lien de ce sang !* » Le Cheikh parle. Et le genni est obligé d'avouer : « *C'est vraiment un conte étonnant. Aussi je t'accorde le lien du sang en rachat du crime* ».

Comme les deux autres narrateurs sont aussi éloquents, le crime tout entier finit par être racheté.

Que voilà bien des récits exemplaires ! Le Sultan Schahriar en fera son profit.

Astucieuse Shahrazade, vous savez bien comment

parvenir au cœur de la citadelle ! Votre Sultan a sa conduite toute tracée. Lui aussi finira bien par s'émerveiller prodigieusement, se convulser de plaisir et d'émotion, et dire : Je t'accorde le rachat !...

Mais Schahrazade se hausse beaucoup plus haut encore : c'est là un deuxième aspect qui lui confère un caractère éminent de génialité et lui assigne une des premières places parmi les figures de la littérature et de l'art.

Vue à sa véritable grandeur, elle est le symbole de l'esprit triomphant de la matière.

Drame d'une lutte incessante et qui ne s'arrêtera jamais.

Brennus jette sa lourde épée dans la balance en s'écriant : « Vœ victis ! ». Bismarck dit : « La Force prime le Droit ». Mais il arrive que des plénipotentiaires réparent des désastres et gagnent des parties par une subtile et savante diplomatie. Il arrive aussi qu'un poète, ou qu'un philosophe, ou qu'un savant réalise pour sa patrie, par la tranquille diffusion de son œuvre, une bien plus glorieuse et profitable, et plus durable suprématie que celle des armes. Un livre soulève un peuple et l'humanité tout entière.

Schahrazade est ce poète à l'éloquence directe et souveraine. Elle personnifie le jeu de l'Esprit avec ses possibilités infinies ; l'inspiration jamais à court ; la force imaginative sans cesse renaissante d'elle-même, sans effort apparent, maîtresse de ses moyens avec une aisance et un art incomparables. Elle porte à son plus haut degré de perfection ce qui constitue l'essence même du génie humain. Non sans raison, Henri de Régnier a pu parler un jour de la « Schahrazade intérieure » que nous écoutons en nous-même et « qui nous dicte une puissance nouvelle de création ».

Tel est le principal secret de sa force. Mais sans doute n'arriverait-elle à rien, si, au surplus, elle ne se montrait pas sans cesse admirablement et irréprochablement stylisée. De l'importance de ce style, elle a parfaitement conscience.

Le style, voilà l'essentiel ! En cela elle appartient à une véritable civilisation. Voyez comme sa manière propre est rigoureusement accordée à l'ordonnance scrupuleuse d'une société déjà très ancienne. Depuis longtemps, les formes y sont fixées et ne sauraient être trahies. N'est-ce pas le Korân lui-même qui en a déterminé le rythme profond, en même temps que celui de sa langue ? Le Korân, c'est-à-dire Dieu. Le Livre sublime n'est-il pas, comme l'écrit Mardrus dans sa préface aux Sourates essentielles, « le style personnel d'Allah »...

Schahrazade est une parfaite musulmane, savante en textes coraniques, respectueuse du moindre rite ; c'est ce qui facilite son emprise sur le sultan musulman, mais aussi sur le lecteur, à quelque civilisation et à quelque religion qu'il appartienne, pourvu que son âme soit sensible, car, dans leur essence, toutes les religions se réunissent.

Elle nous prouve d'une façon décisive, tant son ascendant demeure et son prestige reste inébranlable que « le verbe bien conduit, est la seule vraie magie ».

## CHAPITRE VI

### LES VIEUX CONTES

Ce sont ceux de nos enfances, ceux des premiers livres où nous apprenions à suivre un texte, en regardant des images vives et bariolées qui l'illustraient, et dont le souvenir charmant ne nous a jamais quittés. Ils alternaient dans nos songeries avec ceux du *Petit Poucet* ou de *la Belle au Bois dormant* et se réduisaient à cinq ou six dont les plus fameux étaient *Aladdin*, *Ali-Baba et les quarante voleurs*, *les Voyages de Sinbad le marin*... Galland les avait amenés chez nous. Selon sa méthode, il les avait fortement réduits et habillés à sa façon ; ils étaient pourtant pleins de prestiges pour nos jeunes imaginations tant ils apportaient d'imprévu et de fantaisie dans la mise en scène des personnages et la succession des aventures.

Dans leurs lignes principales, les scénarios étaient en effet à peu près conservés. Il suffisait de quelques traits caractéristiques de leur fabulation féerique, de quelques couleurs simples empruntées à l'original pour laisser dans nos mémoires des souvenirs ineffaçables parce qu'ils étaient évocateurs de la féerie naturelle que toute âme d'enfant porte en elle.

Ces grands contes arabes, nous les retrouvons chez Mardrus, mais avec quel relief inattendu, avec quelle richesse de substance et qui dépasse de beaucoup ce qu'on peut proposer aux esprits d'écoliers occidentaux.

Ils ne constituent à vrai dire que quelques chaînons dans l'interminable spectacle aux cent actes continuellement diversifiés que sont les *Mille et une Nuits*. Mais on peut les considérer comme représentatifs du conte oriental à cause de leur homogénéité, de leur caractère complet, de leur unité de composition dans leur variété même, de la perfection et de la beauté de leur réalisation. A ce titre, — et bien que nous trouvions d'autres récits beaucoup plus importants par leur étendue ou par leur physionomie spéciale, — ils sont les piliers fondamentaux de la vaste féerie. Ils répondent tout à fait au genre de ces histoires d'aventures, où le merveilleux semble jouer le principal rôle, où le canevas paraît n'avoir aucun véritable fondement, où le narrateur affecte de ne pas quitter le plan de la pure imagination, mais qui sont au contraire beaucoup plus chargées de vérité et même de réalisme qu'on ne le croit, et qui ont une patrie authentique enfin, et qui est l'Orient.

Sans doute, le roman moderne avec son exclusive préoccupation d'objectivité, avec son souci d'analyse psychologique, ses prétentions à une peinture « exacte » des mœurs, s'est bien éloigné de la suprême élégance de ces charmants et délicats esprits qui savaient voir les reflets et écouter les résonnances de toutes choses.

Combien stupide leur paraîtrait notre attachement au terre-à-terre ; combien peu enviable notre vulgarité qui s'ignore et se décore, en littérature et en arts, d'étiquettes fort prétentieuses.

Pour eux, leur goût va tout entier au lyrisme naturel qu'ils mettent au seul service de la beauté et de la poésie.

A l'inverse de nos écrivains et de nos artistes qui s'ingénient à présenter sous les aspects les plus plats même ce qui est imaginaire, eux, les conteurs orientaux mettent leur plaisir et leurs soins à revêtir le vrai du manteau de la fantaisie...

Notre vision esthétique, entièrement dominée par

l' « esprit scientifique » et par l'idée de « progrès » a donné ses chefs-d'œuvre, mais elle se montre totalement différente de la conception orientale. Un renversement des valeurs a amené une façon différente d'envisager l'idéal. Qui pourrait affirmer que nos romanciers par exemple sont plus rapprochés de la vie ? D'une certaine vie peut-être, — la nôtre — et encore rien n'est moins assuré.

Quoi qu'il en soit, le conte arabe, pour si extraordinaire qu'il se désire par un souci de coquetterie morale, possède cette qualité essentielle d'être une des images peut-être les plus conformes à l'original humain qui soient dans les littératures. D'ailleurs c'est bien ainsi, à la fois dans l'improbable, le fantastique et le passionné, que vivent les Orientaux en chair et en os. Leurs belles fictions répondent à un besoin de discrétion, à une sorte de délicatesse policée et primitive à la fois. Elles sont enfin le témoignage d'une foncière intellectualité et trahissent une attitude fondamentale de la pensée et de l'esprit.

Ainsi, sous le couvert de la fable, — à peine plus forcée que le mirage quotidien des jours, — toute une humanité les projette en pleine lumière.

*Aladdin ou la Lampe magique* nous en est un exemple remarquable, car ce conte, composé avec beaucoup d'art, contient harmonieusement combinés la plupart des éléments du genre.

Nous sommes en plein surnaturel si nous prenons à la lettre les péripéties qui s'y déroulent, et par le jeu bien mené de l'action nous vivons cependant au milieu de bonnes gens tout occupés de leurs affaires ; nous pénétrons dans le vif de leurs sentiments, de leurs désirs, de leurs espoirs, de leurs pensées. Les avatars et les traîtrises du destin donnent lieu à d'étranges interventions ; mais elles sont prises dans la mythologie courante du peuple et sont par conséquent un aspect probant de ce peuple même.

Enfin, si nous nous élevons aux significations les plus

générales, nous apercevons sans peine le lien poétique et philosophique qui constitue le ciment des événements banaux ou singuliers ; nous découvrons une symbolique incluse jusque dans l'in vraisemblable ou simplement le naïf, à la façon des habitudes spirituelles de l'humanité de toutes les époques qui confie ses secrets intimes aux plus benoîtes ou aux plus burlesques apparences.

Les premières pages d'*Aladdin* sont un tableau charmant, pittoresque et sensible, où se retrace l'existence d'humbles artisans dans un quartier populeux de grande ville. L'action se passe, comme bien souvent au cours des *Mille Nuits*, dans *une ville d'entre les villes de la Chine et en l'antiquité des âges*. Admirable imprécision ! Car il n'y aurait rien à y changer pour la placer n'importe où, voire même dans un faubourg parisien de nos jours. Que l'on en juge plutôt. Voici comment se présente le garnement :

Aladdin, fils d'un *tailleur de profession et pauvre de condition*, était un garçon *tout à fait à rebours comme éducation*. Malgré les efforts de ses parents pour lui faire apprendre son métier, il guettait l'instant où son père était obligé de s'absenter pour détaier en toute hâte et rejoindre dans les ruelles et les jardins les jeunes vauriens qui lui ressemblaient. Et même quand sa mère, devenue veuve, fut obligée de filer jour et nuit la laine et le coton pour gagner sa subsistance, Aladdin, *délibéré de la crainte de son père, n'eut plus aucune sorte de retenue et s'enfonça bien plus dans la gaminerie et la perversité*. Il atteignit ainsi l'âge de quinze ans ; *Et il était vraiment beau et bien fait, avec deux magnifiques yeux noirs, et un teint de jasmin, et un aspect séduisant, tout à fait*. Et toujours la pauvre mère, *cette malheureuse, continua, malgré tous les torts de son fils à son égard, et l'abandon où il la laissait, à le faire vivre du travail de ses mains et du produit de ses veilles, en pleurant toute seule des larmes bien amères*.

Émouvante évocation qui porte un témoignage bien touchant sur la permanence du cœur humain, sous le masque des institutions et de la diversité des temps.

Or, voici que ce jeune vaurien va devenir un grand favori du destin : des puissances occultes veillent sur lui. Tour à tour grand seigneur, richissime, époux de la fille du Sultan, puis ruiné tout d'un coup et misérable, reporté ensuite au faite de l'opulence : telles sont les alternatives de fortunes inouïes et d'infortunes aussi rapides les unes que les autres. Mais cette existence à surprises se termine dans le bonheur en compagnie d'une royale épouse et de nombreux enfants...

C'est le conte de fée normal, si l'on peut dire ; mais, c'est aussi, sauf l'atmosphère et le charme continuels des moindres circonstances du récit, la vie d'un quelconque Américain, par exemple, s'il vit assez pour voir remonter la Bourse...

Le hasard est le maître de la sarabande, — sans préjudice pour l'esprit d'à-propos, l'intelligence, l'inspiration...

Le hasard, pour *Aladdin*, ce fut la rencontre d'un *Derviche qui venait du fin fond du Maghreb, des contrées de l'intérieur lointain, insigne magicien fort versé dans l'astrologie et la science des physionomies, et qui pouvait, par la puissance de sa sorcellerie, faire se mouvoir et se heurter les unes contre les autres les plus hautes montagnes.*

Mais en dehors des pouvoirs de la sorcellerie, ce magicien n'est plus qu'un homme assujéti, pour réussir, à des moyens ordinaires. On le voit faire preuve d'une connaissance approfondie des moindres ressorts de l'âme ; il est expert en subterfuges pour gagner la confiance des gens honnêtes. Par des prodiges de finesse et de rouerie, il capte la confiance du jeune Aladdin et celle de sa mère, et tout cela est simplement à notre échelle. Aladdin ne va plus être d'abord qu'un instrument docile entre ses mains pour conquérir, au milieu des pires embûches, la

fameuse lampe magique, source de toutes les richesses et de tous les bonheurs. En vertu d'un décret du destin, Aladdin seul peut l'obtenir : c'est lui qui aura tout l'effort à accomplir, certaines règles à observer, un courage à toute épreuve à soutenir. Mais la collaboration du magicien est indispensable, car c'est lui qui remet à Aladdin l'anneau qui le sauvegardera au milieu des dangers. « *Enhardis ton âme*, lui dit-il en le plaçant à son doigt, *remplis ta poitrine de courage, car tu n'es plus un enfant mais un homme! Et, avec l'aide d'Allah, il ne t'arrivera que du bien!... »*

Ainsi le pauvre enfant, oisif et misérable, deviendra riche et puissant parce qu'il se jettera courageusement en avant ayant pris tout à coup conscience de sa qualité d'homme. Son pouvoir personnel commence à cet instant. Mais qu'il ne faillisse pas en route ! L'anneau est son palladium. Il est le support de sa foi.

Autrui nous enseigne parfois la voie ; méfions-nous cependant d'autrui. A peine Aladdin remonte-t-il du souterrain avec son précieux fardeau, — la Lampe Magique — avant même qu'il n'en soit sorti, le rusé Maghrébin se précipite sur lui pour le lui ravir. Furieux de ne pouvoir y parvenir, il fait appel à quelque formule incantatoire toute puissante et le caveau se referme sur le malheureux Aladdin.

Un petit tableau de touchante humanité suit alors tant de surnaturel :

*Et il se voyait déjà enterré tout vif entre les quatre murs de ce caveau plein de noir et d'horreur, malgré tout l'or qu'il contenait. Et il sanglota longtemps, abîmé dans sa douleur. Et, pour la première fois de sa vie, il se mit à penser à toutes les bontés de sa pauvre mère et à son dévouement inlassable, malgré la conduite qu'il menait et son ingratitude. Et la mort dans ce caveau lui parut bien plus amère, de ce fait qu'il n'avait pu, durant sa vie, rafraîchir le cœur de sa mère par quelque amélioration dans son caractère et par*

quelques sentiments de reconnaissance. Et il soupira beaucoup à cette pensée-là, et se mit à se tordre les bras et à se frotter les mains comme font d'ordinaire les désespérés, disant, en manière de renoncement à la vie : « Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah ! » Or, dans ce mouvement, Aladdin, sans le vouloir, frotta l'anneau qu'il avait au pouce et que lui avait prêté le magicien pour le prémunir contre les dangers du souterrain... Et voici notre Aladdin sauvé au moment de son acte de contrition et par cet acte lui-même, car l'anneau, magique lui aussi, sur simple friction, devient un talisman tout puissant pour son propriétaire.

Aladdin ne manque pas dans la suite d'associer sa mère à toute la fortune qui va lui arriver bientôt par les mirifiques effets de la Lampe Magique.

Il lui suffit de la frotter au bon endroit pour voir s'exaucer le plus exorbitant de ses vœux... non sans l'intervention d'un genni qui surgit au moindre appel et dit en s'inclinant : *Entre tes mains, ici, ton esclave le voici ! Parle, que veux-tu ? Je suis le serviteur de la lampe, soit que dans les airs je vole, soit que sur la terre je rampe.* Pourtant notre nouveau Crésus ne se laisse pas éblouir : il ne se jette pas tête baissée dans toutes sortes de souhaits. Remarquable retenue de l'âme arabe si frénétique et si impatiente d'autre part.

Et toujours la note humaine reparait :

Or, devenus riches de la sorte, Aladdin et sa mère n'abusèrent pas des bienfaits du Rétributeur. Et ils continuèrent à mener une vie modeste, en distribuant aux pauvres et aux besogneux le surplus de leurs besoins. Et Aladdin, pendant ce temps, ne manquait aucune occasion de continuer son instruction et d'affiner son esprit... et il prit de la sorte, en peu de temps, les manières du beau monde... Or il devait bientôt éprouver les effets de la sagesse, de la manière la plus brillante et la plus splendide.

Un délicieux épisode est celui de la rencontre, puis

du mariage du jeune Aladdin avec la fille du Sultan ; tableau de mœurs charmantes, récit plein de vie, de couleurs et de poésie. A lui tout seul, il constituerait un conte parfait. Il se présente comme un joyau enchâssé dans la trame du récit total dont il continue l'ordonnance de la plus heureuse façon.

*« Un jour d'entre les jours, comme il causait devant une boutique avec quelques marchands de ses amis, Aladdin vit circuler à travers les souks deux crieurs du Sultan, armés de longs bâtons et il les entendit qui criaient ensemble à haute voix : O vous tous, marchands et habitants ! de par l'ordre de notre maître magnanime, le roi du temps et le seigneur des siècles et des moments, sachez que vous devez fermer vos boutiques à l'instant et vous enfermer dans vos maisons, toutes portes closes au dehors et au dedans ! Car la perle unique, la merveilleuse, la bienfaisante, notre jeune maîtresse Boudour, la pleine lune des pleines lunes, fille de notre glorieux Sultan, va passer pour aller prendre son bain, au hammam ! Que le bain lui soit délicieux ! Quant à ceux qui oseront enfreindre l'ordre et regarder à travers les portes ou les fenêtres, ils seront punis par le glaive, le pal ou le gibet ! Avis est donné à ceux qui tiennent à conserver leur sang dans leurs cous !... »*

*En entendant ce cri public, Aladdin fut pris de l'envie irrésistible de voir passer la fille du Sultan, cette merveilleuse Boudour... Aussi, au lieu de faire comme tout le monde et de courir s'enfermer dans sa maison, il eut l'idée d'aller en toute hâte au hammam et de se dissimuler derrière la grande porte, de façon à pouvoir, sans être vu, regarder à travers l'encoignure et admirer à son aise la fille du Sultan... »*

*Ainsi fit-il. Et il la vit elle-même au milieu de ses femmes. C'était une adolescente de quinze ans, droite comme la lettre aleph, d'une taille qui défait le jeune rameau de l'arbre bân, avec un front éblouissant comme le croissant de la lune au mois du Ramadân, des sourcils déliés et parfai-*

tement tracés, des yeux noirs, grands et langoureux comme les yeux de la gazelle assoiffée, des paupières modestement baissées et telles deux pétales de rose, un nez sans défaut comme une lame de choix, une bouche toute menue avec deux lèvres incarnadines, un teint d'une blancheur lavée dans l'eau de la fontaine Salsabil, un menton souriant, des dents comme des grêlons d'égale grosseur, un cou de tourterelle, et le reste, qui ne se voyait pas, à l'avenant...

Et Aladdin la vit et du coup il sentit son sang tourner trois fois plus vite dans sa tête... Et la princesse était déjà depuis longtemps entrée dans le hammam qu'il restait encore là interdit et tout tremblant d'émotion... Et il pensait : « Par Allah! qui aurait jamais pu imaginer sur terre une créature si belle! Béni soit Celui qui l'a formée et douée de la perfection!... » Et, tout plein d'une rumeur de pensées, il rentra chez sa mère et, le dos cassé d'émotion et le cœur tout entier saisi d'amour, il se laissa tomber sur le divan et ne bougea plus ».

Après bien des silences, après de longues périodes de songerie et d'abattement, il avoue à sa mère la cause de tout ce trouble. « Et c'est pourquoi je n'aurai de repos et ne pourrai rentrer en moi-même que lorsque je l'aurai obtenue en mariage du Sultan son père! »

Naturellement, Aladdin finit par voir combler ses vœux grâce au pouvoir magique de la Lampe. Mais la demande en mariage et les péripéties qui l'accompagnent sont encore l'occasion de scènes extrêmement savoureuses, saisissantes de relief, savamment nuancées par la conteuse Schahrazade et transcrites avec le plus grand art par le conteur Mardrus.

Que de délicatesse par exemple dans ce passage où la princesse Boudour se trouve, par les effets de la sorcellerie, à la merci d'Aladdin, mais où celui-ci fait preuve d'un sentiment de chevalerie fort délicat et raffiné en respectant avant tout la jeune fille que le hasard lui livre sans qu'il soit encore licite pour lui de devenir son époux.

*Il ne songea pas un instant, dit le texte, malgré le grand amour qu'il éprouvait pour elle, à abuser de la situation. Et il commença par s'incliner devant elle, en tenant la main sur son cœur, et, d'une voix bien passionnée, il lui dit : O Princesse, sache qu'ici tu es plus en sécurité que dans le palais du Sultan, ton père. Et moi, bien que je sois celui auquel tu as été promise en mariage, je me garderai bien de te toucher, avant que le temps soit venu et avant que tu sois devenue mon épouse légitime, par le Livre et par la Sunnah! »*

Le jour vint enfin, après bien des aventures, où le bel Aladdin put s'avancer vers le palais du Sultan, entouré d'un mirifique cortège, monté sur un cheval de race pure, qui n'avait point un frère en beauté, pas plus dans les écuries du Sultan que chez les plus puissants monarques du monde, au milieu de l'allégresse générale, et cela pour y être officiellement marié à la fille du Roi.

Les détails de la réception, des fêtes, des paroles échangées, des moindres gestes exécutés selon l'étiquette la plus scrupuleuse, sont minutieusement décrits ou relatés avec une science des effets, un goût de la magnificence, un sens du beau et de l'apparat incomparables.

Malgré l'étalage de tant de richesses savamment ordonnées pour le plaisir des sens et la joie de l'âme, rien n'émut davantage le Sultan que la beauté du maintien, la noblesse des traits, la sagesse des réponses, l'éloquence et la finesse des discours du jeune marié : Attitude d'âme bien orientale et qui donne la mesure d'une civilisation.

Comme toujours dans la société musulmane, un cérémonial impeccable préside à toutes les phases du mariage. Chemin faisant, ce ne sont que tableaux de mœurs, scènes très vivantes qui introduisent le lecteur dans la vie sociale, poétique et morale de ce peuple avec une profusion de notations d'une justesse extrême.

Ainsi, tout en demeurant dans leur atmosphère naturelle et primordiale, le merveilleux, les acteurs des *Mille Nuits* sont des êtres véritables, conservant en toutes

occasions le contact de leurs semblables, accessibles aux sentiments les plus vifs et les plus délicats, capables de sublimes mouvements de l'âme, embellissant sans cesse leur vie de beauté et de poésie.

Qu'est-ce que la lampe d'Aladdin ? N'est-elle pas la matérialisation d'une faculté de l'homme capable de capter dans sa voile le bon vent d'un hasard, capricieux sans doute, mais qu'il peut manœuvrer une fois qu'il a pu le prendre ? A-t-il eu sa lampe d'Aladdin le porte-faix de Constantinople devenu milliardaire et lord anglais ? Sans doute d'autres explications sont facilement proposées ; mais l'oriental des *Mille Nuits* préfère s'en tenir à la lampe magique. Et peut-être se sent-il ainsi plus près du cœur des choses.

Ce talisman cabalistique chargé de pouvoirs mystérieux n'est-il pas plutôt un symbole de force et de puissance au service de l'initié, du savant, presque l'égal du démiurge qui n'a plus qu'à formuler un vœu par la parole pour le voir se réaliser ?

Voici que, dans l'*Oiseau des Hauteurs*, récit oriental mystique publié par Mardrus en 1933, la lampe d'Aladdin s'allume au fond même des cœurs. Sa nature secrète se répand comme une lueur divine à travers le dialogue sublime du Poète et du Prince Djem :

« Riche comme *Gemshid*, dit le Poète, beau comme l'Amant de *Suleika*, courageux comme *Rustem*, puissant et magnanime comme *Alexandre*, si on ne possède pas le Divin Amour, on est le plus frustré des frustrés.

Et le Prince Djem, inondé de lumière par ces paroles, murmurait : le Divin Amour ! Mais l'humain bienheureux qui le possède de naissance risque-t-il de voir ce don lui échapper ?

Le Poète dit : O Aladdin de l'Amour, ô Djem, sache que l'Amour est précisément cette Lampe Magique que rien ne saurait nous faire perdre sinon le fait impur. Or l'être beau de la Beauté Pure est toujours immaculé... Et la Lampe

*d'Aladdin n'est pas à la merci des voleurs ou d'un accident de la matière ; elle n'est pas en vil métal, la lampe d'Aladdin ; elle est un cœur enflammé par l'Amour et qui brûle sans jamais se consumer. »*

*L'Histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs*, si populaire elle aussi chez nos enfants, débute encore dans la simplicité, par le tableau touchant de la pauvre vie d'un simple bûcheron. Il est le héros de ce conte, mais le principal personnage en sera, une fois de plus, le Destin ; la clé des événements résidera dans une formule magique qu'il s'agit d'énoncer à haute voix pour lui donner son effet.

On voit de suite quelle importance profonde prend ce récit si l'on songe aux significations lointaines qu'il recèle.

Le Destin est le leit-motiv des Arabes, comme il l'a été de la tragédie grecque, et vraisemblablement de toutes les races de la terre depuis que les hommes ont conscience d'eux-mêmes.

Le coup de la Destinée s'abat sur *Ali-Baba* tandis qu'il jouissait d'un simple bonheur tranquille, lui qui croyait que sa destinée suivait son cours depuis des ans ! Elle le surprend dans son travail, à l'endroit où depuis des années il vient couper son bois pour le charger sur ses trois ânes et le vendre en ville. Il ne se savait pas si près d'une caverne de voleurs. Mais le hasard la lui fait découvrir en l'obligeant à assister à la rentrée des bandits chez eux, après qu'il eût entendu de ses propres oreilles le secret qui donne accès dans la cachette. « *Sésame, ouvre-toi !* » a crié le chef de la bande d'une voix haute et claire. Aussitôt le rocher s'est entr'ouvert pour recevoir ses hôtes.

Aussi n'est-il satisfait que lorsque, après le départ des voleurs, il s'essaie lui-même à devenir magicien en prononçant la formule. Le rocher obéit sans tarder, découvrant l'entrée d'un souterrain rempli de ballots d'étoffes

précieuses, de lingots d'or, de bijoux et de monnaies, entassés par les générations de voleurs, fils de voleurs, descendants des pillards de Babylone.

« Par Allah! Ya Ali-Baba, s'écrie le bûcheron, quand il est revenu de son émerveillement, voici que ta destinée prend un visage blanc et te transporte d'à côté de tes ânes et de tes fagots au milieu d'un bain d'or comme n'en ont vu que le roi Soleiman et Iskandar aux deux cornes! Et du coup tu apprends les formules magiques et te sers de leurs vertus et te fais ouvrir les portes de roc et les fabuleuses cavernes, ô bûcheron béni! C'est là une grâce du Rétributeur, qui te rend ainsi le maître des richesses accumulées par les crimes des générations de voleurs et de bandits. Et, si tout cela est arrivé, c'est bien pour que tu puisses être désormais avec ta famille, à l'abri du besoin, en faisant servir à un bon usage l'or du vol et du pillage! »

Et s'étant mis par ce raisonnement en paix avec sa conscience, Ali-Baba, le pauvre, remplit ses sacs de dinars d'or et en chargea ses ânes autant qu'ils en pouvaient porter.

Mais tant de richesses n'éblouissent guère sa judicieuse épouse. Au contraire, à leur vue, elle se sent prise par une extrême inquiétude :

Elle ne put davantage se retenir et, éclatant soudain, elle se mit à se frapper les joues de ses deux mains, et à se déchirer ses habits en s'écriant : O notre calamité! O perte sans recours de nos enfants! O potence! le malheur va entrer dans la maison avec ces sacs de monnaie, ô fils de l'oncle. Par ma vie sur toi, hâte-toi de les remettre sur le dos des ânes et de les transporter loin d'ici. Car mon cœur n'est pas tranquille de les savoir dans notre maison! » Ali-Baba la rassure. « Allah confonde les femmes dénuées de jugement! Je vois bien, ô fille de l'oncle, que tu t'imagines que j'ai volé ces sacs! Eh bien, détrompe-toi et rafraîchis tes yeux, car ils nous viennent du Rétributeur, qui m'a fait rencontrer ma destinée aujourd'hui dans la forêt...

Le récit d'Ali-Baba n'a pas de peine à dissiper tous scrupules. Elle sentit l'épouvante faire place dans son cœur à une grande joie, et elle se dilata et s'épanouit et dit : *ô jour de lait, ô jour de blancheur ! Louanges à Allah qui a fait entrer dans notre demeure les biens mal acquis de ces quarante bandits coupeurs de routes, et qui a rendu de la sorte licite ce qui était illicite. Il est généreux, le Rétributeur !* »

Malicieuse simplicité d'un point de vue : voler un voleur remet tout en place ! Voilà bien une morale populaire assez facile et très conforme à celle de n'importe quel temps.

L'histoire se poursuit d'ailleurs dans une atmosphère à la fois amusante et fort édifiante, jusqu'au jour où l'imprudent Ali-Baba est amené à faire des confidences complètes à son frère.

Ali-Baba avait rapporté tant de dinars d'or qu'il ne pouvait songer à les compter. Il décide avec sa femme de creuser une fosse dans la cuisine pour les y placer. Mais auparavant il s'agit au moins de les mesurer. L'épouse se fait donc prêter une mesure par sa belle-sœur qui se mit aussitôt en tête de savoir *quelle sorte de grains sa parente pauvre voulait mesurer*. Elle enduit adroitement de suif le fond de la mesure. Et grâce *au suif de la perfidie* un dinar d'or reste attaché à la mesure lorsqu'on la lui rapporte. Stupéfaction. Fureur. La jalouse envoie immédiatement son époux Kassim, frère d'Ali, chez les nouveaux riches pour leur arracher la vérité. Par intimidation et par menace de dénonciation, Kassim arrive facilement à ses fins.

Les malheurs vont commencer.

Ce frère, d'ailleurs déjà riche et plein de méchanceté, veut avoir aussi sa part du butin. Il se met en route vers la caverne, pénètre dans le dépôt du trésor grâce à la formule magique ; mais voici qu'après avoir chargé dix mulets, l'esprit entièrement tourneboulé par la découverte de tant d'or, dans la hâte du départ, il ne retrouve plus le mot qu'il faut prononcer.

Scène comique où *ce méchant frère* est pris à son piège !  
« *Orge, ouvre-toi !* », s'écrie-t-il. Rien ne bouge. « *Avoine ouvre-toi ! — Seigle, ouvre-toi !* » — *tous les noms des céréales et des différentes variétés de grains que la main du semeur lança sur la surface des champs depuis l'enfance du monde y passent.* Le granit demeure inébranlable. Les brigands exterminent dès leur retour *l'indigne frère d'Ali-Baba.*

Or, ajoute le conteur, *c'est ainsi que tôt ou tard, et souvent plus tôt que plus tard, le destin aveugle la mémoire des méchants, leur dérobe toute clarté et leur enlève la vue et l'ouïe de par l'ordre du Puissant sans bornes.* Car le prophète — *sur lui les bénédictions et le plus choisi des salams — a dit, en parlant des méchants : « Allah leur retirera le don de sa clarté et les laissera tâtonner dans les ténèbres. Alors, aveugles, sourds et muets, ils ne pourront plus revenir sur leurs pas ! »*

Mais la providence d'Allah menace terriblement aussi l'humble et bon Ali-Baba, car les quarante voleurs qui ne manquent pas d'intelligence et de perspicacité ont tout découvert de ce qui le concerne. Ils veulent donc sa mort, qui serait irrévocable, sans l'intervention de la fidèle, astucieuse et courageuse servante d'Ali-Baba, l'esclave Morgane.

Le bûcheron et sa femme l'avaient recueillie toute petite et l'avaient élevée avec les mêmes soins et la même sollicitude que s'ils avaient été ses propres parents. *Elle était agréable, douce, adroite, entendue et féconde en inventions pour résoudre les questions les plus ardues et faire réussir les choses les plus difficiles.* Finesse, dévouement, et discrétion ; bref les qualités de la femme arabe selon l'idéal de ce peuple.

Les ruses des bandits sont adroites et bien menées et il y a là une sorte de duel d'intelligence et de perspicacité entre leur chef et la vigilante Morgane.

Morgane fait échouer une première fois les plans criminels de la bande par son esprit et sa décision. Elle aper-

çoit sur la porte de son maître une croix blanche faite à la craie. *Elle l'examina avec attention et pensa en son âme attentive : cette marque-là ne s'est pas faite d'elle-même sur cette porte. Et la main qui l'a faite ne peut être qu'une main ennemie!*... Pour égarer le coup, elle court chercher un morceau de craie et fait exactement la même marque, au même endroit, sur les portes de toutes les maisons de la rue. Aussi, le lendemain, quand les voleurs arrivèrent, deux par deux, dans la ville pour envahir la maison marquée du signe, ils ne peuvent plus retrouver celle qui était visée et n'ont d'autre parti que de regagner leur caverne.

Tout le monde connaît la fameuse histoire des trente-huit grandes jarres, dont une était remplie d'huile, les trente-sept autres contenant chacune un bandit, et qui furent introduites chez le trop confiant Ali-Baba sous le couvert de l'hospitalité, par le chef de la troupe déguisé en marchand d'huile — tels entrèrent dans Troie les guerriers grecs du célèbre cheval de bois.

La diligente, la sagace Morgane eut vite fait d'éventer le stratagème et elle n'hésita pas à ébouillanter les brigands, chacun dans sa jarre.

Quant au chef, la décision fut vite prise à son égard. Mais cet épisode mérite d'être cité tout entier tant il a de couleur et de mouvement dans le texte de Mardrus.

*Lorsque le repas fut terminé, Morgane sortit pour laisser son maître Ali-Baba s'entretenir à son aise avec son hôte invité. Mais au bout d'une heure, la jeune fille fit de nouveau son entrée dans la salle. Et, à la grande surprise d'Ali-Baba elle était habillée en danseuse, le front diadémé de sequins d'or, le cou orné d'un collier de grains d'ambre jaune, la taille prise dans une ceinture aux mailles d'or, et des bracelets à grelots d'or aux poignets et aux chevilles. Et de sa ceinture pendait, selon la coutume des danseuses de profession, le poignard à manche de jade et à longue lame évidée et pointue qui sert à mimer les figures de la danse. Et ses yeux de gazelle enamourée, déjà si grands par eux-mêmes*

et si profond d'éclat, étaient durement allongés de kohl noir jusqu'à ses tempes, de même que ses sourcils tendus en arc menaçant. Et ainsi parée et attifée, elle s'avança à pas comptés, toute droite et les seins en avant. Et, derrière elle, entra le jeune esclave Abdallah tenant de sa main gauche, à la hauteur de son visage, un tambour à castagnettes de métal, sur lequel il frappait en mesure, mais très lentement, de façon à rythmer les pas de sa compagne. Et lorsqu'elle fut arrivée devant son maître, Morgane s'inclina gracieusement ; et sans lui donner le temps de revenir de sa surprise, elle se tourna vers le jeune Abdallah et lui fit un léger signe avec ses sourcils. Et soudain le rythme du tambour s'accéléra sur un mode fortement cadencé, et Morgane, glissant comme un oiseau, dansa.

Et elle dansa tous les pas, inlassable, et esquissa toutes les figures, comme jamais ne l'avait fait, dans les palais des rois, une danseuse de profession. Et elle dansa comme seul peut-être, devant Saïl noir de tristesse, avait dansé le berger David.

Et elle dansa la danse des écharpes, et celle des mouchoirs, et celle du bâton. Et elle dansa les danses des Juives, et celle des Grecques, et celle des Ethiopiennes, et celle des Persanes, et celle des Bédouines avec une légèreté si merveilleuse que, certes ! seule Balkis, la reine amoureuse de Soleimân, aurait pu danser les pareilles.

Et quand elle eut dansé tout cela, quand le cœur de son maître et celui du fils de son maître, et celui du marchand, l'invité de son maître, furent suspendus à ses pas, et leurs yeux rivés à la souplesse de son corps, elle esquissa la danse onduleuse du poignard. En effet, tirant soudain l'arme dorée de sa gaine d'argent, et toute émouvante de grâce et d'attitudes, au rythme accéléré du tambour, elle s'élança le poignard menaçant, cambrée, flexible, ardente, rauque et sauvage, avec des yeux en éclairs, et soulevée par des ailes qu'on ne voyait pas. Et la menace de l'arme se tendait tantôt vers quelque ennemi invisible de l'air, et tantôt se tournait de la pointe vers les beaux seins de l'adolescente exaltée. Et

*l'assistance, à ce moment-là, poussait un long cri d'effroi tant le cœur de la danseuse paraissait proche de la pointe mortelle. Puis, peu à peu, le rythme du tambour se fit plus lent et la cadence fraîchit et s'atténua jusqu'au silence de la peau sonore. Et Morgane, la poitrine soulevée comme une vague de la mer, cessa de danser.*

*Et elle se tourna vers l'esclave Abdallah qui, à un nouveau signe du sourcil, lui jeta, de sa place, le tambour. Et elle l'attrapa au vol et, le retournant, elle s'en servit comme d'une sébile pour aller le tendre aux trois spectateurs et solliciter, selon la coutume des almées et des danseuses, leur libéralité... Et hagg Hussein tira sa bourse et se disposait à y puiser quelque argent pour le donner à la si désirable danseuse, quand soudain Morgane, qui avait reculé de deux pas, puis bondit en avant comme un chat sauvage, lui enfonça dans le cœur, jusqu'à la lamelle de garde, le poignard brandi de la main droite. Et hagg Hussein, les yeux soudain rentrés dans leurs orbites, s'affaissa sur le tapis, sa tête précédant ses pieds, et déjà corps sans âme.*

*Et Ali-Baba et son fils, à la limite de l'épouvante et de l'indignation, s'élançèrent vers Morgane qui, bien que tremblante d'émotion, essayait sur son écharpe de soie le poignard ensanglanté. Et, comme ils la croyaient prise de délire et de folie, et qu'ils lui saisissaient la main pour lui arracher l'arme, elle leur dit d'une voix tranquille : « O mes maîtres, louanges à Allah qui a dirigé le bras d'une faible jeune fille pour vous venger du chef de vos ennemis ! Voyez si ce mort n'est pas le marchand d'huile, le capitaine des voleurs lui-même avec son propre œil, l'homme qui ne voulait pas goûter le sel sacré de l'hospitalité ! »*

*Ainsi la caverne remplie d'or et de pierreries resta définitivement en la possession du seul Ali-Baba, qui fut bien fier de montrer à son fils et à Morgane, devenue sa belle-fille, les fabuleuses richesses.*

*Et depuis lors, ils vécurent dans la paix et les félicités, en usant avec modération et prudence des richesses que leur avait*

octroyées le Donateur, qui est seul Grand, le Généreux. Et c'est ainsi qu'Ali-Baba, le bûcheron, propriétaire de trois ânes pour toute fortune, devint, grâce à sa destinée et à la bénédiction, l'homme le plus riche et le plus honoré de sa ville natale. Or gloire à celui qui donne sans compter aux humbles de la terre!

Morale bien musulmane dans son esprit et qui satisfera beaucoup de lecteurs en tous pays. Mais ce qui fait le charme et le prix de ces longues pages où pas un mot n'est de remplissage malgré certaines répétitions voulues pour la couleur locale et la vérité, c'est l'exactitude des notations, c'est le don de vie, c'est le dessin et le relief de chacun des personnages, c'est enfin l'allure splendide du drame qui se joue entre les deux ruses qui sont aux prises. Que de pénétration d'esprit, que d'à-propos et de décision chez cette Morgane dont le portrait est tracé avec une vigueur étonnante. Les caractères sont d'ailleurs si précis qu'ils constituent de véritables études de mœurs. La fresque totale est brossée à traits larges sans une faute de perspective ou d'effet, mais chaque détail a tant de saveur que l'ensemble n'en paraît que plus éclatant et l'art du narrateur plus accompli.

L'Histoire de *Sindbad le marin* nous replace naturellement dans l'aventure puisque nous allons suivre notre héros dans ses tribulations à travers le monde ; là encore ce sont de brillantes pages où les vicissitudes du navigateur impénitent sont un canevas à fond extrêmement varié et pittoresque pour une philosophie et une morale tout à fait humaines. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les riches et les pauvres se confrontent dans les sociétés. Peut-être ne l'ont-ils pas toujours fait d'une façon amère ou haineuse. C'est en tout cas ce qui résulte de cette histoire des deux Sindbad antithétiques dont les destinées se rencontrent : Sindbad le riche et Sindbad le pauvre.

La présentation de Sindbad le Portefaix est une entrée

en matière extrêmement alerte, pleine de naturel, de pittoresque et de vie, selon l'habitude de ces récits mardrusiens :

*« Il m'est revenu, ô roi fortuné, qu'il y avait au temps du Kalifat Haroun Al-Rachid, dans la ville de Bagdad, un homme appelé Sindbad... qui avait coutume, pour gagner sa vie, de porter des charges sur sa tête. Il lui arriva, un jour d'entre les jours, de porter une charge fort lourde ; et ce jour-là précisément était excessif de chaleur... La chaleur était devenue intolérable, quand enfin le portefaix passa devant la porte d'une maison qui devait appartenir à quelque riche marchand, à en juger par le sol qui, tout autour, était bien balayé et arrosé d'eau de roses. Là soufflait une brise fort agréable ; et il y avait, près de la porte, un large banc où s'asseoir. Et le portefaix Sindbad, pour se reposer et respirer le bon air, déposa sa charge sur le banc en question, et sentit aussitôt une brise qui de cette porte-là s'en venait jusqu'à lui, pure et mêlée d'une délicieuse odeur. Aussi se délecta-t-il de tout cela et alla-t-il s'asseoir à l'extrémité du banc. Et il perçut un concert d'instruments divers et de luths qui accompagnaient des voix ravissantes chantant des chansons en une langue savante ; et il perçut aussi des voix d'oiseaux chanteurs qui glorifiaient Allah Très Haut sur des modes charmeurs... Alors il s'émerveilla en son âme et, à cause du plaisir qu'il ressentait, il passa la tête par l'ouverture de la porte. Et il vit, au fond, un jardin immense où, sous les beaux ombrages, se pressaient de jeunes serviteurs, et des esclaves, et des jouvencelles, et des gens de toutes qualités...*

*Et voici que bouffa sur lui une bouffée d'odeurs de mets admirables, où se mêlaient toutes sortes de fumets exquis de toutes les diverses victuailles et boissons de bonne qualité.*

*Ainsi, fraîches senteurs, parfums, musiques, oiseaux chanteurs, beaux ombrages d'un vaste jardin, jouvencelles que l'on devine charmantes, fumets exquis de mets et de*

boissons de choix, tout cela entoure le pauvre Sindbad d'une symphonie enivrante pour l'âme et pour les sens.

Et le pauvre Sindbad ne peut s'empêcher de comparer sa vie de dénuement et de labeur à l'existence voluptueuse dont il a soudain le tableau.

Or admirez en quels termes élevés et délicats le pauvre Musulman s'exprime : « *Gloire à toi, Seigneur créateur, ô Donateur, s'écrie-t-il. Tu fais tes donations à qui te plaît, sans calcul. Si je crie vers toi, ce n'est point pour te demander compte de tes actes ou pour te questionner sur ta justice, car la créature n'a point à interroger son Maître Tout-Puisant... Tu enrichis ou tu appauvris, tu élèves ou tu abaisces, selon tes désirs, et c'est toujours logique bien que nous ne puissions comprendre. Ainsi, voilà le maître de cette riche maison... Il est heureux aux extrêmes limites de la félicité... alors que d'autres, moi par exemple, sont aux limites extrêmes de la fatigue et de la misère!* »

Puis le portefaix appuya sa main contre sa joue et de toute sa voix, chanta ces vers qu'il improvisait à mesure :

*Souvent un malheureux sans gîte se réveille à l'ombre d'un palais créé par son destin. Moi, je me réveille, hélas! chaque matin plus minable que la veille!*

*Mon infortune augmente encore d'instant en instant avec le faix chargeant mon dos qui se fatigue, tandis qu'au sein des biens que le sort leur prodigue, d'autres sont heureux et contents...*

*Mais si je n'ai jamais joui de ta largesse, ô Seigneur, ne crois point que je t'accuse en rien. Tu es grand, magnanime et juste. Et je sais bien que tu jugeras avec sagesse.*

Tant d'humilité et de piété émeuvent toujours beaucoup en pays musulman. Nous sommes loin de l'acrimonie envieuse de nos « prolétaires ». On ne vit pas là-bas dans la doctrine électorale et l'idéologie de réunions publiques, mais dans la simplicité et les effusions du cœur...

Le destin voulut que le richissime habitant du palais

entendit la voix vibrante d'émotion du miséreux passant. Touché profondément, sur le champ, le seigneur fait entrer le portefaix dans sa demeure, et, décidé à lui donner la récompense d'Allah, il le fait asseoir à ses côtés avec cette magnifique fraternité qui est dans l'âme islamique. Puis, quand il le vit rassasié des délicates et excellentes sucreries offertes : « *Sois ici le bienvenu, lui dit-il, et mets-toi largement à ton aise! Que ta journée soit bénie!... Sache, ô portefaix, que si je t'ai prié de venir ici, c'est pour t'entendre répéter les belles strophes que tu chantais quand tu étais assis dehors sur le banc!* »

Or, quand le pauvre eut fini de chanter, le riche, en retour, se mit à raconter l'histoire de son existence. « *Je te dirai toutes les aventures qui me sont arrivées et toutes les épreuves que j'ai subies avant de parvenir à cette félicité et d'habiter ce palais. Et tu verras alors au prix de quels terribles et étranges travaux, au prix de quelles calamités, de quels maux et de quels malheurs initiaux j'ai acquis ces richesses au milieu desquelles tu me vois vivre dans ma vieillesse. Car tu ignores sans doute les sept voyages extraordinaires que j'ai accomplis...* »

Et Sindbad le marin raconta à Sindbad le portefaix les sept voyages maritimes qui furent dans sa destinée, lui étant sept fois effroyablement cruels bien qu'ayant été terminés chaque fois par une opulence largement suffisante pour le mettre désormais à l'abri de toute envie de recommencer...

Mais, particularité remarquable, c'est rarement l'amour du gain qui pousse Sindbad sur les mers, c'est plutôt le goût de l'aventure et une insatiable curiosité. « *Je me trouvais, en vérité, dans la plus savoureuse vie, dit-il, avant le second départ, quand, un jour d'entre les jours se présenta à mon esprit l'idée du voyage vers les contrées des hommes. Et mon âme ressentit vivement l'envie d'aller se réjouir par la vue des terres et des îles, et regarder les choses inconnues* ».

Avant le troisième départ, il s'exprime ainsi : « *Je finis par perdre le souvenir des maux éprouvés et des dangers courus, et par m'ennuyer dans l'oisiveté monotone de mon existence à Bagdad. Aussi mon âme désira-t-elle avec ardeur le changement et la vue des voyages. Et moi-même, je fus de nouveau tenté par l'amour du commerce, du gain et du profit. Or, c'est toujours l'ambition qui est la cause de nos malheurs...* »

Une autre fois, il lui suffit de voir passer dans la rue des marchands qui avaient l'air de revenir de voyage, pour qu'il soit de nouveau incité à la navigation vers de lointains pays.

Voici donc Sindbad, comme Ulysse, balloté par les flots. Le navigateur oriental essuie lui aussi bien des tempêtes, aborde en des îles pleines de surprises plus ou moins terribles et renouvelle divers exploits de son devancier grec.

Comme dans l'Odyssée se découvre un tableau fort complet de la civilisation hellénique, dans le conte arabe se précisent les contours et les détails de la vie orientale. Les deux héros ont en commun quelques traits de caractère ; mais l'habileté, la patience, l'éloquence et la subtilité du Grec font place chez l'Arabe à plus de confiance dans le Destin, à plus de bonhomie, à un courage plus téméraire, à un goût plus vif pour l'inconnu, à une naïveté plus primitive enfin où dominent la soif du nouveau et du merveilleux, le lyrisme et les transports de l'imagination.

L'Oriental aime plus que l'aventure : le risque avec toutes ses conséquences possibles, car sans le frisson du danger, sans l'épouvante des catastrophes auxquelles on échappe par miracle, il n'y aurait pas de bonheur possible. Il a soif de miracle et il est si confiant en Allah !

Évidemment, au moment du danger, la terreur l'envahit et il se morigène lui-même :

*Voilà pour avoir voulu abuser de la clémence du Destin,*

*ô Sindbad, homme au désir insatiable et à l'œil toujours vide, ce que tu gagnes au change!*

A peine sauvé, il oublie ses transes. A la première occasion, il n'a de cesse qu'il se précipite tête baissée vers de nouvelles épreuves.

Comme il est bien représentatif de sa race, ce Sindbad dont les yeux se remplissent constamment de mirages, ce fataliste qui court après son destin. Une sorte de passion inassouvie, de frénésie vers les horizons, de soif d'inconnu voisinent dans son âme avec la belle soumission intérieure, le consentement piétiste, l'acceptation religieuse.

Sindbad et Ulysse sont deux exemplaires d'un même personnage et d'un même symbole ; ils sont l'homme en face des forces de la nature, aux prises avec les éléments. Une remarquable similitude entre le poème homérique et le conte arabe se manifeste surtout dans la scène du naufrage. L'évocation de la tempête, les réactions et les pensées des malheureux naufragés, tout se suit :

*« Pourquoi n'ai-je pas succombé avant mes compagnons qui m'eussent rendu les derniers devoirs, en me lavant et m'ensevelissant! »* gémit Sindbad, en tordant ses mains de désespoir, voyant approcher le moment de sa mort, en son île déserte et sans aucun espoir de salut...

— *« Ah! malheureux que je suis! »* s'écrie le « divin Ulysse ». *La mer est soulevée, les tempêtes de tous les vents sont déchaînées et voici ma ruine suprême. Trois et quatre fois heureux les Danaens qui sont morts autrefois devant la grande Troie! Plût aux dieux que j'eusse subi ma destinée et que je fusse mort le jour où les Troiens m'assiégeaient de leurs lances! Alors on eût accompli mes funérailles, et les Akhaiens eussent célébré ma gloire... »*

Sans doute y a-t-il plus de familiarité véridique dans le texte arabe, plus de souffle épique dans le poème homérique, mais les descriptions et les états d'âme sont voisins.

La vision de ce drame des mers est grandiose dans la

rapsodie grecque ; tout se passe à la mesure héroïque et en quelque sorte olympienne. Ulysse n'est d'ailleurs qu'un comparse ; l'action se déroule au-dessus de sa tête entre les dieux et les déesses dont il est le jouet. Sindbad, au contraire, lutte pour son propre compte, avec des forces à sa taille, et la catastrophe qui le menace est entièrement terrestre. Le conte arabe fait de tout cela une évocation simple et quelque peu naïve, et qui ne manque pas de vigueur.

Après coup, quand il le raconte, l'Arabe en retient surtout le côté prodigieux ; celui qui frappera son auditoire d'étonnement, de stupéfaction, et d'admiration. Il n'est pas sans orgueil :

« *Tu ignores, a dit Sindbad le Marin à Sindbad le Portefaix, les sept voyages extraordinaires que j'ai accomplis et comment chacun de ces voyages est à lui seul une chose si prodigieuse que d'y penser seulement on reste interdit et à la limite de la stupéfaction* ».

Voilà bien toute l'affaire. Les périls les plus atroces, les souffrances morales et physiques les plus vives ne sauraient payer assez cher la joie de pouvoir raconter ensuite de telles équipées. Celles de Sindbad ne manquent ni de piment ni de charmante vanité.

Ulysse eut ses aventures chez les Lotophages, dans l'ancre du Cyclope Polyphème, chez la magicienne Circé, au pays des Cimmériens, dans l'île du dieu des vents, dans la mer des Sirènes, chez la nymphe Calypso : Sindbad n'est pas en reste avec lui.

Il commence par prendre pied sur une île que les navigateurs virent émerger à leur ébahissement *et qui nous sembla, dit-il, quelque merveilleux jardin d'Eden*. On s'y promène, on s'y divertit, on s'y repose des fatigues de la mer, on se prépare à y faire cuire des aliments, et tout à coup, *une saute qui peut retentir*. L'île était une baleine gigantesque qui, sans égard pour ses hôtes, a la fantaisie de plonger.

Tel est le premier naufrage de Sindbad. Il lui permet, après mille dangers, d'aborder enfin sur un rivage inconnu ; d'assister à l'étrange accouplement d'une cavale de race, vierge, avec le *cheval marin*, — hôte des mouvantes profondeurs — d'où sortira un *poulain sans égal sur la terre*, de rencontrer enfin un roi hospitalier qui, sur sa bonne mine, le nomme sur le champ *directeur des ports et des rades...*

Dans un autre voyage, Sindbad est abandonné par ses compagnons dans une autre île *couverte de grands arbres, abondante en fruits, riche en fleurs, habitée par le chant des oiseaux, arrosée par des eaux pures, mais absolument vierge de toute habitation et d'êtres humains...* Stupeur et désespoir ! Nouvelles tribulations qui commencent, tour à tour découragées et audacieuses, parmi les *rokh*, oiseaux gigantesques qui jouent un rôle très important dans la légende et la sorcellerie arabes, les serpents plus gros que des palmiers, les monstres de toute nature, et enfin au travers d'un *gouffre qui n'a jamais été sondé par l'œil humain* mais dans lequel il se lance cependant, ce qui le conduit à la fortune sous les espèces d'une mine de diamants qu'il découvre...

Une autre fois, victime de vents contraires, le navire aborde chez les géants anthropophages.

Le capitaine, homme gras et plein de chair, le mieux portant et le plus solide, après avoir été palpé et soupesé, est le premier rôti à la broche. Tour à tour, chacun des compagnons y passe, jusqu'à ce que les quelques survivants, dans un sursaut d'énergie, se libèrent en s'enfuyant sur un radeau après avoir aveuglé le monstre pendant son sommeil.

Le quatrième périple commence encore par une tempête épouvantable qui jette Sindbad à la merci d'un ogre qui, par des nourritures pleines de sorcelleries appétissantes, engraisait les hommes qui tombaient entre ses mains pour rendre leur chair plus tendre et plus juteuse

et les destinait ensuite à ses repas. Les serviteurs, gens complètement nus et noirs, mangeaient la chair humaine crue et sans aucun assaisonnement. Mais Sindbad, astucieux et plein d'intelligence, s'abstient de toute nourriture, en sorte que devenant extrêmement maigre, il est jugé indigne d'être servi au roi en grillade, puis oublié dans son coin, et finit par pouvoir échapper *aux avaleurs de chair humaine*.

Il savait, l'avisé Sindbad, que les petits et les humbles échappent plus facilement que les riches et les opulents aux convoitises des princes !... Son ingéniosité et sa perspicacité le sauvent.

Mais d'autres épreuves l'attendent.

Son arrivée dans une nouvelle contrée semble d'abord pour lui d'excellente augure, car, en échange d'un service qu'il lui rend, le roi décide de le marier sur le champ avec une jeune fille belle, douée de toutes les perfections, riche d'argent et de qualités. Il se laisse faire. Mais il ignore la dure loi de ce pays : en cas de mort d'un des époux, le survivant est enterré vif avec son compagnon d'existence. Or, peu de temps après, son épouse tombe malade et s'éteint *malgré tous les soins de jour et de nuit dont il ne cesse de l'entourer*. Et nonobstant cris et protestations, le pauvre Sindbad est descendu au fond d'un puits immense où l'on place les morts, selon la coutume, avec un pot plein d'eau et sept pains... Après avoir vécu de ces sept pains et de plusieurs fois sept autres appartenant aux malheureux descendus après lui dans la vaste fosse commune, il trouve sa libération en suivant une bête dévoratrice de cadavres jusqu'au trou par lequel celle-ci s'introduisait dans la grotte et en ressortait...

Plus loin, l'histoire du *Vieillard de la mer* est pleinement symbolique. Sindbad rencontre un malheureux vieillard tremblotant qui implore son aide pour traverser un ruisseau. Heureux d'accomplir une bonne action, il n'hésite pas à le charger sur ses épaules. Mais à peine l'a-

t-il juché sur son dos et a-t-il franchi l'eau qu'il n'est pas long à s'apercevoir à quel genre d'ingrat et de malfaisant bonhomme il a affaire. Loin de le remercier et de se tenir pour satisfait, l'astucieux vieillard se cramponne à lui de toute son énergie dans l'intention bien arrêtée d'exploiter son bienfaiteur jusqu'au bout. Il le transforme ainsi en bête de somme, le réduit en esclavage, le menant à coups de pied et de poings, sans que le pauvre Sindbad puisse prévoir la fin de cette servitude insolite.

*« Je vis bien que jamais je n'avais souffert dans mon âme autant d'humiliations et dans mon corps autant de mauvais traitements qu'au service forcé de ce vieillard plus impitoyable qu'un ânier, et je déplorai le bon mouvement qui me l'avait fait prendre en pitié et porter sur mes épaules ».*

En fin de compte, Sindbad serait mort étranglé par son obligé, devenu son oppresseur, s'il ne lui était venu à l'esprit une ruse. Il lui vante habilement le nectar délicieux que lui-même fabrique dans une calebasse avec le jus fermenté de la vigne ; mais il a soin de ne faire que semblant d'en boire tandis qu'il enivre le traître qui se laisse prendre au jeu. Aussitôt, Sindbad en délivre la contrée en lui écrasant le crâne avec un bloc de pierre.

L'île de Serendib où accoste plus loin notre intrépide voyageur, — et qui est vraisemblablement l'île de Ceylan — devient pour lui l'occasion de briller ; d'emblée, il est accueilli comme un visiteur important ; il sait se faire prendre en affection par son roi et retourne dans sa patrie investi d'une mission de confiance auprès de Haroun Al-Rachid, avec de riches présents.

Comme tout cela ne s'est pas fait sans péril, notre Sindbad devrait bien s'en tenir là. Mais il ne peut résister aux ordres du Khalifat qui, désirant ne pas être en reste de générosité, le charge à son tour d'une mission d'égale importance auprès du roi.

Le voilà reparti et c'est l'odyssée qui recommence. Un orage le jette dans une mer semée de monstres redou-

tables, puis sur un rivage habité par des êtres fort curieux. Ce sont des hommes au premier abord semblables à lui-même, mais qui se révèlent bientôt possesseurs de qualités qui excitent au plus haut point son admiration et son envie. *Une mue annuelle et printanière* leur fait pousser des ailes. Ils volent comme des aigles jusqu'aux sphères les plus élevées. Quelle tentation ! Nos contemporains n'ont pas seuls la hantise des airs. Mais Sindbad se rapproche plus d'un poète ou d'un archange que d'un inventeur de *locomotion aérienne*... Il supplie un homme volant de l'emporter au zénith. Et là, il a sa récompense car les plus suaves exaltations l'y attendent.

« *Nous finîmes, dit-il, par arriver si haut dans la voûte céleste que je fus à même d'entendre distinctement les mélodies sous la coupole des cieux. Je fus à la limite de l'émotion religieuse et je m'écriai : Louanges à Allah au profond des cieux !* »

Cet acte de foi faillit le perdre. L'invocation d'Allah, défendue aux hommes-volants, déterminait aussitôt la descente du porteur ailé en rapidité vertigineuse.

« *C'est toi, grâce à tes invocations inopportunes en prononçant le Nom, qui m'as, malgré moi, précipité du haut des airs. Le Nom a sur nous tous cet effet. Aussi nous ne le prononçons jamais !* »

Sindbad va se garder du Nom redoutable. Mais, sans plus tarder, il fuit ce pays dont les habitants sont les frères des démons.

Cette dernière tribulation l'assagit définitivement. Car il vient de courir son plus grand danger : celui de perdre son âme. Et c'est *dans la paix, la sécurité et le respect d'Allah le Très-haut* qu'il veut finir ses jours...

Il est certain que *l'histoire de Sindbad le Marin* est un reflet et comme un résumé des faits et gestes de l'humanité à travers les âges moins évolués et plus primitifs. Elle évoque les luttes des ancêtres contre les animaux énormes des faunes disparues, monstres terrestres et

marins, les cataclysmes de la nature, les mœurs sauvages des mangeurs d'hommes, les croyances plus ou moins barbares ou faisant pressentir déjà les nôtres...

Au point de vue géographique, les randonnées de Sindbad ont paru précieuses aux érudits pour situer les dates et fixer les idées. L'auteur primordial de ces récits maritimes remonterait au x<sup>e</sup> siècle ; il fait preuve de connaissances nettes sur les pays riverains des mers asiatiques, golfe persique, mer d'Oman, Océan Indien, les incursions de Sindbad allant jusqu'au golfe du Bengale. Tout cela aurait été écrit d'après des itinéraires repérés sur les cartes de l'époque et selon des connaissances codifiées par les navigateurs du temps. En plusieurs passages, il est question des Indes et de l'Hindoustan. A Ceylan (Sérendib) Sindbad se trouve entouré d'Indiens et d'Abysins ; un laboureur qu'il rencontre parle l'arabe et le reconnaît à son simple aspect pour un frère en Islam. L'île de Sîn, où notre navigateur fait escale, est parfaitement connue des marins pour l'échange des marchandises et se trouve sur la route des trafics habituels entre Bassra et l'Extrême-Orient. Il s'agit là d'un des archipels qui jalonnent l'océan indien jusqu'à Sumatra et Java. (*Ile* est d'ailleurs un terme générique qu'il ne faut pas toujours prendre dans son sens littéral).

Quoi qu'il en soit, la beauté descriptive de ce conte, son unité de couleur, les pages saisissantes et fortes dont il fourmille, le placent à bon droit parmi les plus célèbres. C'est dans une atmosphère d'émotion et d'élévation morale que se termine le long entretien entre Sindbad le riche et Sindbad le pauvre.

*« Et maintenant, ô Sindbad le terrien, considère les travaux que j'ai accomplis et les difficultés que j'ai surmontées par la grâce d'Allah et dis-moi si ton sort, comme portefaix, n'a pas été beaucoup plus favorable à une vie tranquille que celui qui m'est échu par la destinée? Tu es, il est vrai, resté pauvre, et moi j'ai acquis des richesses incalculables ;*

*mais n'est-ce-point que chacun de nous a été rétribué selon son effort? A ces paroles, Sindbad le portefaix vint baiser la main de Sindbad le Marin et lui dit : « Par Allah sur toi, ô mon maître, excuse l'inconséquence de ma chanson ».*

Admirable délicatesse arabe ! Enviable société où de tels colloques sont possibles.

## CHAPITRE VII

### LA FLORAISON

Les trois « vieux contes », que nous avons suivis dans le texte renouvelé de Mardrus, n'ont soulevé qu'un coin du voile. La féerie n'a fait que commencer. La pièce à grand spectacle est là dans cet enchaînement d'événements, d'actions, d'émotion, d'images, de pensées, de passions, de sensations violentes ou délicates, de situations fantastiques, sublimes, cocasses ou terribles et qui nous portent des plus vifs enchantements aux plus sévères méditations, sous les espèces de la poésie et de la beauté. Quelle splendide floraison se lève, au gré de l'interminable verve de Schahrazade, par la baguette magique de l'Enchanteur !

Sous la discipline de l'art mardrusien, *les Mille Nuits* et *Une nuit* deviennent une bible de l'imagination, du lyrisme en action, de la joie de vivre, dont on n'épuise jamais le trésor, quelque relation qu'on en fasse.

Sans doute le moindre paragraphe peut donner une forte idée de la saveur puissante de ce style étroitement accordé au rythme secret des races ; le moindre alinéa permet d'emblée un regard lumineux sur le plus bel Orient de nos songes, car dans chaque fragment gisent les vertus essentielles. Mais rien n'étonne et ne charme plus le lecteur, rien ne le remplit plus d'admiration, que

l'abondance des situations, la richesse des peintures et l'extrême variété qui se découvre sans cesse.

La variété : mot d'ordre permanent, raison d'être du récit, gage de salut même pour l'intrépide conteuse. Pas un faux pas, pas un manquement, pas une hésitation ne lui sont permis. Aujourd'hui doit toujours surpasser hier en beauté, en éclat, en séduction.

Car le monstre dévorateur à mettre chaque jour en fuite, c'est l'ennui. Qu'un baillement de l'instable Schahriar pourrait se payer cher !

Voici donc l'œuvre la plus étonnamment diversifiée du monde. Que d'audacieuses fabulations qui s'enchevêtrent, se superposent, alternent entr'elles, confrontent les genres, les aspects, les manières, les formes, les tons, les notes... A tout prix, il faut satisfaire à la constante curiosité du Prince, aussi exigeante et insatiable soit-elle.

Et même il ne s'agit pas de laisser sommeiller en lui ce précieux désir d'écouter de belles paroles. Quel excellent moyen littéraire pour l'exciter et l'aiguiser emploie l'habile conteuse ! Comme elle sait ménager sans cesse une sorte d'émulation et de rivalité entre les différents narrateurs qu'elle met en scène ! C'est à qui apportera la meilleure histoire, la plus étonnante conjoncture, la plus belle action, la plus admirable équipée et surtout la plus nouvelle, la plus inédite et la plus incroyable.

Chacun n'a qu'un seul but : éclipser ceux qui l'ont précédé, afin qu'*au comble de l'émerveillement* le Sultan puisse s'écrier en sautant de joie sur son siège : « *Certes ! de ma vie, je n'ai entendu une aventure pareille !* »

A peine un parleur a-t-il terminé qu'un autre prend la parole et se hâte de prévenir : « *Mon histoire est infiniment plus étonnante !* » Et de fait, toutes les oreilles se tendent de nouveau, les yeux s'allument, les respirations sont en suspens comme si tout le monde écoutait, pour la première fois.

« *O Prince des Croyants, dit l'adolescente Zobeida dans*

*l'Histoire du Portefaix et des Jeunes filles, l'histoire que je vais raconter est tellement surprenante que, si elle était écrite avec les aiguilles sur le coin intérieur de l'œil, elle serait une leçon à qui la lirait avec respect !* » Ce qui est toute une profession de foi et tout un programme.

En effet, le sultan s'émerveille, à tel point que quand les histoires sont terminées, *il ordonna que ces deux histoires, ainsi que celle des trois Sâaliks fussent écrites par les scribes des bureaux, avec une très belle écriture bien soignée et qu'ensuite les manuscrits fussent déposés dans des archives.*

Pas de repos ! Sans tarder, la diserte et fine Schahrazade s'écrie : « *Ne crois point, ô roi fortuné, que cette histoire soit plus étonnante que celle qui va suivre...* » Et elle s'empresse d'en indiquer le titre...

*Aussitôt le roi sentit son cœur battre d'impatience et n'eut plus d'autre souci que d'entendre le conte promis dont le seul titre le faisait déjà se trémousser de plaisir.*

Rien de plus naturel par conséquent que le Sultan, ce grand enfant naïf et qui, comme tous les enfants, adore les belles mises en scène et les beaux mythes, s'intéresse avant tout à ce qu'on peut appeler à proprement parler le *Conte d'aventures*. C'est ce mode de récit — d'où est sorti notre roman — qui tient la plus importante place dans les *Mille Nuits*, ce qui ne l'empêche pas, comme on va le voir, de donner asile aux genres aussi nombreux et aussi divers qu'on puisse l'imaginer.

Certes, l'Arabe s'ennuierait beaucoup à la lecture de la plupart de nos romans où *il ne se passe rien*. L'intéressant pour lui est l'action, avec l'inattendu, l'inopiné, l'improbable, le chimérique, l'immense, l'excessif, le prodigieux, et tout cela ramené dans un détail de vérité à la taille humaine. L'homme se hausse aux circonstances, voilà tout ! L'uniforme et le banal lui paraissent détestables. Il leur préfère les coups durs du destin et il éprouve, semble-t-il, jusque dans les pires infortunes, une sorte de volupté du changement, de l'inédit, de l'intense, à

partir du moment qu'elles viennent rompre la monotonie d'une existence sans éclat. Il s'adapte instantanément au meilleur comme au pire. Il accepte les écarts du sort avec soumission, parfois avec magnanimité et son attitude quelque peu déconcertante pour nos habitudes occidentales, n'est pas sans grandeur.

Les *Mille Nuits et une Nuit* sont remplies de ce genre de péripéties qui bouleversent les existences ; les hauts personnages sont précipités aux plus cruelles extrémités ; les plus déshérités se trouvent comblés des meilleures faveurs...

« Sache, ô roi du temps, raconte un vieux cheikh, dans les « Clefs du Destin », que mon père était l'un des marchands les plus riches et les plus respectés du Caire. Et je suis son fils unique. Et mon père n'épargna rien pour mon instruction, et me donna les meilleurs maîtres de l'Égypte. Aussi, à vingt ans, j'étais déjà renommé, parmi les ulémas, pour mon savoir et pour mes connaissances dans les livres des anciens. Et mon père et ma mère, voulant se réjouir de mes noces, me donnèrent comme épouse une jeune vierge aux yeux pleins d'étoiles... et mes noces furent magnifiques. Et je coulai avec mon épouse des jours d'épanouissement et des nuits de bonheur... Mais, ô mon maître, qui peut savoir ce que lui réserve le sort du lendemain ? Or, moi, au bout de dix années qui passèrent comme le songe d'une nuit tranquille, je devins la proie de la destinée, et tous les fléaux à la fois s'abattirent sur le bonheur de ma maison. Car, en l'espace de quelques jours, la peste fit périr mon père, le feu dévora ma maison, et les eaux de la mer engloutirent les navires qui trafiquaient au loin de mes richesses. Et pauvre, et nu comme l'enfant au sortir du sein de sa mère, je n'eus, pour toute ressource que la miséricorde d'Allah et la pitié des Croyants ».

L'*Histoire de Grain de beauté* est un exemple expressif et caractéristique du conte d'aventures pour ainsi dire à l'état pur. Notre héros avait tout ce qu'il fallait pour

demeurer tranquille dans un bonheur familial et matériel assuré. Il lui suffit d'une simple conversation de camarades, d'ailleurs concertée contre lui, pour décider de son brusque départ et réveiller dans son âme le goût du risque qui sommeille en chaque Oriental.

« *Nous parlions, explique l'un d'eux, des merveilles du voyage et des pays de loin, de Damas, d'Alep, de Baghdad. Toi, Grain-de-Beauté, dont le père est si riche, tu as dû certainement l'accompagner bien des fois dans ses voyages avec les caravanes? Raconte-nous donc un peu ce que tu as vu de plus merveilleux.* »

Tout penaud, Grain-de-Beauté avoue son existence sédentaire.

« *Pauvre Grain-de-Beauté, tu as été sevré des joies les plus délicieuses avant même d'avoir pu les goûter! Si tu savais, ô mon ami, le goût merveilleux du voyage, tu ne voudrais plus rester un instant de plus dans la maison de ton père...* »

— *Assurément, réplique Grain-de-Beauté. Mais le repos chez soi a bien aussi son charme.*

Alors l'un des garçons se mit à rire et dit à ses compagnons : « *Voyez un peu ce Grain de Beauté! Il est comme les poissons; ils meurent sitôt qu'ils quittent l'eau!* » Et un autre renchérit et dit : « *Non! c'est probablement qu'il craint de faner les roses de ses joues!* » Et un troisième ajouta : « *Vous ne voyez donc pas qu'il est comme les femmes : elles ne peuvent plus faire un pas toutes seules, sitôt qu'elles sont dans la rue!* » Et un autre enfin, s'écria : « *Alors quoi? Grain-de-Beauté, n'as-tu pas honte de n'être pas un homme?* »

Il n'en faut pas davantage. La caravane de Grain-de-Beauté se prépare incontinent pour Alep, Damas, Baghdad; bientôt il donne le signal de mise en route après avoir fait ses adieux à ses parents, en disant : « *les événements bons ou mauvais nous viennent de la main d'Allah!* »

Et les tribulations commencent. « *Prends toutes tes précautions, lui avait dit son père, en traversant, dans le*

*Désert-du-Lion, un endroit qu'on nomme la Vallée-des-Chiens. C'est le repaire de bandits coupeurs de routes... »*  
Or, c'est en ce lieu même que son campement est envahi par les brigands ; la caravane est massacrée, pillée ; plus rien n'en reste que lui, parce qu'il avait été s'asseoir un peu plus loin *sous un arbre, au clair de lune...*

Il entre donc dans Bagdad seul et dépouillé. Il s'endort sur la pierre d'une fontaine. Sa jeune beauté lui vaut bientôt les insistances d'un adorateur passionné auquel il n'échappe qu'en se réfugiant dans une mosquée. D'étranges intrigues l'y attendent : sur lui jettent leur dévolu une femme répudiée et son mari répudieur en quête d'un *délicieux*. Car la loi musulmane interdit un mariage entre l'homme qui a répudié par trois fois son épouse et cette dernière à moins que celle-ci n'ait contracté une autre union depuis. Il s'agit pour Grain-de-Beauté de servir à la divorcée de mari légal, durant une nuit seulement pour arranger les choses. Il accepte ce rôle de *délicieux* contre une riche rétribution et le voilà marié par le Kâdi. Mais il avait compté sans les attraits et le naturel passionné de la jeune Zobéida. Il se laisse prendre au jeu et la nuit se passe dans une félicité telle que le lendemain matin Zobéida entend ne plus le quitter. Comment pourra-t-il donner le dédit très important qu'il s'est engagé à payer en cas de manquement à ses engagements ? Grave situation dont il n'est sauvé que par sa beauté de jeune homme plein d'éclat. Il n'a qu'un sourire à faire pour obtenir du vieux Kâdi un délai afin de régler sa dette ; il n'a qu'à se montrer pour que le Khalifat lui-même le prenne sous sa protection. Aussi parvient-il rapidement à la fonction de Commandant du palais et entre-t-il sans tarder dans l'intimité de son nouveau maître : *c'est le plus grand mérite aux yeux du Sultan d'être jeune, sympathique et beau. Et il considère que l'on n'achète jamais assez cher le simple spectacle d'un être beau et la vue d'un joli visage.*

C'est là que de nouvelles complications commencent.

cent. Par jalousie, le chef de la police de Bagdad machine sa perte. Il l'implique faussement dans une affaire de vol au préjudice du khalifat et réussit à le faire condamner à la pendaison. Grain-de-Beauté ne doit son salut qu'à l'amitié du chef des gardes qui lui substitue, à l'heure de l'exécution, un autre prisonnier qui lui ressemblait. La fuite est le seul parti qui lui reste. Il s'embarque pour Iskandaria où il se refait une existence de marchand au souk de la ville. Il y prospère jusqu'au jour où, attiré à bord d'un navire pour y toucher le prix d'une grosse gemme talismanique taillée sur six faces et suspendue à une chaînette d'or ancien qu'il vient de vendre, il se trouve emporté vers Genoa, ville des chrétiens d'Occident où l'on aborde après plusieurs jours de traversée. Là, on le conduit dans un couvent où la tâche de domestique lui est assignée. « Par Allah! se dit-il, tout cela est énorme! »

Et comme il était assis dans l'église du couvent pour réfléchir à son étrange destinée :

*Il était là depuis une heure de temps quand il entendit venir jusqu'à lui, sous les piliers, une voix si douce de femme qu'aussitôt, oubliant ses tribulations, il écouta, en extase.*

*« Ah! Grain-de-Beauté, depuis si longtemps je songeais à toi! Enfin béni soit Allah qui a permis notre réunion! Voici! Nous allons tout de suite nous marier!... Tu es dans la ville de Gênoa, où je t'ai fait transporter, malgré toi, par l'entremise du capitaine marin qui est aux ordres de mon père, le roi de Gênoa. Je suis la princesse Hosn-Mariam... La sorcellerie que j'ai apprise tout enfant, m'a révélé ton existence et ta beauté... Et voici à mon cou la gemme talismanique que tu as trouvée dans ta boutique et qui avait été déposée sur ton étagère par le capitaine lui-même. Dans quelques instants, tu vas constater les pouvoirs miraculeux que me donnent cette gemme... »*

Et, en effet, après le mariage, en invoquant la cornaline par le nom de *Soleïman*, elle obtient instantanément un lit de voyage volant qui transporte Grain-de-Beauté

et sa nouvelle épouse à Iskandaria, selon le vœu du jeune homme, puis au Caire dans la rue même de ses parents. Joie du retour. Félicité générale. Tout le monde vit désormais à *la limite du bonheur*, pendant des années et des années, jusqu'à l'arrivée de *la Destructrice des délices et la Séparatrice des amis...*

Ce conte, purement d'aventures naturelles presque jusqu'au bout, versant dans la sorcellerie seulement pour son dénouement, peut être considéré comme type du genre.

L'intervention d'êtres fantastiques doués de pouvoir surnaturel est un des fréquents moyens que met en scène la conteuse Schahrazade. Ce monde des *Genn* et des *Afarit* est le proche parent de celui de nos fées, et notre *conte de Fée* dérive sans doute de son ancêtre oriental, ce qui ne l'empêche pas de se rattacher aux légendes celtiques ou autres, avec ces Mélusine, Viviane, Morgane, Urgèle et cette vieille Carabosse dont nous trouverons un pendant dans les *Mille Nuits et une Nuit*.

Les fées ont toujours été les amies des poètes : l'Arioste, Shakespeare, le Tasse, Cervantès les ont encore parées de brillantes couleurs. Les vieux mythes de l'Orient ne cessent d'être leur fond d'origine, leur milieu de culture et de développement. L'Orient est par excellence le pays des fées.

A chaque page des contes arabes, les fées surgissent inopinément, orientent les événements, dénouent les situations ou les embrouillent à leur gré ; il y a les bons ou les mauvais diables : *mareds, ghoul, khotrols, saals, baharis, toutes les espèces d'esprits de l'air, de la mer, de la terre, des bois, des eaux et du désert*. Ils peuvent hanter les objets en apparence les plus inoffensifs, les arbres, les rochers, les animaux et même les humains. Ils se mêlent intimement à la vie des habitants et semblent faire partie de leur société.

S'ils ont le pouvoir d'enfreindre les lois ordinaires dans certaines circonstances, selon un jeu occulte qui nous échappe, en d'autres cas, ils sont parfaitement vulnérables et parfois même victimes de leurs propres pièges.

Ils revêtent les formes les plus cocasses et les plus fantaisistes. Un curieux portrait d'éfrit se trouve dans *l'Histoire du pêcheur avec l'Éfrit* : *Sa tête était comme une coupole, ses mains comme des fourches, ses pieds comme des mâts, sa bouche comme une caverne, ses dents comme des cailloux, son nez comme une gargoulette, ses yeux comme des torches, ses cheveux étaient en désordre et poudreux.*

En général, ils sont des fidèles de la religion d'Allah, du moins ceux de la bonne espèce. D'autres sont les suppôts d'Eblis. Beaucoup d'entre eux sont connus de temps immémoriaux et sont expressément désignés par leur nom : *L'éfrita Maïmonna de la postérité d'Eblis, était la fille du puissant éfrit Domriatt, chef principal des génies souterrains. Maïmonna était une éfrita fort agréable, une croyante soumise, illustre entre toutes les filles des génies par ses propres vertus et celle de son ascendance fameuse dans les régions de l'inconnu*<sup>1</sup>. »

En somme ces êtres fabuleux sous-tendent les cours des existences terrestres ; nul n'est à l'abri de leurs bons ou mauvais offices et la vie de chacun n'est en définitive qu'un vaste conte de Fées.

Cela complique ou simplifie, selon les cas, étrangement les affaires ! Notre esprit scientifique ou critique n'y trouve guère son compte. Pourtant le tapis volant n'est-il pas une préfiguration de nos machines aériennes, et ne faut-il pas d'abord concevoir avant d'exécuter ? Les visionnaires sont les premiers inventeurs des audacieuses réalisations humaines ; de l'irréel d'hier est sorti le réel d'aujourd'hui. Il n'y a rien de perdu dans le trésor des rêves. Le conte de Fées, à sa manière, est un miroir et

1. Histoire de la Princesse Boudour.

une anticipation de l'activité humaine. Sa texture fantaisiste, avec ce mélange de choses vraies, d'aventures possibles et d'autres seulement viables en imagination, se prête à toutes les anticipations...

La « Carabosse » arabe, mi-humaine, mi-sorcière est une des figures les plus pittoresques des Mille Nuits. Sous le nom expressif de Mère-des-Calamités, elle tient une place importante dans de longs épisodes de *l'Histoire du roi Omar Al-Neman*. C'est une sorte de génie du mal, pleine de malfaisance et d'astuce ; elle emprunte son pouvoir à la ruse infernale dont son esprit est capable. Elle a d'ailleurs un physique de vieille sorcière, mais elle excelle dans l'art des déguisements et des feintes. Tantôt elle se présente sous les traits d'une *vénérable vieille femme dont le visage est empreint de la plus grande dévotion*, tantôt en saint ascète musulman uniquement occupé de jeûne et de prières, alors qu'en réalité *la Mère des Calamités était vraiment une horreur de vieille femme : perfide, pétrie de malédictions, sa bouche était putride, ses paupières rougies et sans cils, ses joues ternes et poussiéreuses, son visage noir comme la nuit ; ses yeux chassieux, son corps galeux, ses cheveux habités par des tribus de bêtes ; son dos voûté ; sa peau ratatinée. Elle était une vraie plaie d'entre les pires plaies et une vipère d'entre les plus venimeuses. Avec cela, experte en tous les vices.*

Après mille méfaits et mille exploits à sa façon, après avoir fomenté des carnages sans nombre où périssent la fleur des combattants des deux armées, elle tombe entre les mains des princes musulmans qui l'amènent à Bagdad pour lui infliger son châtement.

*Et lorsque toutes les places et toutes les rues furent remplies par la foule des habitants, hommes, femmes et enfants, un âne galeux sortit de la grande porte, et sur son dos, à rebours, était attachée Mère-des-Calamités, la tête couverte d'une tiare rouge et couronnée de crottin de mule. Et devant elle marchait un grand crieur qui criait à haute voix les princi-*

*paux méfaits de la vieille maudite, cause première de tant de calamités sur l'Orient et l'Occident. Et lorsque toutes les femmes et tous les enfants lui eurent craché au visage, on la pendit par les pieds à la grande porte de Baghdad. Et c'est ainsi que périt, en rendant à Eblis son âme fétide, la rouée, la politique, la perverse mécréante...*

Le conte arabe la présente d'ailleurs comme une Grecque et Nazaréenne, l'âme de la vengeance des chrétiens contre les musulmans...

*Les Mille Nuits et une Nuit* abondent en narrations qui se rapprochent beaucoup du *conte naïf et légendaire* de nos pays ; certains ont même un grand fond de ressemblance avec la fabulation précise de nos meilleurs contes de fées.

Sans nous arrêter à l'analogie frappante qui relie l'histoire du Sultan Shahriar — faisant tuer chaque matin une nouvelle épouse — à celle de *Barbe-bleue*, voici l'histoire de *Cendrillon* qui se retrouve presque en entier au tome XIV dans les *Séances charmantes de l'adolescente nonchalante*. Elle donne lieu à deux récits qui se complètent parfaitement. Il s'agit, comme chez nous, d'une sandale perdue par la jeune fille et retrouvée par un roi qui l'épouse grâce à son identification par essayage de la chaussure. Dans le premier conte intitulé : *le jeune garçon à la tête dure et sa sœur au petit pied*, les mythologues trouvent la légende allégorique primitive de l'histoire de *Cendrillon* : celle de la lumière solaire momentanément voilée et finalement triomphante — peut-être la relation enjolivée d'une éclipse.

C'est en effet dans des circonstances particulières et singulières que la jeune fille perd sa sandale : le héros du récit aborde avec sa sœur sur un rivage maintenu dans la pleine obscurité par le maléfice d'une goule. Son premier soin est d'allumer du feu en rassemblant quelques brindilles. Aussitôt surgit la goule : « *Quel est le téméraire qui fait de la lumière dans le pays que j'ai voué aux ténèbres ?* »

s'écrie-t-elle avec sa gueule ouverte comme un four. Et, bien qu'il ait affaire à une diablesse noire et gigantesque, le valeureux garçon se mesure avec elle et la tue. Aussitôt paraît le soleil qui éclaire de nouveau la contrée. Car, explique le narrateur, *c'était la goule qui, ayant tourné son gigantesque derrière contre le soleil, l'empêchait d'éclairer cette terre.* Lorsque le roi de ce lieu eût vu reluire l'astre du jour, il comprit que la terrible goule était morte ; il sortit de son palais, entouré de ses gardes et se mit à la recherche du vaillant qui avait délivré le pays. Arrivant avec sa troupe sur le rivage, il trouva la goule fracassée en morceaux et, à côté d'elle, la toute petite sandale de jeune fille, grâce à laquelle tout s'arrange pour le mieux, comme dans la Cendrillon française.

Cette légende, que l'on retrouve dans les *Histoires diverses* d'Élien et qui semble provenir de l'antique Égypte, ne donne que le rudiment et l'idée première de ce qui reparaitra plus tard sous une forme plus civilisée et que voici déjà très semblable à la nôtre dans le conte suivant : *Le bracelet de cheville.* Celui-ci est délicieux d'un bout à l'autre et son scénario se superpose cette fois plus à la lettre de notre version qu'à son interprétation allégorique.

*Trois jeunes sœurs, filles du même père, mais non de la même mère, vivaient ensemble en filant le lin pour gagner leur vie. Et toutes trois étaient comme des lunes, mais la plus petite était la plus belle et la plus douce et la plus charmante et la plus adroite de ses mains, car, à elle seule, elle filait plus que ses deux sœurs réunies, et ce qu'elle filait était mieux fait, et sans défaut le plus souvent. Ce qui rendait jalouses ses deux sœurs, qui n'étaient pas de la même mère...* Or, un jour d'entre les jours, le roi de la ville, à l'occasion de sa fête, donna de grandes réjouissances dans son palais, auxquelles furent invités tous les habitants. Et les trois jeunes filles furent également invitées. Et les deux sœurs aînées se parèrent de ce qu'elles avaient de

mieux et dirent à leur petite sœur : « *Toi, tu resteras ici garder la maison.* » Mais la petite possédait un pot en albâtre qui était magique et qui lui procurait à l'instant ce qu'elle demandait. Craignant de rendre encore plus jalouses ses sœurs, elle s'était bien gardée de leur révéler les vertus de son pot magique, se contentant de jouir de belles robes et de bijoux quand elle était toute seule. *Et elle vécut de la sorte un certain espace de temps, pauvre devant ses sœurs jalouses, et riche devant elle-même.* Or ce jour-là, elle décida de profiter de l'invitation du roi. « *O mon petit pot, ce soir je veux de toi une robe en soie verte, une veste en soie rouge et un manteau en soie blanche, de belles bagues pour mes doigts, des bracelets en turquoise pour mes poignets, et des bracelets en diamant pour mes chevilles. Et donne-moi aussi tout ce qu'il faut pour que je sois la plus belle au palais, ce soir* ».

*Elle eut tout ce qu'elle avait demandé, et se rendit au palais du roi, et entra au harem, où des réjouissances à part étaient réservées aux femmes. Et elle fut comme la lune au milieu des étoiles. Et personne ne la reconnut, pas même ses sœurs, tant la splendeur de sa mise avait rehaussé sa beauté naturelle... Mais la fête fut proche de sa fin, la jeune fille ne voulant pas que ses sœurs rentrassent avant elle à la maison, profita du moment où les chanteuses attiraient l'attention, pour se glisser hors du harem et sortir du palais.*

Mais, dans sa hâte, elle laissa tomber un des bracelets en diamants de ses chevilles. Le fils du roi, l'ayant trouvé s'émerveilla de la finesse de la cheville qu'il devait enserrer et il pensa : « *Par Allah! il faut que je prenne comme épouse la propriétaire d'une cheville si charmante, maîtresse de ce bracelet.* »

Après diverses péripéties où intervient la magie, ils vécurent tous deux dans les délices, contents et prospérant. Et les deux méchantes sœurs moururent de jalousie et d'une rentrée de sang. Et Allah accorda aux amants de nombreux enfants, aussi beaux que leurs parents.

*Le Chat botté*, avec ses bottes de sept lieues qui lui permettent de dévorer l'espace, l'Ogre du *Petit Poucet* et bien d'autres épisodes tirées de *Perrault* ou des *Contes de ma mère l'oie*, trouvent leurs sosies dans les *Mille Nuits* et une *Nuit*.

*La Belle au Bois dormant* est en partie annoncée dans la splendide *Histoire de la ville d'Airain*, où nous pénétrons au milieu d'une ville monumentale et magnifique dont les habitants *sont enchantés depuis l'antiquité et resteront dans cet état jusqu'au jour du jugement*. Chacun y a été surpris dans l'attitude de son action au moment du sortilège. Les places, les rues, les palais sont remplis d'êtres immobiles ; il semble que ceux-ci n'attendent que le départ des visiteurs pour reprendre leurs occupations habituelles.

*Au centre du palais principal de la ville, en une salle creusée entièrement en dôme dans un marbre si poli qu'il semblait être un miroir d'acier..., sous un dais de velours piqué de gemmes et de diamants, sur un large lit de tapis de soie superposés, reposait une adolescente au teint éblouissant, aux paupières alanguies et aux longs cils recourbés. Sa beauté se rehaussait du calme admirable de ses traits, de la couronne d'or qui retenait sa chevelure, du diadème de pierreries qui étoilait son front et du collier humide de perles qui caressait de leur chair sa peau dorée.*

Mais cette belle au palais dormant n'était pas susceptible d'être réveillée par un beau visiteur. A l'inverse de ce qui arrive dans notre conte, il fallait au contraire bien se garder d'y toucher sous peine de tomber mort soi-même, transpercé par les sabres de deux sbires qui la gardaient, figés eux aussi à côté de son lit, mais susceptibles de recouvrer le mouvement pour l'acte vengeur, l'instant d'un éclair.

La morale de ce conte, à allure d'ailleurs philosophique, est quelque peu différente de celle du nôtre. Ici, la belle dormeuse est sacrée pour l'éternité, pour toujours

inviolable. Une inscription gravée sur une table de marbre au pied de son lit, avertissait le passant :

« *Je suis la vierge Tadmor, fille du roi des Amalécites. Cette ville est ma Ville.*

*Toi qui as pu pénétrer jusqu'ici, voyageur, tu peux emporter tout ce qui plaît à ton désir.*

*Mais prends garde d'oser, attiré par mes charmes et la volupté, de porter sur moi une main violatrice. »*

On peut voir, par ces citations, quel goût invétéré ont les Orientaux pour la richesse et la somptuosité des décors. Dans le luxe des descriptions de ce genre ils sont incomparables.

La cour persane était depuis longtemps fastueuse. Déjà sous les Ommiades, le goût des beaux intérieurs avait pénétré peu à peu dans les villes arabes. Sous les Abbassides, il ne fit que se développer. De splendides architectures, de riches mobiliers, de délicieux jardins se multipliaient notamment à Baghdad qui finit par rivaliser avec les magnificences persanes.

La table, le vêtement, la parure, tout ce qui peut embellir l'existence devint l'objet de recherches raffinées.

Certaines descriptions des *Mille Nuits* ne sont que des relations à peine enjolivées de ce qui s'offrait aux yeux des citadins de ces temps.

*Au milieu de ce jardin, raconte, sans basse envie ni sottise jalouse, un simple mendiant de passage, il y avait un palais qui s'appelait le Palais des Merveilles. Et c'était la propriété du Khalifat Haroun al-Rachid. Ce palais en entier n'était formé que d'une unique salle, immense, percée de quatre-vingts fenêtres. Et à chaque fenêtre était suspendue, par des chaînes d'or, une grande lampe en matière précieuse, pleine de clarté. Et au milieu de la salle il y avait un grand lustre en or massif, mais léger, un soleil. Cette salle ne s'ouvrait que lorsque venait le Khalifat ; et alors on allumait toutes les lampes et le grand lustre, et on ouvrait toutes les fenêtres.*

Et plus loin :

*... le portail avait deux battants en ébène, lamés de lames d'or rouge... Alors ils entrèrent et finirent par arriver dans une salle spacieuse donnant sur la cour centrale, toute ornée de brocarts de soie et d'or, et pleine de meubles bien exécutés et incrustés de parcelles d'or, et aussi de vases et de sièges sculptés, et de rideaux et de garde-robes soigneusement fermés. Au milieu de la salle, il y avait un lit de marbre incrusté de perles éclatantes et de pierreries ; au-dessus de ce lit était tendue une moustiquaire de satin rouge, et sur le lit il y avait une jeune fille merveilleuse, avec des yeux babyloniens, une taille droite comme la lettre aleph, et un visage si beau qu'il remplissait de confusion le soleil lumineux<sup>1</sup>...*

Nous lisons dans une autre histoire mi-philosophique mi-magique, intitulée « les Clefs du destin », ce passage caractéristique :

*Or ces murailles étaient construites de briques d'or alternées avec des briques d'argent, et huit portes s'y ouvraient, semblables aux portes du Paradis. La première était de rubis, la deuxième d'émeraude, la troisième d'agate, la quatrième de corail, la cinquième de jaspe, la sixième d'argent et la septième d'or...*

Les Orientaux adorent les jets d'eau, les bassins, les fontaines, tout ce qui peut rafraîchir les intérieurs des maisons et les abords des cités ; ils ont poussé assez loin l'art d'accommoder les jeux de l'eau aux architectures ; ils ont été de délicieux urbanistes, comme nous disons aujourd'hui.

*Ils franchirent une grande porte qui s'ouvrait au milieu de la galerie et entrèrent dans une salle au centre de laquelle était un beau bassin de marbre transparent d'où s'élançait un jet d'eau. L'eau, pour arriver dans ce bassin, suivait quatre canaux tracés dans le sol de la salle en contours char-*

1. Histoire du Portefaix et des jeunes filles.

*mants, et chaque canal avait un lit d'une couleur particulière : le premier canal avait un lit de porphyre rose, le second de topazes, le troisième d'émeraudes, et le quatrième, de turquoises ; si bien que l'eau se teintait selon son lit et, frappée par la lumière atténuée filtrant des soieries du haut, projetait sur les objets d'alentour et les murs de marbre une douceur de paysage marin.*

Les fortunes fabuleuses que représentent des amoncellements de monnaies d'or et d'argent, de colliers, de bijoux, de perles, de rubis et de toutes les pierreries, les objets de prix, ou représentatifs de manifestations guerrières, ou cynégétiques, ou autres, ont aussi un grand prestige à leurs yeux :

*Une autre salle était remplie d'armures en métaux précieux, de boucliers d'or enrichis de pierreries, de casques anciens, de sabres de l'Inde, de lances, de javelots et de cuirasses du temps de Daoud et de Soleïman ; ces armes étaient dans un état tel de conservation qu'on les eût dites sorties la veille des mains qui les avaient fabriquées.*

Une description de Bagdad nous montre à quel point était poussé l'embellissement de la capitale arabe, surtout en ce qui concerne les jardins :

*La voici, cette ville fameuse, ce Bagdad de douceur. C'est la ville heureuse qui ne connaît point les rigueurs des frimas et des hivers, qui vit à l'ombre de ses rosiers, aux tièdeurs du printemps, au milieu de ses fleurs, de ses jardins, et au bruit de ses eaux murmurantes... Et ils s'arrêtèrent à la porte d'un jardin entouré d'une grande muraille et dont l'entrée était bien balayée, bien arrosée et avait de chaque côté un grand banc ajouré. La porte, qui était très belle, était fermée, mais, vers le haut, elle supportait de très belles lampes de toutes les couleurs ; et, tout à côté, il y avait un bassin où coulait l'eau limpide. Quant au chemin qui conduisait à cette porte, il était tracé dans une avenue d'arbres d'un vert très foncé dont l'ombrage était bienveillant.*

*Ali-Nour avait vu à Bassra de bien beaux jardins, mais*

il n'avait jamais rêvé de semblable à celui-ci. La grande porte était formée d'arcades superposées, et couvertes de vignes grimpantes avec lourdes grappes, rouges, blanches et noires. L'allée où ils pénétrèrent était ombragée d'arbres fruitiers qui pliaient sous le poids de leurs fruits mûrs. Sur les branches, les oiseaux gazouillaient dans leur langue des motifs aériens ; le rossignol modulait ses airs, le tourtereau roucoulait sa plainte d'amour ; le merle sifflait de son sifflet humain ; le pigeon à collier répondait, comme enivré de liqueurs fortes. Là, chaque arbre fruitier était représenté par ses deux meilleures espèces ; il y avait des abricotiers avec fruits à amande douce et fruits à amande amère ; il y avait même des abricotiers du Khorassan ; des pruniers aux fruits couleur des lèvres belles, des mirabelles douces à enchanter, des figes rouges, des figes blanches et des figes vertes d'un aspect admirable. Quant aux fleurs, elles étaient perles et corail ; les roses étaient plus belles que les joues les plus belles ; les violettes étaient sombres comme la flamme du soufre brûlé ; il y avait les blanches fleurs du myrte, il y avait des giroflées et violiers, lavandes et anémones. Toutes leurs corolles se diadémaient des larmes des nuées ; et les camomilles souriaient de toutes leurs dents au narcisse ; et le narcisse regardait la rose avec des yeux profonds et noirs. Le cédrat arrondi était la coupe sans anse ni goulot, et les limons pendaient, boules d'or. Toute la terre était tapissée de fleurs aux couleurs par milliers ; car le printemps était roi et dominait le bocage ; car les fleuves féconds s'enflaient et les sources tintaient, et l'oiseau parlait et s'écoutait, car la brise chantait comme une flûte, le zéphyr lui répondait avec douceur, et l'air résonnait de toute la joie.

Sur Damas, sur le Caire, sur le Nil, nous trouvons des descriptions aussi poétiques et enthousiastes, inspirées visiblement par la réalité des lieux.

Le fond mythique et légendaire, si abondant dans le cours des *Mille Nuits* se complète et se rehausse en maints

endroits d'un fond historique certain et qui revêt parfois une importance considérable. Tantôt c'est une conformité de caractères et de figures des principaux princes de l'Islam qui nous ramène à des époques connues, tantôt ce sont des données politiques ou militaires, vérifiées par ailleurs, qui apportent leur contribution à la connaissance des faits.

*Le conte historique* a même ici, en quelque sorte, son *Iliade* dans *l'Histoire du roi Omar Al-Néman et de ses deux fils merveilleux*, de beaucoup la plus longue de tout le recueil, et qui forme une sorte de Roman de Gestes.

Au cours des péripéties, extrêmement bigarrées, et qui prennent ça et là des allures grandioses d'épopée, nous suivons en somme l'histoire des croisades vues du côté musulman.

Ce sont des guerriers nobles et chevaleresques qui choquent leurs armes ; il se défient avec hauteur et se mesurent avec courage. Le combat fini, ils savent s'estimer et se rendre justice : « *Je n'ai encore jamais trouvé d'hommes aussi intrépides, de guerriers aussi valeureux et de héros aussi virils que ces adversaires !* » s'écrie l'un d'eux.

Pourtant ils sont les défenseurs de la foi. Scharkân, fils du roi Omar, mène la bataille et s'écrie : « *O Croyants, sus à ces chiens !* »

*Et, le premier, Scharkân, fonça sur l'ennemi. Alors les cent cavaliers de Scharkân, au grand galop de leurs chevaux, fondirent sur les cent cavaliers roumis, et les deux masses d'hommes se mêlèrent avec des cœurs plus durs que la roche. Et les aciers se heurtèrent aux aciers, et les épées aux épées, et les coups se mirent à pleuvoir en crépitant, et les corps s'enlacèrent aux corps, et les chevaux se cabrèrent et retombèrent pesamment sur les chevaux, et l'on n'entendit plus d'autre bruit que le cliquetis des armes et le choc tumultueux des métaux contre les métaux. Et le combat dura de la sorte jusqu'à l'approche de la nuit et des ténèbres de la nuit.*

Plus loin, nous assistons à une expédition contre un

monastère chrétien. Les Musulmans le prennent d'assaut, font leur butin et s'en retournent. *Mais à peine s'étaient-ils engagés dans la vallée que de toutes parts apparurent les guerriers des Roum qui poussaient leur cri de guerre...* Car ils étaient simplement tombés dans un piège. Qu'importe ! Leur vaillance ne saurait capituler. *Ils se sentirent l'âme enivrée de courage et attendirent de pied ferme l'ennemi qui fondait sur eux avec impétuosité. Ils n'étaient en tout que cent trois, mais un Croyant ne vaut-il point mille Infidèles ? En effet, à peine les Chrétiens furent-ils à portée de la lance et du glaive, que le vol de leurs têtes devint un jeu pour les bras des Croyants. Et Daoul Makân et Scharkân, de chaque tournoisement de leur sabre, jetaient en l'air cinq têtes coupées. Alors les infidèles s'élançèrent dix par dix sur les deux frères : mais un instant après dix têtes coupées sautaient en l'air. Et de leur côté, les cent guerriers firent de ces chiens qui les attaquaient un carnage mémorable, et cela jusqu'à la tombée de la nuit qui sépara les combattants...*

Un autre passage extrêmement brillant met en scène un corps valeureux et élégant de jeunes amazones. Ces cavalières consommées, aussi belles qu'intépides, continuent la tradition d'Antiope ou de Toumirys, reine des Massagètes, et des célèbres guerrières du Pont qui ont étendu leurs conquêtes jusqu'en Scythie et en Lybie...

Les Amazones des *Mille Nuits* se lancent dans la mêlée au cri de « *Par le Messie !* » — « *Par le Christ !* »

Elles aiment surtout les combats singuliers et s'y montrent douées d'autant de science dans le maniement des armes que d'élégance morale. Bel épisode, celui de cette série de luttes en corps à corps, après provocation lancée à haute voix par un des cavaliers arabes qui n'avait pas reconnu qu'il avait affaire à des femmes. *A peine avait-il prononcé ces mots, dit le texte de Mardrus, que, d'entre les Chrétiens, sortit un cavalier entièrement couvert d'armes et de fer, de soie et d'or ; et il était monté sur un cheval gris et avait un visage rose aux joues vierges de poil. Et il poussa*

son cheval au milieu de la lice, et, l'épée haute, il se précipita sur le champion musulman, et, rapide, d'un coup de lance, il le désarçonna et le força à se rendre et l'emmena, humble prisonnier, au milieu des cris de victoire et de joie des guerriers chrétiens. Et aussitôt un autre chrétien sortit des rangs et s'avança au milieu de la lice à la rencontre d'un autre musulman qui y était déjà et qui était le frère du captif. Et les deux champions engagèrent la lutte, qui ne tarda pas à se terminer par la victoire du Chrétien... Et l'on continua de la sorte à se mesurer, et chaque fois la lutte se terminait par la capture d'un Musulman vaincu par le Chrétien... Lorsque Scharhân eût vu ce résultat, il en fut très affecté ; et il réunit ses compagnons et leur dit : « Ce qui vient de nous arriver n'est-il pas extraordinaire ? Aussi, vais-je, demain même, m'avancer seul en face de l'ennemi et provoquer au combat le chef de ces chrétiens... » Le lendemain matin, Scharhân s'avança tout seul vers les rangs des ennemis ; et il vit venir à lui un cavalier qui n'était autre que le chef des Chrétiens en personne. Il portait, agraffée sur l'épaule, une chlamyde de satin bleu qui flottait au-dessus d'une cotte de mailles aux mailles très serrées ; et il brandissait une épée nue en acier indianisé. Et il montait un cheval noir au front étoilé d'une étoile blanche, large comme un drachme d'argent. Et ce cavalier avait une figure fraîche d'enfant, avec joues roses et vierges de poil. Et il était aussi beau que la lune âgée de quatorze nuits qui se lève à l'horizon oriental...

Le combat commence et l'on aurait cru voir s'entrechoquer deux montagnes ou se mêler bruyamment deux mers soudain se rencontrant. Il dure jusqu'à la nuit sans vainqueur.

Alors Scharhân dit à ses compagnons : « De ma vie je n'ai rencontré pareil combattant ! Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus surprenant, c'est l'habitude qu'il a, chaque fois que son adversaire est à découvert, de ne le point blesser mais seulement de le toucher légèrement à l'endroit découvert du

*pommeau de sa lance ; et je ne comprends rien à toute cette aventure... »*

Mais la lutte qui reprend le lendemain révèle à la fin l'identité de ce chef chrétien et des cavaliers chrétiens qui sont la fille du roi et ses amazones. « *Mais pourquoi donc, ô reine, tout cela ?* s'écrie Scharkân. Elle lui dit : « *J'ai voulu t'éprouver moi-même sur un champ de bataille et voir ton degré d'endurance et de valeur. Et sache que tous mes guerriers, les cent qui ont combattu les tiens, sont des jeunes filles, et vierges et miennes... Et Scharkân se tourna vers les belles adolescentes et leur dit : « Les rois seraient honorés de pouvoir compter sur une réserve de héros tels que vous autres ! »*

Il y a de beaux sentiments de générosité dans tout cela. Évidemment, ces guerrières bardées de fer ont sur leurs adversaires l'avantage de la cotte de mailles importée d'Occident, mais elles n'ont garde d'abuser de leur victoire : elles touchent et elles ne blessent pas. Elles captivent...

Dans d'autres contes, les rapports entre chrétiens et musulmans ont été notés dans les contacts plus pacifiques de l'existence urbaine. Il peut être amusant de rapporter l'opinion d'un vieux jardinier arabe que rencontre dans ses tribulations le prince Kamaralzamân.

« — *Mais qu'ont-ils, tous ces habitants,* demande le prince, *pour avoir une figure si farouche et une froideur d'allure si glaçante et si peu hospitalière ?*

Le bon vieillard répondit : « *Qu'Allah soit béni, mon enfant, pour t'avoir tiré sans dommage de leurs mains ! les gens qui habitent cette ville sont des envahisseurs venus des pays noirs de l'Occident. Ils sont venus par mer, un jour, ont débarqué ici à l'improviste et ont massacré tous les musulmans qui habitaient notre ville. Ils adorent des choses incompréhensibles, parlent un langage obscur et barbare, et mangent des choses puantes, par exemple le fromage pourri et le gibier faisandé. Et ils ne se lavent jamais ; car, à leur*

naissance, des hommes fort laids et vêtus de noir leur arrosent le crâne avec de l'eau, et cette ablution, accompagnée de gestes étranges, les dispense de toutes autres ablutions durant le reste de leurs jours. Aussi ces gens, pour ne jamais être tentés de se laver, ont commencé par détruire les hammams et les fontaines publiques, et ils ont construit sur leur emplacement des boutiques tenues par des putains qui vendent, en guise de boisson, un liquide jaune avec de l'écume qui doit être de l'urine fermentée, ou pis encore... Voilà, ô mon fils, au milieu de quelles gens je termine mon existence que j'ai eu grand'peine à sauver du désastre. Car, tel que tu me vois, je suis le seul musulman ici encore en vie !... »

De la vie des camps ou des temps les plus anciens, revenons vers les villes d'un Islam de la belle époque. Voici d'abord la cour du célèbre Khalifat Haroun Al-Rachid, monarque puissant et fastueux, qui étonnait l'empereur Charlemagne par ses présents et ses ambassadeurs. Il est le centre d'un vaste cycle qui a dépassé largement les limites de son empire et de son temps. Les artistes, les poètes, les chroniqueurs et les foules ont longtemps célébré sa gloire et ajouté à sa figure la parure des légendes.

*Haroun Al-Rachid, dit une histoire, était admirablement fait, grand, élégant, blanc de teint et d'un juste embompoint ; son naturel était charmant, plein de générosité et de courage...* Il protégea les arts, institua des récompenses pour les poètes, les chanteurs, les joueurs habiles en divers jeux auxquels lui-même prenait part et excellait. Ce règne brillant fut appelé *les jours de noces*.

Les *Mille Nuits* le peignent de mille traits et anecdotes savoureuses qui, dans le même sens, complètent l'idée que l'on peut se faire de cette sorte de Louis XIV oriental.

Sa cour était le centre d'une véritable élite des sciences et des arts. Rien ne l'impressionnait plus lui-même que les manifestations de l'esprit et de la beauté dans les belles-

lettres, la musique et toutes les formes du génie ou du talent.

« Lorsque le Khalifat eut entendu ses paroles, raconte Shahrazade dans l'*Histoire de la docte Sympathie*, il fut étonné et charmé de trouver tant d'éloquence à la fois et de beauté, tant de savoir et de jeunesse en celle qui se tenait devant lui... Puis, séance tenante, il fit mander le plus grand savant de l'époque, Ibrahim ben Saïad, qui avait approfondi les connaissances humaines ; il fit mander aussi les poètes, grammairiens, lecteurs du Koran, médecins, astronomes, philosophes, jurisconsultes et ulémas de la théologie. »

Que voilà un bel entourage pour un monarque absolu !

C'était, lit-on plus loin, la coutume du Khalifat d'envoyer chercher le poète Abou-Nowas toutes les fois qu'il avait des soucis, pour l'entendre improviser des poèmes ou le voir mettre en vers une aventure quelconque qu'il lui racontait.

Comme tout Oriental, Haroun Al-Rachid aimait les aventures, non pas seulement en paroles, mais en action. Les *Mille Nuits* le représentèrent maintes fois en promenades nocturnes parcourant Bagdad sous un déguisement, accompagné de son vizir, et se mêlant à son peuple.

« Il est déjà venu à notre connaissance, ô Roi fortuné, raconte la Sultane infatigable, que le khalifat Haroum Al-Rachid souffrait de fréquentes insomnies provoquées par les soucis que lui causait son royaume. Or, une nuit, il eut beau se tourner dans son lit, tantôt sur un côté et tantôt sur l'autre, il ne put réussir à s'assoupir, et même il fut bien fatigué par l'inutilité de ses tentatives. Il repoussa alors violemment du pied les couvertures, et, frappant dans ses mains, il appela Massrour, son porte-glaive, qui veillait toujours à la porte, et lui dit : Massrour, trouve-moi un moyen de me distraire puisque je ne puis arriver à m'assoupir. » Il répondit : « Mon Seigneur, rien n'égale les promenades nocturnes pour calmer l'âme et assoupir les sens.

*Dehors, la nuit est belle dans le jardin. Nous descendrons parmi les arbres, parmi les fleurs, et nous contemplerons les étoiles et leurs incrustations magnifiques, et nous admirerons le beauté de la lune qui lentement s'avance au milieu d'elles et descend jusqu'au fleuve se baigner dans l'eau.*

*Les Lucarnes du Savoir et de l'Histoire, récits d'un docte adolescent d'Iskandaria, offerts comme un défilé du cortège merveilleux de figures anciennes afin que, de leur passage, notre esprit s'éclaire, et s'achemine, illuminé, vers sa perfection..., serrent de près, en plus d'un endroit, la tradition historique.*

Ainsi, sous le titre *La favorite du Destin*, nous nous trouvons en pleine intrigue de palais. Nous assistons aux péripéties de succession au trône des Abbassides après la mort d'El-Mahdi jusqu'à l'avènement d'Haroun. Cela ne se passe pas sans interventions du redoutable porte-glaive *exécuteur des vengeance et des colères khalifales*, sans ruses, sans manifestations extrêmes de jalousie, d'amour maternel ou de passion amoureuse...

Et plus loin, *La fin de Giafar et des Barmakides* nous mène au milieu des circonstances les plus sombres, les plus poignantes et les plus dramatiques du règne d'Haroun.

Elles revêtent parfois chez Mardrus une grandeur eschylienne.

Voici d'abord le sobre récit de cette fin de Giafar :

*Et c'était l'heure du repas. Abou-Zaccar l'aveugle chantait en s'accompagnant sur la mandole, des vers philosophiques sur l'inconstance du sort. Et voici qu'à l'entrée de la tente, apparut Massrouf, le porte-glaive du Khalifat. Et Giafar le voyant entrer ainsi, contre toute étiquette, sans demander l'audience et sans même annoncer sa venue, devint bien jaune de teint et dit à l'eunuque : « O Massrouf, sois le bienvenu, car je te vois toujours avec un nouveau plaisir. Mais je m'étonne, ô mon frère, que, pour la première fois de notre vie, tu ne te sois pas fait précéder de quelque*

serviteur pour m'annoncer ta visite ». Et Massrour, sans jeter le salam sur Giafar, répondit : « Le sujet qui m'amène est trop grave pour me permettre pareilles formalités. Lève-toi, ô Giafar, et prononce la scheada pour la dernière fois. Car l'émir des Croyants demande ta tête. »

En entendant ces paroles, Giafar se leva sur ses deux pieds et dit : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et Môhammad est l'Envoyé d'Allah! Nous sortons des mains d'Allah, et tôt ou tard nous retournons entre ses mains »...

Mais Massrour dit : « Ecris donc tes dernières volontés, c'est la seule grâce qu'il me soit possible, à cause de l'ancienne amitié, de t'accorder ».

Alors Giafar dit : « Nous appartenons tous à Allah! Je n'ai point de dernières volontés à écrire. Qu'Allah allonge la vie de l'émir des Croyants des jours qui me sont enlevés! »

Puis il sortit de sa tente, s'agenouilla sur le cuir du sang, que venait d'étendre sur le sol le porte-glaive et se banda les yeux de ses propres mains... »

Ce sombre drame de la mort des Barmakides assombrirait d'ailleurs la fin du règne d'Al Rachid, Le Khalifat, abandonna Bagdad, et depuis la disparition de ses amis jamais plus il ne goûta le repos du sommeil. Il eut enfin un songe annonciateur de son proche destin. Haroun vit, pendant son sommeil, une main étendue au-dessus de sa tête ; et cette main contenait une poignée de terre rouge ; et une voix cria : Voici la terre qui doit servir de sépulture à Haroun! Et une autre voix demanda : Quel est le lieu de la sépulture? Et la première voix répondit : la ville de Tous. Or, au bout de quelques jours, les progrès de son mal obligèrent Al-Rachid de s'arrêter à Tous. Et il témoigna d'une vive inquiétude et envoya Massrour chercher une poignée de terre aux environs de la ville. Et le chef des eunuques revint, au bout d'une heure de temps, porteur d'une poignée de terre de couleur rouge. Et Al-Rachid s'écria : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Môhammad est l'envoyé d'Allah! Voici ma vision qui s'accomplit. Voici l'instant redoutable

qui s'approche. J'étais pour tous les humains un sujet d'envie et maintenant pour qui ne serais-je point un objet de pitié.

*Et à Tous même il mourut. »*

D'autres pages émouvantes retracent ensuite la physiologie d'Al Mâmoun, le fils d'Haroun, prince philosophe, sorte de Marc-Aurèle arabe, clément à l'égard de ses ennemis, et qui disait : « Si mes ennemis connaissaient toute la bonté de mon cœur, ils viendraient tous se livrer à moi en avouant leur crime. »

En remontant à la période primitive, le grand Omar lui-même est évoqué avec beaucoup de relief. Il apparaît comme une des plus pures figures de l'Islam. Son esprit d'humilité et sa simplicité se marquent par bien des anecdotes recueillies dans les *Mille Nuits* mardrusiennes.

On nous le montre vêtu d'une simple toile rayée de l'Yemen, comme le plus humble de ses sujets, montant dans la chaire de Médine pour haranguer les Musulmans et ne craignant pas de répondre de ses actes au premier interpellateur venu. Un jour que l'un d'eux lui reprochait avec véhémence d'avoir gardé un peu plus que son compte dans le partage du butin de guerre que constituaient précisément les toiles de l'Yemen, déclarant que puisqu'il en était ainsi il ne lui obéirait plus, Omar se contenta de se retourner vers son fils en disant : « O Abdallah, répond à cet homme car sa remarque est juste. » Abdallah se leva et dit : « O Musulmans, sachez que lorsque l'Emir des Croyants Omar a voulu se faire coudre un habit de sa pièce de toile, elle s'est trouvée insuffisante. En conséquence, comme il n'avait pas de robe convenable pour s'en vêtir en ce jour, je lui ai donné une partie de ma pièce de toile pour compléter son habit. » Puis il s'assit. Alors l'homme qui avait apostrophé Omar s'écria : « Louanges à Allah! A présent, nous t'obéirons, ô Omar! »

Une autre fois, après qu'il eût conquis la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, la Perse, et tous les pays des Roums, et après qu'il eût fondé Bassora et Koufa dans l'Irak,

Omar était entré à Médine *vêtu d'une robe tellement usée qu'elle avait jusqu'à douze morceaux. Il se tenait tout le jour sur les marches qui conduisaient à la mosquée, écoutant les plaintes des derniers de ses sujets et rendant à tous une justice égale, à l'émir comme au chamelier.*

Arriva un ambassadeur du roi qui gouvernait les Roums de Constantinia. « Il demanda aux habitants : « *Où est votre Roi ?* Et ils répondirent : « *Nous n'avons pas de roi, car nous avons un émir. Et c'est l'émir des Croyants, le Khalifat d'Allah, Omar ibn Al-Khattab !* » Il demanda : « *Où est-il ? Conduisez-moi vers lui* ». Et ils lui indiquèrent le chemin de la mosquée. Et l'Ambassadeur vit Omar endormi au soleil de l'après-midi sur les marches brûlantes de la mosquée, la tête reposant directement sur la pierre.

A cette vue, la crainte descendit dans le cœur de l'Ambassadeur et il ne put s'empêcher de s'écrier : « *Voilà, en cet état de mendiant, celui devant qui tous les rois de la terre inclinent leur tête, et qui est le maître du plus vaste empire de ce temps* ». Et il resta debout, en proie à l'épouvante, car il s'était dit : « *Quand un peuple est gouverné par un homme tel que celui-ci, les autres peuples doivent se vêtir d'habits de deuil...* »

Le même Omar conquit Jérusalem et y fonda la mosquée qui a gardé son nom. Lors de la prise de cette ville — qui est la ville sainte d'Issa, fils de Mariam, le plus grand prophète avant l'arrivée de Notre Seigneur Mohamed — Omar y pénétra, monté sur un chameau qui portait deux sacs dont l'un contenait de l'orge pour la bête, et l'autre des dattes. Et devant lui était un plat de bois et derrière lui une outre remplie d'eau... Il arriva ainsi à Jérusalem. Et il signa la capitulation. Et les portes de la ville s'ouvrirent... Et il dit au patriarche : ... « *Maintenant, indique-moi un endroit pour élever une Mosquée où les Musulmans pourront désormais se réunir pour la prière, sans troubler les vôtres dans l'exercice de leur culte* ». Le

patriarche le conduisit à l'emplacement du temple de Soleïman-ben-Daoud, à l'endroit même où Isaâc, fils d'Ibrahim, s'était endormi. Et une pierre marquait cette place, qui servait de réceptacle aux immondices de la ville. Et comme la pierre était couverte de ces immondices, Omar, donnant l'exemple aux ouvriers, remplit de fumier les pans de sa robe et alla le transporter loin de là. Et il fit ainsi débayer l'emplacement de la mosquée qui porte encore son nom et qui est la mosquée la plus belle de la terre!

Les seuls personnages historiques évoqués dans les *Mille Nuits*, en dehors des principaux Khalifats de l'Islam, sont Salomon (Soleïman ben Daoud) et Alexandre le Grand (Iskander, appelé parfois Iskander aux deux cornes), dont le prestige est énorme dans tout l'Orient. Mais à leur propos, rien de précis ne subsiste. Ils sont entrés tout entiers dans la légende; ils conservent une place considérable dans une sorte de passé fabuleux auquel se rattache tout ce que les Arabes peuvent concevoir d'immense pour dominer leurs origines et ennoblir leurs annales. Aussi prennent-ils figure de demi-dieux ayant vécu en des temps héroïques...

Comme les *Mille Nuits et une Nuit* sont un livre populaire, les histoires d'amour y tiennent une large place. Elles en constituent même le principal ornement.

Le *conte d'amour*, avec sa gamme si nuancée de toutes les turbulences de la passion, avec sa variété infinie des situations et des pensées, s'y exprime sous les multiples formes requises par l'universalité et l'importance de son objet.

Mardrus n'a pas trahi l'accent du terroir, le franc langage des Arabes étant le reflet de la naïve liberté de leurs âmes. Avec une haute compréhension lyrique, il a rendu accessible au lecteur français la partie érotique des *Mille Nuits*, si abondante et si forte en couleurs, ornée de cette simplicité naturelle qui n'est licencieuse que pour les hypocrites et les sots.

Ici ce sont les satisfactions et les jouissances immédiates, les ardeurs impérieuses, l'embrassement des sens qui se donnent libre cours sans fard, l'Orient ingénument sensuel et artiste ne connaissant aucune des pruderies de l'Occident puritain et scandalisable ; là ce sont les longues attentes, la délicatesse, la discrétion, la finesse dans les actions, les pensées exquises, la retenue, la profondeur et la durée des attachements ; on trouve même dans la tendre *Histoire du Prince Jasmin* — qui termine les seize volumes — un admirable poème d'amour qui est le poème mystique de l'amour...

Comme dans toutes les sociétés policées, l'amour-passion a son frein dans la réglementation des mœurs. Un protocole rigoureux toujours lié chez les Musulmans aux pratiques de la religion, les convenances, les habitudes, les exigences familiales entourent le mariage d'un réseau de complications, comme ailleurs.

Bien qu'il y ait, en Orient, malgré tout, assez de liberté pour l'homme, la femme ne peut que fort rarement disposer d'elle-même... Somme toute, comme partout, l'amour y est en marge des contraintes et des lois, avec sa puissance propre, ses joies, ses souffrances, son cours inexorable, son drame éternel.

Dans tous les cas, il est rare, chez ces peuples à vive imagination, que l'émotion amoureuse ne s'entoure pas de lyrisme, bien qu'elle se montre toujours profondément sensuelle.

Quand l'amour ne s'en mêle pas, dans le banal de l'existence, l'acte strictement charnel passe inaperçu comme une *chose ordinaire*. Le sultan Schahriar par exemple n'a rien d'un soupirant ; *ce maître lubrique et farouche* ne saurait prendre rang en aucune manière parmi les élus de l'amour. Aussi, c'est sans plus de façons que, dit le texte, *prenant la vierge Shahrazade, il lui ravit sa virginité...*

Un amoureux des *Mille Nuits* se conduit bien autrement ! Si poussé soit-il par l'aiguillon du désir, son âme

s'exalte assez pour s'embellir des ressources de la poésie ; un sentiment d'artiste le conduira au délicat ou au raffiné ; ou bien les grandes orgues de la passion exacerberont sa nature ; il atteindra facilement les hauteurs du sentiment.

Surtout, il est extrêmement sensible à la beauté. La beauté qui est la forme tangible de la poésie et la raison efficiente de l'amour, ne le laisse jamais indifférent. C'est elle, la coupable de tous les embrasements passionnels ! Et comme les cœurs de nos amants se prennent avec une rapidité extrême ! Tel jeune prince se sent transporté au seul récit des perfections physiques et morales d'une belle adolescente, parfois même pour un seul mot prononcé. Ou bien, un visage rapidement aperçu, un éclair des yeux furtivement surpris ; voilà plus qu'il n'en faut pour allumer une passion inextinguible.

Si donc l'amour est attaché aux présences réelles d'êtres beaux et séduisants, s'il se présente comme une fête des sens, tant d'enthousiasme et de feu imaginaire colorent et élèvent les sentiments que ceux-ci sont rarement plats et triviaux dans cet Orient de nos contes.

Comment s'enjolivent des mirages de la perfection des formes les impulsions de ces voluptueux, nous n'avons que l'embarras du choix pour le montrer. Dans l'*Histoire de la Princesse Boudour*, une *gennia* s'enflamme tout à coup pour le jeune prince qu'elle aperçoit dans l'éclat de sa beauté :

*Et quelle ne fut point sa surprise charmée à la vue de l'adolescent qui était couché demi-nu sur le lit. Elle s'arrêta d'abord sur la pointe des pieds ; et, pour le mieux regarder, elle s'approcha tout doucement. Et elle releva tout à fait la couverture qui cachait le visage de l'adolescent et demeura stupéfaite de sa beauté ! Et elle cessa de respirer pendant une heure de temps, de crainte de le réveiller avant d'avoir pu admirer à son aise toutes les délicatesses dont il était pétri. Car, en vérité, l'enchantement qui se dégageait de sa*

charmante personne, la rougeur délicate de ses joues, la tiédeur de ses paupières aux cils pleins d'ombre pâle et allongés, la courbe adorable de ses sourcils, tout cela, y compris l'odeur enivrante de sa peau et les reflets si doux de son corps, devait-il point émouvoir Maïmonna qui, de sa vie entière d'excursions à travers la terre habitable, n'avait vu pareille beauté?... Or, vraiment c'était bien à lui que pouvait s'appliquer ce cri du poète :

« Au toucher de mes lèvres, je vis noircir ses prunelles qui sont ma folie et rougir ses joues qui sont mon âme.

Et je m'écriai : « Mon cœur, dis à ceux qui osent blâmer la passion : O censeurs, montrez-moi un objet aussi beau que mon bien-aimé ! »

Si l'on voulait présenter une anthologie de l'amour dans les *Mille Nuits* c'est un bien gros volume qu'il faudrait. On serait surpris d'y trouver que la pureté, la profondeur et la grandeur des mouvements du cœur ne le cèdent en rien aux beautés objectives des charmes physiques et des descriptions sensuelles qui y foisonnent.

Les conteurs orientaux excellent dans ces histoires d'amour où deux adolescents semblent si bien promis l'un à l'autre que leur union est une victoire des destinées éternelles de la race humaine et du Créateur. Malgré les différences des temps, des mœurs et des religions, l'expression des sentiments conserve autant de fraîcheur et de vérité que s'ils étaient d'hier.

Un amour réciproque formant bloc contre vents et marées, une fidélité à toute épreuve capable de surmonter les pires obstacles, une passion ayant scellé l'union des âmes au regard des forces divines et humaines, de doux liens d'une enfance commune se couronnant d'un indestructible amour, tels sont les thèmes exaltants ou charmants de la plupart des contes importants de ce livre. Sur ces thèmes d'amour, la conteuse des *Mille Nuits* a singulièrement élevé son souffle, élargi sa vision, et haussé son âme.

L'histoire de *Rose-dans-le-calice* est un magnifique conte d'amour où vibre, non seulement tout l'Orient sensuel et délicat, mais encore le drame humain avec sa grandeur et sa toute-puissance. Une charmante bonhomie, un contact permanent avec les vivants au quotidien de leur existence alternent avec les envolées d'un beau lyrisme.

A la cour d'un roi d'un très haut rang, plein de puissance et de gloire, se trouvait un vizir dont la fille était une merveille de grâce et de beauté, tout à fait supérieure en élégance et en perfection, et douée d'une intelligence remarquable et de manières notoirement exquises. En outre, elle aimait à l'extrême les réunions joyeuses et le vin qui donne la gaité, ne dédaignant pas les visages jolis, les vers en ce qu'ils ont de plus raffiné et les histoires extraordinaires. Elle avait en elle tant de délicates délices qu'elle attirait d'amour vers elle les têtes et les cœurs...

Or, cette adolescente était si exquise, si douce et d'une beauté si vive qu'on l'appelait *Rose-dans-le-calice* ».

Un jour qu'elle aperçut, au cours d'une fête, un jeune homme infiniment beau, visage charmant, dents souriantes, taille élancée et vastes épaules, elle éprouve un tel plaisir à sa vue qu'elle ne put se rassasier de le contempler ni s'empêcher de lui lancer des œillades allongées. Elle finit par se faire remarquer du jeune homme qui vit *Rose-dans-le-calice* souriante et belle comme la pleine lune illuminant les ténèbres, et, du coup, avant même qu'il eût eu le temps de ramener à lui son regard, il se sentit extrêmement ému d'amour ; et il se récita ces vers du poète :

« Mon cœur amoureux qui l'a percé ? »

« Est-ce l'archer ou la flèche de tes prunelles ? »

« Flèche acérée ! Viens-tu si rapide de la masse des guerriers ou simplement d'une fenêtre ? »

*Rose-dans-le-calice* de son côté improvise des strophes brûlantes d'amour, mais pleines de mesure, qu'elle transcrit sur une feuille et finit par faire parvenir à *Délíce-*

du-monde, son amoureux. La fidèle nourrice sert de messagère : *ô Nourrice, te sens-tu vraiment capable de taire les secrets ?* Elle dit : *Peux-tu en douter un instant, alors que je suis une essence d'entre les essences des cœurs d'élection ?* »

Sans tarder, Délice-du-monde écrit sa réponse sur le revers du feuillet et ce sont encore des vers :

« *Mon cœur, que l'amour exalte, bat passionnément, et je comprime ses élans tumultueux, mais en vain!...* »

« *Libre de tous les liens hier encore, et le cœur tranquille, je ne savais point l'amour. Je me réveille avec le cœur dominé par l'amour.* »

« *Je viens vous soumettre mon état et vous conter ma plainte d'amour, afin que votre cœur ait compassion du malheureux que brûle la passion et que torture le sort...* »

« *Il ne me reste plus qu'à vous faire don de mon âme, dans l'espoir que vous l'accepterez peut-être. Votre venue me sera le Paradis, et votre refus la géhenne.* »

Et la jeune fille lui répond, toujours dans le langage des strophes :

« *O toi dont le cœur est épris pour notre beauté, ne crains point d'unir la patience à l'amour...* »

« *Lorsque nous eûmes reconnu que ton amour était sincère et que ton cœur était éprouvé par les mêmes tourments que ceux de notre cœur,* »

« *Nous eûmes un désir égal à ton désir de nous voir enfin unis, mais nous fûmes retenue par la crainte de nos gardiens...* »

Malheureux billet qui, perdu par la nourrice, tombe entre les mains du vizir. Rose-dans-le-calice est alors enfermée par ses parents en un palais inaccessible dans une île, mais non sans avoir eu le temps d'écrire, en versant d'abondantes larmes, sur la porte de sa demeure, un message en vers pour son bien-aimé !

« *O maison ! Si le bien-aimé passe au matin, en saluant par le signe des amoureux,* »

« *Rends-lui de notre part un salut délicieux et parfumé, car nous ne savons pas où le sort nous mènera ce soir...* »

« *J'ai coupé le breuvage amer avec de la résignation. Mais la résignation, je le vois bien, hélas! ne pourra jamais me procurer l'oubli.* »

Délice-du-Monde remarque les vers, et, accablé de douleur, erre à l'aventure, sur les chemins, à travers plaines et déserts...

Le conte qui est plutôt un long poème, se soutient sur le mode noble, sorte d'épopée de l'amour compris comme une force invincible du destin qui, après les pires difficultés, finit par triompher parce qu'elle a ses puissantes assises dans des cœurs résolus et indomptables.

Malgré de rudes tribulations, les noces sont célébrées. Les amants sont enfin réunis. *Tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre... et ils furent dans une telle joie et une telle félicité qu'ils pleurèrent beaucoup.* Ils se disent leur enivrement en splendides improvisations et s'enlacent étroitement dans les plus exquis voluptés...

« *Voici le jour du bonheur et de la félicité! Et mon amie est venue me délivrer de l'isolement!...* » chante l'époux.

*Après quoi ils passèrent leur vie dans les joies les plus intenses jusqu'au moment où vint les visiter la Destructrice des plaisirs et la Séparation des amis.*

*Gloire à l'Immuable, à l'Eternel, vers lequel les êtres et les choses convergent!*

Ici les passions sont montées à un ton qui dépasse de beaucoup, par leur véhémence irrésistible et leur caractère de pérennité, les petits sentiments socialement approuvés. Elles ont les exigences de l'absolu. L'amour physique, l'amour moral, la tendresse, tout se confond en une seule puissance qui est à la fois réalité et idéal, vie terrestre et poésie.

Cette conception Shakespearienne se retrouve encore, avec magnificence, dans le *Tombeau des Amants*, court récit d'un mouvement admirable.

La belle Riya, fille du chef d'une noble tribu, aime Otbah, Arabe d'une illustre famille. Depuis le jour où

il se sait aimé d'elle, par un rapide et hardi avertissement :  
« *Mon âme et mon cœur, dit-il, sont auprès d'elle. Et jusqu'à ce qu'il me soit donné de la revoir, je ne pourrai goûter aucun bonheur, fussé-je au milieu des délices du Paradis!* »

La passion abat tous les obstacles.

C'est contre le gré de son père qu'il parvient à l'épouser, non sans diverses tractations, selon les règles en usage. Les cérémonies et les fêtes se déroulent cependant sous les tentes paternelles après une sorte de consentement forcé. Après quoi, le jeune époux emmène sa jeune femme sur un palanquin somptueux. *Et nous partîmes tous, à la limite de la joie, suivis d'une caravane entière de chameaux chargés de présents. Et Otbah exultait dans l'attente du jour de l'arrivée où il allait enfin se trouver seul à seul avec sa bien-aimée...* Mais voici qu'à une journée de marche de Médine, à la tombée de la nuit, la caravane des jeunes mariés est attaquée par des cavaliers envoyés par le père pour enlever et reprendre sa fille. Car il n'avait pas osé violer, sous ses tentes, les lois de l'hospitalité et avait attendu leur éloignement pour les attaquer de la sorte, sans manquer aux coutumes du désert. Otbah et les siens se défendirent vaillamment, repoussant l'attaque, mettant les cavaliers en déroute. Mais Otbah, grièvement blessé, meurt en rentrant dans le camp.

*A cette vue, la jeune Riya poussa un grand cri et vint s'abattre sur le corps de son amant. Et elle passa toute la nuit à se lamenter. Et quand vint le matin, nous la trouvâmes morte de désespoir. Qu'Allah les ait tous les deux en sa Miséricorde! Et nous leur creusâmes dans le sable un tombeau et nous les enterrâmes l'un à côté de l'autre... Et, sept ans plus tard, le désir m'envahit de refaire un pèlerinage aux Lieux Saints. Et mon âme souhaita visiter le tombeau d'Otbah et de Riya. Et lorsque je fus arrivé au tombeau, je le vis ombragé par le plus bel arbre d'une espèce inconnue que ceux de la tribu des Amarites avaient pieusement planté. Et je m'assis, pleurant, sur la pierre, à l'ombre de l'arbre,*

avec mon âme attristée. Et je demandai à ceux qui m'accompagnaient : « ô mes amis, dites-moi le nom de cet arbre qui pleure avec moi la mort d'Otbah et de Riya? » Et ils me répondirent : « il s'appelle l'Arbre des Amants ».

Avec l'*Histoire de la Rose marine et de l'adolescente* de Chine, nous ne quittons pas le domaine de la poésie, inséparable de celui de l'amour, mais c'est pour entrer dans une délicieuse allégorie, reprise bien des fois jusqu'à ce *Sacrifice de la Rose* de Fragonard, où l'aimable licence du XVIII<sup>e</sup> siècle triomphe. Ici, rien d'un badinage léger. Un beau rythme de légende et d'images pleines de confiance essentielle soutient le récit.

Le prince Nourighân, qui personnifie la jeunesse dans son éclat le plus harmonieux, part à la conquête de la rose marine cultivée par l'adolescente princesse de Chine et dont la vertu est de rendre la vue même aux aveugles de naissance. Cette rose, placée sous la garde de genn aériens, et que sa propriétaire visite jalousement chaque jour, est impossible à atteindre sans une miraculeuse complicité. Nourighân l'obtient et s'avance dans le mirifique jardin. *Et, au milieu de ce jardin, était une large pièce d'eau pleine d'eau de roses jusqu'aux bords. Et au centre de cette pièce d'eau précieuse, s'élevait, unique sur sa tige, une fleur rouge-feu épanouie. Et c'était la rose marine. Oh! qu'elle était admirable! Seul le rossignol pourrait en donner la description convenable.*

Émerveillé de sa beauté, ivre de son odeur, Nourighân emporte le rosier tout entier. Puis il pénètre dans le pavillon construit au bord de l'eau, en cornalines de l'Yémen. Et là, au milieu d'une salle splendide, sur un lit d'ivoire enrichi de pierreries, plongée dans un profond sommeil, il aperçoit une deuxième beauté non moins merveilleuse, une délicate jouvencelle, *sans autre habit ni ornement que sa propre beauté.* A cette vue, il tombe d'abord privé de sentiment, tant est forte son émotion. Puis, ayant repris ses sens, il s'approche de la belle qui

l'ensorcelait, retire de son doigt une bague qu'elle y portait et y place son propre anneau. Il quitte alors le jardin *en emportant*, dit-il, *dans son cœur, comme la tulipe sanglante, la blessure de l'amour.*

Le sort en est jeté. Le redoutable sortilège est entr'eux.

Quand la belle princesse, au réveil, ne trouva plus de rose marine, s'aperçut de l'anneau qu'elle portait au doigt, se souvint de sa nudité pendant qu'elle dormait, et comprit que les yeux d'un étranger avaient impunément violé le mystère charmant de sa personne, *elle fut abîmée dans un océan de confusion.* Puis, elle s'écria : « *Par Allah! Toute faible et toute jeune fille que je sois, je veux, dès cet instant, me mettre à la recherche du ravisseur de ma rose. Et je le punirai d'avoir osé porter le regard de son désir sur ma virginité de princesse assoupie.* »

Son voyage de recherches la mène dans la capitale du père de Nourighân. Elle y retrouve sa rose marine, épauouie comme jadis, au milieu d'un bassin, dans le jardin du roi. Et bientôt elle aperçoit près du bassin le bel adolescent, *dont les yeux, coupes d'ivresses, troublaient les plus sages par les doux feux de leurs regards...*

Aussitôt la jeune fille tombe dans une sorte d'étourdissement et se dit : « *Voici que le voleur de ma rose vient de m'enlever également l'âme et le cœur...* » Et le cœur brûlé de passion, elle va retrouver ses suivantes. Elle ne peut y tenir. Elle adresse à Nourighân une lettre enflammée et les deux amants se rencontrent bientôt sous les arbres du jardin. *Et, en la voyant, Nourighân s'évanouit d'abord, tant fut violente la sensation qu'il éprouva. Mais bientôt, par l'effet de l'odeur du souffle suave de Visage-de-lys, Nourighân ouvrit les yeux et se leva à l'apogée du bonheur en contemplant son amie. Et de son côté, Visage-de-lys trouva l'adolescent si conforme à l'image qu'elle s'était gravée sur la feuille de son cœur, qu'il n'y avait pas un point de différence. Et elle retira le voile de la retenue et mit devant son bien-aimé tout ce qu'elle avait apporté en présent : les perles*

de ses dents, les rubis de ses lèvres, ses bras d'argent, l'or de ses joues... Et l'amour resserra ses liens sur les deux charmantes poitrines et sur leurs jeunes fronts. Et nul ne sut ce qui arriva, cette nuit, dans l'épaisseur de l'ombre entre les deux beaux adolescents.

Et comme l'amour et le musc ne peuvent être ignorés, les parents ne tardèrent pas à être mis au courant des affaires des deux amants, et se hâtèrent de les unir par le mariage.

Et leur vie s'écoula dans le bonheur, partagée entre l'Amour et le spectacle de la rose marine.

L'amour, dans les contes arabes, est presque toujours en « coup de foudre ». Celui d'Aziza au contraire est un doux sentiment né d'une amitié d'enfance. (*Histoire d'Aziz et d'Aziza.*) Il n'est sans doute en aucune littérature de figure plus touchante que celle de cette jeune fille. Les deux amants filent d'abord le parfait amour en complète réciprocité. Puis quand Aziz tombe passionnément amoureux d'une débauchée, experte en l'art d'attirer les hommes, Aziza, magnanime et bonne le plaint, le soigne, l'entoure de son affection et, ne songeant qu'à son bonheur, sachant qu'il n'y a pas d'autre remède à l'amour que l'amour, loin de le détourner par de vaines paroles, le cœur pur de tout mauvais sentiment, attend qu'Aziz se guérisse et lui revienne. « Sache, lui dit-elle, que partout où la destinée, jalouse de mon bonheur, te poussera, tu ne pourras trouver la chaleur d'asile que t'a réservée le pauvre cœur d'Aziza. »

A la fin, ne pouvant résister à tant de souffrance intérieure, elle s'étiole et meurt.

« Je supplie le Seigneur de ne demander compte à personne du prix de mon sang et de pardonner à ceux qui m'ont torturée le cœur. Voici en effet que je quitte un monde périssable pour un autre, immortel ! » Elle ajoute, dans ses dernières recommandations : « Que la mort est douce et préférable à la trahison!... je veillerai sur lui après ma mort comme j'avais veillé sur lui de mon vivant. » Et elle écrit dans son

testament : « *Mes sœurs, par Allah! après ma mort, inscrivez sur le marbre de mon tombeau : O toi qui passe sur le chemin d'Allah, voici la terre où repose enfin une esclave d'amour* ».

En contraste, et comme le deuxième tableau d'un diptyque, la vie passionnelle de la maîtresse d'Aziz est décrite dans ses détails et le conteur semble s'être fait quelque peu moraliste, bien que la verdeur des détails n'en soit pas atténuée.

La rouée commère ne mâchera pas les mots : « *Sache donc, ô Aziz, qu'il y a longtemps que le désir de t'avoir à moi me possède toute, la nuit comme le jour... Résigne-toi donc à ta destinée et laisse-toi faire : tu n'auras qu'à te louer de ton épouse. Car je veux m'unir avec toi par contrat légitime devant Allah et son Prophète... Et tous tes souhaits seront exaucés et au delà : richesses, belles étoffes pour tes robes, turbans légers et immaculés, et tout cela te viendra sans dépense de ta part. Et en retour je ne te demanderai qu'une seule chose... C'est que tu fasses avec moi exactement ce que fait le coq !...*

— *Et que fait donc le coq ?*

*A ces paroles, la jeune fille eut un retentissant éclat de rire et si fort qu'elle se renversa sur son derrière.*

« *Comment ! Tu ne connais pas le métier de coq !* »

— *Non, par Allah ! Je ne connais pas ce métier. Quel est-il ?*

— *Le métier de coq, ô Aziz, est de manger, de boire et de copuler !*

*Alors moi, je fus vraiment tout à fait confus de l'entendre ainsi parler et je dis : « Non, par Allah ! je ne savais point que ce fût là un métier de fils d'Adam. » Elle répondit : « C'est le meilleur ! Hardi donc !... » Et Aziz qui d'abord s'était écrié : « Plutôt que de me marier avec une libertine de ta sorte, je préfère la mort ! » ne trouva rien d'autre à faire que de céder. Bref, il est séquestré, porte verrouillée, condamné définitivement à sa nouvelle fonction.*

S'il s'agit dans ce passage d'une forme dégradée de l'amour, il apparaît bien qu'on ait voulu en démontrer la vacuité finale ; ce tableau constitue d'autre part une étude de mœurs excellente.

Le *conte érotique* a sa très grande place dans le Livre. Les Orientaux, nous l'avons vu, parlent en toute liberté des choses de l'amour. Certes, la franchise d'expression ne suffit pas à constituer la grivoiserie, l'impudeur ou l'indécence. La candeur et la simplicité peuvent se rencontrer malgré la crudité des termes. C'est même ce qui arrive souvent chez nos Arabes, La honte de certains vocables n'existe pas pour eux. D'autre part, une pensée spirituelle, comique, satirique ou même de sentiment peut tout sauver.

A vrai dire, les grosses facéties un peu rustaudes ne rebutent nullement la conteuse, telles dans *l'Histoire du Portefaix avec les jeunes filles*, les descriptions des francs ébats de ces adolescentes qui, se déclarant vierges, et pas du tout décidées à abandonner cet état, gambadent toutes nues de la meilleure grâce du monde, prenant leur bain et se livrant à mille jeux en présence du Portefaix. Et l'une d'elles *était une jeune fille de taille élégante et gracieuse, un vrai modèle pour les seins arrondis et saillants, pour sa joliesse, son élégance, sa beauté, et toutes les perfections de sa taille et de son maintien ; son front était blanc comme la première lueur de la nouvelle lune, ses yeux comme les yeux des gazelles, ses sourcils comme le croissant du mois de Ramadan, ses joues comme l'anémone, sa bouche comme le sceau de Salomon, son visage comme la pleine lune à son lever, ses deux seins comme deux grenades jumelles ; quant à son jeune ventre élastique et pliant, il se cachait sous les vêtements comme une lettre précieuse sous le rouleau qui l'enveloppe.* Elles s'amuse beaucoup à taquiner le portefaix ébahi de tout le luxe qui l'entoure. Chacune, à tour de rôle, se déshabille prestement pour folâtrer dans le bassin, provoquant le jeune homme de la plus égrillarde

manière, mais sans aller plus loin qu'un caprice de divertissements à intimité réservée. La scène est haute en couleurs jusqu'au bout...

*L'Histoire du troisième Saalouk* est au moins aussi hardie par la peinture des choses de l'amour. Quand le héros de l'aventure, au cours de tribulations sans nombre, arrive enfin dans un des palais rutilant de richesses, comme il ne s'en trouve que dans ces féeriques contrées, il y est reçu par quarante adolescentes qui étaient si merveilleuses de beauté que l'esprit ne pouvait se retrouver au milieu d'elles ni les yeux se reposer de préférence sur l'une. Elles rivalisent de gentillesse envers leur hôte. Elles se mettent à le servir. *Et celle-ci me regardait, et celle-là me souriait, et l'une me clignait de l'œil, et l'autre me récitait des vers, et celle-là s'étirait les bras devant moi, et celle-ci me disait : ô toi, mon œil! et celle-là : ô toi, mon âme, et une autre : ô flamme de mon cœur! Puis toutes s'approchèrent de moi, et se mirent à me masser et à me caresser... « Une fois le repas terminé, après des chants et des danses elles déclarent : « O mon chéri, c'est maintenant le temps du plaisir solide et du lit; choisis, d'entre nous, celle de ton choix, et sois sans crainte de nous offenser, car chacune de nous aura son tour pendant une nuit, nous les quarante sœurs; et après, chacune à son tour recommencera à jouer avec toi dans le lit, toutes les nuits. Alors, moi, ô maîtresse, continue le saalouk, je ne sus laquelle des sœurs je devais choisir car toutes étaient aussi désirables. Alors je fermai les yeux, je tendis les bras et saisis l'une et j'ouvris les yeux, mais je les refermai vite à cause de l'éblouissement de sa beauté... Et je passai toute la nuit avec elle. Et elle me disait chaque fois « Youh! ô mon œil. Youh! ô mon âme! » Et elle me caressait, et je la mordais, et elle me pinçait, et de la sorte toute la nuit ».*

Le conte licencieux, caractérisé plutôt par la nature libertine et légère de l'intrigue, se rapprochant de notre conte galant, non sans quelque finesse pour en relever la

portée, se mêle au *conte drôlatique*, allant de l'anecdote égrillarde à l'historiette plaisante ou picaresque. Les pages hilarantes foisonnent au feu roulant d'un esprit jamais à court, s'élevant parfois à la verve et à la puissance de notre Rabelais. Que de cocasseries, d'impertinences et de satire !

*Le Divan des faciles faceties et de la gaie Sagesse* est un écrin de jovialité, d'enjouement, de plaisanteries, de farces désopilantes, quelquefois portant aussi leur enseignement et leur philosophie.

Quelques-unes ne dépareraient pas le *Décameron* ou les *Contes de la Fontaine*, mais dans leur cadre arabe, dans la langue délectable et vigoureuse de Mardrus elles prennent une saveur incomparable. *L'histoire des aiguillettes nouées* par exemple, si remplie de malice, met en scène un fellah, marchand de primeurs, qui se voit octroyé, par le Sultan, comme épouse *la plus jeune et la plus belle des suivantes de la Sultane, une jeune fille vierge et scellée, bien qu'il l'eût fait mettre de côté pour lui-même...* et ceci, en récompense de beaux fruits qu'il lui a offerts. Jubilation du fellah ! Mais la nuit de noces venue, un sortilège maudit le rend tout à fait incapable de satisfaire sa nouvelle épouse malgré *folâtreries, câlineries, caresses et bourrades*. Le voilà dans une confusion extrême. « *C'est que, lui dit la jeune femme experte en toutes sciences et recettes des harems, le père est noué quant à ses aiguillettes.* » Et elle ajoute : « *Ne t'en préoccupes pas. Je sais m'y prendre !* » — *Et elle se leva à l'heure et à l'instant, prit de l'encens mâle et, le jetant dans un brûle-parfums, se mit à faire des fumigations à son époux, en disant : Qu'Allah réveille les morts ! Qu'Allah réveille les endormis ! Et cela fait, elle prit une cruche remplie d'eau et se mit à arroser..* » Suit toute une suite de cérémonies comme pour un ensevelissement dont elle fait le simulacre. Puis, appelant toutes les femmes du harem, elle leur *montra ce qu'elle montra du pauvre mari qui était étendu immobile, le corps à moitié*

*recouvert d'un foulard et enveloppé par un nuage d'encens. Hilarité, éclats de rire à travers le palais. Le Sultan lui-même se mit à rire tellement qu'il se renversa sur le derrière, et s'écria : « Par Allah! la jeune fille qui a traité de cctte façon judicieuse le nouement des aiguillettes est une jeune fille douée de science, de finesse et d'esprit!... »*

*L'Histoire des deux preneurs de haschisch donne l'amusant tableau du vrai Sultan se trouvant en présence d'un pauvre pêcheur, devenu sultan imaginaire, dans l'ivresse de la drogue. Après trois prises de haschisch, voici le pêcheur jouissant de toutes les délices du rêve et du plaisir tranquille. D'abord, apercevant sur le pavé de la rue la réflexion du disque argenté de la lune, il prend la nappe blanche pour de l'eau, jette sa ligne et se met à pêcher des poissons chimériques. Il y prend un agrément considérable jusqu'au moment où, ramassé par les gardiens du quartier, il est conduit, après force horions, chez le Kadi. Heureusement pour lui, ce kadi, un habitué lui aussi de l'herbe hilarante, enchanté de rencontrer un compagnon d'ivresse, décide sur-le-champ de se l'attacher comme ami et nos deux compagnons font leurs frasques ensemble. Au milieu de leurs extravagances, survient le Sultan accompagné de son vizir et se promenant de nuit dans la ville, déguisés en marchands. Le pêcheur le prend d'assez cavalière façon avec les deux arrivants. « Car, vous n'ignorez pas, je pense, leur dit-il, que je suis le Sultan en personne, que celui-ci est mon vizir, et que je tiens le monde entier, comme un poisson, dans la paume de ma main droite! » Aux mangeurs de haschisch, tout est permis. Pour eux, un décor irréel existe, et qui vaut bien le véritable. Aussi, quand le lendemain, un peu dégrisé, mais encore dans une légère ébriété, le pêcheur déclare au Sultan : « Si tu es dans ton palais, nous, hier au soir, nous étions dans le nôtre! », le Sultan extrêmement réjoui des manières du pêcheur, s'écrie : « O le plus délicieux hurluberlu de mon royaume, puisque tu es sultan et que je le suis également, je te prie de*

*me tenir compagnie désormais dans mon palais... »* ce qui est une conclusion pleine de finesse, de bonhomie et d'intelligence.

L'histoire suivante la dépasse en drôlerie ; elle ridiculise un Kâdi (la malice des conteurs se plaît à s'exercer contre les gardiens de la loi) dont la femme se venge d'une singulière façon. Cette malicieuse épouse fait absorber à son mari une certaine nourriture délicieuse et de facile digestion qui sollicite le gourmand. Si bien que son ventre se met à enfler progressivement aux dimensions de celui d'une femme enceinte. Et même des douleurs habilement provoquées s'éveillent. La bonne épouse aussitôt de masser doucement la partie affligée, jetant un cri suivi d'exclamations et de surprise : *Youh ! youh ! le miracle ! le prodige, ô mon maître ! Que le Très-Haut soit exalté ! Il peut et fait tout ce qu'il veut ! Que ses secrets soient accomplis !... Tu es enceinte ! Et l'accouchement est proche de la sortie !...* » Puis elle s'arrange pour que le Kadi s'évanouisse quelques instants. A son réveil, qu'aperçoit-il près de lui, sur un petit matelas ? Un nouveau-né entouré de langes qui piaillait en faisant des grimaces. Et l'épouse de s'écrier : « *Louanges à Allah et à son Prophète pour cette heureuse délivrance !* » Et comme son ventre se trouvait entièrement dégage, le pauvre homme accepte l'enfant, en disant : « *Allah jette les grains et crée où il veut ! Et même les hommes s'ils y sont prédestinés, peuvent devenir enceintes et accoucher à terme !* » Les suites les plus funambulesques se déroulent. Le kadi ridiculisé dans toute la ville est obligé de la fuir et ce sont pour lui les tribulations sans fin qui commencent...

Comme chez nous, les maris trompés font les frais des plaisanteries et des manigances de leurs épouses rouées et dissipées. A leur barbe, les amoureux se rejoignent avec autant de facilité et d'audace en ce terrible Islam que dans notre Occident libéral et déréglé. Ne dirait-on pas extrait d'une anecdote parisienne ce petit alinéa :

*Or l'adolescente, pour pouvoir se rencontrer en toute sécurité avec son amoureux, avait convenu avec lui que si le mouchoir qui pendait à la fenêtre qui avait vue sur le jardin, était blanc, il pouvait entrer lui tenir compagnie, mais si le mouchoir était rouge, il devait s'abstenir et s'en aller, car ce signal devait signifier que le hâdi était à la maison ». Une erreur de signal, le mari étant couché en place de la femme, et voici les complications les plus abracadabrantes dans lesquelles les deux amoureux courent bien entendu les plus grands dangers, et dont ils ne sont sauvés que par l'ingéniosité de la femme.*

Un autre recueil de joviales polissonneries sous le titre *Quelques sottises et théories du maître des devises et des ris*, contient les faits et anecdotes d'un personnage mi-burlesque, mi-sérieux, très avisé, plein de malice contre les ridicules de ses semblables et célèbre à son époque, Si-Goha. Voici comment nous le présente Schahrazade :

*Il y avait dans la ville du Caire, ce séjour du badinage et de l'esprit, un homme d'apparence stupide, qui cachait sous ses dehors de bouffon extravagant un fond sans égal de finesse, de sagacité, d'intelligence et de sagesse, sans compter qu'il était certainement l'homme le plus amusant, le plus instruit et le plus spirituel de son temps. De son nom, il s'appelait Goha et de son métier il n'était rien du tout, absolument, bien qu'il exerçât par occurrence la charge de prédicateur dans les mosquées.*

*Un petit trait donnera une idée de son esprit : « Un jour un ami de Goha vint frapper à sa porte et lui dit : « O Goha, à cause de l'amitié, prête-moi ton âne dont j'ai besoin pour une course urgente ». Et Goha qui n'avait pas une grande confiance dans cet ami lui répondit : « j'eusse bien voulu te prêter l'âne, mais il n'est plus ici, je l'ai vendu ». Or, à cet instant même, l'âne se mit à braire dans l'étable ; et l'homme entendit cet âne qui était en train de braire interminablement et il dit à Goha : « Il est là, ton âne ! » Et Goha répondit*

*d'un ton fort offusqué : « Hé! par Allah! Voilà maintenant que tu crois l'âne et tu ne me crois pas! Va-t-en, je ne veux plus te voir! »*

*Le Divan des gens hilares et incongrus réunit trois contes qui dépassent la simple anecdote et sont sur le mode drôlatique du commencement à la fin.*

*Le premier est spécifiquement arabe : un opulent marchand du Yémen ayant commis une incongruité naturelle et involontaire le soir de son mariage, en présence de l'épouse et des dames du cortège, *confus à la limite de la confusion*, n'hésita pas, la honte dans le cœur, à sortir aussitôt, à seller sa jument et *desertant sa maison, et la noce et l'épousée, il s'enfuit à travers les ténèbres de la nuit et s'enfonça dans le désert*. Quand il revient, dix ans après, la première parole qu'il entend est précisément celle d'une mère à sa fille qui, pour lui préciser l'époque de sa naissance, lui dit : « *Tu es née, ô ma fille, exactement dans l'année du pet* ». Comprenant que cet événement est devenu une date dans les annales de sa ville, il rebrousse chemin définitivement.*

*Les Deux Drôles*, est une amusante satire des farceurs eux-mêmes. Elle confronte un homme de Damas réputé pour ses bons tours avec un farceur égyptien. « *L'Égyptien, lui dit-on, est certainement bien plus malin, plus intelligent, mieux doué et plus drôle que toi!* » L'homme de Damas, piqué, part pour le Caire afin de se rendre compte de la qualité de son émule. Il va donc lui rendre visite. Mais au cours d'une promenade, nos deux farceurs réunis, pénétrant dans la cour de la mosquée, aperçoivent des gens qui satisfaisaient de pressants besoins. « *Eh bien, compagnons, toi, si tu avais à faire quelque plaisanterie à ces gens, comment t'y prendrais-tu?* » L'autre répondit : « *La chose est tout indiquée. J'irai derrière eux avec un balai d'épines et, comme par inadvertance, je leur piquerai le derrière!* » L'homme du Caire dit : « *Le procédé, compagnon, est quelque peu lourd et grossier. Voici, moi,*

*ce que je ferais!* » Et s'approchant d'un air aimable et engageant des gens accroupis, à l'un après l'autre, il offrit une gerbe de fleurs disant : « *Avec ta permission! O mon maître!* » Et chacun de lui répondre, à la limite de la fureur. Aussi l'homme de Damas s'adressant à l'homme du Caire : « *Par Allah! Tu m'as vaincu, ô cheikh des farceurs! Et le proverbe a raison qui dit : Fin comme l'Égyptien qui passe dans le trou de l'aiguille!* »

Le conte satirique proprement dit est loin d'être absent dans les *Mille Nuits*. Évidemment ce n'est pas le mode âpre et fustigeur à la Juvénal, mais les ridicules des hommes n'en sont pas moins vigoureusement attaqués malgré la forme humoristique ou plaisante mise en jeu.

*L'Histoire de Jouder le pêcheur* débute par une critique sobre et incisive en pointe sèche, de la justice de ce temps — si semblable à la nôtre en vérité ! Les juges, les plaideurs, leurs auxiliaires, tout le monde y trouve son compte ; les plaideurs impénitents surtout, qui se ruinent de procès en procès, jusqu'à ce que tout un héritage y passe et qu'ils deviennent pauvres *sans une pièce de cuivre pour s'acheter une galette et un oignon*.

*Le Différend tranché dans le Parterre fleuri de l'Esprit* est une moquerie du code et de ses arguties : un kadi y trouve toujours le moyen de rendre licite les situations qui le sont le moins ; il a cent moyens légaux dans son sac pour s'approprier par exemple une belle esclave dont il a envie. Mais attention ! là aussi, la procédure est un maquis où il risque d'être berné. Après une alerte, il s'en tire tout de même, ce qui fait dire à Schahrazade, non sans une pointe d'ironie : *Cette anecdote est pour nous prouver que l'étude de la jurisprudence mène aux honneurs et à la richesse*.

Les réparties de Bahloul, le bouffon d'Al-Rachid, pleines d'audace et de malice, et de sévérité déguisée, sont frappantes par leur justesse et leur à-propos.

Contentons-nous de l'anecdote suivante dont le ton s'élève d'une façon poignante malgré les apparences du badinage :

*Bahloul étant entré un jour sous la tente d'Al-Rachid, qui revenait d'une expédition guerrière, le trouva altéré et demandant à grands cris un verre d'eau. Et Bahloul se hâta de courir lui apporter un verre d'eau fraîche et, en le lui présentant, lui dit : « O émir des Croyants, je te prie de me dire, avant que de boire, à quel prix tu aurais acheté ce verre d'eau si, par hasard, il eût été introuvable ou difficile à se procurer ! » Et Al-Rachid dit : « J'aurais certainement donné, pour l'avoir, la moitié de mon empire ! » Et Bahloul dit : « Bois-le maintenant, et qu'Allah le rende plein de délices sur ton cœur ! » Et lorsque le Khalifat eut fini de boire, Bahloul lui dit : « Et si, ô émir des Croyants, maintenant que tu as bu, ce verre d'eau refusait de sortir de ton corps, à cause de quelque rétention de l'urine dans ta vessie honorable, à quel prix achèterais-tu le moyen de le faire sortir ? »*

*Et Al-Rachid répondit : « Par Allah ! Je donnerais bien dans ce cas, tout mon empire en large et en long ! » Et Bahloul, devenu bien triste soudain, dit : « O mon Seigneur, un empire qui ne pèse pas dans la balance plus qu'un verre d'eau ou qu'un jet d'urine, ne devrait pas comporter tous les soucis qu'il te donne et les guerres sanglantes qu'il nous occasionne ! » Et Haroun, entendant cela, se prit à pleurer.*

*La peinture des caractères n'est pas sans valeur dans cette immense comédie humaine que sont les Mille Nuits et une Nuit. Un volumineux album de croquis en pourrait sortir. Que de portraits brossés avec ressemblance et exactitude au hasard des pages ! Voici, entr'autres, de cette sorte de miroir des mœurs à la Bruyère, mais avec plus de gaieté et moins de solennité, une image d'avare :*

*On raconte qu'il y avait au Caire un droguiste nommé Abou-Cassem Et-Tambouri qui était fort célèbre pour son avarice. Or, bien qu'Allah lui octroyât la richesse et la pros-*

périté dans ses affaires de vente et d'achat, il vivait et s'habillait comme le plus pauvre des mendiants, et les vêtements qu'il portait sur lui n'étaient que pièces et morceaux ; et son turban était si vieux et si sale que l'on ne pouvait plus en distinguer la couleur ; mais de tout son habillement, ses babouches étaient encore ce qui distinguait sa ladrerie ; car non seulement elles étaient armées de gros clous, et résistantes comme une machine de guerre, avec des semelles plus épaisses que la tête de l'hippopotame, et mille fois raccommodées, mais les empeignes en étaient tellement rapiécetées que depuis vingt ans que les babouches étaient babouches, les plus habiles savetiers et corroyeurs du Caire avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Et de tout cela les babouches d'Abou-Cassem étaient devenues si pesantes que depuis longtemps elles avaient passé en proverbe par toute l'Égypte...<sup>1</sup> »

Un fond très copieux et parfaitement dans l'esprit des *Mille Nuits et une Nuit*, puisqu'on en trouve déjà la manifestation opportune dès le début, dans l'histoire du roi Schahriar, est celui des *Fables* où s'agitent et convergent les animaux à la manière d'Esopé, de Phèdre ou de la Fontaine. A-t-on affaire ici à un apport original et ancien, ou bien à des transpositions des fables grecques arrangées à la mode arabe ? Il est difficile d'en décider.

Le nom d'Esopé, — personnage dont on ne connaît à peu près rien et dont la naissance se place pour les uns en Phrygie, pour les autres en Égypte — était déjà attaché au recueil de fables rudimentaires qui circulaient à Athènes vers la fin du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Planude les a recensées, complétées et transformées peut-être dix-sept siècles plus tard. Depuis longtemps elles avaient été traduites en syriaque et en arabe.

Dans l'héritage ésopique, tous les fabulistes ont-ils

1. Le divan des Facéties et de la gaie Sagesse.

puisé leur matière ou bien les premiers conteurs orientaux ont-ils trouvé sur place des traditions remontant à l'Égypte ? Un papyrus du seizième siècle avant notre ère contient déjà une fable du lion et de la souris à caractère allégorique et moral très net.

Quoi qu'il en soit, les fables ont constitué un ensemble très important et ont tenu une grande place dans les récits de l'Inde, de la Perse, des Arabes... Une version arabe tardive, dont le succès fut immense, porte le nom de Loqmân.

Les voici telles que les a rénovées la sultane Schahrazade sous le titre alléchant : *Histoire charmante des animaux et des Oiseaux*. Elle-même avait dû entendre de son père, avant d'entrer dans le harem du Sultan, la fable de l'Ane et du Bœuf et du Maître de labour, racontée par le vizir pour détourner sa fille du péril qu'elle veut affronter : « Prends garde, dit-il, qu'il ne t'arrive ce qui arriva à l'âne... » Prends garde ! Voilà bien une morale de fable ! Mais Schahrazade ne se montre nullement impressionnée. Elle en a bien d'autres dans son sac, et autrement brillantes, autrement poétiques et séduisantes pour l'esprit, et elle se réserve de les servir à point nommé au terrible Schahriar.

C'est ce qui advint notamment tout de suite après la longue histoire d'Amar-Al-Néman, quand elle propose « l'*Histoire charmante des Animaux et des Oiseaux* ». « Mais que peuvent dire les animaux et les oiseaux, s'écrie le naïf Schahriar ; et dans quelle langue parlent-ils ? »

« — En prose et en vers ! » déclare Schahrazade. « Jusqu'ici je n'ai entendu que les paroles humaines, riposte le Sultan, et je ne serai pas fâché de savoir ce que pensent les êtres qui ne sont pas compris par la plupart des fils d'Adam. »

Mais ce seront encore des paroles humaines que vont nous dire les animaux ingénus ou astucieux, sauvages ou apprivoisés, citadins ou campagnards, et dont la vaste

société est bien l'image de celle musulmane de l'époque...

Écoutez le conte de l'Oie, du Paon et de la Paonne : L'oie finit dans la marmite de l'homme pour avoir oublié ses devoirs envers Allah, ce qui détermine cette oraison du paon : « O fille de mon oncle, et toi, chevreuil pieux, élevons notre âme vers son maître! »

« Béni soit le juste, le Rétributeur, le Maître Souverain de la Puissance, l'Omniscient, le Très-Haut!

« Loué soit Celui qui a déployé les Cieux, les a arrondis et les a illuminés; Celui qui a étendu la terre et la robe de la terre de chaque côté des mers, et l'a ornée de sa beauté! »

Ce qui arrache des cris d'admiration au roi Schahriar : « Que cette prière est admirable et que ces animaux sont bien doués! »

Ce n'est pourtant pas sur cette conclusion que se porte le principal intérêt du récit, mais bien plutôt sur un tableau très saisissant de l'homme vu à sa place parmi les animaux et de la crainte qu'il inspire à la création toute entière. Seul, le lion se vante de s'attaquer à lui et promet de ramener la sécurité chez les animaux en tuant ce redoutable ennemi. Mais il s'en fait une telle idée qu'il ne le reconnaît pas quand il le rencontre. Ibn-Adam arrive en effet sous les traits d'un petit vieux à l'aspect d'homme chétif, l'air rusé, la peau ratinée, portant sur les épaules des ustensiles de menuisier et sur la tête huit grandes planches de bois. A cette vue, le jeune lion est très amusé par l'aspect de ce petit être drôle, et s'avança vers lui pour l'examiner de plus près. L'homme s'incline alors très humblement, se déclare lui-même opprimé par Ibn-Adam... Et qui donc es-tu ô toi le plus éloquent de tous les animaux que je connaisse, et le plus poli, bien que tu sois de beaucoup le plus laid d'entre eux tous! » L'homme déclare être de l'espèce des menuisiers et finit par persuader au roi des animaux qu'il lui faut une demeure solide et bien construite pour se défendre d'Ibn-Adam. Le lion se laisse prendre mesure; l'homme construit une cage avec ses

planches, décide le grand carnassier à y pénétrer, l'y enferme prisonnier, et le fait griller tout vivant ! Ainsi, du courage, de la force et de la beauté, triomphe le chétif et rusé Ibn-Adam, malgré sa laideur, sa lâcheté et sa faiblesse. Ce n'est pas ici *la raison du plus fort est toujours la meilleure* du fabuliste français, morale d'ailleurs facile à retrouver ça et là dans les contes arabes, mais quelle satire plus profonde de l'humanité. La fable orientale est parsemée de tableaux d'une grande finesse d'observation, d'une tendresse intelligente qui ne le cèdent en rien à ceux d'un Kipling.

*Le Conte de la Tortue et de l'Oiseau pêcheur* est une gentille apologie de l'Amitié ; la leçon nous y est donnée par la tortue *pleine de cœur, ô dure à la surface et si douce en dedans ! Car, en vérité, que serait la vie sans les amis et sans les causeries avec les amis et sans le rire et le chant avec les amis !*

*Le Conte du Loup et du Renard* met en présence la brutalité et la ruse. La ruse triomphe de la brutalité. Le renard, cheminant dans une vigne, aperçoit un trou qu'il reconnaît aisément pour un piège. Il n'a garde d'y tomber, mais il a résolu d'y attirer son ennemi le loup, non sans dénoncer en passant la malignité des hommes : « *Celui, se dit-il, qui marche sans regarder les trous qui sont sous ses pas, est appelé à y glisser ! D'ailleurs, mon expérience de tous les pièges qu'Ibn-Adam me dresse depuis le temps, doit me mettre sur mes gardes. Ainsi, par exemple, si je voyais une sorte d'effigie de renard dans une vigne, au lieu de m'approcher, je m'enfuirais à toutes jambes car ce serait sûrement un appât placé là par la perfidie d'Ibn-Adam !* » Et il retourne vers le loup en chantant : « *Féroce loup ! ta fosse est creusée !* » « *Je t'annonce, lui dit-il, une bonne nouvelle ! La vigne est belle aujourd'hui et tout est dans la joie car le propriétaire du vignoble est mort et il est étendu au milieu de son champ sous les branches qui le recouvrent !* » Le loup se précipite si bien qu'il dégringole de tout son poids dans le trou.

Le rusé compère savoure sa vengeance en renard et bon oriental qu'il est...

Voici enfin *le Conte du Corbeau et du Renard*. Les choses ne vont pas si vite que dans la Fontaine où l'habile renard flatte le corbeau et lui prend son fromage ! Le corbeau est ici bien plus difficile à tromper. Il n'est pas pour rien d'Orient. Trop vieux maintenant pour chasser, le renard lui offre son amitié : « *Et depuis quand, ô renard, cette amitié insolite ? Depuis quand la sincérité est-elle entrée dans ton cœur, alors qu'elle n'avait jamais été que sur le bout de ta langue ?... Et surtout, ô renard, pourrais-tu, puisque tu es si éloquent, me dire depuis quand ceux de ta race ont cessé d'être les mangeurs et ceux de ma race les mangés ? Allons ! Renard, ô père de la malice, remets tes belles sentences dans ta besace et dispense-moi de cette amitié qui n'a pas fait ses preuves !* »

Et le renard, en manière de preuve, raconte l'*Histoire de la Puce et de la Souris* : très jolie petite fable où l'amitié d'une puce permet à une souris d'acquérir une grande fortune. La morale un peu terre à terre : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » de notre fabuliste est ici bien dépassée. La Puce et la Souris font assaut d'élégance et de pensée, la poésie scelle leur amitié et les plus purs sentiments de reconnaissance sont sa conclusion.

Mais, si le renard en infère qu'un semblable pacte amical s'impose entre le corbeau et lui, l'oiseau malin ne s'y laisse nullement prendre. *Il riposte lui aussi par une fable de sa façon, pour lui montrer que tel qui croyait prendre est pris lui-même.*

En somme, au rebours de la fable française, le traître ne réussit pas du tout dans ses fallacieuses entreprises et la morale pourrait s'en déclarer plus justement satisfaite. Mais le récit arabe ne paraît guère rechercher un si mince but, malgré le dénouement assez fin :

« *Allons, vieux rusé, crois-moi, tourne ton dos au plus vite* ». Alors le renard comprit qu'il était désormais inutile

*d'essayer de duper une personne aussi avertie que l'était le Corbeau. Et, dans sa rage, il se mit à grincer si fort des mâchoires qu'il se cassa une grosse dent. Et le Corbeau, narquois, lui dit : « En vérité, je suis peiné que tu te sois cassé une dent à cause de mon refus ». Mais le Renard le regarda avec un respect sans bornes et lui dit : « Ce n'est point à cause de ton refus que je me suis cassé cette dent, mais bien à cause de la honte d'avoir trouvé plus malin que moi ! »*

Beaucoup plus belles encore sont les apparitions d'animaux dans les contes qui ne se présentent nullement comme des fables. La nature dans ce qu'elle a de plus poétique et les sentiments humains dans ce qu'ils ont de plus pur et de plus frais parlent alors par leur bouche et par leurs gestes. Les animaux sont toujours des êtres bons et sympathiques. Qu'il est majestueux « le lion à la vaste crinière, au cou redoutable, à la tête énorme comme un dôme, à la gueule plus large qu'une porte... » ; c'est en sauveur qu'il surgit soudain devant Délice-du-Monde à la recherche de sa bien-aimée dans *l'Histoire de Rose-dans-le-Calice*. Ce lion sensible à la douceur des paroles, verse des larmes en entendant les vers pathétiques de l'amant malheureux et effrayé, *il se met à lui lécher les pieds et les mains. Après quoi, il lui fit signe de le suivre et marcha devant lui.* C'est ainsi que Délice-du-Monde retrouve la trace de Rose-dans-le-Calice par l'amitié, le bon cœur, et la bienfaisance d'un lion.

Que ne va-t-il pas recueillir, un peu plus loin, de gentillesse, de sympathie et d'encouragements en écoutant les oiseaux du palais... *qui gazouillaient agréablement en bénissant le Créateur.* La tourterelle, le ramier, le rossignol, la pigeonne, chacun se met à chanter en le voyant, et cette dernière lui raconte même son propre malheur en roucoulant d'une façon plaintive : Un jour, elle a perdu elle aussi son ami capturé dans le filet d'un chasseur. « *Ah! qu'Allah protège les amants éperdus, torturés par les mêmes angoisses que les miennes!* »

Cette sorte de fraternité de tous les êtres, ces langages qui se pénètrent dans une communion universelle ; voilà qui est bien dans le génie du peuple des *Mille Nuits* et une *Nuit* de la sensible Schahrazade.

Par une heureuse disposition de sa nature, ce peuple donne toujours à ce qu'il dit où à ce qu'il fait une qualité humaine impérissable, discrète mais vive, pleine de retenue jusque dans les débordements mais qui touche le cœur et met en résonance les fibres du sentiment. Aussi la sécheresse est exceptionnelle dans les récits des *Mille Nuits*, même dans sa partie doctrinale, philosophique et morale.

*Le conte philosophique*, brillamment représenté dans cette guirlande de l'esprit, a donc cette particularité de n'être sentencieux, raisonnable, instructif, voué à la pensée et à la spéculation qu'en profondeur ; sa physiologie et son mouvement sont ceux de la vie dans la fleur de ses répercussions spontanées.

*La Parole de la vraie science de la vie* est un court tableau admirablement réglé, d'un art achevé et complet, d'une sobriété rigoureuse et riche. Son ordonnance impeccable, la perfection de son style, la savante économie de ses moyens tout est digne en ce morceau de nos meilleurs classiques.

*On raconte que dans une ville d'entre les villes où l'on enseignait toutes les sciences, commence Schahrazade, un jeune homme vivait qui était beau et studieux. Et bien que rien ne manquât à la félicité de sa vie, il était possédé du désir de toujours apprendre davantage. Or, un jour, il lui fut révélé, grâce au récit d'un marchand voyageur, qu'il existait, dans un pays fort éloigné, un savant qui était l'homme le plus saint de l'Islam et qui possédait à lui seul autant de science, de sagesse et de vertu que tous les savants réunis du siècle...*

Ce jeune homme beau, comblé, déjà cultivé, n'hésite

donc pas à quitter sa demeure, ses amis et sa ville pour acquérir au loin un peu plus de sagesse. Ce noble désir le mène auprès d'un *savant* qui habitait à plus de quarante jours de marche, et qui *malgré sa renommée, exerçait simplement le métier de forgeron*.

Les gens de métier et les artisans ne sont pas ici de vils manuels, frustes et mal dégrossis. Ce sont au contraire des artistes à leur manière, honorés selon leur capacité personnelle, participant à la civilisation de leur temps et pouvant s'élever très haut dans la culture de leur propre pensée.

Sans doute l'allusion symbolique n'est-elle pas non plus absente, car ce forgeron fait sortir de son enclume mieux qu'un métal travaillé : il forge aussi les âmes, et c'est précisément ce qu'il va tenter avec son nouvel élève.

Et le forgeron qui était un homme d'âge, au visage marqué par la bénédiction, lui demanda : « Que désires-tu, mon fils ? » Il répondit : « Apprendre la science ! » Et le forgeron, pour toute réponse, lui mit entre les mains la corde du soufflet de forge et lui dit de tirer ». Il tira pendant plusieurs années. « Et le disciple, un jour, bien timidement, se hasarda à ouvrir la bouche et dit : « Maître ! » Et le forgeron s'arrêta dans son travail. Et tous les disciples à la limite de l'anxiété firent de même. Et, dans le silence de la forge, il se tourna vers le jeune homme, et lui demanda : « Que veux-tu ? » Il dit : « La Science ! » Et le forgeron dit : « Tire la corde ! » Des années s'écoulèrent encore, remplies par le même travail, sans paroles. Mais si quelqu'un d'entre les disciples avait besoin d'être éclairé sur une question, il lui était loisible d'écrire la demande et de la présenter au maître. Si la demande valait la peine, le soir il trouvait la réponse du maître écrite en caractères d'or sur le mur de sa cellule. Enfin, le vieux forgeron s'approcha un jour du jeune homme, lui toucha l'épaule et lui dit : « Mon fils, tu peux retourner vers ton pays et vers ta demeure, avec toute la science du monde et de la vie dans ton cœur. Car tout cela tu l'as

acquis en acquérant la vertu de patience! » Et il lui donna le baiser de paix. Le disciple s'en retourna illuminé dans son pays; et il vit clair dans la vie ».

« O Schahrazade, s'écrie alors le roi Schahriar, que cette parabole est admirable! Et comme elle me donne à réfléchir!... »

Élévation morale d'un Sénèque oriental, moins dogmatique et plus humain. Notre philosophe arabe ne cesse pas d'être un artisan; de là, il tire sa qualité et la science dont il parle ne se détache pas de sèves terrestres...

C'est encore de la philosophie stoïcienne que pourrait venir en droite ligne cette réponse qui stupéfie le Sultan, dans *Saladin et son vizir*, par quoi débute les *Sciences de la Générosité* et du *Savoir-vivre*. Saladin, étonné de la force de caractère du vizir dans une affaire bien alléchante où ce dernier n'a garde de se laisser prendre, lui demande: « Peux-tu nous dire, ô père de la sagesse, comment tu fais pour avoir tant de pouvoir sur toi-même? » Et le vizir répond: « Je ne laisse jamais mes passions arriver au seuil de ma volonté ».

La réflexion philosophique sur la condition humaine, sur l'imperfection de l'homme à apprécier les éléments de son bonheur, sur son injustice envers le destin, même au sein de l'opulence et des grâces du pouvoir, trouve un développement magnifique dans *les Deux vies du Sultan Mahmoud*. Un souffle de sévérité biblique passe d'abord dans ce début où transparait la vanité de la puissance, l'inconsistance des honneurs et des biens de ce monde:

*Il m'est revenu, ô Roi fortuné, que le sultan Mahmoud qui fut un des plus sages et des plus glorieux d'entre les sultans d'Égypte, s'asseyait souvent seul dans son palais, en proie à des accès de tristesse sans cause, durant lesquels le monde entier noircissait devant son visage. Et pourtant rien ne lui manquait des choses qui eussent fait le bonheur des créatures; car Allah lui avait, sans compter, octroyé la santé, la jeunesse, la puissance et la gloire, et lui avait donné,*

comme capitale de son empire, la ville la plus délicieuse de l'univers, où il avait, pour se réjouir, l'âme et les sens, l'aspect de la beauté de la terre, de la beauté du ciel, et de la beauté des femmes dorées comme les eaux du Nil. Mais tout cela s'effaçait à ses yeux durant ses royales tristesses ; et il enviait alors le sort des fellahs courbés sur les sillons de la terre et celui des nomades perdus dans les déserts sans eau. Un jour qu'il était triste ainsi, songeant, la tête entre ses deux mains, un vieux cheikh étranger pénétra jusqu'à lui et lui dit : « Je suis envoyé vers toi par mes frères, les santons de l'extrême occident. Je viens te rendre conscient des bienfaits du Rétributeur sur ta tête. » Joignant l'acte à la parole, le vieillard fit ouvrir aussitôt par le sultan une des quatre fenêtres de la salle du trône. Spectacle effrayant : une immense armée en marche se précipitait vers le palais en poussant de terribles clameurs de guerre et de mort ; elle venait détrôner le sultan. Mahmoud terrifié s'écria : « Il n'y a de Dieu qu'Allah ! Voici l'heure de ma destinée ! » Mais le cheikh refermant la fenêtre pour la rouvrir instantanément, montra que la vision avait disparu et que le calme parfait régnait sur la ville. Conduisant alors le sultan à la seconde fenêtre, il la lui fit ouvrir de la même façon : Autre spectacle encore plus effroyable ; la ville entière, avec ses quatre cents minarets, n'était plus qu'un brasier ; un vent sauvage poussait les flammes vers le palais qui allait devenir leur proie dans un instant. Et Mahmoud à la limite de la douleur pleura sur sa ville et sur lui-même... Mais la fenêtre fermée, puis rouverte, rassura de nouveau complètement le sultan.

Avec la troisième fenêtre, qui donnait sur le Nil, ce fut une inondation torrentielle causée par le débordement du fleuve qui vint battre avec furie contre les murailles du palais, emportant tout sur son passage, et le palais lui-même qui commençait de s'affaisser. La quatrième fenêtre enfin montra aux yeux du sultan un affreux désert brûlé par un soleil inexorable, servant de refuge aux hyènes,

chacals, serpents et autres bêtes malfaisantes. Et Mahmoud ne savait s'il dormait, s'il veillait ou s'il n'était point sous la puissance de quelque sortilège ou hallucination.

Mais le cheikh, sans le laisser se calmer de toutes les violentes sensations qu'il venait d'éprouver, le mena auprès d'un petit bassin qui rafraîchissait la salle de son murmure d'eau. Et lui dit : « Penche-toi sur le bassin et regarde ! » Autre vision angoissante : Toute une vie de misère où, devenu simple fellah, Mahmoud, astreint aux plus durs travaux, ployait sous le faix des fardeaux, mal nourri, dormant la nuit sur le sol d'une étable, le jour traînant la charrue, traité à coups de bâton, d'aiguillon et d'injures, obligé enfin d'accepter pour femme une horrible vieille d'une laideur et d'une grossièreté épouvantable...

Quand il sortit de ce cauchemar affreux, le sultan Mahmoud se retrouvant au milieu de ses richesses, de son vizir, de ses favorites, se frottant les yeux pour savoir s'il était bien vrai qu'il soit le sultan, finit par s'écrier : « Hé ! par Allah ! qu'il est bon de se retrouver sultan après ces tribulations ! » Et le vieux cheikh de lui redire : « Sultan Mahmoud, je suis venu vers toi, envoyé par mes frères les santons de l'extrême occident, pour te rendre conscient des bienfaits du Rétributeur sur ta tête ! » Puis il disparut.

Mahmoud comprit la leçon de son Seigneur... Et il tomba à genoux en fondant en larmes. Et depuis il chassa toute tristesse de son cœur. Et, vivant dans le bonheur, il répandit le bonheur autour de lui.

N'y a-t-il pas plus d'éloquence dans un tel récit que dans un long traité de morale ?

*Farizade au sourire de rose*, un des joyaux du Livre, commence sous la forme d'un conte de fée en tous points charmant. Rien n'y manque ; ni la fraîcheur de l'idylle, ni la pureté des sentiments, ni la limpidité des âmes, ni la singularité des événements, ni la présence secrète de bonnes ou mauvaises entremises ; et l'on s'avance à tra-

vers une symbolique gracieuse et forte qui s'épanouit à la fin d'une éclatante façon. Nous nous trouvons insensiblement en pleine métaphysique, non par l'aridité des raisons, mais par le sortilège des sentiments, des nobles soucis qui agitent les personnages et des images splendides qui les accompagnent.

Il existe de belles choses à posséder pour les âmes : meilleures que les biens ordinaires, supérieures au savoir, plus enivrantes que les spectacles coutumiers, ce sont les sublimes harmonies de la Parole divine et du chant céleste, et la vertu magique de l'Eau couleur d'or qui étanche les soifs angéliques. Voilà ce que veut conquérir Farizade. La montagne est escarpée, le chemin rempli d'embûches. les passes ardues et difficiles pour y arriver. Surtout, qu'elle n'écoute pas, comme l'ont fait tant d'autres, les voix mauvaises tour à tour raillantes, enjôleuses, menaçantes ou injurieuses qui ne manqueront pas de l'assaillir. Qu'elle aille droit son chemin sans détourner la tête. Si, résistant à l'appel de ces *voix de l'Invisible* qui sont *des milliers et des milliers*, elle arrive au sommet, elle y trouvera l'Oiseau-Parleur, celui de la divine parole ; auprès de lui, l'arbre chanteur, celui de la Céleste harmonie, sortant d'un rocher de turquoise, l'eau couleur d'or qui rend la vie aux âmes. Et Farizade a triomphé ! *Et elle monta sans arrêt malgré qu'elle fût délicate et que ses pieds n'eussent jamais foulé que le sable fin des allées. Et elle parvint sans faillir sur le sommet de la montagne.* L'oiseau l'accueille par un hymne de soumission ; l'arbre en exhalant son chant merveilleux, *car ni la brise dans les jardins de Perse, ni les luths indiens, ni les harpes de Syrie, ni les guitares d'Égypte, n'avaient rendu une harmonie comparable au concert des mille invisibles bouches qui étaient dans les feuilles de l'Arbre musicien.* L'Eau d'or, transparente et fraîche, coule pour elle dans une urne de cristal...

Tout cela ! Mais quel palladium a sauvegardé Farizade sur cette voie terrible où ses deux frères avaient déjà

succombé, après tant d'autres, aux appels irrésistibles de *ceux de l'Invisible*? Nul autre soutien que celui de son propre Amour, ce pur amour fraternel qui la lance à la suite de ses frères pour les rejoindre et les délivrer. Car le vieillard gardien de la route, qu'elle a rencontré à l'entrée du périlleux territoire, se laisse émouvoir par son appel. « *O saint homme, écoute la prière d'une sœur aimante et indique-moi les moyens de les délivrer de l'enchanteur!* » Et le vieux cheikh répondit : « *O Farizade, fille de roi, puisque tu n'exposes ton âme qu'à cause de l'amour de tes frères et non parce que tu es poussée par le désir de conquérir l'impossible, l'impossible sera ton esclave* ». Et il lui remet son talisman » : « *Avec ce léger flocon de laine, ô Farizade, tu vaincras tous ceux de l'Invisible* ». Et, divisant le flocon en deux parts, il lui en met un morceau dans chaque oreille.

Farizade revient victorieuse, délivrant ses frères sur le bord du chemin où l'ensorcellement les avait changés en pierre, et Bulbul, l'Oiseau-parleur, lui dit : « *Le vieillard, ô Farizade, a donné à la fille des hommes l'enseignement du flocon de laine qui triomphe des voix importunes qui troublent l'âme intérieure et l'empêchent de parvenir aux sommets. Et désormais les maux qui affligent la plupart des hommes n'auront guère de prise sur ton âme. Car tu sauras ne plus prêter ton âme aux événements extérieurs qui n'existent qu'à cause de ce prêt. Et tu as appris à connaître la sérénité qui est la mère de tous les bonheurs!* » Pure conception d'idéalisme à laquelle n'ont pas ajouté grand'chose les Leibnitz ou les Berkeley...

C'est une note plus austère et plus désabusée que nous propose enfin, dans des sentences dignes d'un Ecclésiaste impitoyable, *l'Histoire prodigieuse de la ville d'Airain*.

Une ville endormie depuis des siècles par un maléfice de magicien, proclame le néant des choses humaines, non seulement par son spectacle d'immobilité et de silence, mais encore par les inscriptions gravées sur les murs pour l'enseignement des peuples.

D'audacieux émissaires d'un puissant roi pénètrent dans la vaste nécropole et sont arrêtés par un premier avertissement étalé sur la grande muraille où s'ouvrait la porte principale en ébène massif lamé d'or, en caractères ioniens, et bien fait pour les émouvoir profondément.

*Entre ici pour apprendre l'histoire de ceux qui furent les dominateurs.*

*Ils passèrent. Ils eurent à peine le temps de se reposer à l'ombre de mes tours.*

*Ils furent dispersés comme des ombres par la mort. Ils furent dissipés comme la paille au vent par la mort ».*

Et plus loin :

*Apprends, voyageur qui parcoures ces lieux, à ne point t'enorgueillir des apparences. Leur éclat est trompeur. Je possédais d'immenses trésors ; et sous ma domination se courbaient les peuples et les rois depuis l'Orient jusqu'aux extrêmes limites de l'Occident.*

*Et je croyais éternelle ma puissance, et assise pour les siècles la durée de ma vie, quand soudain la voix se fit entendre qui m'annonçait les irrévocables décrets de Celui qui ne meurt pas... »*

Et plus loin :

*« O fils des hommes ! Que tes calculs sont vains ! La mort est proche. Ne compte pas sur l'avenir. Il est un Maître qui disperse les nations et les armées, et de leur palais aux vastes magnificences précipite les rois dans l'étroite demeure des tombeaux. Et leur âme réveillée dans l'égalité de la terre les voit réduits en amas de cendre et de poussière ».*

On croit entendre résonner dans son cœur un grondement Pascalien, une terrible voix biblique solennisée par Bossuet...

Mais rien ne dépasse en grandeur morale les préceptes et les exemples des *Paroles sur les trois portes* que l'on trouve dans *l'Histoire du Roi Omar Al-Néman*. Ils constituent un sublime livre de la voie, en trois parties : l'Art de vivre, la culture de l'Esprit, l'Art d'être vertueux ;

sorte de bréviaire spirituel, valable pour tous les hommes à quelque pays et à quelque temps qu'ils appartiennent. Les paroles de la seconde porte notamment — la Porte de la Perfection — peuvent souvent être mises en parallèle avec les plus beaux récits évangéliques.

Que d'esprit civilisé, de pure sagesse, de religiosité véritable, de sentiment vrai de la justice humaine, en même temps que de bonhomie et de sainte simplicité, dans ce petit récit tiré des faits et gestes du Khalifat Omar Ibn-Al-Khattâb, noble figure de l'Islam dont nous avons déjà rapporté quelques traits :

*On raconte que le Khalifat Omar sortit une fois se promener la nuit, accompagne du vénérable Abou-Zeid. Et il vit au loin un feu qui flambait et il s'en approcha, croyant sa présence utile. Et il vit une pauvre femme qui allumait un feu de bois sous une marmite, et elle avait à ses côtés deux petits enfants chétifs qui gémissaient lamentablement. Et Omar dit : « La paix soit sur toi, ô femme ! Que fais-tu donc là, seule dans la nuit et le froid ? » Elle répondit : « Seigneur, je fais chauffer un peu d'eau pour la donner à mes enfants qui meurent de faim et de froid. Mais, un jour, Allah demandera compte au Khalifat Omar de la misère où nous sommes réduits ». Et le Khalifat, qui était déguisé, fut ému extrêmement et lui dit : « Mais crois-tu, ô femme, qu'Omar connaisse ta misère, s'il ne la soulage pas ? » Elle répondit : « Pourquoi donc Omar est-il le Khalifat, s'il ignore ainsi la misère de son peuple et de chacun de ses sujets ? » Alors le Khalifat se tut et dit à Abou-Zeid : « Vite ! allons-nous-en ».*

*Et il marcha très vite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'intendance de sa maison ; et il entra dans le magasin de l'intendance, et il tira un sac de farine d'entre les sacs de farine et aussi une jarre remplie de graisse de mouton et il dit à Abou-Zeid : « Aide-moi à les charger sur mon dos ». Mais Abou-Zeid se récria : « Laisse-moi les porter moi-même sur mon dos, ô émir des Croyants ! » Il répondit avec calme :*

« *Mais serait-ce donc toi aussi, Abou-Zeid, qui porterais le fardeau de mes péchés au jour de la Résurrection?* » Et il obligea Abou-Zeid à lui mettre sur le dos le sac de farine et le vase de graisse de mouton. Et le Khalifat marcha vite, ainsi chargé, jusqu'à ce qu'il fût parvenu auprès de la pauvre femme. Et il prit de la farine et il prit de la graisse et les mit dans la marmite sur le feu, et, de ses propres mains, il prépara cette nourriture, et il se pencha lui-même sur le feu pour souffler dessus. Et lorsque cette nourriture fut prête, Omar l'offrit à la femme et aux petits enfants qui en mangèrent jusqu'à satiété au fur et à mesure qu'Omar la leur refroidissait de son souffle. Alors Omar leur laissa le sac de farine et la jarre de graisse, et s'en alla en disant à Abou-Zeid : « *O Abou-Zeid, maintenant que j'ai vu ce feu, sa lumière m'a éclairé!* »

Des épisodes comme celui-là atteignent au sublime... Que de grandeur simple, à laquelle notre morale ni nos religions ne pourraient rien ajouter.

Le *conte religieux*, sans être très fréquent, est loin d'être absent dans nos histoires arabes. D'abord toute l'existence des Arabes est religieuse à vrai dire, puisque la religion est foncièrement mêlée à la moindre pensée et aux moindres actes du monde musulman.

Or voici, dans une courte historiette, *le Berger et l'Adolescente* (tome IV), une réplique de la *Tentation de Saint Antoine* à caractère nettement religieux, mais, il faut le dire, assez peu islamique, bien qu'il s'agisse d'une épreuve envoyée par Allah Très Haut à un berger vivant en ermite dans une montagne d'entre les montagnes des pays musulmans, et doué d'une grande sagesse et d'une foi ardente. Le Créateur enjoint à l'un de ses anges de se déguiser en adolescente et de ne rien épargner pour induire en tentation le saint berger. Une jeune fille, souriante et fine, aux grands yeux blancs et noirs, apparaît donc soudain dans la grotte du berger. *Et du coup la grotte en fut par-*

fumée et le berger sentit sa vieille chair frissonner. Mais il fronça les sourcils et se renfrogna dans son coin en disant à l'intruse : *Que viens-tu faire ici, ô femme que je ne connais pas? Je ne t'ai point appelée et n'ai nullement besoin de toi!* — *Homme, regarde-moi, répondit l'adolescente, je ne suis point femme mais vierge encore et je viens m'offrir à toi pour mon plaisir et pour ce qui m'est revenu de ta vertu ancienne déjà. Mais le vieillard s'écria : O tentatrice de l'enfer, éloigne-toi! Et laisse-moi m'anéantir dans l'adoration de Celui qui ne meurt pas... Mais l'adolescente fit mouvoir lentement la souplesse de sa taille et soupira : Je t'apporte une âme soumise et un corps sur le point de fondre de désir. Vois si ma gorge n'est pas plus blanche que le lait de tes brebis, si ma nudité n'est pas plus fraîche que l'eau de rocher. Mes hanches sont tièdes et glissantes. Et mes petits seins qui se gonflent déjà, si seulement d'un doigt léger tu les frôlais, ils frémissaient. Viens! mes lèvres se fondront dans ta bouche... Mais le vieillard s'écria : Recule, ô démon! ou je vais te chasser avec ce bâton noueux... Le parfum de la prière est le seul qui ne s'en aille pas. Hors d'ici! Séductrice! Et il la repoussa de ses deux bras. Alors la jeune fille se dévêtit entièrement et se tint droite et nue dans les flots de ses cheveux. Et l'appel de son silence, dans cette solitude de grotte, était plus terrible que tous les cris du délire... Alors le berger, pour ne plus voir ce lys vivant, se couvrit la tête de son manteau, et résista si bien, en criant : « Ta beauté est menteuse. Car à celui qui sait prier apparaît une beauté invisible à ceux qui te regardent! » que l'adolescente bat en retraite. L'ange-enfant s'envola dans le bruissement de ses ailes. De tous les points de la montagne, vers le berger accoururent les animaux sauvages qui baisèrent la terre entre ses mains pour lui demander sa bénédiction.*

Sans doute l'histoire est-elle d'inspiration plus ou moins nazaréenne, mais les personnages sont foncièrement arabes par leur ingénuité, leur manière peu compliquée de penser et d'agir, leur nature droite et entière...

Des passages à caractère moral se trouvent çà et là dans ces histoires où les actions humaines sont dessinées par la justice d'Allah, mais on ne peut en citer beaucoup qui puissent se qualifier de *conte moral*. Souvent la vertu est généreusement récompensée après avoir été cruellement méconnue. Certains actes ou certaines attitudes ne manquent pas de grandeur. Il est beau ce Khalifat, de *l'Histoire de Ghanem, l'esclave d'amour*, qui, apprenant son erreur à l'égard de Ghanem injustement frappé par lui, n'hésite pas, *épanoui d'âme et de visage*, à faire réparation immédiate. « *Je te prie, dit-il, de libérer ma conscience de l'injustice commise à ton égard!* » Et Ghanem, gravement, prononce la libération.

En revanche, que d'histoires où la drôlerie du sujet et l'ingéniosité des êtres déterminent l'absolution totale!

Il sera piquant de citer ici, en contraste, une sorte de conte moral à rebours, humoristique certainement : *l'Histoire du Jeune homme mou*.

Abou-Môhammad, *le garçon le plus mou et le plus paresseux qui pût se rencontrer sur la face de la terre*, raconte sur lui-même. « *Si grands étaient ma mollesse et ma paresse que, si j'étais couché par terre et que le soleil tombât de tous ses feux sur mon crâne nu, en plein midi, je n'avais pas le courage de changer de place pour me mettre à l'ombre, et je me laissais cuire comme une colocase, plutôt que de remuer une jambe ou un bras* ». Et, malgré les objurgations de sa mère qui était veuve, il ne put se résoudre à aucun travail. Et Allah lui écrivit la fortune ! Avec une pièce de cinq drachmes d'argent, fruit de tout le labeur de sa mère, et qu'il confia à un marchand allant en Chine pour lui rapporter de la marchandise, il se vit attribuer au retour du marchand, un singe extraordinaire qui s'était fait pêcheur de perles pendant la traversée et qui lui rapportait le produit de sa pêche merveilleuse.

Ainsi devint-il richissime.

Et le *jeune homme mou* de conclure : « *Tu vois, ô ma mère,*

*qui de nous deux avait raison? Tu as torturé ma vie en me disant : travaille! Et moi je te disais : celui qui m'a créé me fera vivre! »*

Le plus édifiant, c'est qu'à partir de ce moment, le nouveau riche abandonne mollesse et fainéantise, courant au souk tous les jours à la recherche d'acquéreurs pour ses perles, inaugurant une existence d'activité inconnue de lui jusqu'ici. Et comme la morale est claire !

*« Tout cela, dit-il en conclusion, pour avoir dans ma jeunesse mis ma confiance dans la générosité sans bornes du Rétributeur, qui ne laisse jamais ses croyants dans le besoin! »*

Y a-t-il là une vérité dernière sur l'âme islamique ?

\*  
\*  
\*

Maintenant, a-t-il été téméraire, l'Enchanteur qui, dotant notre Occident de ce trésor du Monde oriental, s'écriait :

*« Je puis promettre, sans crainte de mentir, que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu'ait jamais allumée sur la neige du papier le fragile outil du conteur ».*

Aux féeriques tableaux de la musulmane Schahrazade, il a ajouté les magies de son verbe. Les couleurs de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les meilleurs fruits de son intelligence et de son art, tout cela concourt à la parfaite unité de cette pièce à grand spectacle dont l'intérêt et dont l'éclat ne s'épuisent jamais.

## CHAPITRE VIII

### POÉSIE ORIENTALE

Vérité orientale, faudrait-il dire en tête de ce chapitre. Car nulle part au monde vérité et poésie ne se sont mieux rapprochées.

Ce ne sont pas les aèdes qui créent le lyrisme d'un peuple. Ils en réalisent l'expression, ils l'exaltent, ils le font jaillir comme l'étincelle de la pierre. Avant les êtres-poètes, il existe des peuples-poètes. *La poésie a ses territoires d'élection*. Le barde, compagnon du héros, est une voix d'entre les voix de la terre, magnifiée, épanouie et sublimée ; mais toutes les autres sont là pour soutenir le chœur et authentifier la naissance.

D'aucuns prennent la poésie pour une manière d'écrire, un *Art de faire des vers*, une occupation rhétoricienne. Que nous sommes loin de cette disgrâce ici. La poésie de l'Orient est bien plutôt un état d'âme, une façon de sentir, de penser, d'agir, de savourer ou de souffrir, au fil des jours, commune à tous, mais exprimée en belles cadences musicales ou parlées, ou chantées...

« Poésie et vérité », écrivait Goethe en tête d'un livre, celui de sa propre histoire, où des souvenirs d'une jeunesse avidement tournée vers les réalités et la connaissance alternent avec ceux de la rêverie, du sentiment et précocement de l'amour. De tout cela, chevauchent

sans cesse, les unes sur les autres, les images, tantôt s'attirant, tantôt se rejetant, parfois se liant entr'elles à la manière des deux faces d'une médaille, inséparables et pourtant distinctes.

Où la vérité ? Où la poésie ? se demande le biographe, songeant sur lui-même. Question qui n'a jamais sa raison d'être dans le monde des *Mille Nuits* et une *Nuit*.

Là, la poésie est de partout et de toujours. Aucun peuple n'a mieux réalisé ce mélange. A chaque instant, tout est vie et tout, à la fois, est poésie.

L'expression passionnée des sentiments individuels ou collectifs fait en effet partie intégrante de la pensée et de la conscience orientales ; et, puisque la « réalité » est en définitive une manière de voir commune à une certaine humanité, leur réalité à elles ne saurait se séparer de la lumière et des couleurs qu'elles y mettent.

Dans cette société, l'accord s'est réalisé de telle sorte que la poésie puisse demeurer la substance la plus universelle, la plus riche, la plus sûre et le refuge de tous.

Et de fait, ce ne sont pas seulement les gens cultivés mais ceux de la plus humble condition — un portefaix, un ânier, un esclave, une femme vendue à l'encan — qui, au cours des « Mille Nuits » se tirent d'un pas difficile, se concilient leur Sultan et maître, séduisent un passant qui va devenir un ami, uniquement par la jolie récitation d'un poème approprié à l'événement ou à la situation.

Même dans les circonstances critiques, aussi graves que celles de la *colère rouge* du Sultan, par exemple, dont on peut redouter les pires décisions, il suffit d'une belle strophe au rythme ensorceleur pour arrêter net la violence de la foudre prête à tomber et transformer la fureur en clémence. Prestige de la poésie ! Ne voyons-nous pas Schariar lui-même, si dur à entraîner, ne se trouver vraiment attendri qu'après avoir entendu les poèmes de la « *Jouvencelle, chef-d'œuvre des Cœurs* », vers la 937<sup>e</sup> nuit...

C'est alors seulement qu'il pense en son âme . « *Par Allah ! cette fille de mon vizir a été pour moi une bénédiction insigne !* »

*Il se sentit dans un état d'exaltation qu'il n'avait jamais éprouvé jusque-là, tellement qu'il ne put s'empêcher de serrer soudain Schahrazade contre son cœur et de lui dire : Bénies soient les filles qui te ressemblent ! Cette histoire m'a ému à l'extrême par ce qu'elle contient de chants, de fleurs et d'oiseaux, et par le grand enseignement dont ces poèmes m'ont enrichi...*

Déjà Schahrazade n'avait pas manqué de lui citer, chemin faisant, des exemples singulièrement suggestifs à cet égard :

*Il est raconté, dans les annales des savants et les livres du passé, que l'émir des Croyants Al Môtazid Bi'llah, seizième Khalifat de la maison d'Abbas, petit-fils d'Al Môtawakhil, petit-fils de Haroun Al Rachid, était un prince doué d'une âme haute, d'un cœur intrépide et de sentiments élevés, plein de charme et d'élégance, de noblesse et de grâce, de bravoure et de vaillance, de majesté et d'intelligence, égalant les lions pour la force et le courage, et, avec cela, d'un génie si affiné qu'il était considéré comme le plus grand poète de son temps.*

Le plus grand poète de son temps : voilà le couronnement du plus glorieux portrait du meilleur des princes !

Dans un court récit intitulé « *La naissance de l'Esprit* », la conteuse avait dit : « *Car c'est une chose notoire que lorsqu'Allah distribua ses dons aux humains, il mit dans chaque terre les qualités et les défauts qui devaient s'y transmettre à tous ceux qui y naîtraient. C'est ainsi qu'il accorda l'esprit et la finesse aux habitants du Caire, l'amour de la poésie à nos pères arabes...* »

Dans un autre conte, une jeune princesse, captive d'un brutal et grossier bédouin, voleur de femmes, soupire sur un beau rythme, en sa langue, des vers plaintifs et attendrissants dont le refrain était :

« Oh ! qui pourrait aller vers la demeure chérie où j'habitais et faire parvenir mes larmes à leur destinataire ! »

A ces vers admirablement rythmés, ajoute Schahrazade, le bédouin qui adorait d'instinct la poésie fut touché de pitié pour la belle malheureuse et il s'approcha d'elle et lui essuya les larmes, et lui donna à manger une galette d'orge et lui dit...

Dans le même conte (*Histoire du roi Omar Al Néman*) le frère et la sœur séparés par les vicissitudes du sort ne se retrouvent que grâce à la poésie et cet épisode est d'une grande beauté. Tous deux faisaient partie, sans le savoir, d'une même caravane de Damas à Baghdad. Et l'on marcha encore durant cinq nuits ; puis on continua le voyage jusqu'à ce qu'on ne fût plus qu'à quelque distance de la ville de Baghdad, ce dont on jugea à la brise qui en venait et qui ne pouvait venir que de la seule Baghdad.

Lorsque Daoul'makân eut senti cette brise de son pays, les bouffées emplirent sa poitrine du souvenir de sa sœur Nozhatou, de son père et de sa mère, et il pensa aussitôt à l'absence de sa sœur et à la douleur de ses parents le voyant revenir sans Nozhatou ; et il pleura et se sentit oppressé extrêmement et récita ces strophes :

« *Objet que j'aime ! Ne pourrai-je jamais de toi me rapprocher ? Objet que j'aime ! Et ce silence sera-t-il toujours triomphant ?*

« *Ah ! qu'elles sont courtes les heures de l'union et leurs délices ! Ah ! qu'ils sont longs les jours de l'absence !*

« *Viens et prends-moi par la main. Voici que mon corps a fondu de toute l'ardeur de mon désir.*

« *Viens, et ne me dis pas d'oublier. Par Allah ! Ne me dis pas de me consoler. Ma seule consolation serait de te sentir dans mes bras.*

Et comme en ce moment, Nôzhatou, de son côté, étendue sous la tente, ne pouvait dormir, toute à la pensée des absents, et qu'elle rêvait tristement, les larmes aux

yeux, elle entendit non loin de la tente la voix qui chantait si passionnément dans la nuit.

Et elle se dressa, anxieuse et appela l'eunuque qui dormait à l'entrée de la tente et lui dit : « *Cours vite chercher l'homme qui vient de chanter ces vers et amène-le-moi ici.* »

D'abord, il ne le trouve pas et vient dire à sa maîtresse : « *C'est un nomade qui est déjà loin sur son chameau.* »

Mais, peu de temps après, *Daoul'makân* ne put se retenir davantage, et, comme la brise au dessus d'eux chantait dans les palmes, de toute sa voix, il clama :

« *O temps! Où sont les jours où nous étions les favoris du destin, où nous étions réunis dans la demeure, dans la plus adorable patrie ?*

« *O temps!... mais que tout cela est passé. Car nous eûmes des jours pleins de rire et des nuits pleines de sourires.*

« *Ah! où sont les jours où s'épanouissait Daoul'makân, à côté d'une fleur nommée Nôzhatou'zamân ?* »...

Et il poussa trois grands cris et tomba évanoui.

Nôzhatou, lorsqu'elle eut entendu ces vers où étaient cités son nom et le nom de son frère, se hâta d'appeler l'eunuque une seconde fois pour l'envoyer à la recherche du chanteur.

Mais l'eunuque ne trouva encore pas le chanteur...

« *Sur ces entrefaites, Daoul'makân revint de son évanouissement ; et il vit, au-dessus de sa tête, la lune au fond du ciel. Et de son âme se leva la brise enchanteresse des évocations lointaines ; et en son cœur chanta la voix d'innombrables oiseaux et des flûtes invisibles de l'esprit. Et il fut pris de l'irrésistible désir d'exhaler en chants les intimes postulations qui le faisaient comme s'envoler... « Que vas-tu faire mon enfant?... — Réciter quelques vers admirables qui me calmeraient le cœur!... Quel est l'homme qui osera m'empêcher de me chanter à moi-même les poèmes qui me plaisent? Je veux chanter tous les vers que j'aime, et il arrivera ce qui arrivera!... Il faut absolument que je chante! »*

Et Daoul'makân chante une troisième fois ces strophes :  
 « *Ils m'ont dit : « Comme tu es changé ! » Je leur dis :  
 « Vous ne savez pas ! » Ils m'ont dit : « C'est l'amour ! » Et  
 je leur dis : « Je ne veux plus de l'amour, ni de la coupe de  
 l'amour, ni des tristesses de l'amour ».*

« *Ah ! Je ne veux plus que des choses subtiles qui calment  
 et soient un baume à mon cœur torturé ».*

Alors seulement, l'eunuque réussit à surprendre le  
 chanteur sur le fait et à l'amener auprès de la tente de la  
 jeune princesse.

« *Fais-le asseoir tout près de la tente et prie-le de nous  
 chanter encore un peu de ses vers pour que je les entende de  
 près »*, dit-elle à l'eunuque. « *Mais déjà Daoul'makân,  
 assis non loin de la tente, appuyait sa joue sur sa main ; et,  
 comme la lune éclairait les gens endormis et les bêtes, sa voix  
 fusa dans le silence. Et lorsqu'il eut fini de chanter un poème  
 sublime, Nôzhatou, qui l'avait écouté en extase, ne put  
 plus se retenir, et, soulevant fièvreusement la portière de la  
 tente, elle poussa un grand cri, et s'élança au dehors, les bras  
 tendus, en s'écriant : « O mon frère ! O Daoul'makân ! »...*

Au comble du bonheur, elle récite ces strophes :

« *Tu avais juré, ô destin, que mes peines ne passeraient  
 jamais. Et voici que je t'ai forcé à violer le serment.*

« *Car mon bonheur est complet et l'ami est à mes côtés.  
 Et toi-même, ô destin, tu seras l'esclave qui, relevant les  
 pans de sa robe, nous servira... »*

Et Daoul'makân, tenant sa sœur contre sa poitrine,  
 les larmes de joie débordant ses paupières, répond :

« *Le bonheur en moi a pénétré, et sa violence est telle que  
 les pleurs jaillissent de mes yeux.*

« *O mes yeux ! Vous avez pris l'habitude des larmes ; vous  
 pleuriez hier de chagrin et pleurez aujourd'hui de bonheur ».*

Cette scène, empreinte de la plus émouvante poésie,  
 donne une parfaite idée de l'âme arabe. La finesse du  
 sentiment se rehausse des ressources de l'esprit, quelle  
 que soit la violence des émotions.

On pourrait multiplier les exemples de cette toute puissance imaginative dans les idées et dans le style qui soulève les cœurs, magnifie les sentiments, en leur donne un piment sans lequel l'existence serait, pour ces populations, la plus terne des aventures. En tous cas, le prestige de ces transports d'éloquence embrasée, pathétique ou subtile, est immense sur elles.

Ici c'est un simple eunuque nègre, préposé à la garde d'un jeune enfant, qui ne finit par lui céder qu'après récitation de vers. *Ces vers étaient en effet si merveilleux d'à-propos et si bien récités que l'eunuque en fut touché et aussi énormément flatté et, prenant la main du petit Agib, il entra avec lui dans la boutique du pâtissier.*

Là, c'est le fils d'un notable personnage qui, blessé dans son amitié pour son frère par un discours peu délicat de ce dernier, se trouve au paroxysme de l'émotion et décide son départ. Il ne se détermine cependant qu'après s'être récité à haute voix quelques strophes en harmonie avec son état d'âme pour aviver ses résolutions.

Ainsi, à tout moment, et surtout dans les circonstances graves ou critiques, le secours de la parole harmonieusement exaltée sur de beaux rythmes, intervient. Et même, les actes en apparence les plus banaux de leur quotidien sont très souvent l'occasion de récitations charmantes, en sorte que les Orientaux colorent leurs moindres gestes des vives couleurs de leurs désirs, de leurs espoirs, et des aspirations profondes de leur cœur.

Nos foules urbaines, et aussi campagnardes, généralement dénuées de toute poésie, privées de ce qui fait le meilleur de l'être humain, auront peine à comprendre cet état d'ivresse naturelle qui transporte les esprits au-delà de la banalité des surfaces. Chez nous, quelques êtres d'exception se répandent en exaltations poétiques, mais qui demeurent lettre morte pour la masse, tandis que, chez les contemporains de Schahrazade, tout le monde vibre intensément aux musiques verbales de la pensée et

du sentiment. Aussi cette race des *poètes maudits*, dont Vigny, dans de nobles pages, a retracé la souffrance, ne saurait exister là-bas !

Ce n'est pas que le « métier » en soit plus lucratif qu'ailleurs !

« *O Poète! le vent de la fortune jamais de ton côté ne soufflera!*

« *Ignorest-tu, naïf, que ni ta plume de roseau, ni les lignes harmonieuses de l'écriture ne t'enrichiront jamais ?...* »

Mais les princes et les grands seigneurs s'entourent volontiers de poètes et de chanteurs, et surtout cet Haroun Al-Rachid qui fut un Louis XIV musulman. C'est auprès de lui que paraît la société la plus brillante de chanteurs et de poètes dont les récitations et les chants étaient le passe-temps favori du roi.

« *Il m'est revenu, raconte Schahrazade, qu'à Bagdad, la cité de paix et la demeure de toutes les joies et la résidence des plaisirs et le jardin de l'esprit, le Khalifat Haroun Al-Rachid, vicaire du Seigneur des trois mondes et émir des Croyants, avait pour compagnon de coupe et ami préféré, parmi ses intimes et ses échansons, celui dont les doigts maniaient l'harmonie, dont les mains étaient les bien-aimées des luths, et dont la voix était un enseignement pour les rossignols, le musicien, roi des musiciens, et merveille de la musique de son temps, le prodigieux chanteur Ishak-Al-Nadim de Mossoul* ».

Ces chanteurs-là étaient souvent des improvisateurs, soit de rythmes nouveaux sur des vers connus, soit des vers eux-mêmes sur un de ces thèmes charmants et délicats, si en faveur auprès des lettrés comme auprès des foules.

Il suffisait au Khalifat de rencontrer un talent qu'il découvrait au hasard de ses promenades pour qu'immédiatement il lui ouvre son palais, sa table et ses trésors.

« *Et comme le jeune homme joignait à toutes ses qualités le don du chant et de la poésie, raconte Schahrazade, le*

*Khalifat, qui ne mettait rien au-dessus d'une belle voix et d'une jolie diction, le faisait souvent venir pour lui tenir compagnie à table et lui improviser des vers aux rythmes parfaits ».*

Quel est le souverain contemporain, quel est le prince de la fortune de nos sociétés civilisées, si fières de ses prétendus progrès, capable d'embellir les loisirs de son existence avec autant de raffinement que ce prince oriental ?

Une anecdote nous le représente même s'essayant personnellement, mais avec peu de succès, à la poésie.

« *Al-Rachid, raconte Schahrazade, ayant aperçu à travers les feuilles d'un bosquet la belle Sett Zobeïda qui se baignait toute nue, fut émerveillé et sentit s'éveiller en lui l'inspiration.*

Il commença par trouver, sur un rythme léger, les vers suivants :

*Dans le bassin, j'ai vu l'argent candide...*

Mais il eut beau ensuite se torturer l'esprit pour construire d'autres rythmes, il ne put réussir à achever son poème. Et il se sentait bien malheureux en répétant l'unique vers qu'il avait fait. Alors il se décida à appeler le poète Abou-Nowas et lui dit : « *Voyons si toi tu peux arriver à composer un court poème dont le premier vers serait : « Dans le bassin, j'ai vu l'argent candide... »* » Alors Abou Nowas répondit : « *J'écoute et j'obéis!* » Et, à la stupefaction du Khalifat, il improvisa tout de suite les vers qui correspondaient à la scène qu'il avait parfaitement vue, ayant rôdé, lui aussi, aux alentours du bassin.

Une autre fois, autour du Khalifat se trouvaient réunis les poètes Abou-Nowas, El Rakaschi et Abou-Mossâb. Et le Khalifat se tourna vers eux et leur dit : « *Que chacun de vous m'improvise à l'instant quelques rythmes en y faisant entrer ces mots : « le jour efface les paroles de la nuit! »* » Ils s'exécutent donc avec facilité, mais Abou-Nowas encourt la colère d'Al-Rachid pour avoir introduit dans sa courte

poésie un épisode concernant une jeune amie du roi : « Par Allah! s'écrie-t-il, tu es d'intelligence avec la jeune fille! Sinon comment as-tu pu faire une si exacte description d'une scène où j'étais seul présent? » Abou-Nowas se met à rire et répond : « Notre maître le Khâlifat oublie que le vrai poète est celui qui sait deviner ce qu'on lui cache, d'après ce qu'on lui dit! Et d'ailleurs le Prophète nous a dépeints excellemment quand, parlant de nous, il a dit : « Les poètes suivent toutes les routes, comme des insensés. Seule leur inspiration les guide, et le démon! Et ils racontent et disent des choses qu'ils ne font pas! »

Al Rachid ne voulut pas approfondir davantage ce mystère et pardonna.

Les tournois poétiques sont dans les mœurs courantes de cette société Abasside.

Comme on demandait autrefois des jugements et des arrêts à l'inspiration de devins ou de prophètes, nos Arabes s'adressent à leur propre génie poétique dans leurs querelles d'opinions ou de sentiments. C'est ce que font par exemple deux contradicteurs en ce curieux débat : il s'agit de savoir auquel des deux jeunes adolescents admirablement beaux pourra se décerner la palme de la beauté. Chacun s'entête, en les contemplant l'un à côté de l'autre, à soutenir que le sien est la plus belle créature du monde. Alors, ne pouvant tomber d'accord : « Il y a peut-être moyen, dit l'un des rivaux, de savoir qui de nous deux a raison, c'est de recourir à notre inspiration. Celui qui composera les plus beaux vers à la louange de son préféré aura certainement la vérité de son côté. Y consens-tu? Ou bien n'es-tu pas capable de cette subtilité propre aux délicats seulement? — C'est justement, répond l'autre, ce que je voulais te proposer. Car mon père m'a enseigné les règles des constructions poétiques et l'art des vers aux rythmes parfaits ». En l'honneur du jeune adolescent, le premier commença :

« O corps clair où les rameaux ont mis leur souplesse et

les jasmins leur bouquet, quel corps de vierge vaudrait ta senteur ?

« Yeux où le diamant a mis sa lumière et la nuit ses étoiles, quels yeux de femmes égaleraient votre feu ?

« Baiser plus doux de ta bouche que le miel aromatique, quel féminin baiser atteindrait ta fraîcheur ?

« Oh! caresser ta chevelure et tressaillir de toute ma chair sur ta chair, puis voir dans tes yeux se lever les étoiles ».

Puis le second, en l'honneur de la jeune fille :

« Les myrtes de Damas, ô jeune fille, m'exaltent l'âme quand ils sourient ; mais ta beauté...

« Les roses de Bagdad, de clair de lune et de rosée nourries, me grisent l'âme quand elles sourient ; mais tes lèvres nues...

« Tes lèvres nues, ô bien-aimée, et ta beauté fleurie, me rendent fou quand elles sourient ! Et tout le reste a disparu ».

Mais les deux pièces sont aussi belles l'une que l'autre dans leurs cadences originelles, en sorte que le tournoi n'a pas de fin !

Ainsi que les rois ou les *genni*, les gens du peuple se montrent très habiles parfois à confier aux harmonies verbales leurs préoccupations de l'heure. Un vieillard se console de sa pauvreté en fredonnant quelques stances adaptées à sa situation. Un masseur a sa chanson : *Elle est gentille, mon amie, et l'agneau le plus doux n'égale en rien sa douceur...* Hamid, le balayeur d'ordures, a la sienne. Un marchand de verreries offre sa marchandise en récitant :

*ô verres ! ô gouttes de soleil ! Seins des adolescentes d'albâtre, Yeux de ma nourrice, Souffle durci et froid des vierges,*

*ô verres ! Omphaliques d'enfant !*

*ô verres ! Miel coloré, ô verres !*

L'amateur du hammam, fermant les yeux à-demi et dodelinant de la tête, se complait en ces vers où la sensualité se teinte d'insatisfaction.

*Feu du hammam, ta chaleur est notre vie. O feu, tu rends la force à nos corps; et nos âmes par toi s'allègent et se refont.*

*O hammam, tiédeur d'air, fraîcheur des bassins, bruit d'eau, lumière de haut, marbres purs, salles d'ombre, odeurs d'encens, corps parfumés, je vous adore!*

*Tu brûles sans cesse d'une flamme qui jamais ne s'éteint, et tu restes frais à la surface et plein de ténèbres douces. Tu es sombre, hammam malgré le feu, comme mon âme et mes désirs. O hammam!*

Un vieux cheikh remarquant la démarche gracieuse d'une jeune beauté récite ces strophes au sens compliqué :

*Il n'y a point à s'étonner si, examinant les formes qui charment notre cœur, nous les voyons frémir, bien que massives de poids.*

*Car toutes les sphères du ciel tressaillent en tournoyant et tous les globes frémissent au mouvement.*

Malgré cette allusion de la dernière strophe qui vole dans le sillage des astres, ces pièces populaires sont évidemment la petite monnaie de la poésie. Elles montrent cependant les aptitudes et les penchants de peuples entiers d'où sont sortis de grands poètes et qui sont charmés par eux...

Dans les *Mille Nuits et une Nuit*, les poèmes sont si nombreux qu'à eux seuls ils constitueraient une œuvre de première importance. C'est la profonde originalité de la version complète du D<sup>r</sup> J. C. Mardrus de nous avoir conservé ce mélange de vers et de proses, de nous avoir présenté cette quantité considérable de poèmes enchâssés dans le texte comme des bijoux dans un métal précieux. Car la prose elle-même s'élève bien souvent tout autant que les vers à la vraie poésie. le tout se maintenant par le sortilège de l'art dans une atmosphère poétique qui ne se dément pas.

Les poèmes des *Mille Nuits* sont de sources diverses.

Ils portent très souvent la marque de l'origine persane ; les Firdousi, les Saâdi, les Hafiz, ces grands lyriques de la Perse, s'y pressentent, s'y préfigurent ou peut-être même s'y révèlent par une présence anonyme et discrète que des avertis pourraient déceler.

La source arabe éclate elle aussi dans un certain nombre de pièces. L'âme nomade, l'esprit chevaleresque du désert donnent alors leur coloration et leur mouvement à des stances comme celles-ci :

*Nous sommes les préférées du peuple libre des tentes spacieuses, qui ne connaît pas les vestibules des citadins.*

*Le peuple des rapides cauales, des chamelles efflanquées, des ravissantes vierges, de la généreuse hospitalité et des solides cimenterres!*

De fort loin nous vient le chant du bédouin mourant dans le désert :

*J'ai parcouru le monde au galop de mon cheval, semant sur ma route la terreur et le carnage. Torrents et montagnes, je les ai franchis pour le vol, le meurtre et la débauche.*

*Je meurs comme j'ai vécu, errant le long des routes ; blessé par ceux-là mêmes que j'ai vaincus. Et le fruit de mes peines, je l'abandonne, sur le bord d'un torrent, si loin du ciel natal.*

*Et pourtant sache, ô toi, étranger qui hérites du seul trésor du Bédouin, que mon regret, avec mon âme, s'envolerait si j'étais sûr que Kâtoul, mon coursier, aurait en toi un cavalier digne de sa beauté.*

Paillettes d'or dans une âme farouche et forcenée !

Dans le conte intitulé *Les lucarnes du Savoir et de l'histoire*, nous trouvons, à Alexandrie, un riche adolescent fondateur d'une *Coupole du Livre*, vaste bibliothèque où les poètes ont largement leur place et qui s'exprime ainsi : « *O mes amis, je ne saurais mieux commencer la distribution des choses admirables, qu'en faisant bénéficier votre entendement du récit de quelques traits de la vie de nos pères arabes de la gentilité, les vrais Arabes des sables dont les merveilleux poètes ne savaient ni lire ni écrire, chez qui*

*l'inspiration était un don véhément, et qui formèrent, sans encre, ni calam, ni censeurs, cette langue arabe qui est la nôtre, la langue par excellence, celle dont le Très-Haut s'est servi, de préférence sur toutes les autres pour dicter Ses paroles à Son Envoyé...*

*On raconte qu'un jour le poète Doreïd, fils de Simmah, qui vivait à l'époque de la gentilité, cavalier valeureux autant que poète reconnu, partit en razzia contre la tribu rivale dont le cheïk était Rabiah... »*

Or, Doreïd rencontre un adversaire non seulement aussi vaillant que lui comme guerrier mais encore aussi habile pour improviser et réciter des poèmes adaptés aux circonstances.

Ils se défient en vers : Avant chaque combat singulier, l'attaquant vocifère une ou deux strophes d'une courte ode destinée à exciter la fureur de son partenaire et à lui signifier par avance sa défaite :

*Voici sur toi la fatalité aux canines de fer, ô rejeton de l'infâmie qui te met sur la route de la femme libre et inviolable.*

*Entre elle et toi est ton maître Rabiah dont la loi pour un ennemi est le fer de sa lance, une lance qui lui obéit à souhait.*

Mais les sentiments chevaleresques finissent par l'emporter et le plus fort sauve le plus faible...

Plus tard, le même Doreïd devenu vieux, mais toujours doué de sa belle âme de poète, rencontre la Sôlamide Toumâdir, fille de Amr, connue dans toute l'Arabie sous le surnom d'El-Khransâ, et admirée pour son merveilleux talent poétique.

C'est là que nous lisons un des plus beaux poèmes des *Mille Nuits* : le chant funèbre de Toumâdir. Écrit à l'occasion de la mort d'un frère bien-aimé de la poétesse, il traduit la douleur et la fierté de son âme d'une manière magnifique :

*Pleurez, mes yeux, versez des larmes intarissables, Hélas! celle qui verse ces larmes pleure un frère qu'elle a perdu.*

*Désormais, entre elle et lui, est la voile qu'on ne soulève plus, la terre récente de la tombe.*

*O mon frère, tu es parti pour cette réserve d'eau dont tous goûteront un jour l'amertume. Tu y es allé pur, disant : Mieux vaut mourir ; la vie n'est qu'un rayon de frelons sur la pointe d'une lance.*

*Mon cœur se souvient, ô fils de mon père et de ma mère, et je m'affaisse comme l'herbe de l'été...*

*Il est mort, celui qui était le bouclier de nos tribus...*

*Il est mort, celui qui était le phare et le modèle des hommes de haut courage ; qui était pour eux comme les feux allumés sur les cimes des montagnes...*

*Mon frère aux deux mains guérisseuses, la main même de la générosité. Il n'est plus ! Il est sous la tombe, froid, fermé sous le roc et la pierre.*

*O Fils d'Amr, la gloire galopait à tes côtes...*

Et les strophes continuent sur un rythme passionné, douloureux et puissant.

Et ce fut précisément à l'occasion de ce poème, que le poète Nabigha El-Dhobiani et les autres poètes assemblés à la grande foire d'Okaz pour la récitation annuelle de leurs poésies devant toutes les tribus de l'Arabie, furent interrogés sur le mérite de Toumâdir et répondirent à l'unanimité : « Elle surpasse en poésie les hommes et les genn ! »

Et Toumâdir vécut jusqu'après la prédication de *L'Islam béni* en Arabie ; Et en l'an huit de l'Hégire de Sidna-Môhammad elle vint faire sa soumission au Prophète et s'ennoblir de l'Islam.

*Et le Prophète la traita avec honneur, et aima l'entendre réciter de ses vers, bien qu'il n'appréciât pas les poètes. Et il la félicita de son souffle poétique et de sa renommée.*

Comme Môhammad répétait un vers de Toumâdir, il le faussa en intervertissant les deux derniers mots. Le vénérable Abou-Bekr voulut rectifier, mais le prophète lui dit : « Qu'importe ? C'est la même chose ». Et Abou-Bekr répondit : « Certes, ô Prophète d'Allah, tu justifies complètement les

*paroles qu'Allah t'a révélées dans son saint Korân : « Nous n'avons pas appris à notre Prophète la versification : il n'en a pas besoin. Le Koran est l'enseignement, c'est une lecture simple et claire!... »*

En vérité, si le prophète Mohammed manifesta une violente antipathie pour la plupart des poètes de son temps, c'est qu'il craignait la toute puissance de la poésie qu'il connaissait bien ! Mais il eut son chantre Hassân ben Thâbit, le fondateur de la poésie religieuse. Il eut son ennemi Kâb ben Zobaïr qui, condamné à mort, se racheta en composant un poème devenu célèbre et que Môhammad trouva si beau qu'il en gracia l'auteur et lui fit cadeau de son manteau : véritable scène des *Mille Nuits!*...

*La poésie héroïque des Contes est violente, impétueuse et rude. Elle est le reflet direct de l'existence d'épopée des tribus errantes. Elle sort de l'ivresse des combats et des chevauchées.*

*Au jour de ma vaillance, les bandes, avec fureur se sont élancées.*

*J'ai jeté en pâture aux lions leurs fiers chevaux bai-bruns, à mes frères les lions.*

*Allons, jeunes gens! Soulagez-moi du poids de mes habits...*

*Au jour de ma vaillance, je n'ai fait que passer et voilà tous ces guerriers étendus sur la brûlante terre de mon désert.*

Le poète Find, chef de tribu, a deux filles, dont le don lyrique ne le cède en rien à leur intrépidité dans la bataille. Elles s'élancent à côté des combattants pour exalter leur ardeur. En pleine mêlée, l'une improvise un chant de guerre sur le rythme ramel lourd et sur la tonique de la moyenne corde du tetracorde.

*A l'ennemi! A l'ennemi! A l'ennemi!*

*Honneur! honneur à qui, en cette matinée, s'habille du rouge manteau!...*

*Allons! nos guerriers! Fondez sur eux, et nous vous embrasserons à pleins bras...*

*Mais si vous reculez, nous vous fuirons, comme des hommes indignes d'amour...*

L'autre clame de son côté, sur un autre mode, un chant martial, fougueux et brûlant :

*Courage, défenseurs de vos mères et de vos femmes!*

*Nous sommes les belles filles de l'étoile du matin...*

*Au plus brave, je sacrifierai ma fleur virginale.*

*Foncez sur l'ennemi! Au plus brave, Hozeilah-les-lunes!*

*Égorgez! égorgez tout!*

*Mais les lâches qui reculent, nous les dédaignons.*

*De ce dédain des lèvres et du cœur qu'accompagne le mépris...*

Et, à ce double chant de mort, un nouvel enthousiasme fait bouillonner l'ardeur des Bekrides, l'acharnement redouble et la victoire leur reste.

Les croisades furent dans tout l'Islam un réveil de frénésie belliqueuse et sacrée. Plus d'un Tyrtée apparut dans les camps.

*Qu'il est doux de combattre au jour de la bataille! Viens à moi, si tu l'oses, vile cohue! Venez Chrétiens, affronter mes coups qui écrasent!*

*Vous boirez au tranchant de mon sabre des gorgées amères comme le suc de la coloquinte. Et je servirai à votre roi la coupe des calamités pour le déguster à jamais de l'eau limpide!*

Crie l'un ; et l'autre ce chant de victoire :

*O Seigneur! Je t'offre ma louange. Toi qui es la gloire et la louange, ô Dieu...*

*Gloire à toi! Tu as orné mon front de ton triomphe. Avec ton aide, nous avons écrasé les Roums qui méconnaissent ta puissance, et les avons pourchassés, bétail en déroute.*

*Gloire à toi! Sur les rangs des impies tu as prononcé la parole de ta colère, et les voici ivres à jamais, non point du ferment des vins, mais de la coupe de la mort.*

*Et si d'entre tes Croyants quelques-uns sont restés dans la bataille, l'immortalité les possède, assis sous les touffes heureuses, aux bords du fleuve édenique de miel parfumé!...*

Il faut en venir à la *poésie amoureuse*, de beaucoup la plus considérable dans les *Mille Nuits et une Nuit*, pour voir s'épanouir avec le plus de magnificence l'âme orientale. Elle est riche, solide, raffinée. Elle est avant tout sensuelle et presque toujours descriptive. Les sentiments s'y renouvellent et sont exprimés avec force. Elle se plait aux expansions lyriques de la passion charnelle. Elle appelle dans son orbe les beautés de la nature qu'elle célèbre avec enthousiasme et qu'elle associe aux mouvements chaleureux du cœur. Elle chante l'éternel jardin terrestre, ses parterres de fleurs, ses vergers, les étoiles du firmament, les brises de l'air, la fraîcheur des sources ; et, au milieu de tant de merveilles, la beauté humaine épanouie en sa jeunesse dans le corps des amants.

La sensualité lyrique et passionnée de nos Orientaux est toute dans ce court poème :

*La coquetterie des yeux noirs allongés de kohl bleu! Ah!  
La flexibilité d'une taille droite sur les hanches mouvantes! Ah!*

*Le vin des lèvres et le miel de bouche! Et la courbe des seins et la braise qui les fleurit! Ah!*

*Espérer m'est plus doux que l'espoir au cœur du condamné.  
O nuit! Ah!*

Un amoureux module ainsi :

*La liqueur de ses lèvres est un vin enivrant ; son haleine a le parfum de l'ambre, et ses dents sont des grains de camphre.*

*Aussi Radouân, le gardien du Paradis, l'a-t-il prié de s'en aller, de crainte qu'il ne séduisît les houris.*

*Les gens grossiers, à l'esprit lourd, déplorent ses gestes et sa conduite, comme si la lune n'est pas belle dans tous ses quartiers, comme si sa marche n'est pas également harmonieuse dans toutes les parties du ciel!*

Un amant rime cette déclaration-madrigal où le trait d'esprit a plus de place que le sentiment :

*Si doux, ô princesse, ton corps surnaturel, que l'air charmé s'aromatise à le toucher, et si la brise curieuse sous ta tunique pénétrait, elle s'y éterniserait.*

*Si belle, ta taille, ô houri, que le collier sur ta gorge nue se plaint de n'être point ta ceinture. Mais tes jambes subtiles, où les chevilles sont enserrées par les grelots, font craquer d'envie les bracelets sur tes poignets.*

S'agit-il de décrire une houri dans tout l'éclat de ses splendeurs, le poète chante :

*Ses lèvres sont, si elles sourient, des cornalines ; sa salive est du miel fondu ; ses dents un collier de perles ; ses cheveux viennent en boucles noires s'arrondir sur ses tempes, tels des scorpions qui mordent le cœur des amoureux.*

*C'est d'une rognure de ses ongles qu'a été fait le croissant de la lune. Mais sa croupe qui tremble, mais les fossettes de ses fesses, mais la souplesse de sa taille ! Elles sont au-dessus de toutes paroles !*

Le culte des grâces physiques n'est cependant pas forcément asservi aux seules jouissances charnelles. Parfois, le ton s'élève ; bien qu'émanation directe des splendeurs terrestres, le poème se ressaisit, dans son chant. Chanter, c'est toujours planer.

Existe-t-il nulle part plus forte expression de l'amour-passion que dans les strophes qu'un jeune prince soupire :

*On me dit : O toi qu'a blessé la flèche de l'amour, lève-toi ! Voici la coupe pleine et la guitare.*

*Je leur dis : Comment pourrai-je me réjouir puisque j'aime ! Y a-t-il plus grande joie que celle de l'Amour et que la souffrance d'Amour ?*

*Tant j'aime mon amie que je jalouse même la chemise qui touche ses flancs, quand la chemise serre de trop près ses beaux flancs bénis et si doux.*

*Tant j'aime mon amie que je jalouse la coupe qui touche*

ses lèvres, quand la coupe s'attarde trop sur ses lèvres taillées pour le baiser.

Ne me blâmez pas de l'aimer si passionnément ; déjà je souffre assez de mon amour lui-même.

Ah ! si vous saviez ses mérites ! Elle est aussi séduisante que Joseph chez Pharaon, aussi mélodieuse que David devant Saül, aussi modeste que Marie, mère du Christ.

Et moi je suis aussi triste que Jacob loin de son fils, aussi malheureux que Jonas dans la baleine, aussi éprouvé que Job sur la paille, aussi déchu qu'Adam poursuivi par l'ange.

Ah ! rien ne me guérira, que l'approche de l'Amie.

Lorsque Kamaralzamân eut entendu ces vers, il sentit une grande fraîcheur entrer en lui, et lui apaiser l'âme.

Une délicate façon de réprimer toute injonction brutale, termine ce beau morceau, voluptueux mais non sans élégance morale.

*Sympathie* était une adolescente aussi droite que la lettre aleph, avec une taille si mince qu'elle pouvait défier le soleil d'allonger son ombre sur le sol ; ses traits portaient clairement la marque de la bénédiction, sa bouche paraissait scellée par le sceau de Soleimân, pour garder son trésor de perles ; ses dents étaient des colliers doubles et égaux, les deux grenades de son sein étaient séparées par le plus charmant intervalle, et son nombril pouvait contenir une once de beurre muscade. Et c'est d'elle qu'il s'agissait dans ces paroles du Poète :

Elle est solaire et végétale telle que la tige du rosier ; elle est aussi loin des couleurs de la tristesse que le soleil et la tige du rosier.

Le ciel est sur son visage ; les pelouses d'Eden, parmi lesquelles coule la source de vie, s'étendent sous sa tunique, et la lune brille sous son manteau.

Sur son corps charmant s'harmonisent les couleurs : l'incarnat des roses, l'éclatante blancheur de l'argent, le noir de la baie mûre et la couleur du sandal. Et sa beauté est si grande qu'elle la défend même contre le désir.

*Béni soit celui qui a déployé sur elle la beauté, et heureux l'amant qui peut savourer les délices de ses paroles.*

Mais le ton se hausse encore. Le voici qui atteint au sublime : lisez ce poème de forte inspiration panthéiste, que nous pouvons imaginer se dérouler en un rythme de plénitude et de sonorité voisin des grandes orgues d'un Leconte de l'Isle :

*Dormeuse! l'heure est magnifique où les palmes étales boivent la clarté! Midi est sans haleine. Un frelon d'or suce une rose en pâmoison. Tu rêves. Tu souris. Ne bouge plus...*

*Ne bouge plus! Ta peau délicate et dorée colore de ses reflets la gorge diaphane; et les rais du soleil victorieux des palmes, te pénètrent, ô diamant, et t'éclairent au travers. Ah! ne bouge plus...*

*Ne bouge plus! Mais laisse aussi tes seins respirer qui s'élèvent et s'abaissent comme les vagues de la mer. Oh! tes seins neigeux! Que je les hume, telle l'écume marine et le sel blanchissant. Ah! laisse tes seins respirer...*

*Laisse tes seins respirer! Le ruisseau rieur réprime son rire; le frelon sur la fleur arrête son fredon; et mon regard brûle les deux grains grenats de raisin de tes seins. Oh! laisse brûler mes yeux...*

*Laisse brûler mes yeux! Mais que mon cœur s'épanouisse, sous les palmes fortunées, de ton corps macéré dans les roses et le santal, de tout le bienfait de la solitude et de la fraîcheur du silence.*

Les couplets alternés que les deux époux-amants Bel-Heureux et Belle-Heureuse chantent *entre mille merveilles* attestent une délicatesse et une grandeur dans les sentiments amoureux qui sont bien au-delà des brutalités charnelles que nous avons rencontrées en d'autres pages :

*— Viens, adolescente! Il pleut des diamants sur les feuilles bleues et la courbe des rameaux est belle sur l'azur. Lève-toi, ô légère, et secoue les gouttes furtives qui pleurent dans tes cheveux.*

— Non, mon émir. Assieds-toi là, et pose ta tête sur mes genoux. Dans mes robes enivre-toi de tout le parfum de mes seins fleuris... puis entends la douce brise qui chante *Ya leil !*

Et plus loin :

*Je suis heureuse et légère comme une danseuse légère. Ralentez vos trilles, ô lèvres, sur les flûtes ; guitares sous les doigts, arrêtez-vous pour écouter la chanson des palmiers.*

*Debout sont les palmiers, comme les jeunes filles ; en sourdine ils murmurent, et le remous de leurs chevelures répond à la brise musicienne.*

*Ah ! je suis heureuse et légère comme une danseuse légère !*

— *Épouse de pure création, ô parfumée ! aux notes de ta voix les pierres s'élèvent en dansant et viennent en ordre bâtir un édifice harmonieux.*

*Que celui qui créa la beauté de l'amour nous accorde le bonheur, épouse de pure création, ô parfumée !*

Dans la réponse de l'amant, ce poème n'arrive-t-il pas à une réelle élévation ? En un rappel imagé et quelque peu mystique de l'acte divin créateur par le verbe, l'amour redevient, par la voix de la bien-aimée, *pure création...*

Voici enfin le chant de la réunion définitive :

— *Te voici, te voici, ô ma gazelle des nuits. La ténèbre toute entière est éblouie de tes yeux. Ah ! dans tes yeux que je plonge comme l'oiseau qui s'enivre sur la mer.*

— *Approche-toi plus près et sur mes lèvres prends leurs roses. Puis laisse-moi lentement glisser de mon calice et, de mes épaules à mes chevilles, achever pour toi d'être nue.*

— *Oh ! bien aimée !*

— *Me voici ! Le fruit secret de ma chair a la forme de la datte mûre. Viens ! t'apparaîtra toute la mer, la mer pleine de houle où s'enivrent les oiseaux !*

De telles âmes marchent en cadence avec tout l'univers. Ce ne sont point encore des Derviches Tourneurs ! Mais elles pressentent déjà l'harmonieuse danse des astres

et se veulent aériennes. *Je suis heureuse et légère comme une danseuse légère...*

Un autre chant :

*Voici mon bien-aimé! C'est le danseur au corps d'harmonie. Regardez-le quand il s'avance d'un pied souple et si léger.*

*Voici mon bien-aimé! Sur sa route pour tapis j'étendis les fleurs de mes joues, ô mon bonheur! Et la poussière de sa semelle fut un baume bienfaisant pour mes yeux.*

*J'ai vu danser l'aurore, ô filles d'Arabie, sur le visage de mon aimé. Comment pourrai-je oublier ses charmes et sa douceur ?...*

Ainsi marchent de pair la poésie, l'amour et l'éternelle beauté du monde !

Mais nous entrons plus avant dans le miracle harmonieux de l'amour et de la poésie, dans le secret de leur union : *l'histoire de Rose-dans-le-Calice* et de son amour contrarié pour le beau Délice-du-Monde n'est qu'un long poème. Les amants ne s'expriment et ne pensent que dans le langage du lyrisme.

Le texte qui sert de lien en conserve une illumination telle que le charme n'est jamais rompu. Il n'est lui-même qu'une suite de belles images harmonieuses, dont l'amour semble le chef d'orchestre magicien. La souveraine présence de l'amour magnifie tout. Les êtres et les choses parlent selon son rythme, en une sorte de crescendo qui fait la rayonnante poésie complice de l'amour triomphant. L'amant exhale alors sa joie en des strophes où il s'élève à une sublimation fort éloignée d'un bas idéal uniquement charnel.

*Voici le jour du bonheur et de la félicité! Et mon amie est venue me délivrer de l'isolement!*

*Que son approche est enivrante et délicieuse! Quel enchantement que son langage spirituel!*

*Elle m'a fait boire le sorbet voluptueux de son intimité et cette boisson a transporté mes sens hors de ce monde!...*

Quant à l'*Histoire du Jeune Nour*, elle est un chemin poétique vers une initiation plus positive, celle de l'amour voluptueux sous les auspices d'une luxuriante nature. Le jardin paradisiaque, le Paradou arabe où le tendre jeune homme pénètre, lui fait entendre de bien délectables paroles, par l'entremise de jeunes poètes habiles à les discerner dans la symphonie silencieuse qui les entoure :

*O grenades à la peau fine, seins des adolescentes debout,  
la poitrine en avant, en présence des mâles,*

*Couples! quand je vous regarde j'apprends l'architecture,  
et si je vous mange je guéris de toutes les maladies!*

module l'un d'eux, tandis qu'un autre apostrophe les pommes, rouges et jaunes, tour à tour :

*Et vous unissez dans votre double visage, la couleur de  
la pudeur à celle d'un amour sans espoir!*

Pour les figues, blanches et noires, amies de prédilection du poète :

*Et vous seules, entre toutes vos sœurs, ô pleines de jus,  
savez laisser briller au moment du désir, le goutte de suc  
faite de miel et de soleil!*

Les amandes sont des vierges timides qui s'enveloppent de triples manteaux verts comme des perles dans leurs coquilles.

Mais l'âge avance et la rigueur n'est plus de mise. Alors nous éclatons et notre cœur, intact et blanc, s'offre dans sa fraîcheur au passant du chemin.

La vigne grimpante lourde de fruits rouges et noirs, blancs et dorés, les oranges fleurs par l'odeur et fruits par la saveur, globes de feu renfermant la fraîcheur de la neige, les cassolettes d'or des citrons, les belles eaux qui serpentent à travers les fleurs, tout ce qui, en ce jardin édenique, tient sa partie dans le concert universel, fait entendre sa voix dans le langage mélodieux des vers.

C'est en vers que le gardien de ce jardin s'exprime ensuite pour offrir des roses au jeune Nour :

*Vierge odorante, mais si timide dans ta jeunesse quand*

*tu cachais la rougeur de ton beau visage dans la soie verte de tes manches,*

*O rose souveraine! tu es, entre toutes les fleurs, la sultane au milieu de ses esclaves, et le bel émir dans le cercle de ses guerriers.*

*O rose amoureuse, tes pétales entr'ouvertes sous le souffle du zéphyr sont les lèvres d'une jeune beauté qui s'apprête à donner un baiser à son ami...*

*Paraît enfin la jeune fille promise aux ardeurs grandissantes de Nour; elle presse son luth contre son sein caressant de ses doigts les cordes :*

*Et le luth, à ce toucher, frémit et gémit en résonnant et il ne put s'empêcher de songer tout à coup à sa propre origine et à sa destinée : il se rappela la terre où il avait été planté, arbre, les eaux qui l'avaient arrosé, les lieux où il avait vécu, dans l'immobilité de sa tige, les oiseaux qu'il avait abrités, les bûcherons qui l'avaient abattu, l'habile ouvrier qui l'avait façonné, le vernisseur qui l'avait revêtu d'éclat, le vaisseau qui l'avait apporté, et toutes les belles mains entre lesquelles il avait passé. Et, à ses souvenirs, il gémit et chanta avec harmonie...*

*« Autrefois, j'étais un rameau vert habité par les rossignols et je les balançais amoureusement quand ils chantaient.*

*Ils me donnaient ainsi le sentiment de l'harmonie; et je n'osais agiter mon feuillage, pour les écouter attentivement.*

*Mais une main barbare, un jour, me renversa par terre et me changea en un luth fragile...*

*Je sais charmer par mes accords les amis qui aiment les gaies réunions; et, chantant comme autrefois mes oiseaux, j'enivre, sans l'aide de l'échanson. »*

*Après ce prélude sans paroles réelles, où le luth s'était exprimé dans un langage sensible à l'âme seule, la belle Égyptienne chante des vers en s'accompagnant :*

*Ah! réveille-toi! la nudité du ciel et sa fraîcheur invitent notre âme au plaisir, et la lune, ce soir, est pleine de sortilèges! Viens!...*

Nour, lui-même, devient poète et c'est en strophes qu'il adresse à la magicienne sa brûlante déclaration. Et c'est alors seulement que, devenu digne de cet amour, il est laissé en tête à tête avec la belle Égyptienne pour qu'elle l'initie aux joies promises...

Un des contes des *Mille Nuits*, le plus digne de notre dilection pour le fini et la pureté de son art, l'*Histoire de la Jouvencelle, Chef-d'œuvre des Cœurs* (tome XV) nous mène, lui aussi, de stations en stations, par chants et poèmes, vers l'intimité de l'amour ; l'initiation progressive se hausse ici à plus de mystère et jusqu'à une sorte de béatitude spirituelle.

Dans la dernière strophe d'une pièce, la jouvencelle nous livre sa plus intime confession :

*Car mes paupières, fidèles aux larmes, sont toutes meurtries, alors que la sincérité essentielle de mon âme est une cure pour ceux qui la voient, ô mes amis!*

Puis, sans les chanter, mais en les récitant dans leur rythme, elle commence la suite, révélatrice par degré, des poèmes du zéphyr, des fleurs et des oiseaux.

Le zéphyr murmure :

*Je suis le messager des amants, je porte les soupirs de ceux qui se lamentent à cause de l'amour.*

*Je transmets avec fidélité les secrets des amoureux.*

*Je suis tendre aux voyageurs de l'amour.*

*Je règle cependant ma conduite sur celle de l'amant, S'il est bon, je le caresse d'un souffle odorant ; mais s'il est méchant, je le moleste d'un souffle importun.*

*La douceur et la tendresse composent mon essence, et je suis comme un luth parmi l'air incandescent...*

*C'est moi qui fait causer les fleurs avec les fleurs, qui balance les moissons, qui donne aux ruisseaux leurs chaînes argentées.*

*C'est moi qui féconde le palmier, qui révèle à l'amante les secrets du cœur qu'elle a enflammé, et c'est mon haleine par-*

*fumée qui annonce au pèlerin de l'amour qu'il approche de la tente de sa bien-aimée.*

Vient ensuite le chant de la rose, avec cette finale exquise de messagère du dedans :

*Aussi lorsque ma beauté extérieure quitte les hommes, mes qualités intérieures avec mon âme restent au milieu d'eux.*

*Et les contemplatifs, qui savent tirer de mes charmes passagers une allégorie, ne regrettent point le temps où ma fleur ornait les jardins ; mais les amants voudraient que ce temps durât toujours.*

Le chant du jasmin contient ces vers :

*Je nais directement du sein de la divinité, et je me repose sur le sein des femmes...*

Et ceux-ci :

*Mon nom, Yâs-min, offre une énigme dont le sens propre ne peut que plaire aux novices dans la vie spirituelle :*

*Il est composé de deux mots différents, désespoir et erreur. Je signifie donc, en mon langage muet, que le désespoir est une erreur...*

La vie spirituelle n'est-elle pas la joie ?

Enfin, après la violette, le nénuphar, le basilic, l'anémone... les oiseaux qui donnent leur sagesse, le papillon cet amant éternellement brûlé par l'amour de sa bien-aimée la flamme.

C'est ainsi que sur le chemin de la mystique, s'introduit la Jouvencelle Chef-d'œuvre des Cœurs ; elle va beaucoup plus loin dans le domaine de la pure poésie qui se confond alors avec la connaissance essentielle, attestant cette parole de Carlyle : « Le Poète est le révélateur de l'infini »...

Poésie d'où tout sentimentalisme douceâtre semble banni, toute romance fade exclue, et qui se montre sans cesse vivifiée par les harmonies de la terre. Sa forme la plus émouvante est celle où elle tient encore fortement à ses origines : la musique et le chant. Les chanteurs et les poètes sont des compagnons qui marchent de pair

dans les fêtes et dans les cours princières. La plupart des musiciens composent eux-mêmes les paroles de leurs mélodies. Ils se nomment *poètes-musiciens* et peuvent dire, comme cette *adolescente de haut rang* dont parle le célèbre Isak de Mossoul, dans le petit conte *Isak de Mossoul et l'air nouveau* (tome XVI) :

*Je suis une simple chanteuse d'entre les chanteuses qui comprennent ce que dit le feuillage à l'oiseau, et la brise au feuillage.*

Dans ce domaine du contact avec les voix de la nature, le poète oriental est maître. Sur ce fonds il brode mille variations chargées d'audacieuses hyperboles, d'une ingéniosité étonnante ou d'une finesse ravissante, mais quelquefois, surtout à la basse époque, outrepassant les limites de leur efficacité.

Ce poète-là est donc un riche du Sentiment dans la prime ingénuité de son cœur, même lorsqu'interviennent les ressources d'un esprit aiguisé dans le silence et la réflexion. A la fois naïf et intellectualisé, il a, dans ses meilleures expressions, la délicatesse raffinée et la subtilité d'un goût lentement formé, et c'est ce qui lui donne en d'autres cas, au sein des richesses ornementales, la froideur de l'abstraction.

En général, la poésie arabo-persane est moins élégiaque que pleine de retours sur soi-même ou gouvernée par un élégant plaisir de dilettante. Le langage fleuri a facilement raison de l'amertume des pensées. Voici pourtant, toute proche de nos âmes, la plainte d'un ami qui ne retrouve plus, au bout d'un an d'absence, qu'une maison vide avec l'abandon du trépas :

*O demeure, je m'arrête à ton seuil pour pleurer avec tes pierres au souvenir de l'ami qui n'est plus.*

*Où est-il, l'hôte généreux dont l'hospitalité s'étendait largement sur les voyageurs ?*

*Où sont les amis pleins de gaieté qui t'habitaient, palais, au temps de ta splendeur ?*

*Fais comme eux, toi qui passes ; mais du moins n'oublie pas les bienfaits dont les traces existent encore malgré les ruines du temps.*

Une nuance philosophique tempère la mélancolie. Elle est rarement absente quels que soient le cours et la couleur de la rêverie.

Et même, dans les morceaux libertins, qui ne manquent pas au cours des seize volumes, il est exceptionnel qu'une nuance ingénieuse de la pensée ne relève pas la crudité naturelle des termes. Un ton de *poésie badine* se marie facilement à celui de *poésie érotique*. Si de petits tableaux sont franchement grivois, une pointe quelconque sort inopinément, et qui en fait le sel.

Tel ce petit fragment qui ne va pas sans une certaine bonhomie malicieuse, et qui se place au récit d'une scène d'alcôve, — nos personnages faisant intervenir des citations poétiques, selon leurs habitudes, dans toutes les situations de l'existence... *Et je vérifiai ainsi, dit le narrateur, l'exactitude charmante de ce dire du poète :*

*Lorsque la jeune enfant eut relevé sa robe, ma vue put s'étendre avec aisance sur la terrasse de son ventre, ô jardin !*

*Et j'en découvris l'entrée qui était aussi étroite et difficile que ma patience et ma vie.*

*Mais je pus tout de même avec force y pénétrer, bien que de moitié seulement. Alors elle eut un grand scupir, et je lui dis :*

« *Pourquoi soupirez-tu ?* » Elle répondit : « *Pour la seconde moitié, ô lumière de mon œil !* »

L'aventure du Poète Abou-Nowas met en scène un de ces rimeurs de tavernes, ou de cour suivant l'heure, assez voisins de notre Villon, et qui vivent dans une sorte d'état privilégié par la seule grâce de leur talent. Ils ont de l'esprit ; ils improvisent des vers à tout venant ; si ces essais sont spirituels ou piquants, tout est pardonné !

Cette poésie légère se transforme volontiers en épigramme, et qui, à l'occasion, frise un certain humour :

*Les gens, ô mon ami, nous accusent de choses qui nous sont inconnues, et disent de nous tout le mal qu'ils peuvent.*

*Viens, ami. Soyons assez généreux pour donner raison à nos ennemis, et puisqu'ils nous soupçonnent de cela, faisons-le au moins une fois!*

*Puis nous nous repentirons si tu le veux. Viens, ami docile, travailler avec moi à libérer la conscience de nos accusateurs.*

Ainsi parle un poète improvisé, en vers rythmés, dit le texte, d'une façon charmante...

Quant à Abou-Nowas lui-même, il ne s'éloigne pas beaucoup de ce ton. Il excelle à décocher son trait en quelques strophes où les images se suivent en guirlandes :

*Dis à la belle au voile bleu que je la supplie de compatir à quelqu'un que brûle le désir. Dis-lui : Je t'adjure par la blancheur de ton beau teint, que ne valent ni tendre rose ni jasmin,*

*Je t'adjure, par ton sourire qui fait pâlir perles et rubis, de me jeter un regard où je ne puisse lire la trace des calomnies que sur moi mes envieux ont inventées ».*

Si l'ivresse de l'imagination est un beau tremplin pour le poète oriental et suffit amplement à féconder sa verve, nous le voyons ne pas dédaigner à l'occasion celle, moins orthodoxe en pays musulman, que procurent les libations au tapage des refrains bachiques.

Sans atteindre au pessimisme amer et à l'ironie d'un Omar Khayyam, il entonne certains soirs les chants que grise une liqueur généreuse, comme pour oublier l'heure qui passe :

*Bois ce vin! Il est la cause de toute allégresse. Il rend son buveur possesseur des forces et de la santé. Il est pour tous les maux le seul remède guérisseur!*

*Nul ne boit cette cause de toute allégresse sans en être agréablement ému! Seule l'ivresse est capable de nous saturer de volupté!*

C'est une jeune fille qui chante sa hantise du destin

dans ces strophes d'un douloureux écho derrière le rire de la façade :

*On n'échappe point à sa destinée, qu'elle soit cachée ou apparente, qu'elle ait le visage serein ou allongé. Oublie donc tout, et*

*Bois à la beauté, si tu le peux, et à la vie. Je suis la beauté vivante que nul fils de la terre ne saurait regarder avec indifférence<sup>1</sup>.*

Un autre confie une sagesse singulièrement désabusée aux improvisations de ses nuits de fête :

*Jouis de la terre et de la vie, car, si la terre reste, la vie ne reste pas.*

*Aime la vie et jouis de la vie et, pour cela, pense que la mort est inévitable.*

*Jouis donc de la vie. Le bonheur n'a qu'un temps, hâte-toi. Et songe que tout le reste n'est rien.*

*Car tout le reste n'est rien, car, en dehors de l'amour de la vie, tu ne recueilleras que vacuité et inanité sur la terre.*

*Car le monde doit être comme le logis du cavalier voyageur. Ami, sois le cavalier voyageur de la terre.*

Tel est le *carpe diem* de cet éternel vagabond, frère oriental du latin que protégeait Mécène, mais avec quel sens de la solitude libératrice.

Trois petites pièces peuvent donner une idée d'un jeu où l'allégorie se cache sous l'amusement et la virtuosité des effets. Elles sont en l'honneur d'un jeune garçon qui était vraiment de la plus grande beauté et était vêtu de trois tuniques superposées de couleur différente, blanche, rouge, noire. Lorsque Abou-Nowas le vit d'abord vêtu de blanc, il sentit pétiller en son esprit l'inspiration et il improvisa ces vers :

*Il s'est montré vêtu d'un lin blancheur de lait, et ses yeux étaient languissants sous ses paupières bleues, et les tendres roses de ses joues bénissaient qui les avait créées!*

1. Histoire du roi Omar Al-Némân.

Et je lui dis : « Pourquoi passes-tu sans me regarder, alors que je consens à me livrer entre tes mains comme la victime sous les coups du sacrificateur ? »

Il me répondit : *Laisse ces discours et regarde tranquille l'œuvre du Créateur. Blanc est mon corps et blanche ma tunique, blanc est mon visage et blanche ma destinée ; c'est blanc sur blanc, et blanc sur blanc.*

Mais le jeune homme paraissant ensuite avec sa tunique rouge, le poète s'écrie :

Il s'est montré vêtu d'une tunique rouge, à l'égal de son procédé cruel.

Et moi je m'écriai, ému de surprise : « Comment se fait-il que tu puisses, bien que tu sois blancheur de lune, apparaître avec tes deux joues rougies du sang de nos cœurs, et vêtu d'une tunique prise aux anémones ? »

Il me répondit : « L'aurore m'avait d'abord prêté son vêtement, mais c'est maintenant le soleil lui-même qui m'a fait cadeau de ses flammes : de flamme sont mes joues et rouge mon habit, de flamme sont mes lèvres et rouge leur vin : c'est rouge sur rouge, et rouge sur rouge ! »

Enfin, la dernière tunique de soie noire que l'adolescent arbore, inspire le petit madrigal suivant :

Il s'est montré vêtu d'une tunique noire comme la nuit, et il ne daigna me jeter un regard seulement. Et je lui dis : « Ne vois-tu donc pas que mes envieux exultent de ton abandon ? »

Ah ! je le vois bien maintenant : noirs sont tes vêtements et noire ta chevelure, noirs sont tes yeux et noire ma destinée : c'est noir sur noir, et noir sur noir !

Lisez dans *les deux danseuses* (tome XVI) ce petit envoi peint en lettres d'or et d'argent sur un éventail :

Le souffle que j'apporte est frais et léger, et je joue avec la pudeur rosée de celle que je caresse.

Je suis un voile candide pour cacher le baiser des bouches amoureuses.

Je suis d'un précieux secours pour la chanteuse qui ouvre la bouche et pour le poète qui récite des vers.

Point de miévreries inutiles et plates. Même dans le madrigal, le contour est énergique et la touche de quelque puissance.

Cette littérature légère est contemporaine du plein épanouissement de la civilisation cosmopolite, dominée par l'élément persan du temps d'Al Rachid et de ses successeurs. Les richesses, et le relâchement des mœurs qu'elles apportent, avaient amolli la société. Elles avaient développé l'élégance du goût, porté les esprits vers le souci de la forme artiste, conduit à la virtuosité aux dépens de la spontanéité et de la fraîcheur du sentiment. Plus tard, vinrent même la préciosité et l'afféterie que l'on pressent dans certaines pièces où l'idée disparaît sous les combinaisons ingénieuses des mots. Sous prétexte de rareté, l'image tombe alors dans l'emphatique, le maniéré ou l'amphigourique. Quoi qu'il en soit, cette poésie des *Mille Nuits et une Nuit*, dont nous avons esquissé les lignes générales, s'étend sur un clavier aussi vaste que le monde sensible et mental. Qu'elle soit éminemment objective et plastique, cela ne l'empêche pas de s'alimenter aux fibres de la vie intérieure. Si son meilleur souci est celui, incessant, du beau, cela ne lui fait nullement perdre de vue l'enrichissement collectif auquel se doit tout écrivain digne de ce nom.

C'est ce que résume ce petit poème que nous prenons dans l'Histoire du deuxième Saâlouk (tome I) :

*Si tu ouvres l'encrier, ne t'y plonge que pour tracer des lignes de Donateur, des lignes bienfaisantes.*

*Mais si tu ne peux t'en servir pour écrire des donations, du moins que tu t'y plonges pour la beauté. Et de la sorte, tu seras parmi ceux qui comptent parmi les plus grands écrivains.*

Ainsi, la *donation* celle, désintéressée, qui enrichit le cœur ou le savoir d'autrui, passe la première. Mais la beauté n'est-elle parmi les donations les plus précieuses ? On y aspire comme à une bénédiction de Dieu. Voilà

qui donne un sens vivant à la légendaire poésie érotique de l'Orient.

Maintenant, qu'avons-nous pu en capter à travers cette transposition que Mardrus, poète d'Orient, nous en a fait en notre langue ? C'est la question de toute traduction de vers qui se pose. Comment ce rythme verbal qui n'est pas le nôtre et qui arrache si souvent des cris d'admiration aux personnages de nos *Nuits*, ne nous échapperait-il pas ? Il faut nous résigner à notre insuffisance à moins d'apprendre l'arabe au point de pouvoir en surprendre les plus fines harmonies. Cependant, nous lisons que les auditeurs de ces merveilles sont sans cesse subjugués par la perfection des cadences quasi-célestes. Ils sont émus au point d'en perdre la respiration ; de se trouver dans un état euphorique ou extatique propice aux manifestations les plus touchantes de l'amitié, de l'amour, de la générosité, de la clémence... Il y a dans la musique de ces vers une incantation certaine dont nous perdons, hélas ! tout l'effet. Mais la mélodie syllabique, pour si grande que soit sa fascination, ne va-t-elle pas sans l'harmonieuse courbe du sentiment ou de la pensée, et n'existe-t-il pas un rythme intérieur que les équivalences mardrusiennes ont été capables de rendre ?

A voir le don verbal extraordinaire qui se manifeste tout au long de ces seize volumes, cette sorte de beauté prosodique de la phrase, ce pittoresque incessant, ce charme, ce parfum, ces couleurs, cet accent de terroir, ce ton arabe enfin, il semble qu'il y ait là, au point de vue poétique, une transposition unique dans nos littératures occidentales.

C'est ce qui nous incline à penser que vraiment le génie propre de Mardrus est un révélateur qui a fait sortir des modèles arabes les meilleures images de vérité. Nous savons que le scrupuleux souci de l'écrivain fut de doter notre langue des valeurs les plus exactes de la langue arabe même. Quand il nous fait dire par un poète de Bagdad :

*J'écrivis ainsi quatre strophes improvisées, chacune d'une écriture différente et selon un style différent : la première d'après le mode Rikaa ; la seconde sur le mode Rihani ; la troisième sur le mode Çoulci ; et la quatrième selon le mode Menchik », il montre à son lecteur les richesses de la poétique arabe. Mais s'il ne peut reproduire la disposition des pleins et des intervalles, des modes eux-mêmes, conscient des tons et de leur importance, il crée une variété expressive suffisante par la diversité de tonalités qui se suivent, s'opposent ou se mélangent selon les cas, comme des mélodies successives ou les parties simultanées d'une polyphonie. Il joue sur des registres différents par le moyen d'allitérations savantes ou de successions de consonnances.*

Le boniment d'un astrologue d'occasion nous fournit un exemple de ce moyen allitératif, bien de circonstance et tout à fait propice pour être clamé à haute voix : il s'agit de forcer les portes d'un palais et l'effet produit sur les gens sera irrésistible.

*Je suis l'astrologue notoire, le magicien digne de mémoire.*

*Je suis la corde qui relève les rideaux les plus noirs et la clé qui ouvre armoires et tiroirs.*

*Je suis la plume qui trace les caractères sur les amulettes et les grimoires.*

*Je suis la main qui étend le sable divinatoire et tire la guérison du fond de l'écritoire.*

*Je donne leurs vertus aux talismans sans les voir, et j'obtiens par la parole toutes les victoires...*

*Je suis le magicien notoire, digne de mémoire : accourez tous me voir. Je ne demande ni pourboire ni obole rémunérateur ; car je fais tout pour la gloire.*

Ailleurs, des vers d'Adi ben Zeïd sont ainsi traduits :

*Les diamants et les rubis*

*Les brocarts et les soeries*

*Inquiètent peu les belles filles.*

*Leurs yeux sont des diamants  
Leurs lèvres sont des rubis  
Et le reste est la soierie.*

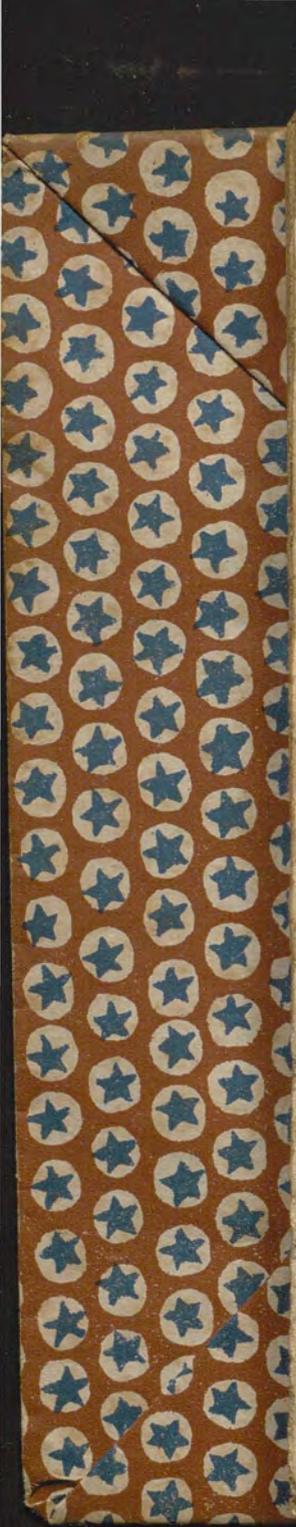
N'y a-t-il pas là plus qu'amusettes de détail dans le dessin total de la forme ?...

Quoi qu'il en soit, elles sont tout à fait dans le mouvement de ce style admirable qui fait la trame générale de l'œuvre et dont les cimes nombreuses atteignent au sublime. Car le lyrisme mardrusien dépasse le cadre étroit d'une métrique prosodique.

Mardrus a élevé la prose à ce rythme souverain qui lui confère les vertus de la haute poésie. C'est qu'il en a la mélodie dans l'âme ; c'est qu'il est sensible aux moindres harmoniques du dehors comme ce prédestiné à l'amour dont il dit, dans un de ses contes :

*Il entendit une voix si douce de femme qu'aussitôt, oubliant ses tribulations, il écouta en extase. Et il fut ému tellement de cette voix qu'aussitôt tous les oiseaux de son âme se mirent à chanter à la fois et il sentit descendre en lui la fraîcheur bénie que met dans l'esprit la mélodie solitaire.*

Et c'est pourquoi Mardrus, lui aussi, a été pour nous un Donateur.



## CHAPITRE IX

### ISLAM VIVANT

Vivant : jamais mot n'a été mieux approprié au caractère d'un peuple, à son tempérament, à son génie, à son expression, au moindre aspect de la civilisation qu'il représente. La vie frémissante, délectable et passionnée, voilà la grande affaire de nos Orientaux ! Et jamais races n'ont trouvé meilleur miroir de leur existence authentique que celles, qui, groupées sous la bannière de l'Islam, se reflètent dans ce Livre avec tant de vérité et tant de minutie. Ce qu'ont fait pour le monde juif le livre d'Esther, Ruth et Booz et d'autres parties importantes de la Bible, les récits de Schahrazade l'ont accompli pour le leur intégralement et sans discontinuer pendant des milliers de pages. Ces pages ont fixé une image totale de *l'Islam vivant* depuis son origine jusqu'à presque nos jours.

Si les contes étaient vraiment, selon leur apparence préméditée, des récits d'événements situés hors de toute réalité, ce chapitre n'aurait aucune raison d'être. Mais, au contraire, *les Mille Nuits et une Nuit*, tout en mettant en jeu les ressources les plus riches de l'imagination et de la fantasmagorie, entraînent dans leurs plis innombrables une quantité prodigieuse de personnages pris sur le vif au fil des jours, et leur juxtaposition reconstitue une société tout entière. Ainsi, quels que soient leur caprice,

leur singularité ou leur étrangeté, sans cesse elles empruntent à leur milieu les éléments de leur substance vivante. Elles en sont étoffées, si l'on peut dire, jusque dans les plus petits recoins du décor, en sorte qu'elles laissent entre nos mains un « folklore » des plus riches et éternellement vivant.

Le folklore pour lequel le romantisme a montré un goût si vif, n'est pas seulement une science morte capable de perpétuer une connaissance rétrospective et cataloguée, mais bien plutôt une évocation continue de l'activité incessante des sociétés dans leurs créations collectives et anonymes pour une constante résurrection.

Les éléments folkloristes sont si nombreux ici qu'ils permettraient sans peine d'écrire pour la société islamique un pendant à cette *Cité antique* où Fustel de Coulanges a restitué le monde gréco-romain.

La résurrection du monde oriental est donc chose toute faite !

A ce titre, *les Mille Nuits et une Nuit* mardrusiennes resteront à jamais un rameau éternellement nourri de sève originelle ; témoin inestimable à mesure que s'éteignent les derniers feux de ce foyer étincelant dont la Perse, l'Égypte et l'Arabie furent les centres radieux pendant tant de siècles.

*Islam vivant* : Non que ce soit la religion de Mohammed qui ait infusé chaleur et mouvement aux populations réunies à sa voix ; mais parce qu'unifiées pour la première fois au point de vue spirituel et militaire, si diverses qu'elles aient été au point de vue ethnique, elles ont trouvé leurs meilleures conditions d'épanouissement dans une mise en commun de leurs tendances.

A cet Islam appartient l'interminable suite d'acteurs et de figurants qui défilent sous nos yeux le long de ce boulevard des races qu'a été l'Orient méditerranéen. Les voici, grands et petits, riches et pauvres, sultans et sujets, vizirs, juges, soldats, marchands, citadins, nomades,

pélerins, navigateurs, gens de métier, artisans, adolescentes délicieuses, femmes coquettes et rusées, esclaves fidèles ou fripons... tous jouant leur rôle avec une vérité piquante en même temps qu'avec un art consommé en ce vaste drame, chef-d'œuvre de passion inventive d'une jeune princesse.

Tous sont pris au vif de leur caractère, de leurs sentiments, de leur importance humaine et sociale. Dans ce voyage en zig-zag des palais aux masures, des carrefours urbains aux campements désertiques, des cités luxueuses, Damas, Baghdad, Le Caire, aux cités saintes, La Mecque, Médine, Jérusalem, à travers tous les chemins terrestres, maritimes et même aériens, le hasard capricieux, dirait-on, nous mène. En vérité, une logique profonde gouverne cette apparente bigarure. Un lien se dégage : celui de *l'âme orientale*.

Un ciment commun réunit ces masses humaines : celui des mêmes disciplines morales, religieuses et civiles, en ce pays des grands espaces et des fortes sensations.

Cette âme orientale, très complexe mais parfaitement individualisée, on la pénétrera sans difficulté tant la conteuse excelle à mettre en relief les points marquants de chaque physionomie et ce ne sont pas les caractères qui manquent ! On se trouve en présence d'un vaste tableau de mœurs, d'une richesse considérable, qui constitue l'analogue, sur un autre plan d'art, de ce que Balzac appelait la « comédie humaine ». Des deux côtés, que de passions intimement dévoilées, de sentiments nuancés selon une connaissance accomplie des modèles ! Que d'actions entrechoquées au cours des situations variées à l'infini et qui témoignent d'une vision pénétrante des situations et des êtres ! Que de « documents humains ! » Mais l'écart entre Schahrazade-Mardrus et Balzac est celui-là même de deux mondes totalement différents ; leur opposition est celle de tout l'Occident à tout l'Orient.

L'Orient reste toujours baigné de force élémentaire,

de candeur primitive, de poésie universelle. Il y existe une armature morale dont l'unité est sauvegardée malgré les pires tourmentes et qui n'a rien à voir avec la nôtre. Nous n'assistons jamais là-bas à cet étalage de vices, de bassesses, de vulgarité d'apparence vile, semblables à ces tableaux que maints romanciers modernes affectionnent sous le nom d'« analyse », mêlant à l'élaboration littéraire ce qu'ils croient s'apparenter à une sorte de méthode « scientifique » très en honneur dans leurs cervelles !

Qu'un sultan soit cruel ou despotique, que ses familiers soient intrigants, ses fonctionnaires prévaricateurs, ses femmes rusées et infidèles, ses fournisseurs trompeurs ou tricheurs, que nous rencontrions des kâdis corrompus, des soldats sanguinaires, des usuriers retors, des brigands coupeurs de routes, rien de tout cela n'a ce caractère d'abjection irrémédiable, de laideur médiocre qui est irrespirable dans tant de romans contemporains. On sent bien ici qu'il y a autre chose et qui est l'essentiel.

Aussi, dans les *Mille Nuits* les belles lignes d'ensemble, les gestes harmonieux, un cérémonial bien ordonné et exécuté avec aisance, conditionnent une civilisation dans toute la force du terme.

Cette civilisation a ses avers et ses revers, comme les autres, et que l'on peut trouver en pénétrant le détail... *Mais l'homme n'a pas encore abdiqué devant le citoyen.* Il n'a pas accepté d'être à la tâche et à la chaîne sous prétexte qu'il dépose un bulletin de vote de loin en loin dans une urne. Il n'est pas un numéro dans un total où tout est soumis à la loi du nombre. Il est lui-même. Il se savoure lui-même. Il sait ce que c'est que le loisir. Il l'aime et s'y attache comme au plus précieux de ses biens, car le loisir c'est la liberté. Il n'a pas nos âmes d'esclave. Les esclaves, là-bas, sont une classe individualisée dans le cadre social mais ils ne sont pas toute la société !...

Le centre de la société orientale dans une ville ou dans

un pays déterminé, c'est le Sultan et, au-dessus de tous, le Commandeur des Croyants.

Il n'y a point, à proprement parler, chez les Arabes, d'état régulateur et oppresseur. Le Sultan est un Croyant comme les autres, mais il a le pouvoir absolu. Il en use à son bon plaisir sans avoir de comptes à rendre à personne si ce n'est à Allah, ce qui est un contre-poids capital à ses humeurs ou à ses ressentiments. Aussi un bon Sultan doit-il établir un régime d'équité et de douceur, protéger les faibles, favoriser le bonheur de ses sujets, faire régner la prospérité et la beauté en son royaume. Schahrazade ne se fait pas faute de le rappeler à tout instant au Maître qui l'écoute, et elle le fait en termes fort éloquents :

*Il y avait, ô couronne sur nos têtes, en l'antiquité du temps et le passé des âges et du moment, une ville d'entre les villes de Perse, derrière les montagnes d'Ispahân. Et le roi de cette ville s'appelait Soleïman-Schah. Il était doué de grandes qualités de justice, de générosité, de prudence et de savoir. Aussi, de toutes les contrées, les voyageurs affluaient vers sa ville, tant sa bonne renommée s'était étendue au loin. Et le roi Soleïman continua à gouverner de la sorte durant un long espace de temps, dans la prospérité et entouré de l'affection de tout son peuple...*

Elle commence un conte en disant :

*Il m'est revenu, ô roi fortuné, qu'il y avait sur le trône de Bassra un sultan tributaire de son suzerain le Khalifat Haroun Al-Raschid... Il aimait les pauvres et les mendiants, prenait en pitié ses sujets malheureux, et distribuait de sa fortune à ceux d'entr'eux qui étaient des Croyants...*

Et ce Al-Môtazid, seizième Khalifat des Abbassides, n'est-il pas un modèle de prince lui qui est présenté en ces termes : *Al-Môtazid était doué d'une âme haute, d'un cœur intrépide et de sentiments élevés, plein de charme et d'élégance, de noblesse et de grâce, de bravoure et de vaillance... et avec cela d'un génie si affiné qu'il était considéré comme le premier poète de son temps.*

Nous lisons ailleurs une opposition entre le *bon* et le *mauvais* sultan : les choses ne varient guère malgré les pays et les époques !

*Le Khalifat Mōammad-ben-Theiloun était un souverain aussi sage et bon que son père était cruel et oppresseur. Car, loin d'agir comme lui en torturant ses sujets pour leur faire payer trois ou quatre fois les mêmes impôts, et en leur faisant administrer la bastonnade pour les forcer à déterrer les quelques drachmes qu'ils enfouissaient dans la terre par crainte des percepteurs, il se hâta de faire renaître la tranquillité et de ramener la justice parmi son peuple...*

Le monde arabe étant surtout le pays de la fantaisie, est aussi celui de l'arbitraire. Et le caprice des puissants n'y connaît pas de bornes ; il se lance tout-à-coup au-delà de toutes limites charitables pour le seul plaisir d'aller aux extrêmes, ce qui est une grande satisfaction pour ces êtres effrénés.

Une tête tranchée peut être l'enjeu d'un désir. Telle cette histoire d'un sultan de Bassra qui, ayant une perle vierge et imperforée à faire percer par un des joailliers de la ville, déclare : *Celui qui saura le faire sans endommager la merveilleuse substance, celui-là pourra me demander tout ce qu'il peut souhaiter. Mais s'il ne réussit pas parfaitement, ou si un mauvais destin la lui fait endommager le moins du monde, je lui ferai couper la tête, après lui avoir fait endurer tous les supplices que lui aura mérité sa maladresse sacrilège !*

Ainsi vont aux outrances ces perpétuels enfants terribles.

Mais il est stupéfiant qu'un joaillier accepte d'entreprendre le travail dans ces conditions et qu'il réussisse !

Plus avisé, ce *devin généalogiste*, qui interrogé par son sultan sur une question assez dangereuse pour lui, commence par lui rappeler, non sans ironie, un dicton arabe :

*Entre la colère du sultan et ton cou, mets de l'espace,*

*et fais-toi plutôt exécuter par contumace!* puis il ajoute : *Or moi, mon maître, je suis sensible et délicat et je préfère le pal par coutumace au pal efficace qui vous enchâsse et vous outrepassa la crevasse pour une question de race!*

Le sultan désarmé, lui dit : *Par ma tête! Je t'accorde la sécurité! Et, quoique tu puisses dire, tu es d'avance absous!* Et il lui jeta le mouchoir de la sécurité.

Dès lors, la sauvegarde est absolue, car le respect de la parole donnée est impératif pour un Musulman et surtout pour un Prince... Voilà un important palliatif ! Il y en a bien d'autres, car la vie serait infernale dans une société où dans chaque famille commande un petit sultan... Parfois même on peut y voir qu'on a moins à souffrir de l'humeur d'un prince que des rigueurs d'un attirail gouvernemental, soi-disant démocratique, sans plasticité ni souplesse. C'est du moins ce que confirme le bel épanouissement de l'existence musulmane ; il y règne une bonhomie, une simplicité, un développement vers le droit de vivre, de se réjouir, et de savourer que l'on rencontre rarement ailleurs.

Pourtant la cruauté musulmane est proverbiale ; le spectacle que nous en trouvons dans les *Mille Nuits* prouve assez qu'elle n'est pas un vain mot ! L'absolutisme avec toutes ses conséquences est tellement dans les mœurs que personne ne s'étonne de décisions, si inexorables qu'elles soient ! Le moindre monarque, la plus petite princesse, le musulman quelconque dans sa sphère, s'ils y ont droit, n'ont qu'à parler pour être obéis. Les châtiements les plus impitoyables ou rares sont à leurs ordres. Qu'il s'agisse de faire tomber des têtes, rien ne les arrête ! Comme s'il était question de perles ou de dinars d'or, rien n'éblouit autant que le nombre... surtout, bien entendu, quand tout se passe dans un conte !

Dans les supplices et dans les vengeances le sadisme cruel de certaines origines ressortent : le Persan est humain et a le sens de ce qui est pur ; l'Égyptien est

doux et soumis ; mais le Sémite a toujours été impitoyable dans la répression ; sa cruauté va de concert avec sa lubricité. Les gens du Tigre et de l'Euphrate ont laissé dans l'Histoire des traces effroyables de leur férocité. Leur naturel sanguinaire n'a pas été sans imprégner les mœurs urbaines. Heureusement l'Islam d'un côté et l'influence persane de l'autre ont fini par brasser les âmes et par constituer une société moyenne où les bonnes influences ont peu à peu dominé.

D'ailleurs, ayant largement éprouvé les calamités de l'autocratie, l'Arabe fulmine contre l'oppression :

*Si l'insensé t'opprime, supporte-le patiemment ; et ne compte que sur le Temps pour te venger.*

*Mais évite la tyrannie ! car une montagne qui opprimerait une montagne serait à son tour brisée par plus solide qu'elle et volerait en éclats (tome IV).*

Le Sultan est un musulman comme les autres ; impulsif, instable et outrancier. Mais le sentiment de sa responsabilité morale le hante, comme l'on voit dans ce récit d'un courroux royal, plein de pittoresque et de solennité, où Haroun Al-Raschid, malgré sa colère *bouillonnante*, réfléchit *une heure de temps* avant de donner sa décision. Il s'agit pourtant d'un vol d'objets très chers lui appartenant personnellement et commis dans son propre appartement. L'apparat de la fureur dont il s'entoure pour mieux assurer ses effets, n'est pas seulement une mise en scène amusante, mais une extériorisation des sentiments qui l'agitent et dont il se soulage déjà par une terreur unanime répandue autour de lui.

*Le Khalifat entra dans une colère sans limites et revêtit sur l'heure la terrible robe de la fureur. Cette robe était tout en soie rouge, et quand le Khalifat la portait, c'était signe d'un désastre certain et de calamités effroyables sur la tête de tous ceux qui l'entouraient.*

Ce Khalifat, une fois vêtu de cette robe rouge, entra dans le divan et s'assit sur le trône, tout seul dans la salle,

Et tous les chambellans, et tous les vizirs entrèrent un à un et se prosternèrent la face contre terre, et restèrent dans cette position, excepté Giafar qui, pâle pourtant, se tenait droit et les yeux fixés sur les pieds du Khalifat.

Au bout d'une heure de ce silence effrayant, le Khalifat regarda Giafar impassible et lui dit d'une voix sourde : « *La coupe bouillonne!* Giafar répondit : « *Qu'Allah empêche tout mal!* »...

Puis Haroun dit au Wali : « *Si avant la nuit tu n'as pu retrouver les objets précieux qui me sont plus chers que mon royaume, ta tête sera suspendue à la porte du palais!* »

Bien entendu, le Wali trouvera le coupable, en l'espèce une innocente victime de machinations ennemies — mais le jugement mûri et circonstancié est parfaitement conforme au droit usuel.

Les plus grands dangers que côtoient sans cesse les habitants de ces palais et de ces villes ne résident pas tant dans les lubies du prince que dans les intrigues et les manigances perpétrées en sourdine, d'une façon subtile, audacieuse et compliquée, à l'intérieur des maisons et des harems. La sagacité, la finesse et la ruse orientales y ont atteint un extrême raffinement, tantôt par nécessité de défense, tantôt par ambition, jalousie, convoitises de toutes sortes.

L'incessante préoccupation de la sauvegarde personnelle explique bien des dominantes de l'esprit arabe. La prudence, la dissimulation, l'ingéniosité, la discrétion, la naïveté d'apparence... se sont aiguisées sans cesse par nécessité vitale. Cet état social aurait pu conduire ces peuples à un complet abêtissement. Il a contribué au contraire au réel perfectionnement de leur intelligence. Réfléchir et comprendre, mettre en œuvre toutes les ressources de l'imagination, de la mémoire, du jugement et de la culture, dominer les mouvements affectifs trop rapides, souvent aveugles et compromettants, tels sont

les soucis constants de ces populations d'un naturel ardent et emporté.

La famille arabe est un raccourci et un miroir de la société entière. Le chef de famille est un sultan en réduction auprès des siens.

Pour les hommes, la vie publique domine généralement la vie privée, comme il en était en Grèce ou à Rome. Leurs centres d'activité s'étendent des souks aux patios des mosquées, quand ils ne sont pas sur les routes et les pistes, voies du négoce, des aventures, des pèlerinages, des chevauchées. Les lieux publics de plaisir n'existent pas comme en nos villes. La débauche notamment ne s'y pratique pas avec autant d'officialité, si l'on peut dire. Quand elle existe, c'est au privé. Encore se trouve-t-elle très réduite du fait de sa presque inutilité puisque l'existence normale accorde les satisfactions inhérentes à la nature humaine sans hypocrisie et sans anathèmes.

La condition surveillée, recluse et intangible de la femme a amené cependant une certaine déviation du désir amoureux vers les jeunes garçons, beaucoup plus accentuée dans la vie luxueuse et amollie des cités opulentes. C'est le plus simplement du monde que Schahrazade raconte à Schahriar bien des histoires qui ne sont plus lestes ou scabreuses tant elle y met de rondeur, sur ces amours bilatérales, comme elle les appelle. Dans certains milieux libertins, ces dernières sont fort en faveur, et les deux sexes, semble-t-il, y sont prisés à égalité : « Par Allah sur toi, ô mon maître, serais-tu amoureux ? Je répondis en baissant les yeux : Comment ne le serais-je pas après avoir vu ce que j'ai vu ? Il me demanda : Et qui est l'objet de tes tourments ? Est-ce un jeune faon ou une gazelle ? Je répondis : une gazelle ! Il me dit : Il n'y a pas d'inconvénient. Et me voici prêt à te servir ».

Le conte *Adolescentes ou Jouvenceaux* (tome VII) donne une amusante controverse sur ce point. Au cours d'une réunion dans la ville de Hama, Sett Sahia, femme

instruite et éloquente de Baghdad, était accompagnée de son jeune frère, doué d'une *beauté extraordinaire*. Mon ami *El-Salhani*, raconte le narrateur, dès l'instant qu'il eût aperçu le jeune frère de *Sahia*, fut à la limite du ravissement et ne parvint pas à détacher de lui ses regards. Aussi *Sett Sahia* ne tarda pas à s'en apercevoir. Il me semble, lui dit-elle, que tu dois être de ceux qui préfèrent les jouvenceaux aux adolescentes. Mon ami sourit et dit : Assurement. Elle demanda : Et pourquoi ? Il dit : Parce qu'Allah a modelé le corps des jouvenceaux avec une perfection admirable au détriment des femmes, et que mes goûts me poussent à préférer en toutes choses le parfait à l'imparfait. Elle rit derrière le rideau et dit : Eh bien ! si tu veux défendre ton opinion, je suis prête à te répondre ! » Il essaie de faire sa preuve par la logique du raisonnement puis par le Livre et par la Sunna. Mais ses meilleurs arguments, ce sont des perfections physiques qu'il les tire, en sorte que *Sahia* reprend tous ses avantages sur ce terrain : « Qu'Allah te pardonne tes arguments erronés, répond-elle ; oublies-tu que la peau d'une jeune fille n'a pas seulement l'éclat et la blancheur de l'argent, mais encore la douceur des soieries ? Sa taille ! Mais c'est le rameau de myrthe et de l'arbre de ban. Le sceau de la beauté est imprimé sur la fossette de son menton... Et d'ailleurs vous autres, les amateurs de jeunes garçons, quand vous voulez dépeindre vos amis, vous comparez leurs caresses à celles des jeunes filles... Si toutefois il vous arrive de comparer les jeunes filles aux garçons, c'est uniquement pour donner le change à vos désirs corrompus et à votre goût pervers... Rendons hommage à Allah Très-Haut qui a su réunir dans les femmes toutes les jouissances qui peuvent remplir la vie et qui a promis aux Croyants, comme récompense au paradis, les houris vierges durables... »

En fait, le Koran et la morale publique réprouvaient les *mignons* ; une déconsidération très nette s'attachait à eux et les familles avaient le souci constant d'en préserver leurs jeunes gens.

Si les poètes emploient presque toujours, par euphémisme, le genre masculin pour parler de leurs amoureuses, cela signifie qu'ils comprennent la discrétion.

Le centre de l'existence familiale, c'est le harem, enceinte sacrée, lieu de protection et de réclusion relative de la femme, tout au moins au regard de nos habitudes. Les préoccupations des femmes se concentrent sur cette partie fermée de la demeure, avec sorties pour les hammams ou les cimetières, lieux réguliers de leurs rencontres, ou encore pour les achats en ville ou sur les marchés.

Il ne faut pas croire que leur existence intérieure et voilée se traîne dans une captivité sans mouvement et sans éclat. Bien au contraire. Dans le monde abrité et surveillé où elles évoluent, les femmes déploient autant d'ardeur, de passion et d'agitations que leurs époux dans leurs libres emportements. Le prestige féminin de la beauté ou du sentiment ne perd nullement ses droits. C'est ainsi que la femme, épouse, mère ou favorite, a le rang qu'elle mérite ou qu'elle sait conquérir par ses qualités ou son industrie personnelles... Sett Zahia dans *le Parterre fleuri de l'Esprit et le jardin de la Galanterie* s'exprime en termes qui pourraient aussi bien être de chez nous :

*Ne sais-tu pas que les rois, les Khalifats et les plus grands personnages dont parlent les annales, ont été les esclaves obéissants des femmes?... Que d'hommes éminents ont courbé le front, subjugués par leurs charmes! Combien ont tout quitté pour elles : richesses, pays, père et mère! N'est-ce point pour elles qu'on élève les palais, qu'on brode la soie et les brocarts, qu'on tisse les riches étoffes ?...*

Et de fait, nous lisons ailleurs que *pour distraire sa fille, le roi d'un pays situé aux extrémités de la Chine lui fait construire sept palais, chacun d'un style différent et d'une matière précieuse différente. En effet, il fit bâtir le premier palais entièrement de cristal, le second d'albâtre diaphane, le troisième de porcelaine, le quatrième de mosaïques*

de pierreries, le cinquième d'argent, le sixième d'or et le septième entièrement de perles et de diamants. Et le roi ne manque pas de faire orner chaque palais de la manière qui convenait le mieux au style dont il était bâti ; et il y réunit tous les agréments qui pouvaient en rendre le séjour encore plus délectable, soignant, par exemple, et surtout la beauté des pièces d'eau et des jardins.

Ne menait-elle pas son mari par le bout du nez, cette épouse d'un modeste artisan dont il est question dans un autre volume :

*Elle me dit : avant d'entrer au hammam, j'ai une envie que je veux satisfaire. Et je lui dis : Et quelle est cette envie? Elle me dit : J'ai envie d'une pomme pour la sentir et y mordre une morsure. Et moi, immédiatement, je m'en allai en ville pour acheter la pomme, dût-elle être au prix d'un dinar d'or! Je cherchai chez tous les fruitiers ; mais ils n'avaient point de pommes. Et je m'en retournai tout triste à la maison, et je n'osais point voir mon épouse et je passai toute la nuit à penser au moyen de trouver une pomme...*

En Orient, comme en tous lieux de la terre, les femmes ont leur caprice et leur humeur avec lesquels composent leur seigneur et maître, d'une façon fort humoristique parfois, à en juger par ce trait poétiquement rapporté :

*Lève-toi, compagnon, et ne laisse pas s'écouler en vain la saison du printemps.*

*La jouvencelle est là! Marie-toi! Ne sais-tu pas qu'une femme dans la maison est un almanach excellent pour toute l'année?... (tome X).*

D'incessants exemples nous montrent combien les hommes, et surtout les princes, sont sensibles aux mérites spirituels des jeunes personnes ; les pages des Mille Nuits sont remplies de traits que ce petit passage résume parfaitement :

*Et la jeune Abriza lui tint un langage d'une pureté et d'une élégance délicieuses. Aussi le roi fut-il à la limite de l'émerveillement... (tome III).*

Sans doute a-t-il résumé les exigences masculines sur ce point, le sage de l'*Histoire du miroir des Vierges* (tome XI) quand il dit : *La virginité unie à la beauté du corps et à l'excellence de l'âme est la thériaque qui dispense de tous les remèdes et tient lieu de toutes les richesses.*

Toutes les femmes, hélas ! ne sont pas belles et l'âge de leur beauté ne dure guère ! C'est alors qu'elles sont abandonnées aux travaux domestiques et qu'elles triment dur... à moins qu'elles ne soient assez fortunées pour posséder des esclaves...

L'autorité du chef de famille ne prend vraiment sa rigueur implacable qu'en matière de mœurs et de fidélité conjugale. Un coin de voile soulevé peut amener le pire châtement. Le jugement immédiat et son exécution sont entre les mains du mari, qui agit en cela conformément au droit en vigueur et qui demeure responsable devant Allah.

Voici Kamar, dans l'*Histoire de Kamar et de l'experte Halima*, qui, apprenant la conduite éhontée de son épouse, n'hésite pas un seul instant : *Il s'avança sur elle sans dire un mot et de ses mains, soudain abattues sur son cou, il l'étrangla en s'écriant : Ainsi meurent les dévergondées de ton espèce !* Le roi Shahriar ne peut s'empêcher de s'écrier aussitôt : *« Fasse Allah, ô Schahrazade, que toutes les femmes dévergondées subissent le même sort ! Car c'est ainsi qu'auraient dû se terminer plusieurs histoires parmi celles que tu m'as racontées. Souvent, en effet, j'ai été irrité en mon âme de voir que certaines femmes avaient une fin contraire à mes idées et à mon penchant... »*

Le roi Schahriar ne sait pas encore la clémence et la générosité, ni l'indulgence raisonnée sous les signes d'un état social humanisé. Pourtant chez ces Arabes aussi, la maxime est vraie, que nous rencontrons au conte suivant : *Le cœur de l'homme le plus dur ne peut résister aux larmes de la femme aimée.*

*Voyez l'Histoire d'Amina* (incluse dans l'*Histoire du*

*Portefaix... (tome I<sup>er</sup>). Quel drame pour un simple baiser reçu à la dérobée, sous le voile, et qui malheureusement, a laissé la trace d'une petite morsure faite par le trop ardent jeune homme ! Le mari demande des explications. L'épouse s'embrouille. « O perfide ! s'écrie le mari, assez de mensonge ! Tu vas endurer la punition de ton crime ! » Il appelle ses nègres qui traînent la coupable dans la cour. « Et mon époux ordonna à l'un des nègres de me tenir par les épaules et de s'asseoir sur moi ; et il ordonna à un autre nègre de s'asseoir sur mes genoux. Alors un troisième nègre vint qui tenait un glaive à la main et dit : « O mon maître, je vais la frapper du glaive et je la couperai en deux parties ! » Et un autre ajouta : « Et chacun de nous coupera un gros morceau de sa chair, et le jettera en pâture aux poissons dans le Tigre ». Car telle doit être la punition de toute personne qui trahit le serment de l'amitié ». Alors, mon époux me dit : « Et toi, maintenant, dis à voix haute la scheada de la foi. Puis remémore-toi un peu toutes les choses qui t'appartiennent et fais ton testament, car c'est la fin de ta vie ! » Alors je lui dis : « O serviteur d'Allah Très-Bon ! Donne-moi seulement le temps de faire la scheada de la foi et mon testament ! » Puis je levai ma tête vers le ciel, je l'abaissai vers moi-même et je me mis à réfléchir sur l'état misérable et ignominieux où je me trouvais, et les larmes me vinrent et je pleurai... »*

L'étonnant dans tout cela, est que la malheureuse puisse réfléchir ! Mais surtout, qu'elle puisse réciter des strophes très émouvantes sur sa situation, et puis d'autres délicates et fines comme celle-ci :

*Tu m'as fait porter tout le poids des conséquences d'amour, alors que mes épaules pouvaient à peine supporter le poids de la chemise fine...*

En sorte que l'époux furieux est aux trois quarts ébranlé quand sa vieille nourrice se jette à ses pieds pour lui demander la grâce d'Amina, qu'il finit par accorder.

De si terribles mœurs ne sont en somme inexorables

que dans des cas extrêmes. Leur cruelle dureté est le correctif de tempéraments ardents sous un climat de feu. Et nous voyons en maints endroits que les femmes ne sont pas les moins promptes à s'embraser, ni les moins audacieuses dans leurs entreprises amoureuses !

Ne trouvent-elles pas d'autre part un excellent refuge dans la tranquillité et la sûreté du harem ?

Cet abri, si propice en bien des cas, elles ne manquent pas de le défendre elles-mêmes.

« O Cheikh ! s'écrie une adolescente surprise dans son jardin, n'as-tu pas honte de regarder ainsi les femmes dans leur maison ? Et ta vieillesse et ta barbe blanche ne te conseillent pas le respect des choses honorables ? Hé ! y a-t-il donc honte plus grande, O Cheikh, que l'action de t'arrêter à la porte d'un harem qui n'est pas ton harem, et d'une demeure qui n'est pas ta demeure ? »

Formalisme officiel, peut-être prêt à céder au premier motif d'apparence valable, mais qui n'en a pas moins la force profonde d'une institution religieuse.

« Par Allah ! s'exclament ensemble les femmes effarouchées d'un harem où pénètre tout à coup un jeune homme. Quelle honte sur toi ainsi d'entrer auprès de nous ! Ne sais-tu pas que la pudeur est un des dogmes essentiels de la foi ? » Et elles se hâtent de relever leur voile de visage.

Voile de visage, mystère du harem qui se continue au dehors, et que l'Émir des Croyants seul a le droit de soulever n'importe quand et n'importe où.

Une petite scène tirée de l'*Histoire de la Jouvencelle chef-d'œuvre des cœurs* (tome XV) montre d'une façon charmante l'entrée d'une jeune femme dans le harem du Sultan.

*Elle vint s'incliner entre ses mains et releva son voile de visage. Et elle fut comme la lune dans sa quatorzième nuit, pure, éblouissante, blanche et sereine. Et, bien que troublée de se trouver en présence de l'émir des Croyants, elle n'oublia point ce que lui commandaient les bonnes manières, la poli-*

tesse et le savoir-vivre, et de sa voix à nulle autre pareille elle salua le Khalifat, disant : « Le salam sur toi, ô descendant du plus noble d'entre les fils des hommes... Et Al-Raschid ayant entendu ces paroles dites avec un accent si délicieux, se dilata et s'épanouit et s'écria : « Maschallah! ô moulage de la perfection! » Et il la regarda encore plus attentivement et faillit s'envoler de joie... Puis Al-Raschid se leva de son trône et descendit vers la jouvencelle, lui ramena sur le visage son petit voile de soie : ce qui signifiait qu'elle était désormais de son harem et que tout ce qu'elle était rentrait désormais dans le mystère prescrit aux élus des Croyants ».

Le harem, chez le pauvre, ne se réduit qu'à une seule épouse, jointe aux membres rapprochés de la famille, mère ou sœur. Mais, chez les riches et surtout chez les princes, il prend des proportions considérables, tel celui du fameux roi Omar Al-Némân.

« Le roi Omar Al-Némân avait, comme le permettent le Livre et la Sunna, quatre femmes légitimes ; outre ces quatre femmes qui habitaient le palais même, le roi avait trois cent soixante concubines, à l'égal des jours de l'année cophte ; et chacune de ces femmes était de race différente. Il avait donné à chacune un appartement réservé et indépendant ; et ces différents appartements étaient groupés en douze bâtisses, comme les mois de l'année et tous construits dans l'enceinte même du palais... »

Le harem, centre de l'intimité familiale chez le musulman ordinaire devient surtout chez les grands un foyer d'intrigues inimaginables. Les princesses et les favorites jouent parfois un rôle des plus importants dans les affaires publiques et privées de leur seigneur et maître.

Comme dans notre théâtre classique, les nourrices sont des confidentes et des auxiliaires précieuses dans une société féminine qu'une solidarité à toute épreuve rend très forte. « O Nourrice! supplie la princesse Donia, vois-tu ce jeune homme? Regarde comme il est beau, et quelle

*taille et quelle démarche ! » La vieille dit : « Retourne au palais et laisse-moi agir à ma guise. Je te promets la réalisation de cette union admirable ».*

La finesse et l'intelligence orientales sont à la hauteur de toutes les circonstances surtout chez les femmes qui, à ce point de vue, l'emportent de beaucoup sur les hommes.

Le harem est le milieu de culture par excellence de la société musulmane. La petite fille est éduquée et dressée de très bonne heure dans tous les arts d'agrément ainsi que dans les différentes branches du savoir, surtout si elle est de bonne famille ou destinée à quelque harem princier. Sur tous ces points les esclaves, à l'occasion, ne le cèdent en rien aux femmes libres.

Un marchand présente une jeune et belle houri en ces termes : *« Ces dix mille dinars d'or, c'est à peine s'ils me dédommagent du prix des poulets dont je l'ai nourrie depuis son enfance, des robes de valeur dont je l'ai toujours habillée et des dépenses que j'ai faites pour son instruction. Car je lui ai donné plusieurs maîtres, sans compter ; et elle apprend la belle écriture, les règles de la langue arabe et de la langue persane, la grammaire et la syntaxe, les commentaires du Livre, les règles du droit divin et leurs origines, la jurisprudence, la morale et la philosophie, la géométrie, la médecine, le cadastre. Mais elle excelle surtout dans l'art des vers, dans le jeu varié des instruments de plaisir et dans le chant et la danse ; enfin elle a lu tous les livres des poètes et des historiens. Mais tout cela n'a fait que contribuer à la rendre encore plus admirable de caractère et d'humeur ; et c'est pourquoi je l'ai appelée Douce-Amie ».*

On pense volontiers chez nous que la dignité de la femme était totalement méconnue dans cette société. C'est qu'on oublie que le respect des autres et de soi-même réside dans l'esprit plus que dans les formes sociales ; celles-ci deviennent facilement incompréhensibles lorsqu'on les étudie après coup par les méthodes du naturaliste ou du sociologue. Mais quand on les sur-

prend dans l'action, comme il est facile de le faire ici, on ne tarde pas à s'apercevoir du rôle éminent de la femme au sein de la civilisation orientale.

Et d'abord, bien que son sort le plus banal soit évidemment de plaire à l'homme qui la désire ou auquel on la destine, bien que le mariage soit une affaire de famille qui se passe entre les parents à l'âge où elle est encore enfant, la Musulmane se plie aux coutumes de sa race comme le font les femmes de tous les pays, c'est-à-dire sans rien abdiquer d'elles-mêmes et prêtes à le montrer dès que l'occasion se présente.

Quand la belle Zoumouroud, volée en pleine ville par un brigand Kourde, est amenée dans une caverne de voleurs comme *chair fraîche*, bien que tremblant dans son cœur, elle ne se laisse pas abattre. Laisée pendant quelques heures à la garde d'une vieille qui lui dit : *Ma fille, quel bonheur pour toi de te sentir bientôt pénétrée par quarante gaillards! Par Allah! que tu es heureuse d'être jeune et désirable!* », elle s'indigne en elle-même et se dit : « *Non, par Allah! je sauverai mon âme et je ne leur livrerai pas mon corps!* » Et elle imagine un plan d'évasion qu'avec astuce et courage elle réalise parfaitement.

Lisez encore l'histoire de cette Lucrèce musulmane, l'épouse de Grain-de-Beauté, qui, séparée de son mari par une suite d'événements perfides, est livrée par l'émir Khalab au propre fils de ce dernier. *Mais la belle jeune femme indignée tire soudain de sa ceinture un poignard, et, levant le bras, elle s'écria : Eloigne-toi ou je vais te tuer avec ce poignard et me l'enfoncer ensuite dans la poitrine! Où donc est la loi qui permet à une femme d'appartenir à deux hommes à la fois? Je préfère mourir plutôt que de renoncer à l'affection de mon maître, vivant fut-il ou mort!* »

Quand elles se mettent en tête de tromper leur mari, les femmes orientales ne le cèdent en rien en subterfuges et roueries à celles de nos sociétés européennes.

Dans l'*Histoire du Capitaine de police*, ce capitaine Kurde, assez grossier, est rapidement honni de son épouse. En l'absence du mari, un jeune amant ne tarde pas à être introduit. La mari rentre à l'improviste. L'amant se cache. Et, comme dans *Boubouroche*, la femme joue son mari avec audace et avec esprit. Elle va allègrement à sa rencontre, son voile à la main. « *Qu'y a-t-il? Et pourquoi tiens-tu ce voile?* » Elle répond : « *L'histoire de ce voile, ô mon maître, est une histoire qui, si elle était écrite avec les aiguilles sur le coin intérieur de l'œil, servirait de leçon à qui la lirait avec respect...* » et elle se met à raconter sa propre histoire au naïf Kurde qui n'y comprend goutte. « *Et en effet, dit-elle, quand sa femme l'avait entendu rentrer, elle s'était hâtée de cacher son amant et avait entraîné son mari sur un divan, tout comme je l'ai fait avec toi. Et alors elle lui jeta sur la tête un drap qu'elle tenait à la main et lui en serra le cou de toutes ses forces, là, comme ça!* » Et parlant ainsi, la jeune femme jette le voile sur la tête du capitaine tandis que l'amant déguerpit. *Et elle se mit à rire tellement qu'elle se renversa sur le derrière. Quant au capitaine il ne sut s'il devait rire ou se fâcher. Et d'ailleurs Kurde il était et Kurde il resta. Et c'est pourquoi il ne comprit jamais rien à cet incident.*

Le harem n'empêche donc pas au caractère féminin son développement naturel et éternel. Comment la femme d'Orient, si souple et si habile, ne conserverait-elle pas sur les hommes l'ascendant de sa beauté ou de son esprit?

Le joaillier Obeid, ayant à formuler un souhait que le Sultan s'est engagé à exaucer, déclare : « *Ton esclave, ô roi du Temps, voudrait aller prendre l'avis de son épouse...* » Le roi trouve cela tout naturel et riposte : « *Hâte-toi, ô Obeid, d'aller consulter ton épouse...* »

D'autres fois, ce sont les tracasseries d'humeur que le mari doit supporter. « *Dès mon arrivée à la maison, raconte un pauvre homme, je trouvai que mon épouse me tournait le dos et était de contrariante humeur. Et elle me dit : Est-ce*

ainsi que tu m'abandonnes toute la journée et que, pendant que tu es dans la dilatation du plaisir et de l'épanouissement, tu me laisses à la maison toute seule, triste et déplorable! Ainsi, si tout de suite tu ne me fais pas sortir et tu ne me promènes pendant le reste de la journée, il n'y aura plus que le Kadi entre toi et moi, et je lui demanderai le divorce sans différer. Alors moi qui n'aimais pas les scènes d'intérieur, pour avoir la paix et malgré ma fatigue, je sortis promener mon épouse... »

Les amours saphiques, sans occuper une place prépondérante dans les histoires de harem, s'y rencontrent assez pour étonner chaque fois le naïf Schahriar. Elles y conservent cette sorte de candeur qui est le propre de tout ce qui touche à l'âme arabe.

Alors l'adolescente, raconte le premier capitaine de police, sans aucune gêne dans le geste ou dans la voix, me dit : *Sâche, ô capitaine Moin, que je suis une femme éperduement éprise d'une jouvencelle. Et son amour est dans mes entrailles à l'égal d'un feu pétillant. Et entre elle et moi est arrivé ce qui est arrivé! Et c'est là un mystère d'amour. Et entre elle et moi un pacte passionné est conclu par traité, par promesses et par serment. Car elle brûle pour moi d'une égale ardeur. Et jamais elle ne se mariera, et jamais un homme ne me touchera. Et nos relations dureraient déjà depuis un certain temps, quand, un jour, son père, cette barbe maudite, s'aperçut de nos relations et y coupa court en isolant complètement sa fille... Or, moi, ô mon seigneur le Sultan, en entendant ces paroles, je fus stupéfait à la limite de la stupéfaction et je me dis en moi-même : « O Allah Tout-Puissant! Et depuis quand les jouvencelles se transforment-elles en jouvenceaux? Et quelle sorte de passion et quelle espèce d'amour peuvent être la passion et l'amour d'une femme pour une autre femme? Et je dis : O ma maîtresse, par Allah! Je ne comprends rien à l'affaire de ta grâce! Car je n'ai jamais entendu dire que les biches soupiraient pour les biches... Et elle me dit : « Tais-toi, ô capitaine, car*

*c'est là un mystère d'amour et peu de personnes sont faites pour le comprendre ».*

Ainsi, sous ces aspects aussi divers que le veut la nature humaine, la femme des *Mille Nuits* est, autant que dans nos sociétés, une des deux parties bien vivantes de l'humanité. Elle y accomplit sa destinée, elle y remplit complètement son rôle avec une réserve d'énergie jamais en défaut. Mais, ainsi qu'en toute civilisation, son titre de respect le plus impérieux est celui de mère. L'Émir des Croyants lui-même, en pleine séance, se lève en l'honneur de sa mère dès que celle-ci pénètre dans la salle du diwan.

Combien touchant, dans sa simplicité, l'adieu de l'Arabe Jouder, se séparant de sa mère pour un long voyage. Entraîné par un Moghrabin à la recherche d'un trésor, il ne part qu'après avoir porté à sa mère les mille dinars qu'il reçoit d'abord :

*Prends ces mille dinars pour tes dépenses, lui dit-il, car moi je vais partir pour un voyage de quatre mois. Et toi, ô mère, fais des vœux pour moi pendant mon absence, et je serai comblé de bienfaits par ta bénédiction sur moi ! »* Elle répondit : *« O mon enfant, combien ton absence va me faire languir de tristesse ! Et que j'ai peur pour toi ! »* Il dit : *« O mère mienne, il n'y a rien à redouter pour quelqu'un qui est sous la garde d'Allah ! »* Alors Jouder fit ses adieux à sa mère et s'en alla...

L'amour maternel s'exhale d'une façon touchante en maintes occasions. Quoi de plus attendrissant que l'affliction dans laquelle est plongée l'épouse du roi Omar Al-Néman après le départ de son jeune fils. *Alors sa mère s'enferma dans son appartement à pleurer, à se lamenter et à dire du plus profond de sa douleur : O mon enfant, de quel côté t'appeler ? Vers quel pays courir te chercher ? Et que peuvent maintenant ces larmes que je verse sur toi, mon enfant ? Puis la pauvre mère ne voulut plus ni boire, ni manger et son deuil fut connu de toute la ville et partagé par tous les habitants.*

Les naissances, surtout masculines, sont l'occasion de véritables explosions de joie : *Elle accoucha d'un enfant mâle dans la bénédiction, au milieu des réjouissances et au son des clarinettes, des fifres et des cymbales.*

Les enfants sont élevés par les femmes dans les harems avec beaucoup de sollicitude et d'amour. Ils jouissent d'une extrême faveur dans tous les rangs de la société, et principalement les garçons.

*L'enfant! est-il gentil! et fin! Et sa taille!... Boire à même sa bouche! Boire cette bouche et oublier les coupes pleines et les vases débordants!*

*Boire à ses lèvres, se désaltérer de la fraîcheur de ses joues, se mirer aux sources de ses yeux, oh! et oublier la pourpre des vins, leurs arômes, leur saveur et toute l'ivresse!*

Les garçons quittent le harem un peu avant la puberté. Le père s'occupe alors de leur éducation selon le rang qu'il occupe. *Une éducation de prince* ne va pas sans les soins les plus vigilants et les connaissances les plus complètes :

*Alors le roi son père fit venir les maîtres les plus savants et leur ordonna de lui enseigner la calligraphie, les belles lettres et l'art de se conduire, ainsi que les règles de la syntaxe et de la jurisprudence. Et à leur base était le Livre Sublime.*

*Et ces maîtres de la science restèrent avec l'enfant jusqu'à ce qu'il eût quatorze ans. Alors le roi le confia à un maître d'équitation qui lui apprit à monter à cheval et à jouter de la lance et du javelot et à chasser le daim à l'épervier. Et le prince Diadème devint bientôt le cavalier le plus accompli...*

L'amour paternel et maternel sont des sentiments très purs et très vivaces chez nos Orientaux.

Quand le jeune prince Kamaralzamân, ne pouvant résister à l'appel de sa bien-aimée, brûla de partir, il hésite d'abord : « *Mon père, dit-il, ne me laissera pas partir; car il m'aime tant que jamais il ne se résoudra à se séparer de moi.* » Il se décide enfin à lui demander la per-

mission sous prétexte d'une partie de chasse de quelques jours. Son père *pour ne point l'affliger, n'osa pas la lui refuser, mais il lui dit : Pour une nuit seulement! Car ton absence prolongée me causerait un chagrin dont je mourrais!* Puis il fit préparer pour son fils deux magnifiques chevaux et six autres de relais, plus un dromadaire chargé des équipements et un chameau chargé des vivres et des outres d'eau... Après quoi, le roi embrassa Kamaralzamân en pleurant...

La famille arabe est une institution sacrée. Bien que plus élargie que la nôtre, elle est rigoureusement disciplinée. Son caractère religieux lui confère un style et des traditions intangibles.

L'histoire du Vizir Nourredine nous fait assister au testament moral d'un père à son fils. Le fils reçoit avec piété le précieux dépôt :

*Nourredine tomba gravement malade, et, sentant qu'il ne tarderait pas à être appelé chez Allah, il manda son fils Hassan et lui fit ses dernières recommandations et lui dit : Sâche, ô mon enfant, que ce monde est une demeure périssable, mais le monde futur est éternel! Aussi, avant de mourir, je veux te donner quelques conseils; écoute-les donc bien et ouvre leur ton cœur.*

*Nourredine commença à dicter toute l'histoire de sa vie. Il lui dicta sa généalogie complète, ses ascendants directs et indirects, avec leurs noms, les noms de leur père et leur grand père, son origine, son degré de noblesse personnelle acquise, et enfin toute sa lignée paternelle et maternelle. »*

Quand Nourredine meurt, son fils Hassan fait durer deux mois les cérémonies du deuil, et pendant ce temps, il ne quitte pas un seul instant sa maison; et oublie même de monter au palais et d'aller voir le sultan selon sa coutume.

Cette affliction est cause de sa disgrâce. Aussi Hassan est-il obligé de fuir et, quittant sa ville, c'est d'abord au cimetière qu'il va, résolu à passer la nuit dans la turbeh de son père...

Au point de vue sexuel, les jeunes gens sont bien moins livrés au hasard des rencontres que dans nos villes : les parents ne craignent pas de prévoir leurs débuts amoureux et de les préserver. Tantôt ce sont des fiançailles célébrées de très bonne heure, la mère choisissant la jeune épousée que le jeune homme ne pourra voir qu'après le mariage. Tantôt, dans la classe aisée, c'est une esclave choisie que la tendresse paternelle va jusqu'à offrir au fils nubile. Tout cela est régulier et sauvegarde singulièrement l'un et l'autre sexe ! Aussi les femmes galantes sont rares en ces pays et la moralité publique se trouve défendue par les mœurs elles-mêmes.

Comme à Rome, comme à Sparte, le célibat est pros-  
crit : *Et tu te marieras enfin, conseille le vizir à son sultan, pour suivre la parole du Prophète qui a dit : les hommes qui se disent chastes doivent être bannis de l'Islam ! Ce sont des corrupteurs. Pas de célibat en Islam !*

La disgrâce des femmes est leur absence de participation à leurs fiançailles et à leurs mariages ; dès l'âge le plus tendre, elles voient leur sort réglé par arrangements familiaux. Mais la contrainte n'a-t-elle pas toujours et partout surexcité les expansions naturelles ?

*Les Mille Nuits et une Nuit* abondent en descriptions très détaillées des pourparlers, tractations, préliminaires et enfin de la cérémonie qui accompagnent les mariages. Comme en toutes occasions, un protocole rigoureux est de mise. Il traduit les soucis religieux, moraux et sociaux d'une société extrêmement stylisée. En même temps, les tendances fondamentales du tempérament oriental se donnent libre cours dans ces occasions qui sont, comme dans nos campagnes, le signal des réjouissances pour ainsi dire publiques. Jamais ne se montre mieux l'amour du faste et des magnificences étalées dont les Arabes sont si friands.

A défaut de richesses véritables, le simulacre leur suffit. Ils ne peuvent pas toujours distribuer à la volée des poi-

gnées de dinars d'or parmi les assistants d'un cortège nuptial comme il est raconté en maints passages des « Mille Nuits », mais leur idéal serait de pouvoir le faire.

En toutes choses, ils n'aiment rien autant que l'exagération. L'abondance des démonstrations extérieures, dans leurs actes ou dans leurs récits, avec les splendides images qui en restent, est un enrichissement pour leur esprit. On dirait qu'ils ont compris la puissance de l'image ; ils savent que de belles visions enjolivent la vie mentale. L'exagération, dont les Orientaux sont si coutumiers, finit par rendre les choses plus vraies.

Les hyperboles du langage n'habillent pas seulement leurs pensées de vêtements rutilants et somptueux : elles les incitent vers la générosité et la prodigalité, qualités qui leur font rarement défaut.

Un fiancé se met-il en route vers sa future épousee :

*Il prit avec lui toutes sortes de cadeaux riches, satisfaction des rois, joyaux, orfèvreries, tapis de soie, étoffes précieuses, parfums, essence de roses tout à fait pure, et toutes choses légères de poids et lourdes de valeur. Il ne manqua pas non plus de prendre dix chevaux choisis des plus belles races et des plus pures de l'Arabie. Il prit aussi riches armes niellées d'or à poignées de jade incrustées de rubis, armures légères d'acier et cottes de mailles aux mailles dorées ; sans compter les grandes caisses chargées de toutes sortes de choses somptueuses ; et aussi des choses bonnes à manger, conserves de roses, abricots laminés en feuilles légères, confitures sèches parfumées, pâtes d'amandes aromatisées au benjoin des îles chaudes, et mille friandises destinées à réjouir le goût et à disposer agréablement les jeunes filles à marier<sup>1</sup>.*

Une jeune mariée arrive dans la ville du roi, où elle est reçue en grande pompe :

*Lorsque le roi eut appris l'arrivée de l'épousée, il se tremoussa de plaisir et donna une belle robe d'honneur au*

1. Histoire d'Aziz et d'Aziza.

*courrier annonciateur. Et il ordonna à toute son armée d'aller à la rencontre de la nouvelle mariée avec les étendards éployés. Et les crieurs publics invitèrent toute la ville au cortège, de façon à ce qu'il ne restât pas à la maison une seule femme, ni une seule jeune fille, ni même une seule vieille, cassée par l'âge fût-elle ou impotente. Et on décida que l'entrée en ville se ferait la nuit en grande pompe.*

*Aussi, la nuit venue, les notables de la ville firent illuminer à leurs frais toutes les rues et la route qui conduisait jusqu'au palais du roi. Et tous se rangèrent en deux rangs le long du chemin, et, sur son passage, les soldats firent la haie, à droite et à gauche; et, sur tout le parcours, les illuminations éclatèrent dans l'air limpide, et les gros tambours firent entendre leur roulement profond, et les trompettes chantèrent à voix haute, et les drapeaux battirent sur les têtes, et les parfums brûlèrent dans les cassolettes, au milieu des rues et sur les places. Et au milieu d'eux tous, la nouvelle mariée, vêtue de la robe magnifique que lui avait donnée son père, arriva au palais de son époux le roi Soleïman-Schah.*

Un cérémonial d'épousailles chez un notable est bien retracé dans le récit que voici :

*Et il ouvrit toutes grandes les portes de sa maison et il fit servir à ses invités des mets de toutes les espèces et, entre autres choses, du riz de sept couleurs différentes, et des sorbets, et des agneaux farcis de noisettes, d'amandes, de pistaches et de raisins secs, et un jeune chevreau rôti en entier et servi d'une seule pièce. Et tout le monde mangea et but et entra en joie, en allégresse et en contentement. Et l'épousée fut promenée et montrée en parade sept fois de suite, habillée chaque fois d'une robe différente plus belle que la précédente. Et on la promena même une huitième fois au milieu de l'assistance pour la satisfaction des invités qui n'avaient pu suffisamment s'en rassasier les yeux. Après quoi les vieilles dames l'introduisirent dans la chambre nuptiale et la couchèrent sur un lit haut comme un trône, et la préparèrent de toutes*

les manières pour l'entrée de l'Époux. Alors Aboul-Hassein, au milieu du cortège, pénétra chez l'épousée, lentement et avec dignité. Et il s'assit un instant sur le divan, pour se bien prouver à lui-même et montrer à son épouse et aux dames du cortège combien il était plein de tact et de mesure...

Une variante, dans un autre conte, nous fait assister à l'entrée de la jeune fille dans la salle des réjouissances :

Et tout le temps, pendant que la nouvelle mariée s'avancait ainsi lentement et pas à pas, les joueuses d'instruments faisaient merveille, et les chanteuses disaient les chansons les plus éperduement amoureuses, et les danseuses, en s'accompagnant de leur petit tambour à grelots, dansaient comme des oiseaux...

A la fin du septième tour, la noce était finie, car elle avait duré une bonne partie de la nuit. Aussi les joueuses d'instruments cessèrent de pincer leurs instruments, et, avec toutes les dames, elles passèrent devant Hassan, soit en lui baisant les mains, soit en lui touchant le pan de la robe. Et les suivantes conduisirent l'épouse dans la chambre de déshabillage, lui enlevèrent ses robes une à une en disant chaque fois : « Au nom d'Allah ! » Puis elles partirent en la laissant seule avec sa vieille nourrice qui, avant de la conduire dans la chambre nuptiale, devait attendre que le nouveau marié y arrivât le premier.

La pureté des origines et l'égalité des alliances est une préoccupation très ancienne dans les tribus musulmanes. Il ne faudrait pas croire que la polygamie, en usage seulement chez les riches, ait fait perdre l'habitude du choix selon le sang. Même s'il s'agit de concubines, capables d'assurer la descendance, son importance est loin d'être négligée. *Sâche donc, ô roi*, déclare à Soleïman Schah son vizir consulté sur cette grave question, *que je ne verrai point avec agrément une esclave inconnue devenir l'épouse de notre maître... Ne sais-tu pas que l'enfant qui naîtra d'une telle union sera toujours un bâtard plein de vices, menteur, sanguinaire, maudit d'Allah son créateur !...*

Chez les nomades du désert, cette fierté de la lignée est très vivace : *N'oublie pas que je suis une d'entre les pures, s'écrie la princesse Abriza, une d'entre les nobles et les plus sublimes du sang!*

D'ailleurs, l'Arabe se considère toujours comme un noble et il aime la noblesse. Le poète exprime bien sa race quand il dit :

*Savoure avec délices la société de l'homme noble, à l'âme noble, fils de noble; car tu trouveras toujours que l'homme noble est né noble, d'un père noble.*

*Mais fuis au loin le contact de l'homme vil à l'âme vile, d'extraction vile; car tu trouveras que l'homme vil est né d'un père vil.*

La société et la famille orientales se complètent par les esclaves; l'esclavage y connaît sans doute une rigueur de forme excessive qui découle du pouvoir absolu du chef. Mais en même temps qu'autoritaire, le régime est resté souvent patriarcal, les serviteurs font partie intégrante de la communauté, d'une manière moins absolue qu'à Rome où le lien religieux des dieux domestiques s'étendait aux esclaves, avec assez de force cependant pour que les relations en deviennent simples et familières. La religion les protège comme tous autres musulmans. Dans la pratique, les rapports entre maîtres et esclaves tendent fort à s'humaniser, surtout dans les villes; maints tableaux sont assez touchants à ce sujet.

Le marchand Printemps, un homme qui comptait parmi les habitants les plus riches et les plus considérables de sa ville, avait un fils nommé Bel-Heureux parce qu'il était venu au monde en souriant. Un jour qu'il allait au souk des esclaves pour acheter une servante à son épouse, il aperçoit une esclave à la figure douce qui portait sur son dos une fillette endormie. Il la ramène à la maison : « O Fille de l'Oncle, dit-il à sa femme, j'ai acheté cette esclave à cause de la fillette que nous élèverons avec notre enfant Bel-Heureux. Et, si tu n'y vois pas d'inconvénient,

nous la nommerons *Belle-Heureuse* ». Et les enfants grandirent ensemble, et Bel-Heureux appelait la fille de l'esclave « *ma sœur* » et elle l'appelait « *mon frère* ». Ils furent élevés dans le même berceau. Une fois grands, les deux jeunes gens, violemment épris l'un de l'autre, se marièrent et c'est une histoire d'amour qui se continue entre eux...

Ailleurs, une vente d'esclaves aux enchères, racontée avec beaucoup de pittoresque, nous fait voir qu'une femme jeune, belle, pourvue de qualités de langage et d'esprit, n'est pas seulement un objet de trafic inerte. La coquette sait très bien prendre voix au chapitre. Pour obtenir un meilleur prix, le marchand entre même dans le jeu et l'entoure ostensiblement de certaines prévenances : « *Acceptes-tu, ô souveraine des lunes, d'appartenir à notre vénérable syndic?* » demande le crieur public après une enchère. La *souveraine des lunes* n'accepte pas. Alors la criée recommence, et plusieurs fois, jusqu'à ce que la jeune odalisque déclare : « *Je consens à ma vente à ce bel adolescent moyennant les mille dinars donnés à mon maître* <sup>1</sup> ».

Cet aspect de richesse imagée et colorée, qu'on retrouve à tout instant dans les scènes de la vie courante, apporte une saveur d'authenticité extrêmement prenante. Il nous découvre l'aisance, et le côté jovial, en même temps qu'astucieux d'un état social à formes si rigides par ailleurs. Cette facilité charmante, cette complaisance aimable, cette politesse souriante remplie d'égards réciproques, donnent le ton habituel aux relations courantes de ces inventeurs du compliment et de la flatterie. Ce sont elles qui, s'introduisant peu à peu dans la société orientale et s'y épanouissant, ont apporté une douceur de vivre extrême au sein de la brutalité première.

Aux temps des *Mille Nuits*, les mœurs et les coutumes dans la vie publique, sont donc d'un grand raffinement.

1. *Histoire du jeune Nour...*

La distinction du maintien, la noblesse des sentiments peuvent être l'apanage des moins fortunés. Aucun peuple n'est plus sensible à la forme des manières ni apprécie mieux le savoir-vivre. Chacun apporte cependant les qualités de sa race, en cette tour de Babel. De même que *le fellah avait la parole élégante, la langue discrète, la réplique sur les lèvres, l'esprit fertile, le geste bien façonné, et le langage poli et distingué*, de même un Syrien de naissance est doué *comme tous les Schamites de sa race, d'un sang lourd et d'un esprit épais*<sup>1</sup>.

Comme la plupart des sociétés de l'antiquité où existait l'esclavage, le monde arabe est essentiellement aristocratique, mais il est aussi nettement égalitaire sur le seul plan où l'égalité ne soit pas vaine : celui intérieur de l'esprit, du sentiment, de la foi. Chacun se fait facilement l'égal des princes du rang ou de la fortune. Ce sont biens qu'Allah a octroyés, qu'il reprend quand il le désire, et qu'il reporte sur n'importe lequel de ses Croyants. Chacun se croit digne de devenir vizir ou sultan pour peu que le destin le favorise. Chacun cherche à s'élever par les beaux sentiments, les raffinements, les actions remarquables en beauté, rareté ou étrangeté. La pauvreté n'est pas un obstacle. Elle ne déconsidère personne. Dans les fêtes publiques, le plus loqueteux vient naturellement s'asseoir à côté du Cheikh ou du Kadi, non sans les salams d'usage, mais avec une tranquillité fière et simple, sans aucune familiarité triviale ou indiscrete. Il est certain aussi que la toute-puissance du Sultan qui peut destituer sur l'heure, ou investir des plus hautes fonctions qui bon lui semble, a pour conséquence l'équivalence morale entre tous les sujets. Tout cela constitue cette fraternité musulmane où tous ont même devoirs et même valeur religieuse, morale et civique.

A proprement parler, point de castes ni de classes à

1, *La naissance de l'esprit.* (Tome XIV).

cloisons étanches chez les Orientaux. Quelle n'est pas la stupéfaction de Sindbad le Marin au récit que lui fait un de ses compagnons de route sur l'état social aux Indes :

*Je fis la connaissance de personnages indiens qui, après les salams de part et d'autre, voulurent bien se prêter à mes questions et m'apprirent que dans le pays de l'Inde il y avait un grand nombre de castes dont les deux principales étaient la caste des Kchatryas composée d'hommes nobles et justes et la caste des brahmes qui étaient des hommes purs ne buvant jamais de vin et amis de la douceur des manières, du faste et de la beauté. Ce sont ces Indiens savants qui m'apprirent également que les castes principales se divisaient en soixante-douze autres castes qui n'avaient aucun rapport l'une avec l'autre. Cela m'étonna à la limite de l'étonnement.*

Les habitudes arabes forment un contraste par trop manifeste avec un tel arrangement social ! Dans le pays de Sindbad, l'Emir lui-même accueille avec facilité, selon le gré de ses sentiments ou de sa fantaisie, le pèlerin ou le voyageur qui passe. Et s'il lui ouvre sa demeure, il n'hésite pas, quel qu'il soit, à l'honorer comme un hôte de qualité — tous les hôtes étant de qualité pour les Musulmans.

*« La bienvenue sur toi, ô vénérable derviche d'Allah ! A en juger par ton air, tu dois être un fils des nobles tribus du Hedjaz ou de l'Yémen ! » Et le derviche répondit : « Allah seul est noble, ô mon Seigneur ! Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, un mendiant. » Et le Sultan répondit : « Il n'y a point d'inconvénient ! »*

Allah est le mot profond de l'Islam. Il est le point de rencontre des forces morales et physiques de l'homme, de tous les hommes d'un même pays, de tous les pays de cette immense communauté religieuse, soumise à la parole simple et irréfutable qu'a apportée le Prophète.

Partout où Allah paraît, l'accord est fait ; l'ascension commence vers Lui, qui est élévation par excellence en tous domaines. *« Louanges soient rendues à l'Immuable*

*vers lequel convergent toutes choses créées!* » s'écrie le Musulman. Et Schahrazade conclut humblement après les meilleurs de ses histoires : « *Mais Allah est plus savant! Il est le seul savant!* »

Ainsi, la patrie morale de tous, en cet Orient antérieur c'est l'Islam. Il constitue la Personne spirituelle et morale, en même temps que l'armature sociale des *Mille Nuits*. Aussi, de toutes parts, la religion, sa doctrine et son Koran entrent en scène.

*L'Histoire de la docte Sympathie* est un véritable cours complet de religion, théorique et pratique, avec droit canon et jurisprudence, le tout sortant de la bouche éloquente de cette adolescente si cultivée qui en est l'héroïne ; entre autres réponses, la savante jeune fille déclare : « *Je connais par cœur le Livre Sublime et je puis le lire de sept manières différentes... Je sais au juste quels chapitres ont été inspirés et écrits à la Mecque, et quels autres ont été dictés à Médine ; je connais les lois et les dogmes, je sais les distinguer d'avec les traditions et différencier leur degré d'authenticité... Allah est mon Seigneur ; Mohâmmad — sur lui la prière et la paix! — est mon prophète ; le Koran est ma loi, il est donc mon Imam ; la Kâabâ d'Allah élevée par Abraham à la Mecque, est mon orientation ; l'exemple de notre saint Prophète est ma règle de vie ; la Sunna, recueil des traditions, est mon guide dans les chemins et tous les Croycants sont mes frères.* » — « *Peux-tu me dire, lui demande-t-on, quels sont les devoirs de notre religion ?* » Elle répond : « *Il y a cinq devoirs indispensables dans notre religion : la profession de foi « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mohhamad est l'envoyé d'Allah! » ; la prière ; l'aumône ; le jeûne du mois de Ramadân ; le pèlerinage de la Mecque quand on peut le faire ».*

Voilà l'orthodoxie parfaite, commune à tous les musulmans.

Un autre conte nous fait assister à une conversion, non point à une scène de prosélytisme doctrinaire, mais

à une illumination par la grâce, rapide et spontanée.

La fille d'un roi vaincu par le *Prince Diamant* accueille le victorieux en libérateur. Celui-ci se conduit avec une telle générosité que la princesse s'écrie : « O beau, à quelle religion appartiens-tu pour faire ainsi le bien sans espoir de récompense? » Et *Diamant* répondit : « O Princesse, la foi de l'islam est ma foi, et sa croyance est ma croyance! » Et elle lui demanda : « En quoi consistent, ô mon Maître, cette foi et cette croyance? » Il répondit : « Elles consistent simplement à attester l'unité par la profession de foi qui nous a été révélée par notre Prophète — sur lui la prière et la paix! » Elle demande : « Et veux-tu me faire la grâce de me révéler à ton tour une profession de foi qui rend les hommes si parfaits? » Il dit : « Elle consiste en ces seuls mots : Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mohammad est l'envoyé d'Allah! Et quiconque la prononce avec conviction est à l'heure et à l'instant ennobli de l'islam. Et, fut-il le dernier des mécréants, il devient aussitôt l'égal du plus noble des Musulmans ». Et, ayant entendu ces paroles, la princesse *Aziza* sentit son cœur ému de la vraie foi; et elle leva spontanément la main et, portant son index à la hauteur de ses yeux, elle prononça la *Schehada* et s'ennoblit aussitôt de l'islam ».

Cette noblesse est le soutien réel du Musulman dans toutes les circonstances de la vie. Dans le bonheur comme dans le malheur, le bon Croyant ne désespère jamais de son Maître. L'instant est-il critique : « J'invoquai, dit-il, le nom d'Allah et je l'implorai et je me mis dans l'extase de la prière... » A la moindre menace du destin, le Musulman s'en remet, d'un cœur soumis et confiant, aux décisions d'un Seigneur, non point autoritaire et capricieux, mais plein de justice et d'amour. Quoiqu'il arrive, rien ne peut entamer sa confiance. « Si je n'ai jamais joui de ta largesse, ô Seigneur, murmure humblement un pauvre diable, ne crois point que je t'accuse en rien. Tu es grand, magnanime et juste. Et je sais bien que tu jugeas avec sagesse. »

En Islam, toutes les pratiques ont leur statut inamovible, qu'un protocole traditionnel et religieux gouverne. De la naissance à la mort, l'usage est là qui se fonde sur les mœurs intimement pénétrées par la religion. Et pourtant nulle intervention cléricale ! Point de prêtres dans les manifestations de ce culte. Chaque Musulman est son propre ministre pour le service intérieur ou extérieur de son Dieu. Il est aussi celui de sa famille, comme le Commandeur des Croyants pour la nation entière. Solitude devant Allah, face à face spirituel avec l'Être suprême, qui sont d'une rare grandeur !

La prière en commun, véritable communion des fidèles, est un chœur des âmes qui ne comporte ici aucune dissonance possible, car chacune atteint pour son propre compte le degré d'élévation nécessaire.

Cet accord spontané éclate avec autant de rigoureuse certitude dans toutes les cérémonies à caractère rituel ; et, malgré l'officialité, un charme particulièrement émouvant s'en dégage toujours : c'est l'aspect bon enfant, cette sorte de plasticité vivante qui donne aux faits et gestes une signification familière et hautaine à la fois, qui est peut-être une des meilleures caractéristiques de ces peuples.

Ainsi, les manifestations familiales et publiques qui entourent la mort sont nettement religieuses, sans aucune intervention sacerdotale. Tous les Croyants participent par leurs prières et par leurs actes au culte et confèrent le caractère sacré au cortège funèbre. Une émouvante page dans *Les clefs du Destin* (t. XIII) nous fait assister aux derniers devoirs que rend à son maître un pieux Arabe d'Égypte :

*J'ordonnai qu'on lui fit des funérailles magnifiques. Je lavai moi-même son corps dans les eaux odoriférantes. Je fermai soigneusement avec du coton parfumé toutes ses ouvertures naturelles, je l'épilai, je peignis avec soin sa barbe, je teignis ses sourcils, je noircis ses cils et je rasai sa tête.*

Puis je le recouvris, en guise de linceul, d'un tissu merveilleux qui avait été ouvrage pour un roi de la Perse et je le mis dans un cercueil de bois d'aloès incrusté d'or.

Après quoi je convoquai les nombreux amis que mon maître s'était fait par sa générosité. Et j'ordonnai à cinquante esclaves, tous revêtus d'habits de circonstance, de porter tour à tour le cercueil sur leurs épaules. Et, le convoi formé, nous sortîmes vers le cimetière. Et un nombre considérable de pleureuses, que j'avais payées à cet effet, suivaient le convoi, en jetant des cris plaintifs et agitant leurs mouchoirs, tandis que les lecteurs du Korân ouvraient la marche en chantant les versets sacrés auxquels la foule répondait, en répétant : « Il n'y a de Dieu qu'Allah! Et Mohammad est l'envoyé d'Allah! » Et tous les Musulmans qui passaient s'empressaient de venir aider à porter le cercueil, ne fût-ce qu'en le touchant de la main...

Le monde des *Mille Nuits* n'est, certes, pas exempt de fétichisme ; le bas-peuple conserve de nombreuses traces du polythéisme grossier qui est à l'origine de toutes les sociétés. Le Dieu unique est la révélation des âmes évoluées et cette révélation se fait sur les sommets. En Orient, c'est au désert que sont nées les sublimes réflexions dans un Sinaï intérieur. Le nomadisme et la solitude des espaces ont porté l'homme à l'austérité des mœurs et de la pensée. Ils lui ont donné le goût et la volupté de la méditation. Seul en face de lui-même, au sein de l'immensité, l'homme a mesuré les choses et lui-même aux aspects de l'éternité. Il a pris conscience de son unité intérieure. Il l'a presentie comme un reflet de l'unité divine. Le monothéisme est sorti de ces pensées solitaires dépouillées des petitesesses et des frivolités. C'est ainsi que le Koran s'est adressé à des esprits capables de le recevoir, en dépit des croyances inférieures du paganisme ante-islamique.

Aux époques des *Mille Nuits*, la croyance au Dieu unique est infiltrée partout. Sans doute, verrons-nous un fier scepticisme gagner les esprits plus évolués des

dilettantes de la cour des princes. Mais s'attaque-t-il seulement aux formes extérieures en réservant les territoires les plus élevés de la pensée métaphysique ? En tous cas, notre Musulman actuel s'écrie avec toute sa foi : « *Exalté soit Celui devant qui s'effacent tous les noms, surnoms et prénoms, et qui voit les âmes dans leur nudité et les consciences dans leur profondeur, le Très-Haut, le Maître des destinées! Amen!* » — « *Louange à Notre Maître! A l'un il donne la richesse et à l'autre il jette la pauvreté. Ses desseins sont sages et calculés. Que de pauvres, riches de sourire, et que de riches, pauvres de gaieté!* » — « *Mais la pauvreté et la richesse ne durent qu'un temps alors qu'Allah l'Exalté est l'éternel vivant* ».

Nulle part peut-être le sentiment du désintéressement, la vision de la beauté de l'élévation spirituelle pour elle-même, n'ont été exprimés avec plus de force pénétrante qu'ici. « *Je veux te rendre service simplement pour le visage d'Allah...* » Expression admirable que l'on retrouve à tout instant dans les bouches les plus modestes. Un pieux Musulman éclaire son Maître en ces termes :

*Et notre Prophète a dit : Le véritable sage est celui qui préfère aux choses périssables les immortelles. Mais, ô Roi, sache aussi que l'action la plus belle est celle qui est désintéressée... On raconte que dans Israël il y avait deux frères ; et l'un dit un jour à l'autre : « Quelle est l'action la plus effroyable que tu aies jamais faite »? Il répondit : « C'est celle-ci : comme je passais un jour près d'un poulailler, je tendis le bras et je saisis une poule, et l'ayant étranglée, je la rejetai dans le poulailler. C'est là la plus effroyable chose de ma vie. Mais toi, ô mon frère, qu'as-tu fait de plus effroyable »? Il répondit : « C'est d'avoir fait ma prière à Allah pour lui demander une faveur. Car la prière n'est belle que lorsqu'elle est la simple élévation de l'âme vers les hauteurs ».*

Une conception si intellectuelle et si pure devait conduire à une sorte de quiétisme que l'on trouvera en effet

chez certains Musulmans évolués des villes, et, par épuration, jusqu'au mysticisme des Soufis.

Il est saisissant de rencontrer tant d'idéalisme et de sérénité au sein d'une population vouée aux plaisirs des sens d'une manière si impérieuse. Sans doute les belles attitudes de l'esprit ne sont pas celles des couches inférieures de la société. Et d'autre part les biens de ce monde ne sont-ils pas un don d'Allah et n'est-ce pas se rapprocher de lui que d'en jouir, surtout si c'est avec dilection et en homme de goût ?

A l'esprit religieux des Arabes se rattachent leurs sentiments d'hospitalité, de fraternité, de charité et de justice.

*L'Histoire de Ghanem, l'esclave d'amour* (tome II) contient un beau trait de charité musulmane. Ghanem, pauvre, loin des siens, miné par la maladie, est déposé à la porte de l'hôpital de Baghdad, sur une natte, pour qu'il y soit recueilli quand on l'y découvrira. Vient à passer le Cheikh du souk qui se prend de pitié pour le malheureux : « *Par Allah!* dit cet homme charitable, *si ce jeune homme entre à l'hôpital c'est certainement un homme condamné à mort. Je vais donc le prendre moi-même dans ma maison, pour le visage d'Allah* ». Il le ramène chez lui et dit à son épouse : « *O femme, voici un hôte qu'Allah nous envoie. Tu vas le servir avec beaucoup de soin...* » Et elle répondit : « *Certes! et il sera mis sur ma tête et sur mes yeux!* » Le malade est aussitôt l'objet d'attentions minutieuses et dévouées comme s'il se trouvait dans sa propre famille, et jusqu'à sa guérison.

Un autre exemple non moins saisissant est celui de ce simple chauffeur de hammam qui ramasse Daoul-Makân gisant dans la rue, sans connaissance, le porte sur ses épaules jusqu'à sa demeure et le remet entre les mains de son épouse pour le soigner, le ranimer, le rappeler enfin à la vie (tome III). Quand il le voit relever la tête et donner des signes de réveil : « *Louange à Allah,*

s'écria-t-il, *pour le retour à la santé de ce jeune garçon par mon entremise!* » Et durant encore trois jours, le chauffeur ne cesse de faire des vœux pour sa guérison et lui donner à boire des sorbets à l'eau de roses et de lui prodiguer les soins les plus délicats.

Or le chauffeur ne gagnait que cinq drachmes par jour et sur ces cinq drachmes il en consacrait deux à Daoul-Makân. Et il continua à dépenser de la sorte pendant un mois de temps...

Lorsqu'enfin le jeune homme, guéri, peut remercier son bienfaiteur, celui-ci répond avec tranquillité : « *Je t'ai recueilli dans ma maison, simplement pour le visage d'Allah!* »

On voit par là quel degré de civilisation morale ont atteint ces peuples ; à quel point était développé chez eux cet amour du prochain que nous pensons assez naïvement être l'apanage exclusif de nos morales et de nos religions.

C'est encore dans les mœurs du désert qu'a son origine la légendaire hospitalité de l'Orient. Les razzias, le pillage et le brigandage ont eu leur contre-partie dans les règles de chevalerie dont on trouve de nombreux témoignages dans les *Mille Nuits*. Le nomade a souvent l'âme d'un grand seigneur. Ses gestes ne manquent pas d'allure. « *Par l'honneur des Arabes!* » est une formule des bédouins cavaliers et guerriers. Les lois de l'hospitalité s'appliquent sous la tente avec une rigueur religieuse. Surtout les familles qui se targuent de noblesse n'auraient garde de les enfreindre. La princesse Abriza résiste aux ordres du roi son père de livrer l'ennemi qu'elle a accueilli dans sa demeure et s'écrie avec indignation : « *Que dis-tu là?... J'ai bien ici un homme mais il est loin d'être ce Scharkân dont tu parles. C'est un étranger qui est venu nous demander l'hospitalité et nous la lui avons aussitôt généreusement accordée. Et d'ailleurs, même au cas où cet étranger serait Scharkân, les devoirs de l'hospitalité ne me commandent-ils pas de le protéger contre toute la terre? Il ne sera jamais dit*

*qu'Abriza a trahi l'hôte, alors qu'entre elle et lui il y eut le pain et le sel ! »*

Ces mêmes règles revêtent des formes très touchantes parmi les populations les plus humbles des villes. Un passage du conte *Les Clefs du Destin* est bien éloquent sur ce point : un citadin rencontre au souk un bédouin qui, après une courte conversation de lointaine reconnaissance, l'accompagne jusque dans sa demeure en qualité d'hôte.

*Et marchant ainsi avec le bédouin, qui conduisait sa chameille par le licou, raconte-t-il, mon cœur et mon esprit étaient torturés par l'idée que je n'avais rien pour traiter l'hôte. Et quand j'arrivai, je me hâtai d'apprendre à la fille de l'Oncle la rencontre que je venais de faire ; et elle me dit : « L'étranger est l'hôte d'Allah, et le pain même des enfants est à lui. Retourne donc vendre la robe que je t'ai donnée, et, avec l'argent que tu en tireras, achète de quoi nourrir notre hôte. Et s'il laisse des restes, nous en vivrons ! »*

Cette observance quasi sacrée du respect de l'hôte est une des qualités les plus générales et les plus positives du monde oriental. On peut y joindre le prestige de la piété et de la sainteté. Qu'un Santon, qu'une vieille femme vêtue de bure, un énorme chapelet au cou, récitant des prières, viennent à se présenter, *les portes les plus fermées des émirs et des grands s'ouvrent pour eux*. De constants égards les entourent. Le pèlerin est accueilli de toutes parts avec fraternité.

Le respect de la parole donnée : voilà encore un des meilleurs traits de ces peuples. Existe-t-il un plus sûr refuge contre la sévérité du Sultan que ce *mouchoir de la sauvegarde* que s'empressent de réclamer, on l'a vu, assez impérieusement, les malheureux qui se sentent menacés !

Enfin, à l'actif des dispositions heureuses des races de l'Orient, le culte de l'esprit et l'amour des sciences ne sauraient s'oublier. Leur respect de l'Intelligence et

leur curiosité invétérée se conjugent pour préparer la voie du savoir. Il faut d'abord être étonné et curieux pour désirer apprendre.

La curiosité, clé de toute connaissance, est peut-être la dominante du caractère oriental. Il ne surprend personne ce Sâalouk qui à la limite de l'étonnement de se trouver au milieu de dix jeunes gens tous borgnes de l'œil gauche, et malgré la défense imposée, n'y tient plus et s'écrie :

« O mon maître, je vous prie de m'éclairer sur le motif de votre œil gauche abîmé... car, par Allah, je préfère même la mort à cette perplexité où vous m'avez jeté! » Alors ils s'écrièrent : O malheureux, que demandes-tu? C'est ta perte! » Je répondis : « Je préfère ma perte à cette perplexité! » Mais ils me dirent : « Crains pour ton œil gauche! » Et je dis : « Je n'ai pas besoin de mon œil gauche si je dois rester dans la perplexité! » Alors ils me dirent : « Que ton destin s'accomplisse! Il va t'arriver ce qui nous est arrivé, mais ne te plains pas, car ce sera ta faute!... » Et le Sâalouk, quoiqu'il arrive, ne saurait se résigner à ne pas savoir...

Bien qu'une telle curiosité ne soit peut-être pas très raisonnable ou tout au moins prudente, c'est sur elle que se fonde l'avenir scientifique des Arabes dont l'extension ne devait pas tarder à devenir si brillante. Le rationalisme scientifique allait suivre et l'algèbre sortir de cerveaux musulmans...

Ne devait-on pas s'y attendre à voir cette jeune Nôzhatou pouvoir discuter avec les savants le Kânoun d'Ibn-Sîna, tracer toutes les figures de la géométrie, parler avec connaissance de l'architecture, fréquenter la société des savants et des érudits dans toutes les branches, enfin être elle-même l'auteur de plusieurs livres sur l'éloquence, la rhétorique, l'arithmétique, le syllogisme pur... Ne devait-on pas pressentir, rien qu'à ce passage où le bel Anis, apercevant une jeune fille dans tout l'éclat de sa beauté, et transporté d'amour, accepte d'abord de lui prouver son excellence comme joueur d'échecs ! Il gagne quinze parties en faisant

se comporter le roi, à tous les assauts, si vaillamment que la jeune fille, émerveillée à la fois et hors d'haleine, s'avoua vaincue et s'écria : « tu as excellé, ô père des lances et des cavaliers!... »

Ou encore, au récit des admirables réponses que fait ce fils de roi riche et tombé dans la pauvreté à l'adolescente princière qui a juré de n'épouser que le jeune homme assez riche de raison et de savoir pour résoudre sans se tromper les plus obscures énigmes. (*Paroles sous les quatre-vingt-dix-neuf têtes coupées*, tome XIV)? Joutes d'esprit, — celle-ci avec le terrible enjeu de la mort — qui ne sont pas rares dans les *Mille Nuits*!

Dans les *Lucarnes du Savoir* (tome XVI) un riche adolescent consulte un vieux cheikh sur le meilleur emploi de ses richesses : « Sache que distribuer à pleines mains l'or et l'argent, répond le Sage, à ceux qui en ont besoin, est, sans aucun doute, une action méritoire. Mais une telle action, ô mon enfant! est à la portée du premier riche venu... Mais il est une générosité qui est autrement parfumée et agréable au Maître des Créatures et c'est, ô mon enfant, la générosité de l'esprit. Car celui qui peut répandre les bienfaits de son esprit sur les êtres dénués de savoir, celui-là est le plus grand méritant... » Le jeune homme se met alors à acquérir les écrits des gens hautement cultivés, il bâtit une magnifique coupole pour les placer et inscrit sur son fronton, en lettres d'or et d'azur : Coupole du Livre. Et là il arrive à la limite de l'instruction et du savoir et les répand ensuite autour de lui. Il réunit ses amis, ses familiers, ses parents, ses esclaves, les pauvres et mendiants qui passent et leur dit : « Que l'intelligence préside notre assemblée!... Quiconque a obtenu la science a obtenu un bien immense... Et ne voulant pas, comme l'avare, garder pour moi seul les fruits de la science, je désire que vous en goûtiez avec moi pour que nous marchions ensemble dans la voie de l'intelligence. »

L'intelligence, suprême richesse : voici presque un

leit-motiv dans les *Mille Nuits*. Schahrazade glorifie sans cesse les savants et les poètes qui ont ouvert le palais de leur intelligence à ceux qui tâtonnent dans la pauvreté. — *Gloire à qui réserva les récits des anciens comme leçons à l'intention des modernes, afin que les gens intelligents apprennent la Sagesse!* L'austère Khalifat Omar aimait à répéter : « *Il n'y a point de richesse qui vaille l'intelligence, ni de pierre de touche meilleure que la culture de l'esprit, ni de gloire plus grande que l'étude de la science* ». Et nous lisons ainsi que le prophète Mohammed a dit : « *Deux choses régissent le monde ; droites et pures, le monde marche dans la voie droite ; corrompues et mauvaises, le monde tombe dans la corruption : c'est l'Autorité et c'est la Science!* » Il n'y aurait guère de meilleure maxime, ni plus actuelle, à offrir à nos contemporains, et la voilà vieille de treize siècles, et sortie des déserts arabiques...

Dans le monde islamique, nul conflit entre la science et la religion ; la révélation religieuse et la révélation scientifique se confondent ; la condamnation d'un Gallilée n'eût pas été possible.

A l'intelligence proprement dite, appartiennent sans conteste l'esprit de finesse, la perspicacité, la sagacité, la subtilité, la ruse elle-même si poussée et si raffinée chez ces populations.

A la vie intellectuelle, qui domine manifestement toute vie affective, en Orient, se rattache en premier lieu cet élément dans lequel l'Arabe respire, se nourrit et se meut et qui est l'étincelle constante de son génie : l'imagination. De l'excès imaginatif sont tributaires l'impulsivité, la mobilité, l'instabilité, la spontanéité, toutes aptitudes qui sont foncièrement l'apanage de ces esprits bouillonnants. Le goût de la mystification, très prononcé chez eux et qui a fourni à Schahrazade d'excellents thèmes, lui est étroitement lié. En vient également l'horreur de l'ennui, si profond chez eux, capable à lui seul des plus curieuses et rapides déterminations... *Le roi du Temps*

Haroun Al-Raschid s'ennuyait souvent ! Et souvent, sentant *sa poitrine se rétrécir*, cherchant à tout prix une distraction, il lui fallait une énorme plaisanterie mystifiante, bien désopilante, pour ramener ses esprits à un meilleur ton. L'*Histoire du dormeur éveillé* (t. X) est une belle réussite ! Un breuvage bien choisi plonge dans un profond sommeil le pauvre Aboul Hassân ; Haroun le fait transporter alors dans son propre palais, revêtir de ses propres habits, entourer de ses vizirs, dignitaires, chambellans, eunuques ainsi que de toutes les dames du harem et le transforme à son réveil, pour une journée entière, en véritable Khalifat. On peut penser à quelles cocasseries ce quiproquo donne lieu et comme Haroun, caché derrière un rideau, s'amuse de cette comédie qu'il se donne au point d'en tomber sur son derrière à force de rire ! Aboul Hassân, en bon Arabe que rien n'étonne, finit par croire que tout cela est arrivé ! Sans embarras, il rend la justice avec autant d'à-propos que Sancho Pança dans son île...

Son esprit inventif et son sens de la décision ne restent jamais en arrière !

On touche là un des plus brillants côtés de ce qui constitue l'*âme orientale* ; — âme composite qu'un très grand nombre de principes fort différents ont contribué à cimenter.

Et d'abord l'extrême flexibilité, l'adresse prudente qui se reprend au sein des emballements les plus spontanés et les plus naïfs d'apparence, la faculté inouïe d'adaptation aux circonstances, la maîtrise dans la dissimulation, et d'autre part la facilité des démonstrations extérieures et de ce que nous avons appelé des salamalecs, posent la question de la sincérité chez ces peuples. On la résoudre très mal en s'y prenant, si l'on peut dire, à l'occidentale. C'est à l'orientale au contraire qu'il s'agit de penser. Transportons-nous au pays des mirages. Les lignes rigides des choses que l'on touche de ses mains sont-elles

les limites de la réalité ? Ou bien au delà des quelques traits d'un portrait existe-t-il une personne plus profonde qui est une plus complète réalité ? Et la sincérité envers soi-même se perd-elle à poursuivre le plus profond et le plus complet ? Se détruit-elle dans le rêve ou s'y exalte-t-elle au contraire dans un univers plus vaste et plus beau ? Bien forts ceux qui en tracent avec assurance les limites et bien misérables ceux qui restent en deçà.

L'Oriental, lui, se jette à corps perdu dans les splendides domaines de la fantaisie ; il aime la chimère et l'utopie car il sait bien qu'en les aimant on les force à devenir vérité. Il est toujours un peu comme ce roi du Royaume de la Montagne de Turquoise que le D<sup>r</sup> Mardrus décrit ainsi :

*Et, tandis que les humains, d'ordinaire, établissent leur vie sur le calcul des réalités, le roi Gamilou Khân avait bâti son existence sur l'Improbable. Son soutien était l'inconcevable. Et quand, sur deux solutions il avait la liberté du choix, il jetait son dévolu sur l'in vraisemblable<sup>1</sup>...*

Il possède en lui un haschich de naissance, et quand celui-ci ne lui suffit pas, il lui arrive de recourir à la plante enivrante qui lui fabrique instantanément un jardin paradisiaque...

La sincérité d'Orient est éclairée de ces ivresses. Quant à la franchise des sentiments dans l'amitié et dans l'amour, elle ne se découvre que dans les actes : combien de fois voyons-nous les amoureux s'évanouir de plaisir ou de douleur, ou de saisissement à des rencontres inattendues. Combien de fois les écluses de la générosité s'ouvrent-elles au seul appel de l'ami. Et ne sont-ils pas des privilégiés de la délicatesse amicale ceux qui ont pu formuler :

*Songe que le cœur de l'ami est chose bien fragile et qu'on doit le surveiller comme toute chose fragile ;*

1. *Le Marié Magique.*

*Car le cœur de l'ami, une fois blessé, est comme le verre délicat qui, brisé, ne peut jamais être réparé.*

Prenons donc l'âme orientale comme elle se manifeste en cet *Islam vivant* ; et d'abord, comme ils la sentent eux-mêmes, ces Orientaux expansifs, acceptons-la telle quelle : avec tout son aveu et sa sincérité.

Quand Giafar, dans l'*Histoire de la Jouvenelle coupée...* (tome I) écarte de sa tête la mort dont il est menacé par l'inculpation et la mise en prison de son nègre Riham pour une faute légère en elle-même et grave seulement par ses conséquences imprévues, il éprouve le besoin de se réciter ces vers :

*Si tes malheurs ne sont dus qu'à ton esclave, comment ne songes-tu pas à te débarrasser de cet esclave?*

*Ne sais-tu que les esclaves pullulent, mais que ton âme est une et ne peut être remplacée!*

Sindbad le Marin, dans un de ses périlleux voyages, s'écrie au moment de s'échapper sur un radeau de fortune :

*Ami, déserte les lieux où règne l'oppression, et laisse la demeure résonner de cris de deuil sur ceux qui l'ont bâtie.*

*Tu trouveras d'autre terre que ta terre, mais ton âme est une et tu ne la retrouveras pas.*

*Et dans ton malheur n'envoie point de message à quelque conseiller ; nul ne te sera meilleur conseil que ton âme.*

Après de nouvelles épreuves où il a failli désespérer : « *Mon premier mouvement, dit-il, fut d'aller me jeter à la mer pour en finir avec une vie misérable et pleine d'alarmes ; mais je m'arrêtai en route, car mon âme n'y consentit pas, étant donné que l'âme est une chose précieuse ; et même elle me suggéra une idée à laquelle je dus mon salut...* »

Les Orientaux sont donc des animistes au sens qu'ils se savent doués d'une âme à laquelle ils attachent la plus grande importance et dont ils parlent à tout propos.

A vrai dire, les gens du peuple ont une conception plutôt matérialiste. L'âme est pour eux un prolongement des sens ; elle est, en quelque sorte, à fleur de peau. Elle

se confond avec le corps qu'elle gouverne. Sa réalité dépasse à peine celle d'un moi empirique et phénoménal : « *Est-ce le moment de plaisanter, implore un naufragé, ou bien de m'aider à sauver mon âme de la noyade?* » Après la mort, on la voit s'exhaler, et même sous une forme assez incongrue chez les scélérats et les mécréants.

A mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, l'âme s'épure. Elle se spiritualise de plus en plus. Elle est à la fois principe de vie et principe de pensée. Tantôt jouisseuse et presque végétative, tantôt intelligente et raisonnable, elle devient surtout la souveraine des sentiments.

Attachée aux sens, elle est souvent loin d'être la plus respectée : « *Il m'est revenu, dit une des adolescentes aux paroles admirables de l'Histoire d'Omar Al-Néman, que lorsque Malek ben-Dinar passait dans les souks et voyait des objets qui lui plaisaient, il se réprimandait en se disant : « Mon âme, c'est inutile! Je ne l'écouterai pas. »*

Au contraire, le Sentiment lui donne son excellence et sa perfection : *La seule richesse est celle recélée dans les poitrines. Mais il est difficile d'en trouver le chemin! — Si l'âme habitait le cœur de l'homme, l'homme aurait des ailes et s'envolerait léger vers des paradis.*

État véritablement angélique !

Toutes les formes de l'amour, du plus grossier au plus pur, sont en elle. Elle est le véritable séjour de la tendresse, de la flamme, dans la passion amoureuse : *O ma sœur, je t'aime, et les cœurs sont si profonds qu'ils ne peuvent avoir pour témoins que les âmes.* Un amant dit à sa bien-aimée enfin retrouvée : *O ma maîtresse, ton amour m'a tellement pénétré qu'il s'est combiné à mon âme et en fait partie si complètement que, même après ma mort, mon âme le conservera essentiellement à elle uni...* L'union des âmes est le lot de l'amour, — attraction irrésistible qui est exprimée avec force et objectivité dans cette répartie : *O mon ami, comment ne serais-je pas agitée et moi-même étonnée de voir mon âme chercher à s'échapper de mon corps pour aller*

*rejoindre cette lune qui oblige mon cœur à se donner sans consulter mon esprit !* (On sait que les Orientaux n'admirent rien tant que l'astre des nuits qui est de toute beauté dans les soirées asiatiques ou africaines).

Toute-puissance devant qui rien ne tient : *Quand l'âme désire celle qui est la seule compagne possible, rien ne saurait la faire reculer, pas même le destin !*

De par sa religion, peut-être aussi d'antiques méditations dans les solitudes désertiques, le monde islamique est spiritualiste tandis que sa nature ardente le jette vers les passions, vers tout ce qui embellit et magnifie la vie sensuelle. Les séductions du rêve s'allient au sentiment du réel, l'appel de l'esprit au goût des voluptés terrestres : double aspect, double influence qui s'unissent en cette âme orientale, — point de rencontre peut-être le mieux réussi de l'espèce humaine, entre ce qu'en d'autres civilisations on a appelé « l'ange et la bête ».

❧ Ici tout vient d'Allah, et l'on ne répudie rien de ce qui vient de lui. L'important est de ne pas oublier le Maître Généreux. Avec Lui, c'est toujours une parcelle d'esprit qui pénètre et l'esprit peut tout ennoblir. « *Tout plaisir qui ne pousse pas ton âme plus près d'Allah est une calamité* », dit un sage Musulman de nos Contes...

Ainsi, dans ce foyer de vie intense, la pensée et le comportement des êtres ont deux pôles, dont la prépondérance, alternative ou parallèle, explique les oppositions apparentes que nous pourrions y trouver : l'un fait de fougue sensuelle, de désir jamais assouvi, d'une soif d'existence belle, passionnée, riche en sensations exquisées et mirifiques ; l'autre fait de repliement sur soi-même, de méditations, d'isolement et même d'ascétisme.

Le premier est une sorte d'hymne à la chair qui ne discontinue guère. Les épisodes érotiques abondent. La sensualité, et parfois la sexualité toute nue, sont parmi les principaux éléments de ces contes. Les femmes, qui sont élevées pour l'amour, ne connaissent pas la pruderie ;

si le jeune homme est jeune et beau et qu'elles soient éprises, elles se donnent avec facilité.

*En me voyant, ma bien-aimée ne montra ni honte ni embarras, mais elle vint à moi, blanche et émouvante, et se jeta dans mes bras comme un enfant dans les bras de sa mère... Et une vie nouvelle de cent ans entra en moi avec son baiser. Et nous restâmes ainsi enlacés je ne sais pendant combien de temps. Car je crois bien que je devais être dans l'extase ou quelque chose d'approchant<sup>1</sup>.*

Le narrateur ne voile rien de leurs ébats ; il n'ajoute pas non plus des détails licencieux dans un but malsain ou scandaleux. Il est naturel et véridique, sans plus ! Après quoi, racontera tout simplement un jeune amoureux, nous nous couchâmes ensemble dans les bras l'un de l'autre, à la limite de la jubilation. Et nous nous dulcifiâmes de l'accessoire et de l'essentiel. Et un autre : *Et tous deux, enivrés de leur mutuelle beauté et de leur jeunesse, se firent mille caresses, étendus dans les bras l'un de l'autre, et se dirent mille folies en se faisant mille jeux aimables et mille cajoleries douces ou hardies.*

Sans cesse, de ravissantes houris se succèdent. Elles laissent autour d'elles un sillage de poésie. *Et l'œil de l'Emir des Croyants étincela sur elle. Et son esprit fut ému de sa grâce, et ses yeux furent réjouis de sa démarche charmante, semblable à la soie volante des écharpes...* Ce trait contient l'âme orientale tout entière en matière de volupté. Ces voluptueux sont des artistes. Ils frémissent au spectacle de la beauté, ce qui n'est pas donné à tous les peuples — à en juger par ce qui se passe autour de nous... Et si l'amour du beau est une élévation, cela explique l'absence de vulgarité presque constante dans des tableaux qui seraient tout à fait scabreux si on les transportait chez nous. En Orient, la laideur est un péché : c'est ce qui exprime en propres termes cette parole du sage Safiân

1. *Histoire de Gerbe de Perles.*

rapportée au roi Omar Al-Némân : *En vérité, sachez que le simple fait de regarder au visage une personne atteinte de laideur constitue le plus lourd péché contre l'esprit. Et ailleurs : Qu'Allah empêche la laideur de porter atteinte à la splendeur ! Louange à Allah qui ne permet point à la laideur de souiller la pureté ! N'est-elle pas sublime, cette phrase d'une vénérable vieille amenant au roi cinq adolescentes si parfaitement belles que nulle langue ne saurait en rendre les perfections : « O roi, voici que je t'apporte cinq bijoux que ne possède aucun roi de la terre. Et je te prie d'en examiner la beauté et de la mettre à l'épreuve ; car la beauté n'apparaît qu'à celui qui la cherche avec amour ! »* Le prestige de la beauté sur les Orientaux est une sorte de bien national. Noureddine n'avait pas son égal dans le monde entier. Il était si admirable que sa beauté était connue dans toutes les contrées, et beaucoup de voyageurs venaient en Égypte, des pays les plus éloignés, rien que pour le plaisir de contempler sa perfection et les traits de son visage.

Voilà une grâce capable de porter l'absolution : *Tu commettrais tous les délits que ta beauté, ô jeune fille, est là pour les effacer et en faire un délice de plus.*

Un jour que le Khalifat venait de commander l'exécution de son ami *Grain de Beauté*, coupable à ses yeux d'avoir trahi sa confiance, il ne peut s'empêcher de demander à son vizir : *« Comment un être si beau peut-il recéler une âme si laide ? »* Et le vizir, homme d'une sagesse admirable, qui ne pouvait pourtant arriver à saisir les mobiles d'une action si peu logique, se contenta de répondre : *« O commandeur des Croyants, les actions les plus étranges ne sont étranges que parce que leur mobile nous échappe. Pourtant, Grain de Beauté avait dans les yeux un tel reflet de beauté spirituelle que mon entendement se refuse à croire un fait contrôlé par mon sens visuel. »*

La qualité spirituelle du beau est une grande affaire pour ce peuple. Rien d'étonnant qu'il en soit sorti une esthétique à rythmes purement intellectuels d'harmonie

mathématicienne. L'art musulman tout en lignes abstraites et en couleurs est un art de voluptueux de l'esprit. La sensualité y rejoint son essence même. Cet art descend du ciel par un don d'Allah, de ce même Allah qui dit dans son Koran : « O Croyants, ne vous privez point de jouissances terrestres dans toute leur plénitude. » Car, pour eux, jouir c'est savourer, c'est-à-dire émouvoir et ébranler l'esprit. Cela donne aux hommes un contact délicieux et légitime avec la vie. Sensualité et spiritualité se rejoignent, l'une étant la sublimation de l'autre. *Le Prophète avait coutume de répéter à ses compagnons : trois choses me font aimer ce monde vôtre, les femmes, les parfums et la fraîcheur de l'âme dans la prière.*

L'émotion, de quelque nature qu'elle soit et de quelque source qu'elle provienne, est toujours voisine pour les âmes religieuses de l'émotion religieuse. Elle prend plus ou moins de force et de hauteur, mais elle ressemble à celle de cet aventureux voyageur qui, réussissant à s'élever dans les airs sur le dos d'un homme-oiseau, en un fabuleux pays, arrive si loin au haut des cieux qu'il entend la musique des sphères : « *Je fus, dit-il, à la limite de l'émotion religieuse et je m'écriai moi aussi : Louanges à Allah au profond des cieux!...* »

Les effusions musicales et le chant en particulier mettent les Orientaux dans un état assez semblable. Tel cet Ishak de Mossoul qui, entendant une voix qui chantait, miraculeuse et si douce, comme la brise du premier matin quand elle salue les palmiers... fut si ému aux accents de cette voix mêlée à l'accompagnement du luth, et qui ne pouvait être, sans aucun doute, une voix d'entre les voix de la terre, mais quelque fusée venue des accords édéniques, ne put s'empêcher de pousser un grand cri de saisissement à la fois et d'admiration. — « *O Isak, je t'ai vu ; le charme de la mélodie te faisait bondir et faisait danser les choses inanimées autour de toi. Dans quel ravissement tu étais ! Tu semblais ivre. Tu étais comme fou!...* »

La danse est sœur de la musique et produit, quand elle lui est bien accordée en cadences et en esprit, les mêmes *délices de paradis* et les mêmes extases. Les Orientaux pressentent en elle l'harmonie des mondes. Le pur plaisir qu'ils éprouvent est celui d'un accord de l'être avec le concert universel et divin.

Leur exquise et frénétique sensibilité les met en état de réceptivité permanente et immédiate en présence de la nature. A toutes occasions, ils se montrent profondément pénétrés par l'immense poésie qui inonde les jardins terrestres et célestes. Que de descriptions enthousiastes et frémissantes au cours des *Mille Nuits*. L'on y sent remuer l'âme des arbres, des fleurs, des vergers et des eaux.

Pour ces amateurs de belles sensations, l'amour de la nature est fait à la fois de jouissance intime et d'hommage rendu au Créateur. *L'infidélité circule parmi les fils d'Adam aussitôt qu'ils se laissent aller à blasphémer la terre et les fruits de la terre et les heures de la terre. Le plus grand crime est le blasphème contre le temps et contre le monde : car le temps c'est Dieu même, et le monde est fait par Dieu!*

*Or nous n'étions plus qu'à une journée de marche de Médine, et, à la tombée de la nuit, nous nous étions arrêtés dans une petite oasis, pour nous reposer. Et la paix était complète; et la lumière de la lune riait à la joie de notre camp; et sur nos têtes, douze palmiers, comme des jeunes filles, accompagnaient du froissement de leurs palmes la chanson des brises de la nuit. Et nous, comme les auteurs du monde aux jours anciens, nous jouissions de l'heure pleine de quiétude, de la fraîcheur de l'eau, de l'herbe grasse et de la douceur de l'air<sup>1</sup>.*

A tout instant, ces amateurs d'émotions délicates, dans un loisir savouré, communient ainsi avec tout ce

1. *Le Tombeau des Amants.*

qui vient de la terre d'Allah, car ils ont les yeux sensibles et l'âme attentive.

En tous domaines, même en celui de la gourmandise, — cette forme facilement grossière du plaisir des sens, — le béotien sans envolée est ici beaucoup plus rare que l'amateur raffiné. Les Orientaux font volontiers de la gourmandise un art. Ils y déploient un lyrisme plein de fraîcheur enfantine et extrêmement vif.

*O pâtisseries, douces, fines et sublimes pâtisseries enroulées par les doigts! Vous êtes la thériaque, antidote de tout poison! En dehors de vous, pâtisseries, je ne saurai aimer jamais rien; et vous êtes mon seul espoir, toute ma passion!*

*O frémissement de mon cœur à la vue d'une nappe tendue où, en son milieu, s'aromatise une kénafa nageant au milieu du beurre et du miel dans le grand plateau!*

*Et ton sirop! ton adorable, délicieux sirop! Haï! en mangerais-je, en boirais-je jour et nuit, que j'en reprendrais dans la vie future!*

Quand le bel Aziz entre chez son amoureuse et n'y trouve d'abord qu'une table bien garnie de succulentes friandises entre lesquelles se voyaient les couleurs de roses, jasmîns, tulipes, lis et narcisses, il s'épanouit de tout cela et se jetant sur les adorables kâtaïefs, il les croit pétries de parfums spirituels par les doigts des houris.

Gourmandise! point sensible des Orientaux!

Quand Nourghîhân part à la recherche de la rose marine, il conquiert l'assistance dévouée d'un genni pour lui avoir offert un gâteau au beurre fondu et à la fleur de farine si bon que le genni saute de joie et lui dit : « Demande-moi tout ce que tu voudras, je l'accomplirai sans retard! »

Dalila-la-Rouée (tome VIII) se sauve du poteau d'exécution en mettant à profit la gourmandise d'un bédouin : la promesse de dix plateaux entiers remplis de beignets farcis à la crème et au miel d'un certain pâtissier de Bagh-

dad très renommé le décide à se laisser attacher à sa place...

Dans l'*Histoire de la Princesse Boudour*, c'est parce que Boudour raffole des olives qu'elle retrouve son talisman porte-bonheur et par lui son bien-aimé.

Enfin, c'est un *délicieux bol de grenades parfumées, apprêtées au sucre et aux amandes décortiquées, délicieusement et juste à point* qui permet à Hassan Badreddine (tome II) d'être reconnu et retrouvé par sa mère et tous les siens, car, s'écria la mère après avoir mangé du savoureux plat, *par Allah! l'auteur de ce plat à la grenade ne peut être que mon fils Hassan et pas un autre! Il n'y a que moi seule qui sache l'apprêter de cette façon et c'est moi qui l'ai appris à Hassan!*

La gourmandise arabe réclame, certes, abondance, variété, qualité, et aussi le décor, l'accompagnement de parfums, de musique, de chants, en compagnie de convives diserts, amateurs de beaux récits ou de ravissants poèmes. Même chez des gens de condition moyenne, les menus sont aussi copieux que succulents. *J'ai à ta disposition<sup>1</sup> cinq marmites remplies de choses excellentes : aubergines et courges farcies, feuilles de vigne farcies et assaisonnées au citron, boulettes soufflées au blé concassé et à la viande écrasée; du riz aux tomates avec des petits morceaux de filet de mouton, du ragoût aux petits oignons; de plus, j'ai dix poulets rôtis et un mouton grillé; puis deux grands plateaux l'un de pâte échevelée et l'autre de pâtisserie au fromage doux et au miel; des fruits de toutes sortes... six pots remplis de six espèces de boissons... Et une cassetle remplie d'ambre gris, de bois d'aloès, de nadd, de musc, d'encens et de benjoin...* Tout cela avec une élégance de présentation qui montre combien l'homme de Bagdad ou du Caire sait vivre, dès qu'il n'est plus un coriace de la basse espèce !...

1. Conte du Jeune homme boiteux avec le Barbier de Bagdad.

Nous voici donc avec ceux qui disent :

*Ami, ne diffère jamais de profiter de la jouissance qui s'offre, et ne remets jamais au lendemain la volupté qui passe. Car la volupté ne passe pas tous les jours et la jouissance à tes lèvres tous les jours n'offre point ses lèvres. Sache que la fortune est femme et, comme la femme, varie.*

L'admirable c'est que le revirement de la fortune, si prompt à se précipiter dans les existences aventureuses de nos personnages, trouve toujours des âmes prêtes à le recevoir, des cœurs capables instantanément de la plus sereine acceptation du pire destin.

Ici nous touchons au second pôle de l'âme orientale, celui de l'austérité primitive, de l'humilité, du renoncement entre les mains du Maître des destinées, enfin de ce fameux fatalisme dont on a tant parlé.

*Ils m'ont dit : « O Sage! par ta science tu es entre les humains comme la lune dans la nuit! »*

*Je leur répondis : « De grâce, épargnez-moi ces paroles! Il n'y a point d'autre science que celle du Destin! »*

Le fatalisme des Musulmans diffère sensiblement du fatum des Latins ou de l'ananké des Grecs malgré leur point de contact qui réside dans cette certitude du déroulement inéluctable de la destinée, exprimée avec tant de force dans les textes arabes : *Mais hélas! on ne peut échapper à sa destinée, même si on la fuit avec des ailes. — Pourtant! il est écrit ... Il est écrit que l'homme dont la destinée est de mourir sur une terre, ne pourra que mourir dans la terre de sa destinée.* Le fatalisme oriental amène avec lui son antidote, son réconfort, son refuge. Une simple jeune fille se console en se disant : *« Toute personne porte sa destinée attachée à son cou ».*

La grandeur tragique du drame grec d'Œdipe a sa correspondance — sur un mode plus charmant, et d'une vérité tout aussi profonde, — dans l'histoire du prince Scharkân dont le destin est d'épouser sa sœur Nôz-

hatou. Il est fort loin de soupçonner les liens du sang qui l'unissaient à cette merveilleuse adolescente. De ce mariage, naît une fille que l'on appelle, après éclaircissement de la situation : Force-du-Destin. Quand Scharkân apprend la vérité : *Il fut pris d'un tremblement de tout le corps et baissa la tête, pris de consternation ; puis il pâlit progressivement et tomba évanoui.* Et Nozhatou de son côté, *poussa un grand cri et tomba évanouie. Puis, revenue à elle, elle se mit à se frapper les joues et à se lamenter et à pleurer et elle dit : Voici que nous sommes tombés dans une chose terrible...* » Mais tout s'arrange avec moins d'éclats et plus de douceur humaine que dans Sophocle...

Le polythéisme greco-romain plaçait la force occulte du sort à la merci du caprice et des passions de dieux et de déesses dont les sentiments ne s'élevaient guère au-dessus de ceux des simples mortels. La jalousie, la vengeance, la haine, l'amour... tout cela déchaînait luttes et représailles dont les pauvres humains faisaient les frais. Aussi l'ananké des Grecs était-il un fatalisme sombre et parfois terrifiant. Rien de semblable en Islam. Les Orientaux sont fatalistes gaiement. Aux événements, ils prêtent une liesse qui ne s'épuise jamais ; au jour le jour naissent les cent motifs de cette *gaie Sagesse* ; car celle-ci est tout à fait conforme à leur tempérament. Le don d'hilarité est une vertu de leur race. Ils aiment le rire, énorme et magnifique. En cette matière, leurs conteurs ont devancé Rabelais ; et c'est chez eux qu'on pourrait prendre une connaissance vraiment documentée de l'influence bénéfique du rire... Jamais ils n'ont tremblé dans la hantise du terrible, comme ces gens d'Israël traqués dans leurs sentiments intérieurs par la parole de quelque prophète assombri... Eux, ils ont pleine confiance dans Allah, le juste suprême. Aussi, le cas échéant, ils n'hésitent pas à marcher dans leur voie à *la rencontre de leur destinée.* *O toi, qui redoutes les coups du Destin, tranquillise-toi ! Ne sais-tu que tout est entre les mains de Celui qui*

*a formé la terre? Car ce qui est écrit est écrit et ne s'efface point! Et quant à ce qui n'est pas écrit, tu n'as point à le redouter.*

*O toi, qui es dans la perplexité, remets tes affaires entre les mains d'Allah, le seul Sage! Et cela fait, ton cœur n'a plus rien à redouter de la part des hommes.*

*Ne désespère donc jamais, et oublie les tristesses et tous les soucis!*

Un désabusé peut s'écrier : « *Ne demande point de justice de la part du sort : tu n'aurais que désillusions. Car ce n'est point le sort qui te rendra jamais justice.* » Mais, dans l'ensemble, le fatalisme musulman est un fatalisme gai. Il n'exclut pas par lui-même l'effort : *Les peines font la gloire acquise encore plus belle... Celui qui veut trouver le trésor sans pareil des perles de la mer, blanches, grises ou roses, se fait plongeur avant d'atteindre aux belles choses. Il suivrait l'impossible espoir jusqu'à sa mort, celui-là qui voudrait la gloire sans effort.* C'est pourtant ce qu'espèrent souvent les gens de cette race, — ainsi le savetier du Caire, Mârrouf, qui ne possédant rien au monde fait croire aux marchands et au roi de la ville où il aborde qu'il attend une riche caravane. Il se conduit sans trop d'inquiétude comme si ces richesses devaient tous les jours arriver. Et le plus drôle, est qu'un beau soir la caravane apparaît et déballe ses trésors entre les mains du favorisé Mârrouf...

En tous cas, la résignation, la patience, l'impassibilité, la simplicité et le goût de la solitude sont des vertus orientales par excellence. Les origines désertiques et la frugalité des tentes n'ont jamais tout à fait disparu. « *O Solitude! chère Solitude bénie, tu enseignes à qui te cultive la force qui ne dévie point et l'art de ne se fier qu'à soi-même.* » — « *Par Allah! moi qui suis le Khalifat, j'aime souvent être seul à seul avec moi-même, et je mourrais dans le plus bref délai s'il me fallait sentir à perpétuité une vie étrangère à côté de la mienne! Car la solitude est si inestimable quelquefois!* »

Il n'y a peut-être pas d'exemple au monde de peuple acceptant les revers de la fortune avec une telle philosophie et une si sincère humilité. La figure de Job, perpétuée par la tradition juive, malgré l'esprit hébraïque qui entoure sa légende biblique, aurait été digne de lui. Il aurait pu être Musulman avec son : Dieu me l'a donné, Dieu me l'a enlevé, que le nom du Seigneur soit béni !

Que survienne un chagrin d'amour, une humiliation, un revers de fortune, le Musulman, aussi haut placé qu'il soit, est capable de tout abandonner. Il prend son parti sur-le-champ. Comme Kanmâkan (tome IV) *il se couvre la tête d'un bonnet de saâlouk, jette sur ses épaules un vieux manteau de nomade, et sans prendre le temps de faire ses adieux, il se dirige en toute hâte vers les portes de la ville, n'ayant dans son sac pour toute provision de route qu'un seul pain vieux de trois jours...* Il se récite les vers d'un poète : « Pars! ami! Quitte tout et pars! Va! Sors des maisons et dresse tes tentes! Habite sous la tente! C'est là, et rien que là, qu'habitent les délices de la vie! »

Un sultan abdique et revêt l'habit du pèlerin : « Louanges à Allah! le Rétributeur! dit-il. Il donne aux uns la puissance avec les fardeaux et les soucis et aux autres la pauvreté avec l'insouciance et la légèreté du cœur. Et ce sont ces derniers les plus favorisés! Qu'il soit béni! » Et n'ayant pour tout bien que sa chemise, son manteau de laine et son bâton, il sentait une grande sérénité qui lui rafraîchissait l'âme.

Un autre, rompant aussi avec son existence luxueuse et quittant les demeures stables et civilisées, fait siens les vers du Poète :

*Expatrie-toi donc et tu seras aux sommets. Mais si tu restes attaché à ton sol, jamais tu ne pourras parvenir aux hauteurs.*

Enfin un santou passe dans la rue en récitant ces strophes, qui sont comme l'acte de foi de la conscience islamique en sa pureté primitive : *Je n'ai rien sur la terre qui*

me pèse ou qui m'attache, je n'ai ni meubles, ni épouse revêche, ni maison. O mon cœur, tu es léger!

Un morceau de pain, une gorgée d'eau et une pincée de gros sel suffisent à me nourrir, car je suis seul. Une robe tout usée me sert de vêtement et c'est déjà trop.

Le pain, je le prends où je le trouve, et la destinée comme elle vient, on ne peut rien m'enlever. Et ce que je prends aux autres, pour vivre, c'est leur surplus. Mon cœur tu es léger!

Ailleurs, une réflexion admirable de Schahrazade elle-même témoigne d'une grandeur morale peu commune : « Car la misère endurecit le cœur de l'homme doué d'une âme basse, dit-elle, tandis qu'elle ennoblit le cœur de l'homme doué d'une âme élevée. »

Ne croirait-on pas issu d'une morale évangélique ce passage d'une rare beauté :

Un ami demanda un jour à Safiân : un homme riche peut-il être vertueux? Et Safiân répondit : Il peut l'être, et c'est lorsqu'il use de patience contre les vicissitudes du sort et lorsqu'il remercie l'homme envers qui il a été généreux en lui disant : O mon frère, je te dois d'avoir fait devant Allah une action parfumée!

Cela se passait à l'époque où l'intègre Khalifat Omar disait : « Le parfum de la pauvreté est agréable au Seigneur. »

Heureuses contrées où l'homme peut subsister, comme les oiseaux du ciel, grâce à la bonté divine ! où ne rien posséder est possible sans déchéance aucune ! Où l'idéal de perfection peut être poursuivi sur la terre sans qu'on soit obligé de rompre en visière avec tous ses concitoyens !

L'âme orientale a le sens très net de la pureté. Dans les *Six Adolescents de couleurs différentes* (tome VI), la blanche esclave Visage-de-Lune s'exprime ainsi : « Il est écrit dans le Livre de notre foi : ceux qui ont su garder leur visage blanc, c'est-à-dire indemne de toute souillure, seront du nombre des élus dans la miséricorde d'Allah! »

Un Arabe en voyant venir un autre qui a horreur du bien et cultive le mal s'écrie :

« Je le vis et aussitôt je me ramassai pour fuir la souillure de son approche et relevai les pans de ma robe pour éviter le contact de sa turpitude. Et je demandai le salut à mon coursier, loin de cet élément impur. »

Le besoin de perfectionnement hante ce citadin qui déclare : « Futilités, sottises et propos saugrenus, c'est là le riche apanage du monde ! Mais si le destin, sur ton chemin, place un être exceptionnel, fréquente-le quelquefois, simplement pour l'améliorer. »

Naturellement, les pures idées de perfection spirituelle sont, comme partout, l'apanage d'une élite. Mais la pensée islamique s'est élevée à une claire notion de cet idéal.

Par quelque chemin qu'on y accède, il n'existe qu'une seule perfection ; et, voici qu'elle réside, pour les Orientaux en celui-là seul à qui appartient toute beauté, toute qualité et toute gloire. C'est en son nom, qu'en Islam, ils s'efforcent aussi bien dans la morale et dans la justice que dans les œuvres et les actes. Aussi, ces sensuels, ces érotiques, ces emportés, ces frénétiques de l'action, ces bavards des souks et des tentes, ces silencieux dans l'angle de la réflexion, ces amateurs de quiétude et de rêves, ces furieux dans le despotisme et la cruauté, ces sages et ces magnanimes dans le pardon, ces arbitraires dans la fantaisie, ces assoiffés de rectitude, jamais ne font rien à demi ! Toujours, ils vont jusqu'aux dernières limites de leurs idées et de leurs entreprises. Ils ont le goût profond de l'absolu.

Plus que n'importe quel autre peuple, ils réalisent une étroite alliance entre le culte de la beauté, la passion de la vie, le respect de l'esprit, la soumission au sentiment et l'amour du Dieu Unique.

Et pourtant n'ont-ils pas aussi le sens de l'inanité des valeurs humaines, eux qui écrivent : *Il ne faut pas oublier qu'Allah Très-Haut a placé les juges sur la terre pour*

*juger seulement les choses apparentes et Il s'est réservé pour Lui seul le jugement des choses secrètes...*

N'est-il pas un charmant dilettante, le narrateur qui, après tant de choses extraordinaires, tant d'enseignements, de prodiges, d'étonnements et de beauté, s'écrie : « *Mais Allah seul peut distinguer dans tout cela ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai!* »

Où trouver dans nos littératures une plus adroite philosophie du doute ?

*Le livre des Mille Nuits et une Nuit* offre à chaque page de délicieuses restrictions, de fins détours de pensée qui montrent que de temps en temps le turban est lui aussi « un mol oreiller pour une tête bien faite ».

Si le scepticisme, çà et là, laisse percer sa pointe, peut-être conduit-il au matérialisme et à l'insouciance quelques pauvres en clartés de l'esprit. Mais l'exaltation, le lyrisme, la véhémence tant intérieure qu'extérieure, demeurent la règle de la vie orientale.

Et sans doute ont-ils donné le véritable mot de *l'Islam vivant*, ces deux adolescents, dont l'un a dit, dans *l'Histoire de la Rose Marine* :

*Je quitte ce jardin en emportant dans mon cœur, comme la tulipe sanglante, la blessure de l'amour.*

*Le malheureux est celui qui sort du jardin du monde sans avoir emporté la moindre fleur dans le pan de sa robe.* et l'autre, dans les *Paroles sur les Trois portes*, a fait entendre ces règles de l'art de vivre :

*Sache donc que la vie a un but et que le but de la vie est le développement de la ferveur.*

CHAPITRE X  
ISLAM MAGIQUE

Islam vivant, religieux, magique : trois aspects du même monde des *Mille Nuits et une Nuit*.

Ce sont fils mélangés d'une même étoffe. La texture en est antique et compliquée, avec un jeu savant d'arabesques subtiles ou puissantes, s'harmonisant en broderies extrêmement variées, d'âges divers, mais ayant cette parfaite unité spécifiquement orientale.

Rien n'est plus ancien que la vie si ce n'est la Magie elle-même puisque, au témoignage des plus lointains savoirs, la magie se confond avec l'acte divin d'où le monde est sorti...

C'est de cette sublime connaissance dont nous parle Platon, lorsqu'il note qu'à l'âge de quatorze ans, quand l'esprit commence à se former, on donnait aux enfants des rois de Perse pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'Etat : le principal leur apprenait la Magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux, selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre... D'Égypte, patrie de la plus haute tradition initiatique, venait la science sacrée accessible aux seuls esprits de lumière, infiltrée d'autre part sous des formes plus ou moins atténuées ou dégradées, dans tous les rangs de la société.

La basse magie populaire, la sorcellerie, les thaumaturgies et autres produits de la superstition qui remontent à la nuit des temps, en dérivent : mélange de mythes, de croyances et même d'acquisitions plus solides ayant mérité par la suite le respect des générations rationnellement dirigées ; de telles pratiques ont amené James Frazer, étudiant les sociétés primitives, à leur attribuer dans l'ordre intellectuel un *âge de la Magie* comme elles ont eu un *âge de la pierre* dans l'ordre matériel. Cet âge de la Magie correspondrait à un stade de l'évolution humaine où la religion n'est pas encore présente. Au moment des *Mille Nuits*, l'Islam a recouvert tout cela, et la religion, malgré une séparation doctrinale très nette en sa pureté unitaire, fait, dans la pratique, bon ménage avec les sorcelleries traditionnelles profondément ancrées dans les masses.

*L'Islam magique* est donc une réalité qui fait corps en quelque sorte avec la féerie orientale tout entière. Les interventions occultes jouent un rôle vital à tous les instants de l'existence ordinaire de ces peuples. Cette dernière est, on peut dire, à trame de surnaturel. Le surnaturel y baigne et y imprègne le réel au point qu'il est difficile souvent de séparer en elle les frontières de ces deux mondes... A vrai dire, n'en est-il pas toujours ainsi et n'existe-t-il pas sans cesse autour de l'homme l'immensité du mystère : mais notre époque vit sur un acte de foi exclusivement rationaliste, sollicitée qu'elle se trouve par les extraordinaires avantages matériels qu'elle en retire ! Le monde islamique était plus près d'une autre image de la vérité...

S'il est partout un grand nombre de sots et d'ignorants pour accepter des croyances fétichistes et grossièrement déraisonnables, il n'y aura jamais qu'un petit nombre d'éclairés pour recevoir les clartés essentielles. Et s'il est une haute magie, toute de poésie et de beauté spirituelle, les manifestations populaires bien moins élevées

sont des éléments trop importants de la structure de nos Contes arabes pour être négligées.

D'ailleurs, ne faut-il pas souscrire à l'opinion de Frazer lui-même quand il conclut : *Quelque juste raison que nous ayons de rejeter les extravagantes prétentions des magiciens et de condamner leur charlatanisme, il n'en reste pas moins qu'à l'origine l'institution de cette caste a été d'un profit incalculable pour l'humanité. Ces magiciens furent, en ligne directe, les précurseurs non seulement de nos médecins et de nos chirurgiens, mais de nos chercheurs et nos inventeurs, dans tous les domaines de la science naturelle...*

Science : tel est le mot qui revient à tout instant dans la bouche de ceux qui pratiquent ou qui décrivent les merveilles de la sorcellerie orientale. Si les recettes, formules et opérations de cette magie mineure contiennent beaucoup d'erreurs et d'impostures, elles recèlent beaucoup de connaissances arrachées au monde phénoménal sans parler des gnosés spirituelles.

A côté des sorciers ignorants, il se trouvait sans nul doute des sorciers savants, comme au temps de Paracelse, cet éminent médecin de la Renaissance qui disait avoir jeté au feu tous les livres de médecine et avoir appris des sorcières ce qu'il savait d'utile et de bienfaisant...

L'idée de science qui accompagne les pratiques de la sorcellerie orientale, pour si bizarres et si imaginaires qu'elles soient, nous place au cœur de l'ambition et du tourment humains ; idée à la mesure d'un état social délicieusement anarchique, où chacun se crée sa supériorité et son épanouissement par le jeu des improvisations autant que par celui des choses apprises ou codifiées. Cette « science » entre pour une partie dans le fatras des astrologues et magiciens plus ou moins authentiques. Est-ce à bon escient qu'elle réclame sa part jusque dans ces ensorcellements dont les *Mille Nuits* sont remplies ?

Voici comment, dès le début du tome premier, *l'Histoire du Marchand et de l'Efrit* nous apprend la manière

dont on en use : un vieux cheikh arrive suivi d'une gazelle enchaînée et raconte son histoire : « Sache, dit-il, que cette gazelle-ci était mon épouse... Mais Allah ne m'accordait d'elle aucun enfant. Aussi je pris une concubine qui, avec la grâce d'Allah, me donna un enfant mâle beau comme la lune à son lever... Il grandit petit à petit jusqu'à ce qu'il eût quinze ans. A cette époque, je fus obligé de partir... Or, mon épouse était initiée dès son enfance à la sorcellerie et à l'art des enchantements. Par sa science de la magie, elle métamorphosa mon fils en veau, et l'esclave sa mère en vache ; puis elle les mit sous la garde de notre berger. Après une longue durée de temps je revins de voyage. Et la fille de mon oncle me dit : Ton esclave est morte et ton fils s'est enfui je ne sais où... Alors je restai accablé sous l'affliction de mon cœur... » Un beau jour, le cheikh découvre la vérité par l'entremise de la fille de son berger qui, elle aussi, se révèle sorcière émérite, ayant appris la sorcellerie d'une vieille femme ; ce qui lui permet de reconnaître dans le veau le fils ensorcelé de leur maître. « O gentille et secourable adolescente, lui dit alors le cheikh, si tu délivres mon fils, je te donnerai tout ce que j'ai de bétail et de propriétés sous la main de ton père ! » Elle accepte à la condition, dit-elle, « que tu me laisses ensorceler et emprisonner qui je veux, sans quoi, je ne répons pas de l'efficacité de mon intervention contre les perfidies de ta femme ». Les pouvoirs de ces sorcières sont donc limités par les volontés des intéressés et par toutes sortes de conditions adjacentes... Dès que le cheikh a promis, elle se met en mesure de désensorceller le jeune homme. Elle prit un petit bassin en cuivre, le remplit d'eau et prononça sur l'eau des conjurations magiques ; puis elle en aspergea le veau, et lui dit : « Si Allah t'a créé veau, reste veau sans changer de forme. Mais si tu es enchanté, reviens à la première forme créée et cela avec la permission du Très-Haut ! » Elle dit. Et aussitôt le veau se mit à s'agiter en se secouant et redevint un être humain.

Puis, par sa science de la sorcellerie, la fille du berger

ensorcela l'épouse du cheikh et la métamorphosa en gazelle. Celle-là avait trouvé plus forte qu'elle-même !

Ces ensorcellements, — survivance probable de l'état totémique des clans primitifs où les animaux s'identifiaient si facilement avec les humains, et d'autre part images du cycle des transformations normales de certains insectes d'observation courante, — servent presque toujours ici à des fins morales ou passionnelles.

C'est ainsi que de fâcheuses métamorphoses sont imposées par de *savantes* magiciennes en punition de graves méfaits ou de crimes. Deux sœurs coupables d'avoir, par jalousie, précipité leur troisième sœur en pleine mer, sont châtiées par leur changement en chiennes et condamnées, au surplus, à trois cents coups de fouet par jour.

D'autres fois, il s'agit de favoriser ou d'entraver un essor amoureux. *L'Histoire du Prince Diamant* est très riche en tableaux de ce genre : *Quand la princesse Latifa vit que Diamant, pour qui elle brûlait, persistait dans sa résolution de la quitter, elle se leva sur ses deux pieds, et saisit un bâton en forme de serpent, sur lequel elle marmonna quelques paroles en un langage incompréhensible ; et soudain elle le brandit et en frappa le prince sur l'épaule si violemment qu'il pirouetta trois fois sur lui-même et tomba par terre pour aussitôt perdre sa forme humaine. Et il se changea en daim... Et Diamant le daim s'en alla sur ses quatre pieds, animal quant à la forme, mais restant semblable au fils d'Adam quant aux qualités intérieures et aux sensations.* Il rejoint le troupeau des daims, qui tous étaient des jeunes gens métamorphosés.

Heureusement pour le prince qu'une autre amoureuse va détruire ce que cette amoureuse vient de faire ! En errant dans les allées du jardin il rencontre Gaméla, propre sœur de Latifa. Et comme il pleurait de chagrin de se voir ainsi prisonnier dans un corps qui n'était pas le sien, Gaméla, émue et subitement prise d'amour, lui dit :  
« O mon daim chéri, pourquoi pleures-tu ? Je t'aime mieux

que moi-même. » Et aussitôt elle se leva et alla prendre, dans un enfoncement du mur une petite boîte enrichie de pierreries, et, séance tenante, elle fit des ablutions rituelles, se vêtit de sept robes de lin nouvellement blanchies, et prit dans la petite boîte un peu de l'électuaire qui s'y trouvait. Et elle donna à manger au daim cet électuaire ; et, au même moment, elle le tira avec vigueur par le cordon magique qui entourait son cou. Et le daim se secoua aussitôt et, sortant de sa forme d'animal, il reprit son apparence de fils d'Adam.

On voit que la structure corporelle n'a pas de valeur spécifique dans ce monde-là ! La personnalité a ce privilège remarquable de se conserver à travers tous les avatars. Le corps est un vêtement d'où l'on sort sans amoindrissement de sa propre conscience, ni de ses sentiments. Quant au spectateur, il ne sait jamais avec certitude si les êtres qui l'entourent sont réellement ce qu'ils paraissent, ou bien la résidence d'emprunt de quelque ensorcelé. Il faut être sorcier soi-même pour s'y reconnaître !

Tantôt cet avantage est donné à de simples mortelles, tantôt il appartient à ces habitants de l'invisible qui peuplent les coulisses du monde oriental : gennis ou autres. Un conte très coloré et mouvementé nous permet d'assister au combat d'une charmante adolescente, fille de roi, avec un eprit d'une terrible espèce. (*Histoire du deuxième Saâlouk*). La jeune fille, pénétrant dans une salle où son père vient de la faire appeler pour lui montrer l'amusante curiosité d'un singe savant, s'écrie aussitôt en cachant son visage : « Ce singe, que tu crois un vrai singe, est un homme, mais savant, instruit et fort sage ! — « Mais d'où as-tu appris à discerner s'il est ensorcelé ? » Elle répond : « O mon père, quand j'étais petite, la vieille femme qui était chez ma mère était une vieille sorcière pleine d'artifices et fort versée dans la magie. C'est elle qui m'enseigna l'art de la sorcellerie. Et depuis, je l'approfondis encore davantage ; je m'y perfectionnai et j'appris ainsi près de cent soixante-dix articles de magie ; et le plus insignifiant d'entre

ces articles me rendrait capable de transporter ton palais en entier avec toutes ses pierres et toute la ville derrière le Mont Caucase, de transformer toute cette contrée en un miroir de la mer et de changer tous les habitants en poissons! » Sans doute l'aimable jeune fille connaissait-elle les millions de tonnes de force incluse, d'après la science la plus récente, dans les simples atomes de la matière et le moyen de les utiliser à son gré ! En tous cas, sur la demande de son père, elle se met aussitôt en mesure de délivrer le jeune homme. Ce n'est pas une petite affaire ! La jeune fille, à ces paroles, prit à la main un couteau sur lequel étaient gravées des paroles en langue hébraïque et, avec ce couteau, elle traça un cercle au milieu du palais et au milieu de ce cercle, elle écrivit des noms propres et des lignes talismaniques ; puis elle se mit au milieu de ce cercle et marmonna des paroles magiques, et lut dans un très vieux livre des choses que nul ne comprenait. Tout d'un coup, l'endroit du palais où nous étions fut dans des ténèbres si épaisses que nous crûmes avoir été enterrés vivants sous les ruines du monde. Et soudain devant nous apparut l'эфrit Georgius sous l'aspect le plus horrible et le plus hideux... Cet эфрит qui était l'auteur de l'ensorcellement du jeune homme se mesure donc face à face avec sa partenaire en sorcellerie. Pour devenir plus redoutable, il se change aussitôt en lion ! Mais d'un geste rapide, la jeune fille s'arracha un cheveu de ses cheveux, l'approcha de ses lèvres et marmonna dessus des paroles magiques et aussitôt le cheveu devint un sabre finement aiguisé. Alors elle saisit le sabre, en frappa violemment le lion et le coupa en deux moitiés. Mais tout de suite la tête coupée du lion devint un scorpion qui rampa vers le talon de la jeune fille pour le mordre, mais aussitôt la jeune fille se changea en un serpent gigantesque qui se précipita sur le maudit scorpion, image de l'эфrit, et tous deux engagèrent une bataille serrée... Le scorpion se change en vautour ; le serpent riposte en devenant un aigle ; l'aigle poursuit le vautour pendant une

heure de temps lorsqu'à la fin il trouve le moyen de se changer en chat noir. Alors la jeune fille devient un loup. Chat et loup se livrent un combat terrible. Sur le point d'être vaincu, le chat se transforme en *une grenade rouge et très grosse*. Le loup allait la saisir, quand la grenade s'élève dans les airs et elle était si grosse qu'elle tombe lourdement sur le sol, se brise, laisse éparpiller ses grains que le loup subitement mué en coq avale un à un. Mais la fatalité vieillait ! Le dernier grain tombe du bec du coq, et, lui échappant, se loge dans un interstice du sol. De ce grain, renaît l'éfrit et tout recommence, jusqu'à ce que luttant, une dernière fois, sous forme de colonnes de feu, l'éfrit finit par succomber sous les souffles brûlants de la jeune fille qui reprend sa forme naturelle pour s'écrier : « *Allah est le seul grand!...* » Puis, débarrassée enfin de son adversaire, maître de l'ensorcellement du jeune homme, elle se met en mesure de le délivrer.

Prenant une tasse pleine d'eau, elle prononce dessus des paroles incompréhensibles, asperge le singe avec l'eau et dit : « *Sois délivré, au nom et par la vérité du seul Vrai! Et, par la vérité du nom d'Allah le Tout-Puissant, reviens à ta première image!* » Ce qui s'opère à l'instant.

Ce mélange de magie et d'invocation religieuse ne doit pas donner le change ! En réalité, l'Islamisme, comme toutes les religions, répudie les croyances d'une si maladroite mythologie. Elles sont en dehors de lui comme le sont également ces formules propitiatoires ou préservatrices du type de celle qu'emploie Morgane dans *l'Histoire d'Ali Baba* pour conjurer le danger qu'elle pressent à la vue de la marque blanche faite sur la porte de son maître. Tout en prenant de judicieuses mesures, elle renforce leur efficacité en répétant : « *Mes cinq doigts droits dans ton œil gauche et mes cinq autres dans ton œil droit! Car elle savait, ajoute le texte, qu'il n'y avait point de formules plus puissantes pour conjurer les forces invisibles, éviter les maléfices et faire retomber sur la tête*

*du maléficient des calamités perpétrées ou imminentes.* »

Les Croyants plus assainis préfèrent naturellement s'en remettre aux solutions seulement raisonnables, non sans l'aide d'Allah auquel ils s'adressent par la pensée et par le cœur...

S'il n'y a pas en Islam d'antagonisme pratique entre la sorcellerie et la religion, comme il en a été dans le monde romain ou pendant notre moyen âge, c'est qu'une différence notable sépare la sorcellerie musulmane de celle occidentale. En nos pays, le satanisme et la démonialité ont joué un rôle prépondérant, non pas comme ennemis des sorcières, mais bien comme leurs protecteurs et amis. Satan y est reconnu pour chef ; le Sabbat, avec la lubricité qui accompagnait ses pratiques malsaines, est une réunion de transuges délibérés de la religion. En Islam, l'alliance diabolique est exceptionnelle. Personne ne songe à s'associer aux ennemis d'Allah. Il existe de bons génies soumis aux enseignements coraniques, mais il y a aussi les mauvais génies, séides d'Eblis ou du Cheitan. Contre ces derniers, le Musulman appelle, le cas échéant, les ressources de la sorcellerie et il mettra tout en œuvre pour déjouer leur malignité. Il lui arrive souvent, qu'au pouvoir de ces êtres réprouvés, il n'hésite pas à compromettre sa situation en invoquant à haute voix le nom d'Allah. Une des raisons qui le poussent à apprendre la sorcellerie, c'est précisément le désir d'être en mesure de dominer *les puissances mauvaises de l'Invisible*, comme l'expliquent ceux-ci : *Aussi nous nous appliquâmes vivement à l'étude des sciences où nous atteignîmes un tel degré de savoir que nous finîmes par soumettre à nos ordres les genn, les mareds et les efrits.* Voilà le plus haut résultat qui se puisse souhaiter.

Pourtant la luxure satanique a son pendant en nos contes arabes, dans l'histoire de cette reine gennia, *enchanteresse extraordinaire, une vraie cheitana* sans cesse brûlée par le désir et qui séduit tous les étrangers jeunes, solides

et beaux, aventurés dans ses parages. Elle les oblige à de nombreux assauts d'abord sous leur forme humaine, puis, quand ils sont complètement épuisés, sous une nouvelle forme d'animal qu'elle leur impose pour leur faire récupérer de forces neuves. Un vieux cheikh, qui habite non loin d'elle, en détourne le héros de cette histoire et ajoute : « *Pour moi, elle me redoute et me respecte parce qu'elle sait que je suis plus versé qu'elle dans l'art de la sorcellerie et des enchantements. Seulement moi, mon fils, comme je suis un Croyant en Allah et son Prophète, je ne me sers point de la magie pour faire le mal! Car le mal finit toujours par se tourner contre le malfaiteur!* »

La sorcellerie n'a pas toujours besoin pour s'exercer de l'intervention directe ou apparente d'un personnage présent. Que de trouvailles inopinées ou de pêches miraculeuses pour le bien ou pour le mal selon le destin du recevant !

Témoin ce pauvre pêcheur qui amène dans son filet, au lieu du poisson qu'il espérait, un vase de cuivre jaune plein et intact dont l'embouchure était scellée avec du plomb portant l'empreinte du sceau à six pointes de notre Seigneur Soleïman » (Salomon que les Arabes considèrent comme le Maître des génies bienfaisants et malfaisants). Le pêcheur ouvre le vase, il en sort une fumée qui monte vers le ciel, se déroule à la surface du sol, et se condense pour devenir un Efrîl énorme dont la tête touche les nuages et les pieds traînent dans la poussière.

Cet être prodigieux a des pouvoirs redoutables mais comme il menace le pêcheur, celui-ci vient à bout de lui par une simple ruse qui consiste à mettre en doute qu'il ne puisse immédiatement se reintroduire dans un vase si petit pour lui qui est si immense... L'Efrîl, vaniteux et naïf, se laisse prendre à ce défi, et réintègre le vase où le pêcheur se hâte de l'enfermer avec le couvercle de plomb marqué du sceau de Salomon contre lequel tout effort est vain. (*Histoire du pêcheur avec l'Efrîl, tome I<sup>er</sup>*).

A côté de la *Sorcellerie sérieuse*, c'est-à-dire entrant vraiment dans le drame de l'existence humaine, se place la *Sorcellerie amusante*. Là ce sont encore des objets, d'apparence inerte et de nature inoffensive, auxquels sont transférés des vertus singulières et magiciennes. Quelle richesse de moyens et que d'avantages insolites sortent tout à coup d'un modeste sac ou d'un humble petit pot, juste assez grand pour une fleur... Ce petit pot en albâtre qui procurait à sa maîtresse tout ce qu'elle désirait, mets délicieux, robes merveilleuses, bijoux, simplement quand elle exprimait son souhait : « *O mon petit pot ! Je veux aujourd'hui telle et telle chose* ».

Tantôt l'usage de l'objet ensorcelé suffit pour un effet immédiat, à l'insu même de son propriétaire ; tantôt rien n'arrive que par l'intermédiaire d'un de ces êtres surnaturels, dont la puissance est sans bornes quand il s'agit d'obéir aux souhaits du possesseur d'un anneau ou d'une gemme magiques, mais qui sont asservis irrémédiablement à cet anneau ou à cette gemme.

Le bonnet enchanté que trouve l'infortuné Hassan, dans l'Histoire de *Khalife-le-Pauvre*, arrive juste à point pour le sauver d'une mort certaine, car cette petite coiffe avec laquelle jouent des enfants et qu'Hassan met par hasard sur sa tête, possède le pouvoir de rendre invisible non seulement celui qui la porte, mais encore tous ceux que touche ce dernier. Voici Hassan hors d'atteinte tandis qu'on le recherche pour le gibet ou pour le pal. Il va même pouvoir sauver aussi son épouse, condamnée également au supplice, et déjà prisonnière en attendant l'exécution. Pénétrer dans son cachot, la charger sur le dos, et partir sans encombre de la ville n'est plus qu'un jeu grâce au miraculeux bonnet !

Cette conception d'une *présence invisible* est vieille dans l'humanité. Que de phénomènes inexplicables autour de l'homme et pour lesquels on ne pouvait songer qu'à un acteur se trouvant certainement là mais voilé !

« Etre ou ne pas être », antinomie dont les Orientaux ne s'embarrassent guère, jetant aisément par-dessus bord ce fameux *principe d'identité* donné comme élément primordial de l'esprit humain. C'est qu'ils ont une vive notion du « caché ». Ils ont compris que nous ne savons rien de l'essentiel, que nous nous mouvons dans les apparences, et que rien ne fait obstacle aux plus audacieuses incartades de la fantaisie quand il s'agit d'enjoliver sa vie par la meilleure des magies, celle de l'imagination.

Un autre conte parle d'un jeune amoureux qui se rend auprès de sa bien-aimée grâce à une sorte de *kohl en poudre noire très fine* — et qui rend invisible rien qu'en s'en frottant les paupières. Il trouve la jeune fille endormie et dans un simple appareil. Il ne peut résister à la tentation de la pincer fortement ! Réveil, cris, arrivée des femmes. On ne trouve personne ! Et comme il ne peut y avoir là-dessous qu'une présence de quelque efit plus ou moins malin, on se met en mesure de l'exorciser : exorcisme à la crotte de chameau que l'on fait brûler abondamment dans la pièce ! Et la fumée devient telle que les yeux de l'amoureux invisible se mettent à lui piquer horriblement. Instinctivement, l'imprudent frotte ses paupières : le kohl magique s'en va et tout est perdu ! L'invisible redevient visible : il se laisse prendre ainsi tout bêtement...

Plus loin, c'est un tambour miraculeux dont la vertu s'extériorise dès qu'on joue sur sa peau le moindre air avec les baguettes : il n'en faut pas plus pour qu'aussitôt apparaisse un magnifique cheval tout harnaché capable de vous transporter n'importe où.

Dans un autre conte, un pauvre diable sauve sa tête grâce à un fuseau que lui remet une fée et qu'il n'a qu'à faire tourner pour que se développe en quelques instants un immense tapis sous les yeux du sultan éberlué. Ailleurs, c'est un poignard qui préserve celui qui le possède de toute attaque par la vertu cachée de sa lame. Un autre

poignard, celui que son frère remet à *Farizade* avant de partir à la conquête de l'oiseau parleur, sera pour la jeune fille un précieux avertisseur : tant que le frère sera sain et sauf, sa lame restera nette ; la lame rouillera s'il survient un grand danger ou la mort. N'est-ce point une chose avantageuse que cette coupe enchantée qui se remplit d'elle-même à mesure qu'on la vide ! Cent fois plus précieuse encore cette *huile salomonique* qui préserve du feu celui-là même que l'on place sur un bûcher au point que les *flammes qui le léchaient lui étaient plus douces et plus fraîches que la caresse de l'eau dans les jardins d'Irem.*

La pomme qui guérit la *princesse Nourennahar* (tome XII) n'est pas, dit le marchand qui l'offre au prince Hôssein, le fruit d'un arbre aveugle et insensible, mais elle est le fruit de l'étude et des veilles d'un grand savant, philosophe très célèbre, ayant passé toute sa vie dans les recherches et les expériences sur les vertus des plantes et des minéraux. Aussi a-t-il abouti à la conception de cette pomme qui renferme en elle la quintessence de tous les simples, de toutes les plantes utiles et de tous les minéraux curatifs. Il n'y a pas de malade affligé de quelque calamité que ce soit, fût-ce de la peste, de la fièvre pourprée ou de la lèpre, qui, même moribond, ne recouvre la santé, rien qu'en la flairant. « *Et le prince se mit à sentir l'odeur si pénétrante et si suave qu'il s'écria : Ya Allah! toute ma fatigue du voyage est vite oubliée et c'est comme si je venais de sortir du sein de ma mère! Ah! quelle odeur ineffable!* » Pendant qu'Hôssein achète la merveilleuse pomme, ses frères, en quête eux aussi d'achats extraordinaires, trouvent, le premier un tapis enchanté qui transporte celui qui s'assied dessus où il désire. *avec une rapidité telle qu'on n'a pas le temps de fermer un œil et d'ouvrir l'autre*; le second un tuyau d'ivoire tel que si l'on regarde par l'extrémité qui est garnie d'un cristal, quoi qu'on puisse désirer souhaiter de voir, on est satisfait sur l'heure et on le voit. Or voici que lorsque les trois frères sont réunis

apportant chacun leur merveille, le premier soin du possesseur du tuyau d'ivoire est d'y regarder en exprimant le désir d'y contempler l'image de la princesse Nourennahar. Et la princesse lui apparaît en son état actuel, c'est-à-dire, hélas ! dans son lit, sur le point de mourir, avec autour d'elle ses femmes en pleurs et ses eunuques désespérés. Heureusement qu'Hôssein possède la pomme capable de toute guérison et que le troisième frère possède le tapis capable de les transporter tous à la minute auprès de la moribonde. Aussitôt dit, aussitôt fait. Hôssein s'approche vivement du lit où était étendue Nourennahar à l'agonie et lui mit la pomme sous les narines. *Et la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté et d'autre, se mit sur son séant, et sourit aux jeunes gens.* Elle était sauvée ! Mais comme il s'agit ensuite pour elle d'un mariage avec celui des trois dont le cadeau est le plus rare et le plus précieux, le sultan, son père, est très embarrassé : car les trois ont également contribué à tirer la princesse des portes de la mort ; sans le tuyau d'ivoire, sans le tapis et sans la pomme, le destin eût été inexorable ! La suite du récit apprend qu'une volonté occulte a tout conduit : il s'agit naturellement d'une puissante gennia ! Tout cela n'est que le prélude d'un plan qui amène en définitive le jeune homme qu'elle aime entre ses bras. La fille du roi des Genn a perpétré cette série d'événements fantastiques dans lesquels les simples humains ne sont que d'obéissants fantoches. Cette pensée, commune aux conceptions les plus répandues de l'antiquité, est en somme la contrepartie en même temps que l'inspiratrice de la prétention inverse : celle de prendre le rôle actif en contraignant les dieux et *les forces de l'Invisible*. Toute la *magie humaine* conçue à l'image de la *magie divine*, vient de cette intention et de cette volonté...

Parmi les chimériques produits de l'imagination populaire, — et qui ne sont cependant que les anticipations

d'un *improbable* destiné à se réaliser un jour sur les bases solides de la science, — le chapitre des voyages aériens est des plus importants. Les vols à travers l'espace, à l'instar de l'oiseau ou du nuage, hantent les rêveries orientales. Plus heureux qu'Icare, ceux qui s'y lancent ici ne récoltent qu'agréments et bienfaits. *L'Histoire magique du cheval d'ébène* est celle d'une véritable locomotion dirigée par la main du pilote. *Les vertus que possède ce cheval sont une chose prodigieuse et telles que lorsqu'on le monte, il part avec son cavalier à travers les airs avec la rapidité de l'éclair et le porte partout où il veut le diriger, en couvrant en un jour des distances qu'un cheval ordinaire mettrait un an à parcourir!* Sur le pommeau de la selle était une cheville d'or : la *cheville de l'ascension* qu'il suffisait de tourner pour voir le cheval se diriger vers les nues. Mais il y a aussi la *cheville de la descente*. Par une combinaison des deux, on obtient un voyage parfait.

Là encore, les histoires de sorcellerie mettent en jeu une association de moyens directs ou indirects parmi lesquels les talismans jouent le principal rôle. À côté d'amulettes à fonction purement défensive : tel ce bracelet que possède une fille de sultane, et qui la préserve des contacts inopportuns (il est essentiel de le lui ravir pour pouvoir se rendre impunément maître de sa personne et de son cœur), les objets cabalistiques que l'on a la chance de trouver sont la générosité même ! Le tout est de les posséder en propre et de découvrir leur point sensible. Une légère friction accompagnée d'un souhait, et la princesse Hosn-Mariam dans *l'Histoire de Grain de Beauté* obtient le lit volant dont elle a besoin ! Elle s'y installe confortablement avec son jeune ami et, frottant l'autre face de la cornaline talismanique, elle donne l'ordre à cette nacelle improvisée de les transporter dans la ville d'Iskandaria : *Le lit se souleva de lui-même en l'air, sans secousses, monta jusqu'à la coupole, sortit par la grande fenêtre, et, plus rapide que le plus rapide d'entre les oiseaux,*

il fendit l'espace avec une régularité merveilleuse et les déposa à *Iskandaria*.

En d'autres conjonctures, *Mârrouf*, le *Savetier du Caire*, est tiré d'embarras par un anneau d'or, surmonté d'un chaton en cornaline, qui tombe en sa propriété. Des écritures talismaniques y sont gravées. D'un mouvement instinctif, et sans s'être méfié de rien, tandis qu'il passe l'anneau à son doigt, il le frotte au bon endroit. Il entend une voix : « *A tes ordres! Ordonne! tu seras obéi!... Je suis le Genni Père au bonheur, esclave de cet anneau. Et j'exécute en aveugle les ordres de quiconque s'est rendu maître de cet anneau. Et rien ne m'est impossible car je suis le chef suprême de soixante-douze tribus de genn, d'efrits, de cheitâns, d'aouns et de mareds. Et chacune de ces tribus est composée de douze mille gaillards irrésistibles, plus forts que les éléphants et plus subtils que le mercure* », rien ne leur est impossible, dit-il, sauf de se libérer de cette servitude à l'anneau...

*Mârrouf* se procure ainsi des repas somptueux et une riche caravane...

Le neuvième capitaine de Police (tome VIII) raconte ce qui advient à *Sittoukhan* qui ramasse dans le jardin où elle se promène, une *bague soleïmanique*. Elle frotte la cornaline gravée qui la surmonte. Et la bague s'écrie : « *A tes ordres, me voici! Parle! Que demandes-tu?* » Elle répond : « *O bague de Soleïman, je demande de toi un palais à côté du palais du prince qui m'a aimée et que tu me donnes une beauté plus grande que ma beauté.* » Et la bague lui dit : « *Ferme ton œil et ouvre-le* ». Et elle ferme son œil, et lorsqu'elle le rouvre, elle se trouve dans un palais magnifique bâti à côté du palais du prince. Et elle se regarde dans le miroir et est émerveillée de sa propre beauté.

Quant au miroir magique de l'*Histoire du miroir des Vierges* (tome XI) c'est une pure merveille ! Il indique si une fille d'*Eve* est vierge ou perforée plus sûrement que toutes les conjectures des hommes. *Dès que tu auras vu*

*une adolescente de quinze ans parfaitement belle, explique le magicien qui donne le miroir au difficile Zein en quête d'une vierge absolument authentique, tu n'auras qu'à regarder dans ce miroir. La surface réfléchissante se ternit d'une buée immédiate si la jeune fille n'est pas vierge ; de plus les preuves de la non-virginité y apparaissent à un grossissement tel que le doute n'est plus possible. Au contraire, si la jeune fille est intacte, le miroir reste clair et tu verras apparaître une histoire pas plus grosse qu'une amande décortiquée. Rien ne peut tromper le miroir, ni les paupières baissées, ni les visages candides, ni le maintien pudique. Elle apparaissait toute nue, malgré les nombreux vêtements qui la recouvraient et aucun détail de son corps ne restait invisible et son histoire se reflétait dans ses moindres détails tout comme si elle était placée dans un coffret de cristal diaphane.*

Ainsi Zein met à l'épreuve un lot considérable d'Égyptiennes, de Cophytes, de Nubiennes, d'Abyssines, de Soudaniennes, de Maghrébines, d'Arabes et de Bédouines. Pas une seule vierge dans tout l'Orient ! De guerre lasse, il part pour Damas. Les Syriennes ne valent pas mieux. Enfin, il découvre à Bagdad le perle rare de son rêve...

La merveilleuse *Histoire de la Reine Yamelika, Princesse souterraine*, est une description complète des tenants et aboutissants de la mythologie magique et de ses œuvres ; elle est extrêmement précieuse à ce point de vue. Elle l'est tout autant par sa richesse symbolique qu'une longue exégèse pourrait seule épuiser. L'action se passe d'abord chez les Bani-Israël à une époque lointaine. A la mort de son père, la jeune Beloukia, faisant l'inventaire du mobilier de son palais, aperçoit une cassette d'ébène contenant un petit coffret en or, et renfermant lui-même un rouleau de parchemin sur lequel se lit en langue grecque : *Celui qui désire devenir le maître et le souverain des hommes, des génies, des oiseaux et des*

*animaux, n'aura qu'à trouver l'anneau que le prophète Soleïman porte au doigt dans l'île des Sept mers qui est son lieu de sépulture. C'est cet anneau magique qu'Adam, père des hommes, portait au doigt dans le paradis et qui lui fut enlevé par l'ange qui en fit don plus tard au sage Soleïman. Il s'agit donc de conquérir cet anneau. Pour cela, la condition indispensable est de traverser les sept mers, non point en bateau mais en marchant à la surface des eaux. Celui-là seul réussira dans cette entreprise qui trouvera la plante avec le suc de laquelle il suffit de se frotter la plante des pieds pour pouvoir marcher sur la mer. Cette plante pousse dans le royaume souterrain de la reine Yamlika. Et seule cette princesse peut en donner. Une fois l'anneau obtenu, on acquerra en même temps le don de pénétrer dans la contrée des Ténèbres pour boire à la Fontaine de Vie qui octroie la beauté, la jeunesse, la science, la sagesse et l'immortalité!*

Tout cela ! Beloukia part sous la conduite d'un vénérable vieillard qui avait approfondi toutes les sciences connues et possédait les mystères de la magie, les clefs de l'astronomie et de la géométrie, et tous les arcanes de l'alchimie et de la sorcellerie. En un certain point de la route, le vieillard s'arrête, trace autour de lui, sur le sable, le cercle magique, fait les conjurations rituelles et ne tarde pas à découvrir l'entrée du royaume souterrain.

Par quelques autres conjurations, il en force le passage et les voyageurs font si bien qu'ils obtiennent la précieuse plante. Puis, ils affrontent la traversée des sept mers et, non sans péripéties, parviennent jusqu'à l'île. Là se trouve le pommier même dont Adam a mangé les fruits défendus ! Les deux compagnons sont bien tentés à leur tour. Mais le géant, gardien de l'arbre, les met en fuite... Ils arrivent enfin au but : voici le lit d'or massif où repose Soleïman, l'anneau magique au doigt ! Le vieillard va se saisir du talisman. Mais tout se complique ! car Baloukia, chargé de prononcer les formules de conjuration, dans son

émotion, les dit de travers, en sorte que le plus lamentable échec intervient. Une goutte de feu tombe du plafond sur le vieillard sacrilège et le réduit en cendres. Beloukia, épouvanté, n'a plus qu'à fuir... Tout a raté pour une formule mal énoncée ! Et c'est là le point capital de cette aventure magique. En plaçant son pouvoir dans la justesse d'une parole, la sorcellerie est devenue véritable magie.

Abandonnons Beloukia qui reçoit la confiance de l'exacte filiation des genn, sujets du prince de l'Invisible, Salomon, tantôt prophète d'Allah, tantôt chef des génies du mal et s'identifiant alors au Cheitan (qui est notre Satan)...

La valeur magique de la parole : voilà l'élément essentiel et qui demeure fixe dans les rites de tous les jeteurs de sort quels que soient leurs moyens. Voilà ce qui confère à l'opération son autorité immanquable. Tantôt cette parole agit directement, sans connaissance spéciale de la part de celui qui s'en sert, comme dans le cas d'Aladdin : la formule correctement énoncée ne connaît pas de résistance ; à peine est-elle proférée, les rochers s'ouvrent. Tantôt les paroles magiques n'opèrent ensorcellement ou désensorcellement que par la bouche de magiciennes instruites et expertes, avec accompagnement de gestes et de rites qui y ajoutent leur valeur d'incantation et de réussite ; les meilleures formules au service de la plus instruite et de la plus experte ont raison d'adversaires moins élevées dans la connaissance de leur art ; elles contraignent les puissances de l'Invisible, ces paroles dont le dynamisme est un reflet de la parole créatrice originelle. Tantôt enfin la vertu est transmise et condensée en quelque sorte sur le talisman. Qu'est-ce qu'un talisman ? La réponse est dans le tome VII : *Pourrais-tu me dire maintenant ce qui donne leur vertu aux talismans ? — O princesse, les talismans doivent leurs vertus sublimes et leurs effets merveilleux aux lettres qui les composent car les lettres ont rapport aux esprits, et il n'y a point de*

*lettre dans la langue qui ne soit gouvernée par un esprit. Et si tu me demandes ce que c'est qu'un esprit, je te dirai que c'est un rayon ou une émanation des vertus de la toute-puissance et des attributs du Très-Haut. Et les esprits qui résident dans le monde intelligible commandent à ceux qui habitent le monde céleste, et les esprits qui habitent le monde céleste commandent à ceux du monde sublunaire. Et les lettres forment les mots, et les mots composent les oraisons ; et ce ne sont que les esprits représentés par les lettres et assembles dans les oraisons écrites sur les talismans qui font ces prodiges qui étonnent les hommes ordinaires, mais ne troublent point les sages, qui n'ignorent point la puissance des mots et savent que les mots gouverneront toujours le monde, et que les paroles écrites ou proférées pourront renverser les rois et ruiner leurs empires. — Tu as excellé, ô jeune homme...*

N'avons-nous pas là un raccourci de l'histoire universelle et surtout des cosmogonies religieuses et de leurs genèses ?

*Le talisman, dit le D<sup>r</sup> J.-C. Mardrus, dans sa préface de la Reine de Saba, est de l'énergie concentrée où la consécration magique a su enfermer quelque chose de la toute-puissance insaisissable du Verbe...*

La parole contient passé, présent et avenir. Qu'est-ce que l'écriture de notre destin, si ce n'est une parole figurée par lettres, par chiffres ou par signes divers qu'il s'agit de savoir lire partout où ils se trouvent tracés. Cette parole formulée prend un caractère d'irrévocable qui de tous temps a beaucoup impressionné les hommes et qui s'est imposée aux peuples les plus anciens. Dès la plus haute antiquité, on s'est efforcé de déchiffrer les énigmes. Le monde arabe continue et perfectionne cet art. Que naisse un enfant de marque, on se penche sur les arcanes de sa destinée ;

*Et le roi à la limite du bonheur fit venir les devins et les astrologues pour tirer l'horoscope de cet enfant. Et ils agi-*

tèrent le sable, et tracèrent les figures astrologiques et prononcèrent les formules majeures de la divination...

Les astres ont leur langage en grand honneur dans tout l'Orient. Que d'observations minutieuses et de secrets lentement recueillis pour arriver à savoir établir pour chacun des humains le thème de sa nativité et quelle est celle qui le détermine parmi les douze maisons du Ciel!

Les influences planétaires ont été démasquées, les révolutions sidérales étudiées et scrutées dans leur sens prophétique ou horoscopique. *La Docte Sympathie* connaît très bien le cours de la lune, du soleil et des planètes, les positions de ces dernières dans les demeures du zodiaque, et leur influence bénigne ou maligne. Elle apprend à ses auditeurs la bonne influence de la lune et de Jupiter, la mauvaise de Saturne et de Mars et les variations de Mercure à ce point de vue...

Un moyen très en honneur est celui du Sable et de la table Géomancique ; il ne met pas à l'abri des charlatans ou des malins, tant s'en faut ! Et la manière dont un faux *savant Persan* s'y prend pour réunir *Bel-Heureux* à *Belle-Heureuse* dans l'Histoire de ce nom (tome V) est instructive à cet égard. *Bel-Heureux* dépérit de langueur chez son père *Printemps*, parce qu'il est séparé de *Belle-Heureuse* enlevée il ne sait où.

*Sur ces entrefaites, arriva dans la ville de Koufa un docte Persan, fort versé dans la médecine, l'art des drogues, la science des étoiles et du sable divinatoire. Le marchand Printemps se hâta de le faire venir auprès de son fils. Et le savant Persan, après avoir été traité avec les plus grands égards, s'approcha de Bel-Heureux et lui dit : « Donne-moi la main ». Et il lui prit la main, lui tâta le pouls pendant un bon moment, le regarda avec attention au visage, puis sourit et se tourna vers Printemps en disant : « Le mal de ton fils réside dans son cœur ! » Et Printemps répondit : « Par Allah ! tu dis vrai, ô médecin ! » Le savant continua : « Et ce mal a pour cause la disparition d'une personne aimée.*

*Eh bien! je vais vous dire avec l'aide des puissances mystérieuses, l'endroit où se trouve actuellement cette personne! » Et ayant achevé ces mots, le Persan s'accroupit, tira d'un sac un paquet de sable qu'il défit et étendit devant lui. Puis il plaça au milieu du sable cinq cailloux blancs et trois cailloux noirs, deux baguettes d'ivoire et un ongle de tigre, les disposa sur un plan, puis sur deux plans, puis sur trois plans, les regarda en prononçant quelques mots en langue persane, et dit : « O vous qui m'écoutez, sachez que la personne se trouve en ce moment à Bassra! » Puis il se reprit et dit : « Non! les trois fleuves que je vois là m'ont trompé. La personne se trouve en ce moment à Damas, dans un grand palais, et dans le même état de langueur que ton fils! » A ces paroles, Printemps s'écria : « Par Allah! je te donnerai de quoi vivre dans l'opulence durant l'espace de trois vies humaines! »*

Tous les renseignements étaient bons, mais sans divination aucune, le *savant* Persan était parfaitement renseigné !

Par contre, c'est un horoscope véridique et sincère que recherche Omm El-Hol dès qu'elle apprend par sa fille le tourment d'amour qui la poussait <sup>1</sup>. « *Mais avant que d'entrer dans la forêt des loups qui est plus noire que l'esprit de l'ignorant*, dit-elle, pour rassurer sa fille, *je vais éprouver le titre de l'or de notre destin et faire en sorte que la délectation des Anges soit écrite dans le rouleau de ton union avec le beau Grain de Musc.* »

Ayant ainsi parlé, Omm El-Hol se dirige vers une cage d'oiseau ; elle y prend un mâle de tourterelle qu'elle cache entre ses deux seins. Puis elle va vers un grand coffre, en soulève le couvercle et tire de son intérieur *une très ancienne table en bois d'ébène incrusté d'argent. Or, c'était la Grande Table de Sable Divinatoire, l'instrument de base de toute la Science Géomancique. Et elle prit cette table*

1. *Histoire de l'adolescente sucre d'Amour*, 1 vol. séparé et qui est une mille deuxième Nuit.

illustre ; et, dans une coupe, sept grains d'encens à odeur de rose et sept larmes de benjoin. Et elle jeta dans le grand brûle-parfums ces résines de choix. Et dès que se leva la fumée purifiante, elle passa dessus ses mains et son visage, par sept fumigations. Puis, par sept fois, elle enjamba lentement le brûle-parfums, en laissant la fumée rituelle pénétrer sous ses robes, jusqu'à sa profonde intimité. Après quoi elle alla s'asseoir aux côtés de sa fille et, tout en marmonnant des mots à résonance hébraïque, elle disposa avec soin devant elle, par gestes mesurés, la Table de Sable Divinatoire. Et elle marqua les points le long des neuf colonnes, effaça trois lignes à gauche dans le carré, et groupa les verticales deux par deux. Et, dans le milieu, elle construisit, en un plan conçu selon la science hermétique qu'elle détenait, un Talisman en forme de cœur. Puis, brusquement elle étendit son bras nu, au-dessus de la Table Géomancique, et, par obsécration et formules, elle dit et proféra : O Sable de l'immortalité, Par ta splendeur et ton habitant, Par les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Lui et ses vertus secrètes, Par les dix-neuf lettres majeures du Bismillah, impénétrables armures... Par les deux triangles pénétrants et Par le Nom Perdu inscrit dans le Centre, Ya Houa, Ya Hou... Et par Celui qui t'habite, ô Sable, par l'Esprit qui se plaît en ton incorruptible cœur, ô Sable, délivre-nous, délivre-nous ! Quant à celui qui nous opprime, connu ou caché, qu'il soit, par la cire et par l'aiguille, envoûté. Par la sandaraque et par le sang, envoûté. Qu'il soit frustré de tout et de la vie ! Et lorsqu'elle eut proféré cette conjuration, Omm El-Hol se pencha sur le Sable et poussa le cri strident de la joie et dit : Regarde, ô Sucre d'Amour. La pierre de touche du sort révèle la pureté de notre or. Et les points conjoints du Sable divinatoire annoncent le triomphe et la victoire. Et aussitôt elle se met à ordonner d'une voix comminatoire tout ce qu'elle voulait du destin, non sans avoir sorti de son sein le mâle de tourterelle et lui avoir saupoudré la tête de musc et de safran. Enfin, la table consultée une dernière fois,

et l'oiseau étant lâché dans l'espace, elle proclame que la destinée du Sucre d'Amour est désormais *comme le lait et le jasmin*. « *Tu peux livrer ton âme à la certitude et passer tes heures dans la sécurité.* »

Le langage des écritures talismaniques, celui des astres et celui des métaux sont les signes extérieurs d'une même langue secrète, magie, astrologie, alchimie marchant de pair. Ce n'est pas au hasard que la liseuse d'avenir et l'envoûteuse du sort parle d'*éprouver le titre d'or du destin* de sa fille, ni que le genni de la cornaline commande à des *gaillards plus subtils que le mercure*.

L'Alchimie, la plus ancienne science hermétique, et qui remonte à la plus haute antiquité de l'Égypte, est présente dans cette magie, comme un point de convergence de la physique et de la métaphysique. Cette *science des métaux* a un sens littéral, prétexte *du sens spirituel* qui se voile sous les expressions symboliques nécessaires pour l'appel et pour le signal.

*Les Clefs du Destin* (tome VI) sont une incursion dans l'Alchimie et dans son symbolisme. Ce récit est d'une haute portée philosophique. Hassân, homme de la ville, voyage avec son Maître le Bédouin, homme des Sables. C'est l'homme des sables qui connaît les antiques secrets. Il ne tarde pas à en subir l'épreuve avec intelligence à la barbe de l'homme de la ville qui juge les choses grossièrement selon les idées apparentes et communes. C'est ainsi que, rencontrant une haute colonne de granit au sommet de laquelle se tient un jeune homme en cuivre rouge qui porte dans sa main cinq clefs, une suspendue à chaque doigt, la convoitise s'empare du cœur de nos voyageurs. Or ces clefs étaient une d'or, une autre d'argent, une autre de cuivre chinois, une autre de fer et la dernière de plomb.

Bien entendu, Hassan vise les métaux précieux et s'empare de la clef d'or et de la clef d'argent, tandis que le Bédouin, sage, ne fait aucune difficulté pour les lui abandonner ne conservant pour lui que la clef de plomb.

Hassan exulte de joie ; il n'a pas compris que chacune d'elles est un talisman. Elles sont les clefs du Destin, mais voici ! Celle d'or est la clef des misères ; celle d'argent est la clef des souffrances, celle de cuivre est la clef de la mort, celle de fer est la clef de la gloire ; celle de plomb enfin est la clef de la sagesse et du bonheur. Aussi n'arrive-t-il que misères sur misères au malheureux Hassan qui a placé triomphalement l'or et l'argent à sa ceinture ! Cependant, nos voyageurs atteignent la ville d'Aram-aux-Colonnes où ils découvrent, grâce au Bédouin, un palais d'or, d'émeraude, de jaspe et de corail avec, en son intérieur, un coffret sur un trône d'or. Cela ne dit rien à Hassan, sauf qu'il se révèle abasourdi de tant de richesses. Mais le Bédouin sait très bien que toutes ces fortunes apparentes sont peu de choses et que le véritable bien est inclus dans le minuscule coffret et il s'écrie : « *Voici le soufre rouge ! C'est la Kimia des savants et des philosophes qui sont tous morts sans le trouver ! Cette poussière est la source même de toutes les richesses de la vie. Et un seul grain suffit pour transmuier en or les plus vils métaux ! C'est la Kimia ! C'est le Soufre rouge ! O pauvre ignorant ! Avec cette poudre, je construirai les palais plus beaux que celui-ci et je fonderai les villes plus magnifiques que celle-ci.* » Et Hassan répond : « *Et peux-tu, ô mon maître, avec cette poudre-là prolonger ta vie d'un seul jour ou effacer une heure de ton existence passée ?* » Et le Bédouin circonspect, répond : « *Allah seul est grand !* » Le citadin n'étant pas certain de l'efficacité des vertus de ce Soufre rouge-là ramasse les pierres précieuses et les perles. « *Malheur sur toi ! Homme à l'esprit grossier !* » lui crie le Bédouin, qui en ce qui le concerne, emporte seulement le coffret, exigeant qu'Hassan abandonne les trésors qu'il a pris.

Nos deux compagnons franchissent l'horizon de cristal bleu qui entoure la ville, puis traversent sur un pont de cristal le fleuve de mercure qu'ils avaient déjà dû passer pour venir, et se trouvant hors de la plaine miraculeuse

de la cité d'Aram, ils montent sur leurs bêtes pour retourner en Égypte.

Les infortunes pleuvent en cours de route sur Hassan toujours porteur des clefs d'or et d'argent, tandis que le Bédouin *passait à travers les périls et les fléaux en souriant et marchait dans la vie comme sur un tapis de soie*. En arrivant au Caire, Hassan trouve sa maison dévastée, les siens morts, et le voilà dans un grand désespoir ! Le Bédouin recueille Hassan et pour distraire son âme de ses peines, il se met à lui enseigner *les sciences mystérieuses, à lire dans les livres d'alchimie, et à déchiffrer les manuscrits cabalistiques. Et souvent il faisait apporter des quintaux de plomb qu'il mettait en fusion et, y jetant une parcelle du soufre rouge du coffret, il transmuait le vil métal en l'or le plus pur*. Rien ne peut consoler Hassan ni mettre un terme à ses maux, pendant que l'alchimiste coule une vie délicieuse eu sein du palais et des jardins édifiés grâce à son travail, jusqu'au jour où il meurt de bonheur en chantant l'amour d'une voix extatique, trépassant *comme les prédestinés, en souriant à la vie*. Hassan, resté seul, a pour premier soin de prendre le coffret et de l'ouvrir. Et c'est là qu'il lui est permis de lire le manuscrit mystérieux en peau de gazelle qu'il contient avec le restant de soufre rouge. Comme il venait d'apprendre à déchiffrer les caractères talismaniques, tout s'éclaire à ses yeux. Il découvre mille choses extraordinaires, et, entr'autres, les vertus fastes et néfastes des cinq clefs du destin. Aussi se hâte-t-il de jeter les clefs fatales dans un creuset pour les faire fondre et les anéantir. Mais au même instant, avant qu'il y ait réussi, les gardes du Khalifat se jettent sur lui à l'improviste et le traînent entre les mains de leur maître. « *Et le Khalifat me dit avec sévérité qu'il savait que je possédais le secret de l'alchimie et qu'il fallait que, sur l'heure, je le lui révélasse et l'en fisse profiter. Mais moi, sachant, hélas, que le Khalifat, oppresseur du peuple, emploierait la science contre la justice et pour le mal, je refusai de*

*parler. Et le Khalifat, à la limite de la colère, me fit charger de chaînes et jeter dans le plus noir des cachots.* » En même temps, ce sultan saccage la demeure d'Hassan et s'empare du coffret d'or contenant le manuscrit et la poudre rouge. Mais il n'en sait rien faire. Et tous les jours, il met à la torture Hassan pour lui arracher son secret, mais en vain.

Le Khalifat finit par mourir et Hassan transmet le fameux secret à son fils, le nouveau Khalifat, parce que celui-là est *le plus juste et le plus grand des rois*. Or ce sultan, ne voulant employer un tel trésor que pour l'agrément du Très-Haut, fait édifier la plus belle mosquée de tous les pays musulmans. Le vénérable Hassan recouvre santé, forces et bonheur et vit jusqu'à l'âge de cent vingt ans !

Telle est l'histoire du Soufre rouge de la science alchimique, plus précieuse que toutes les richesses du monde, et qui n'a de véritable but que le service du Dieu unique... Est-ce de la même science que parle le docte adolescent lorsqu'il répond d'une façon si pertinente à la jeune fille questionneuse (tome VII) : « *Je te demanderai de me dire ce que signifient ces mots : donne à l'épousée d'Occident le fils du roi d'Orient et un enfant naîtra d'eux qui sera le sultan des beaux visages.* »

L'adolescent répond : « *O Princesse, ces mots renferment tout le secret de la pierre philosophale, et ils veulent dire mystiquement ceci : Fais corrompre par l'humidité qui vient de l'Occident la terre saine adamique qui vient de l'Orient, et, de cette corruption, s'engendrera le mercure philosophique, qui est tout-puissant dans la nature, et qui engendrera le soleil, et l'or fils du soleil, et la lune, et l'argent fils de la lune, et qui changera les cailloux en diamants.* »

La pierre philosophale, alchimie métaphysique, doublée d'une alchimie expérimentale, porte cette dualité substantielle : la matière et l'esprit ; à côté de la « Magie spirituelle », une « magie matérielle », plus à la portée des masses.

De cette dernière, lentement, la science exacte est sortie. La science, comme nous la voyons s'épanouir aujourd'hui, est la magie qui continue, sur des bases plus rationnelles ; *la science se soumet à la nature pour la dominer* selon la formule de Bacon, tandis que la *magie matérielle* — sœur dégradée de la *magie spirituelle* — conserve cette gigantesque ambition de contraindre Dieu à l'accomplissement de ses desseins ! Toutes deux, science et magie, ont compris la rythmique universelle ; l'une la saisit par l'occulte et l'autre par ces mécanismes apparents. Et tandis que le Croyant d'Allah est soumission sans bornes au Très-Haut, *le seul savant*, la sorcière, en tapinois, cherche à dérober le secret de la toute-puissance. Mais la sorcière passe à côté de l'initiation majeure !

Sorcellerie, thaumaturgie, astrologie, magies de toutes natures ont utilisé à tâtons les quelques rayons divins infiltrés dans leur ignorance ; elles ont capté le reflet de sublimes lueurs déviées à travers les superstitions. Gangue immense pour de minuscules paillettes d'or !

Pourtant l'écho s'est répercuté du Verbe Créateur ; le Verbe a reconnu les siens. En ceux-ci se sont conservé, par contrat transmis, les pouvoirs magiques inclus dans le rythme même de la parole de Dieu. Tels sont les desservants de la Haute Magie, purement divine celle-là et transmise avec un soin irréprochable dans l'Antique Égypte.

« *Au commencement était le Verbe, c'est-à-dire la parole pure, intacte, neuve, immatérielle, écrit le D<sup>r</sup> Mardrus dans sa préface de la Reine de Saba ; que fit le dieu Jahveh pour voir clair au milieu du chaos ? Il ne fit rien. Il dit, sans plus. Il parla. Il incanta. Il asservit le verbe incréé, préexistant. Que dit-il ? « Que la lumière soit ! » Et devant cette parole, la première en date de toutes les paroles humaines, devant cette incantation première, l'esprit des ténèbres s'enfuit. Plus tard, mystère magnifique de la foi chrétienne, la*

parole créée, le Verbe enfin, se fait chair et matière. « *Et Verbum caro factum est* ».

La vertu du Verbe divin se transférant au Verbe humain, et aux gestes humains qui en continuent le rythme, et même aux objets quand ce même rythme leur est imposé, n'a pas eu de meilleur rituel, ni plus complet et plus impeccable, que celui dont Mardrus nous a donné la clé dans ses splendides transcriptions égyptiennes<sup>1</sup>. Pour l'Égyptien éclairé et vraiment religieux, il n'était pas d'autre idéal que d'accéder au Grand Mystère, au Temple Secret, en préparant sa vie pour l'Au delà, dans la Divine Région inférieure. C'est le détail de ce rituel que nous lisons dans ce livre précieux de Mardrus paru en 1932 : *Toute-Puissance de l'Adepté* qui contient la transcription des hauts textes initiatiques de l'Égypte, *Le Livre de la Vérité de Parole*.

Quelle était cette initiation ? Une magie transcendante où le récipiendaire se présentait déjà ouvert à la Vérité, mais par laquelle il devenait l'Initié, l'Adepté.

D'autre part, pour tout Égyptien, l'opération magique par excellence était celle qui accompagnait les funérailles : il s'agissait de doter la Momie de la vie éternelle, de la mettre définitivement à l'abri des maléfices, et d'infuser au Double ses vertus efficaces. Pendant ces cérémonies, chaque geste de l'officiant était doué d'une vertu qui lui était strictement propre ; pour que l'efficacité fût certaine, il fallait que l'officiant ait été de qualité et doué d'âme pure, de cœur pur, de mains pures et surtout qu'il ait été juste de voix en psalmodiant les versets du très saint Bréviaire que l'on nommait : *Bréviaire pour l'Ouverture de la Bouche de la Momie*. »<sup>2</sup>

De cette magie transcendante ont découlé toutes celles

1. *Toute-Puissance de l'Adepté*, par le Dr Mardrus. (Durville, éditeur).

2. *Histoire de la Reine du Nil* dans le *Marié magique*. (Malfère, éditeur).

de l'Orient aussi bien dans la Bible que dans le monde Islamique. Mais, en Islam, la vertu du verbe divin n'a pas trouvé de meilleure gardienne qu'en cette suprême magicienne : l'éternelle poésie. C'est la Poésie, magie irrésistible, qui vient du fond des âges, emplit les espaces et soulève les âmes, et continue vraiment le chant incantatoire par lequel la lumière fut créée. C'est elle qui arrive de si loin jusqu'à nos cœurs sur les ailes de l'Oiseau-magicien, la Huppe messagère de *la Reine de Saba*.

Sœur de nos princesses orientales des *Mille Nuits*, Balkis, *reine-enfant, fille des rois, dont la vie était merveilles et étonnements*<sup>1</sup>, les dépasse toutes par sa beauté naturelle et son inaccessible destin. Elle porte en elle la totalité du lumineux Orient. Elle prend figure dans la chaîne Mardrusienne, d'un sommet vers lequel aspire les *Mille Nuits et une Nuit* tout entières. Promise au sûr Amour, elle voit s'acheminer vers elle, la suprême Sagesse sous les espèces d'un roi Salomon de pure légende.

Salomon, le Prince des Magiciens, bien que possesseur du sceau talismanique qui est la marque extérieure de sa puissance intérieure, ne conquiert réellement Balkis qu'après avoir deviné les énigmes et avoir ainsi prouvé la subtilité et l'excellence de son esprit. Balkis, de son côté, ne conquiert réellement Salomon qu'en faisant éclater à ses yeux sa parfaite Pureté.

Ainsi, s'unissent en de magnifiques épousailles l'adolescente, miracle de candeur et de beauté, et la plus illustre incarnation de l'Esprit de Sagesse. Ils ont pour cortège la vieille Sarahil, gardienne de l'immémoriale tradition sacrée, et la Nature entière qui éveille, pousse et escorte la royale enfant.

En ce Poème tout est Magie vivante, parfait accord majeur, suprême communion, correspondances sacrées, convergence vers la Divine unité.

1. *La Reine de Saba*, par le Dr Mardrus (Fasquelle, éditeur).

Voici d'abord le Liseur des Astres *homme d'âge, nourri de science, ami de l'invisible, ennemi du ténébreux, proche du ciel*. Ah ! celui-là n'est pas un astrologue ordinaire. Il monte sur la plus haute terrasse du palais. Sa voix, silencieuse depuis seize années, va se faire entendre cette nuit, car *cette nuit-là était la nuit du Destin plus précieuse que mille mois*. Il a scruté la voûte céleste. Et la voix du Liseur des astres se met à chanter :

*O Balkis, visage d'ambre, ô souveraine, l'étoile Canope, levée dans le ciel occidental, vient se coucher dans notre ciel. Signification non pareille ! « Il est assis — Qui est assis ? » — diadème et couronne, sceptre en main, barbe ondulée, tout en or.*

L'émouvante Annonciation continue :

*Il est grand en pensées, en magnificence, en gloire, le plus beau des humains...*

Balkis est promise au roi Salomon.

Au même instant, les souffles qui servaient de courriers rapides et d'avertisseurs à Salomon, maître des éléments par la volonté de son Seigneur, accoururent pleins de murmures et passèrent du côté de l'oreille du roi. Et des souffles murmurèrent sur le mode mineur :

« O Prophète, O Roi doré, nous t'annonçons la nouvelle qui rafraîchira tes yeux et les éventails de ton cœur.

« Dans le pays de Saba, en Arabie, il est une fille de roi, aux longs yeux blancs et noirs, cause de soupirs et de teints pâlis. »

« Une reine de splendeur, jouvencelle sans pareille parmi les trois cents légitimes et les sept cents concubines de ton harem bien gardé. »

Et ayant ainsi chanté, les souffles se turent, et, discrets, s'en allèrent en leur voie.

Et voici que la Huppe magicienne vient elle aussi renseigner Salomon et lui décrire la splendeur de la Sabéenne, tandis que le roi, s'étant déjà mis en route, arrivait dans les plaines de Saba. Car attiré par un appel invincible, la

Huppe a devancé le roi. Discrètement posée dans l'ombre de ses appartements, elle a vu *la Pharaonne adolescente seule avec sa beauté de seize années, plus harmonieuse que tout un chœur de danseuses.*

Salomon tourne ses yeux vers le ciel et voit *que l'heure du ciel était l'heure de Canope, d'heureuse influence. Et il constata que les signes étaient des signes clairs. Et il ordonna de brûler un mélange de sept parfums propiatoires : l'encens mâle, le styrax, l'oliban, l'aoud indien, la coriandre lunaire, le myrthe blanc et le lenadon à odeur de rose.* Puis il écrit son message à Balkis, et le cachette *du redoutable sceau talismanique.*

Quant à la reine de Saba, trouvant la lettre à son réveil, elle psalmodie d'abord, suivant le rite, l'hymne au Soleil, paroles d'adoration et de salutation, par quoi s'ouvre sa journée. Puis elle consulte sa vieille nourrice Sarahil *vénéralie vieille de cent trente années, mère d'expérience, d'artifices et de savoir... Et elle était une pure, une hanafite initiée aux traditions les plus reculées et rien ne restait pour elle secret de la science des Nombres... Et les plus vertueux des Mages et les plus puissants des magiciens lui baisaient la main avec honneur et s'inclinaient devant sa suprématie. Car elle connaissait les livres de vie ; et les secrets qui charment le ciel, la nuit, les eaux ; et les inscriptions qui donnent la vertu aux talismans. Et elle avait la claire vision de la présence auguste de Celui qui cache sa gloire derrière l'astre soleil.*

C'est elle qui va conjurer le roi en faveur de Balkis...

*Alors la vieille Sarahil traça autour d'elle, avec une pierre d'aimant, un cercle magique et s'y isola avec un coq blanc. Et elle se purifia sur la fumée du parfum d'acclamation qui brûlait dans la cassolette et s'y exalta. Puis elle se mit à genoux, tourna ses deux paumes desséchées vers le ciel et par incantation déprécatore, avec intonation sacrée, elle dit et formula :*

*Et par le Grand nom, l'Ineffable qu'on n'énonce pas, et*

sa puissance, je t'invoque et je t'adjure, ô sort, je t'implore et te conjure, ô sort!...

Et par la parole et ses prodiges, et par le verbe incréé, le seul magicien, l'irrésistible, je t'adjure ô sort...

Et par le nombre Sept; et par les sept noms que l'on épèle : le Beau, l'Antique, l'Un, le Donateur, le Dangereux, le Premier et le Dernier...

Et par les sept paroles divines... les sept paroles humaines... les sept planètes... je t'adjure, ô sort...

Détourne de nous le mal, fils du mal, génération de mal... Fais que soit éloigné le Malin, le Lapidé... et que nous ne soyons pas au nombre des opprimés! Amin!

Balkis, à son tour, entre dans le cercle aimanté, se purifie sur la fumée du parfum d'acclamation, s'y exalte, et formule son invocation. Elle demande au Donateur la sauvegarde après avoir imploré le divin Seigneur du Silence, le maître le plus grand des grands, le guide de qui n'a rien...

Puis, ayant satisfait le désir de son âme Balkis sort du cercle enchanté, fait ses adieux à Sarahil, et s'avance vers la destinée... Elle marche vers l'Amour, suprême magie. En compagnie du roi Salomon, elle va monter les degrés de la pure mystique, pressentie dans nos *Mille Nuits et une Nuit*, en quelques pages rares et précieuses, que l'on va trouver maintenant.



## CHAPITRE XII

### ISLAM MYSTIQUE

Il est, dans le *Marié Magique*, conte oriental selon les textes et la traduction du D<sup>r</sup> J.-C. Mardrus, un roi qui étendait sa domination dans les pays et les îles de l'Orient, sur une contrée enchanteresse assez voisine sans doute de toutes celles dont parle constamment la sultane Schahrazade. Mais ce roi était un être hautement doué quant aux facultés et magnanime quant aux sentiments ; sa force était toute spirituelle et fille même de l'esprit ; il était enfin maître de la clef d'or qui ouvre les portes du pays d'Amour et avait pensé, toute sa longue vie, aux choses divines de l'Amour. Il était donc très évolué dans la connaissance supérieure des choses de l'esprit, dans le sentiment de la beauté, et se trouvait ainsi devenu un Alchimiste du bonheur. La musique qu'il appréciait était, sans doute, la musique des voix et celle des instruments. Mais celle qu'il aimait était la musique des âmes, qui fait que le cœur lui-même devient une note de flûte, que le Désir devient un chant d'oiseau, et que la vie entière devient toute musicale, dans le sein ébloui de la création.

Harmonieux domaine de l'enchantement qui est déjà un asile et un reposoir de la mystique ! Et c'est là, vers cette demeure secrète, hautement située, que nous conduisent, si on les suit jusqu'au bout, ces *Mille Nuits et une*

Nuit dont les chemins sont si complexes parmi tant de puissantes réalités.

Il serait facile de n'apercevoir dans les Contes, au fil d'incessantes agitations passionnées, que l'Orient charnel, voire même grossier, pour peu que l'esprit s'y complaise. Et bien que les couleurs étincelantes des pays de la lumière transfigurent tout, tant de frénésie pourrait ne laisser paraître que sa brillante surface.

Il serait non moins aisé de ne s'arrêter, dans le domaine religieux, qu'aux manifestations de fétichisme, d'idolâtrie ou du conformisme qui sont la loi de la masse chez tous les peuples.

Il serait facile enfin, sur le plan spirituel, de ne prendre contact qu'avec l'intelligence et le goût du savoir si clairement manifesté dans les classes diverses de cette société.

Mais il y a mieux que tout cela. La fleur de l'Orient, la rose mystique, développée dans le sillage de l'Islam, n'est pas sans avoir ses racines dans le monde dont les *Mille Nuits* sont la directe émanation et le reliquaire. Cette fleur précieuse tantôt y montre sa pointe, tantôt sa prime éclosion et son parfum, pour s'épanouir enfin avec magnificence en cet ultime récit d'une délicate et délicieuse ésotérie : *La Tendre Histoire du Prince Jasmin et de la Princesse Amande*, qui clôt le *Livre des Nuits*, préface lui-même d'autres contes ou poèmes, d'Orient eux aussi, venus ensuite dans l'œuvre de l'Enchanteur comme un couronnement et une consécration.

Le sens de la perfection, depuis longtemps conçue comme ascension sur l'échelle supérieure de la vie morale, est très répandue chez ces Musulmans toujours respectueux des habitudes de méditation, de recueillement ou de sainteté. Si la Sultane évoque tant d'aventures, tant de personnages et tant d'actions, c'est dans un but très explicite : elle ne vise pas seulement à l'amusement du roi Schahriar mais bien à son élévation d'esprit et il y a loin

du sultan sanguinaire et grossier du début au prince graduellement civilisé de la fin ; dans le cours des mille et une soirées, elle ne manque jamais l'occasion de mettre en valeur de beaux sentiments et de nobles attitudes.

La première forme de perfection en honneur dans l'Islam est naturellement la perfection religieuse, voie primordiale de la mystique. Malgré leurs concessions matérialistes, les doctrines du Koran en sont imprégnées. L'amour désintéressé est très nettement indiqué comme la plus noble expression du sentiment. Déjà, nous avons rencontré maintes fois cette splendide parole du Musulman qui agit sans autre but que celui de faire œuvre pie en l'honneur *du visage d'Allah*, parole semblable à celle de notre chrétienté : *pour l'amour de Dieu*. Cette formule du parfait détachement va au cœur des plus humbles.

La notion d'*extase* religieuse est aussi fort courante. On en voit la pensée se manifester dans les occasions courantes et non pas seulement chez les ascètes ou les derviches préparés à cet esprit de recueillement et d'élévation. Un amoureux est-il frappé d'un saisissement douloureux par le départ de sa bien-aimée : *Il poussa un grand cri et tomba évanoui sur le sol*, dit la Conteuse ; *comme il restait étendu sans reprendre connaissance, les gens du palais pensèrent qu'il venait d'être ravi dans l'extase divine et qu'il avait l'âme noyée dans la beauté de la contemplation auguste du Très-Haut*.

Enfin, le Sentiment, dans sa plus pure forme, est l'objet d'un véritable culte et en maintes occasions les sages Orientaux n'hésitent pas à lui donner le pas sur la simple raison.

« *Mais où est le siège de la raison ?* » demande le savant aréopage à la docte Sympathie. Elle répond : « *Dans notre cœur. Et c'est de là que ses inspirations s'élèvent vers notre cerveau pour y établir domicile.* » Et tous les assistants s'écrient que cette réponse est excellente.

Ailleurs nous lisons : « *Sache donc que Safiân a dit : Si l'âme habitait le cœur de l'homme, l'homme aurait des ailes et s'envolerait léger vers des paradis.* »

Une des merveilleuses adolescentes qui discourent devant le roi Omar Al-Nemân ne dit-elle pas en termes sublimes « *Sache aussi, ô roi, que la chose la plus admirable en nous, c'est notre cœur.* » Et comme on demandait un jour à un sage : Quel est le pire des hommes ? Il répondit : C'est celui qui laisse le mauvais désir s'emparer de son cœur. Et comme le dit le poète : « *La seule richesse est recélée dans les poitrines. Mais qu'il est difficile d'en trouver le chemin!* »

Ajoutons que ces peuples dont les moindres mouvements s'extériorisent avec une fougue véhémence, et peut-être à cause de cette *exotérie* effrénée, ont aussi un regard intérieur très exercé et se prennent facilement à songer aux choses secrètes dont nos populations ont perdu presque complètement le sens. Bien qu'elle ne sache en réalité la cause de rien, la science moderne entretient dans notre esprit public la fallacieuse assurance de *la connaissance des choses*. Aussi, de nos jours, on comprendra malaisément ce petit dialogue : « *O mon père, demande un simple Musulman, apprends-moi à connaître les vérités cachées et le mystère des choses!* » Mais Basschra le Déchaussé répondit : « *O mon fils, ces choses ne sont point faites pour le troupeau. Car c'est à peine si sur cent justes il y en a cinq qui soient purs comme le vierge argent!* » proportion qui n'est déjà pas si négligeable !

Toutes ces qualités réunies font naître, dans une nation, des êtres d'exception capables de s'élancer vers les hautes régions de la richesse intérieure par transmutation des sentiments ordinaires en pur amour. L'état religieux de l'âme s'affranchit de toute théologie dogmatique ; le formalisme apparaît comme une limite, un amoindrissement et une oppression. Dans l'*Histoire de la Jouvencelle Chef-d'œuvre des Cœurs*, la jeune fille inspirée, interpré-

tant le langage des oiseaux, exprime ainsi le *Chant du Faucon* :

*Je suis fidèle aux règles du silence. La discrétion de ma langue est mon seul mérite, peut-être, et l'observation de mes devoirs, ma perfection.*

*Emmené par les hommes en captivité, je reste réservé et jamais je ne découvre le fond de ma pensée...*

*Aussi mon maître finit-il par m'aimer, et, craignant que ma froideur et ma réserve ne m'attirent de la haine, il couvre ma vue avec le chaperon selon ces paroles du Korân : « N'étends point la vue! »*

*Il enlace ma langue sur mon bec, avec le lien qu'ont en vue ces paroles du Korân : « Ne remue point la langue!... »*

*Il me serre enfin avec les entraves désignées par ce verset du Korân : « Ne marche pas sur la terre avec pétulance! »*

*Je souffre d'être ainsi lié, mais, toujours silencieux, je ne me plains point des maux que j'endure.*

Grave confession ! N'est-ce pas un semblable maître de liberté intérieure qui a chuchoté tout bas à l'oreille du noble Alfred de Vigny son vers initiatique :

*Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.*

De plus, ce pas hors du conformisme religieux, ce passage du clos à l'ouvert, selon l'expression bergsonienne, n'est-il pas la première évasion de tout esprit en marche sur la route de la perfection mystique, car, pour celle-là, l'acte spirituel compte seul.

Mais voici *La Huppe*, porteuse du message d'Annonciation. Son poème est le sublime avertissement, cime de l'esprit, clé de la porte dernière d'un dernier tabernacle.

*« Lorsque je vins de Saba, messagère d'amour, je remis au roi doré la lettre de la reine aux longs yeux céruléens.*

*« Et Soléïman me dit : O Huppe, tu m'as apporté de Saba une nouvelle qui fait danser mon cœur...*

*« Il m'a dit : Sache, ô Huppe, que si le cœur était attentif à s'instruire, l'intelligence pénétrerait le sens caché des choses ;*

*« Si l'esprit était bon, il apercevrait les signes de la*

vérité ; si la conscience savait comprendre, elle apprendrait sans peine les bonnes nouvelles ;

« Si l'âme s'ouvrait aux influences mystiques, elle recevrait des lumières surnaturelles ;

« Si l'intérieur était pur, les mystères des choses paraîtraient à découvert et la Divine Maitresse se laisserait voir.

« Si l'on se dépouillait du vêtement de l'Amour-propre, il n'existerait plus d'obstacle dans la vie, et l'esprit ne secréterait plus de pensées glacées.

« De la sorte, ton tempérament pourrait acquérir le degré d'équilibre qui constitue la santé spirituelle, et tu serais ton propre médecin.

« Tu saurais l'administrer les remèdes spirituels, après la veille nocturne, dans la solitude du matin, en tête à tête avec la Divine Amie.

« Car celui qui ne sait pas tirer un sens allégorique du cri aigu de la porte, du bourdonnement de la mouche, et du mouvement des insectes qui bombillent dans la poussière.

« Celui qui ne sait pas comprendre ce qu'indiquent la marche de la nue, la lueur du mirage, et la teinte du brouillard, celui-là n'est pas du nombre des gens intelligents. »

Poésie de pure mystique, après laquelle la jouvencelle Chef-d'œuvre des cœurs se tut.

Maintenant, nous pouvons écouter le sublime poème du derviche de l'*Histoire du Prince Jasmin*, qui vient, lui aussi, en ambassadeur de l'amour. Jasmin est un prince d'élogue et de pastorale, unissant la beauté du corps à celle de l'âme. Le voici dans tout l'éclat de sa prime jeunesse avec des boucles musquées qui étaient un échantillon de mille nuits obscures, un teint d'ambre blond, de longs yeux de narcisse et dont la bouche secrétait un doux langage. Fils de roi, élevé au milieu des voix pures de la nature, il sait les faire revivre avec ivresse sur sa flûte. Un jour qu'il garde ses troupeaux comme d'ordinaire, passe un derviche qui lui demande humblement à boire un peu de lait. Bien que les mamelles de ses bêtes soient vides, Jasmin n'hésite

pas à traire les pis flasques en invoquant le nom d'Allah, ainsi que le lui suggère le derviche. Le lait se met à couler. Le derviche étanche sa soif. Mais aussitôt il dit : « O enfant, tu n'as pas nourri une terre inféconde. Sache, en effet, que je viens à toi en messager d'amour. Et je vois que tu mérites vraiment le don de l'amour, qui est le premier des dons et le dernier, selon ces paroles du poète :

« Lorsque rien n'existait, l'amour existait ; et lorsqu'il ne restera plus rien, l'amour restera. Il est le premier et le dernier.

« Il est le point de la vérité ; il est au-dessus de tout ce que l'on peut dire. Il est le compagnon dans l'angle du tombeau.

« Il est le lierre qui s'attache à l'arbre et prend sa belle vie verte dans le cœur qu'il dévore. »

Et il continue : « Oui, mon fils, je viens vers ton cœur en messager d'amour ; mais nul ne m'a envoyé que moi-même. Et si j'ai traversé les plaines et les déserts, c'est que j'étais à la recherche de l'être assez parfait pour mériter d'approcher la féerique jeune fille qu'un matin, passant par un jardin, il me fut donné d'entrevoir ».

La perfection nécessaire est celle de l'amour tel qu'il vient de se révéler dans le cœur de Jasmin.

« Sache, ô plus léger que le zéphyr, que dans le royaume limitrophe de ce royaume de ton père, vit dans l'attente du jeune homme de son rêve, dans ton attente, ô Jasmin, une houri de race royale, au visage de fée, une perle unique dans l'écrin de l'excellence, un printemps de fraîcheur, une niche de beauté. Sa chevelure est d'hyacinthe ; ses joues sont comme, dans le Korân, le verset de la Beauté ; ses sourcils d'arc comme la sourate du Calam ; une petite pomme creusée d'une fossette est son menton et le grain de beauté qui l'orne est un remède contre le mauvais œil. Son cœur est un flacon d'odeur scellé, et son esprit est doué du don suprême de l'intelligence. Qu'elle s'avance, et c'est le tumulte de la résurrection ! Elle est la fille du roi Akbar et s'appelle la

princesse Amande... *Et maintenant que mes paroles ont été pour ton cœur la semence de l'amour, qu'Allah te sauvegarde et te conduise vers celle qui est dans ton destin. Ouasalam !* »

Et, ayant ainsi parlé, le Derviche se lève et continue son chemin.

Or, de son côté, la princesse Amande reçoit l'avertissement fatidique : *Une nuit, comme elle dormait sur la terrasse du palais de son père, elle vit se manifester à elle, dans un songe envoyé par les genn de l'amour, un adolescent plus beau que l'amant de Suleïka et qui était, trait pour trait, l'image charmante du prince Jasmin. Et, à mesure que se manifestait devant les yeux de son âme de vierge cette vision de beauté, le cœur jusque-là sans souci de la jeune fille glissait de sa main et devenait le prisonnier du filet des boucles entortillées de l'adolescent. Et elle se réveilla, le cœur agité par la rose de son sommeil, et, jetant dans la nuit des cris comme le rossignol, elle se mit à laver son visage avec ses larmes. Depuis ce jour, Amande, asile de l'amour, dépérit, soupire et pleure, indifférente à ce qui l'entoure, silencieuse quand on la presse. Les médecins et les savants exorcistes sont impuissants.*

Mais, un jour, voici qu'apparaît dans ses terres un adolescent joueur de flûte, venu du pays des nobles Hazara, dont la voix mélodieuse ramène l'oiseau envolé de la raison, arrête l'eau qui coule et l'hirondelle qui vole. Et cet adolescent princier, sémillant et hardi est une idole de séduction pour l'œil des amants... Et s'il a surmonté tant de difficultés pour arriver jusqu'ici, c'est qu'un motif caché l'y a déterminé. Et nul motif ne peut décider un prince adolescent à tenter une pareille épreuve, sinon l'amour. Ainsi parle la favorite de la princesse Amande. Et soudain, Amande se lève sur ses deux pieds heureuse et dansante. Et son visage était éclairé par le feu du dedans, et toute son âme ivre jaillissait de ses yeux. Et de tout son mal mystérieux, que nul médecin n'avait compris, plus une trace ne subsistait : les simples

paroles d'une jeune fille parlant d'amour l'avaient fait s'évanouir comme de la fumée.

Aussitôt elle rentre dans ses appartements et écrit au prince Jasmin : le bienheureux qu'elle avait vu en songe avec les yeux de son âme, cette lettre aux blanches ailes :

« Après la louange à Celui qui, sans calame, a tracé l'existence des créatures dans le jardin de la beauté,

« Salut à la rose qui a rendu plaintif le rossignol énamouré !

« Quand j'ai entendu la mention de ta beauté, mon cœur a glissé de ma main.

« Quand tu m'as montré ta face féérique en songe, elle a fait une telle impression sur mon cœur que j'ai oublié mon père et ma mère, et suis devenue étrangère à mes frères. Qu'a-t-on à faire avec sa famille lorsqu'on est étranger à soi-même ?

« Oh ! viens me montrer ta forme charmante dans le réveil, ô toi qui es instruit des signes de l'amour et qui dois savoir que le vrai chemin du cœur c'est le cœur.

« Et sache enfin que tu es l'eau et l'argile de mon essence, que les roses de mon lit se sont changées en épines, que le cachet du silence est sur mes lèvres, et que j'ai renoncé à me promener nonchalamment... »

La favorite de la princesse, qui porte la lettre à Jasmin, trouve le jeune prince chantant ce court ghazal :

« Que dirai-je en voyant mon cœur ? c'est le nuage, l'éclair, le mercure et l'océan ensanglanté.

« Quand la nuit de l'absence sera terminée nous serons réunis comme le cygne et la rivière. »

Le lendemain, à l'heure indiquée et au moment favorable, le prince Jasmin, conduit par l'ange de l'union, prit le chemin qui menait au jardin d'Amande.

Et elle reconnut celui qu'elle aimait d'espoir et le trouva plus beau que l'image de son rêve. Et, de son côté, le prince Jasmin vit que le derviche ne l'avait pas trompé et que cette lune était la couronne des lunes. Et ils sen-

tirent tous deux leur cœur fixé par les liens de la tendre amitié et de l'affection réelle.

*Et, après les baisers très doux et les expansions de leur âme charmante, ils invoquèrent le Maître du parfait amour, pour que jamais le firmament tyrannique ne fît pleuvoir sur leur tendresse les pierres du trouble et ne déchirât la couture de leur réunion.*

Mais la famille et l'entourage sont là. Les obstacles surgissent. On imagine de marier Amande à un quelconque cousin pour lui faire oublier *son amour insensé*, non sans avoir envoyé Jasmin dans le bois voisin, *terrible séjour de bêtes effroyables*, avec l'intention de le faire périr. Mais d'abord, voici que les bêtes sauvages, immobilisées sous le charme des sons de la flûte du jeune homme, finissent par lui faire cortège ; et Jasmin arrive sous les fenêtres du roi Akbar, suivi par son troupeau apprivoisé. Le roi, ravi de cet exploit, lui fait grâce. La cérémonie du mariage d'Amande, revêtue contre son gré de robes splendides, a lieu sans délai. *La désolée Amande était assise sur son lit de parade, avec la tristesse et l'abattement à ses côtés, le cachet du mutisme sur les lèvres, silencieuse comme le lis, immobile comme l'idole. Et, jeune morte, en apparence, dans la main des vivants, son cœur palpitait comme le coq qu'on égorge... et elle était sur le sommet du Caucase des peines.*

Elle aperçoit enfin, dans la foule des invités, Jasmin qui lui donne *par une simple rencontre de leurs yeux, un espoir libérateur des liens de la douleur.*

Quand vient la nuit, Amande est introduite en nouvelle mariée dans la chambre nuptiale, et c'est alors que profitant de l'instant de solitude qu'on lui laisse à ce seul moment, *elle sortit sans bruit dans ses vêtements d'or et prit son vol vers Jasmin le bienheureux. Et ces deux amants bénis se prirent par la main, et, plus légers que le zéphyr rosé, ils disparurent et s'évanouirent comme le camphre. Et depuis lors, nul ne sut retrouver leur trace... Car, sur la*

*terre, quelques-uns seulement d'entre les fils des hommes sont dignes du bonheur, de suivre le chemin qui mène au bonheur, et d'approcher de la maison où se cache le bonheur!*

Les détails de ce poème, de haute symbolique, étaient à suivre puisqu'ils nous conduisent, par le chemin de la pureté, d'enchantements en enchantements, jusqu'à la maison du Magicien par excellence, de l'Alchimiste du bonheur.

Tout se passe dans le Sentiment, dans la beauté pure, dans l'ivresse divine. La petite flûte du prince Jasmin mène la danse des ondes invisibles. Elle unit dans une même mesure le ciel et la terre. Les forces célestes s'accordent avec simplicité à celles des cœurs, au rythme souverain de cette musique, émanation de la musique de l'âme.

Les êtres de choix dont la vie du cœur est si exaltée sont en même temps symboles, mais symboles vivants. Car, eux, sont des initiés, par nature, et qui se cherchent et se trouvent par prédestination majeure.

L'initiation ne s'acquiert que par le dedans, mais elle possède ses correspondances. La poésie universelle est sa musique ; la danse des mondes son rythme.

Le sens caché est dans les âmes, mieux gardé que dans le tabernacle le plus secret, car les profanes utiliseront peut-être les symboles, mais sans en découvrir les clefs. Moyen de reconnaissance, signal perceptible seulement pour ceux qui déjà les possèdent, les symboles n'ont pour le vulgaire qu'une valeur de surface, fallacieuse et vide. On n'entre pas dans la confidence : on s'y trouve ou non...

C'est pourquoi ce conte-poème est une fenêtre grande ouverte sur la Mystique orientale qui a son fondement sur cet état divin : l'amour.

La bien-aimée du *Cantique des Cantiques*, — que Mardrus a transcrit magnifiquement en français dans son livre de résurrection bibliques : *Pages Capitales*, — Balkis et Salomon, que nous avons laissés au seuil de la rencontre, sont les répondants du Prince Jasmin et de la princesse

Amande, en route pour la montée avec l'*Oiseau des Hauts*. Amande et Jasmin ont leur explication initiatique dans la *Reine de Saba*, ce double poème, magique et mystique.

La magie, toute spirituelle, est le moyen de la puissance que possède l'initié ; mais la mystique est l'état même de divine pureté, la communion avec le divin à la lumière de l'amour.

Lorsque Salomon eut amené Balkis par la main sous ses tentes féeriques et que les noces merveilleuses se furent déroulées dans l'allégresse générale parmi les musiques instrumentales, les danses et les chants, vint l'instant de la véritable Rencontre, celle où l'on devait conduire l'Épousée vers la couche de l'Époux.

Déjà l'oiseau-magicien avait fait entendre son chant mystique.

*O mon frère de pensée, qui te diriges dans la voie par le tamarin, qui prépares pour ton âme la thériaque et le jujube, qui fréquentes la Divine Amie dans la solitude de ton cœur.*

*Si tu me dis : O toi, dont l'oreille n'est pas dure, qu'as-tu compris à tout ce qui t'environne...*

*Je te répondrai, ô mon frère, et je te répondrai jusque dans la tombe : Tu es mon tout, tu es ma suffisance, Amour !*

Et Salomon s'était écrié : « *O merveille de ces distiques ! Par la mémoire de David, et de la harpe séraphique, en vérité, une telle rythmique dépasse, et de beaucoup, le Cantique des Cantiques.* »

Et maintenant, voici Balkis, devant le trône de Salomon, au centre du cortège des jeunes suivantes, *lys silencieux de ce parterre*. Et le moment était venu de la cérémonie des robes. La nourrice Sarahil, porteuse de la vieille tradition sacrée, dénoue une à une chacune d'elles et elles étaient au nombre de sept. A chacune, l'épousée se dépouille de quelques-unes de ses attaches terrestres, selon le symbole qui lui est dévolu : ainsi tombent l'un après l'autre le monde du faste et des dehors brillants,

celui des mirages et de l'esprit, celui des amours sensuelles, des désirs tumultueux, des pratiques tapageuses de la religion, en sorte qu'elle ne conserve plus que la septième tunique *subtile comme de l'air tissé et de couleur rouge amarante* ; et sur elle était figuré, dans une attitude suppliante, des jeunes faons, ivres de désir et d'attente.

Aussitôt les deux époux sont laissés seuls. Et Salomon descend, une à une lui aussi, les trois marches de son trône, trois degrés de l'extase mystique. A la première, il dit : « *O parfaite en tes membres, à cause de la présence de mon Dieu, sache que mon père David dansait devant l'Arche sainte. Moi, je danserai autour de toi. Car ton être est aussi sacré que l'Arche ; et plus qu'elle ton corps est la maison des mystères de mon Dieu.* »

A la seconde marche, il dit : « *O pareille à un bouton de fleurs, toi qui as, autour de l'oreille, la couleur de la rose ! Sache que c'est la loi d'amour qui fait tourner les sphères, et fait aussi graviter l'amour dans l'espace. Et quand le vent d'amour vient à souffler sur la terre, les humains dansent comme les astres...* »

Et à la troisième marche, il dit : « *O toi, dont les cheveux d'hyacinthe s'enroulent en boucles rondes comme le fruit du noisetier, sache que l'ivresse d'amour est la base de la foi qui plaît à mon Dieu et que la passion est mère de l'extase mère de la danse. Permits à l'Amant de danser autour de la bien-aimée...* »

Il dit cela, et aussitôt une clarté de songe régna comme dans une nuit lunaire. Et les notes descendirent d'une musique sur un diapason ténu comme un cheveu de cristal. Et, aux sons de cette musique de l'infini, le danseur sacré s'extasia. Le roi Salomon dansait ; Visage de l'extra-monde, corps voguant sur un océan d'extase, sans bruit ni secousses, il dansait.

Et il dansait autour de l'épouse les cils baissés ; et il tournait de gauche à droite, dans le même sens que les tournées solaires. Et sept fois il tourna, pendant que la note de

*cristal, goutte à goutte, accompagnait ce chant soufique :*  
 « Je suis l'atome tourbillonnant, je suis la splendeur du disque...

« Je suis le dedans de ce qui est dedans ; je suis le désir du désir.

« Je suis la plante qui renaît une âme, je suis l'âme qui renaît un homme.

« Je suis l'homme qui renaît un ange, je suis l'ange qui renaît l'inouï.

« Je suis l'inouï qui renaît le jamais vu ; je suis le jamais vu qui renaît le rien.

« Je suis le rien, je suis le rien. »

*Et lorsqu'il eut tourné sept fois, le danseur sacré, arrivé juste en face de l'épouse, s'arrêta brusquement... Et il s'inclina profondément devant Balkis, puis à sa gauche, puis à sa droite. Et à reculons, il s'effaça. Et en mesure et en mesure, il remonta vers son trône.*

*Et de la sorte s'accomplit le rite solaire de l'extase d'Amour.*

*Puis, quand Salomon et Balkis eurent pénétré dans la tente nuptiale, ils furent deux bienheureux amants. Mais il n'est point licite de déceler ce que l'amour a célé. Car tout le reste est le mystère de l'amour. Et c'est un mystère de la foi...*

*Je suis le rien : avons-nous déjà là, incluse en peu de mots, cette doctrine du renoncement à soi-même qu'annonce un poème des Mille Nuits et une Nuit et qui serait le dernier terme des lois de l'amour ? Dans l'Histoire de la Jouvencelle chef-d'œuvre des cœurs, le chant du Papillon la contient tout entière :*

« Je suis l'amant éternellement brûlé par l'amour de ma bien-aimée, la flamme.

*Me consumer de désir et d'ardeur, telle est la loi qui régit ma courte vie.*

*Les mauvais traitements de mon amie, loin de diminuer mon amour, ne font que l'augmenter, et je me précipite vers elle emporté par le désir de voir notre union consommée.*

*Et la chandelle me répond : Véritable amant, ne te hâte pas de me condamner, car j'éprouve les mêmes tourments que toi.*

*Qu'un amoureux se consume, rien d'étonnant, mais qu'une maîtresse éprouve le même sort, voilà ce qui doit surprendre.*

*Le feu m'aime comme je l'aime ; et ses soupirs enflammés me brûlent et me liquéfient.*

*Répandre ma lumière, brûler, verser des larmes, voilà mon sort. Et je me consume pour éclairer les autres. »*

*Ainsi me parla la chandelle. Mais le feu se tourna vers nous deux, et nous dit :*

*« O vous qui êtes tourmentés par ma flamme, pourquoi vous plaindre, puisque vous jouissez du doux instant de l'union.*

*Heureux ceux qui boivent, tandis que je suis leur échan-  
son ! Heureuse la vie de celui qui, consumé par ma flamme  
immortelle, meurt à lui-même pour obéir aux lois de l'amour ! »*

Or, voici dans l'*Oiseau des Hauteurs* (récit oriental du D<sup>r</sup> J.-C. Mardrus, paru en 1933) que le poète Alfarid, dont l'œuvre bénie enchante l'Orient tout entier, confie à Djem dont le cœur était celui d'un prince du Sentiment ce qu'il a voulu exprimer dans ses poèmes : « le sens à jamais fermé de ce mot, *Amour*. Ce sont des pages d'initiation qui suivent. Mais, comme toujours, le futur initié porte déjà sur son front le signe de l'Amour. Et Alfarid lui dit : « *Hormis l'Essence cachée... tout le reste est indigne de tes yeux, ô toi qui ne contiens en ton âme aucune parcelle de néant... Et déjà j'entends, dans la solitude de mon cœur, que j'ai enveloppé de la corde sévère du renoncement, déjà j'entends la musique des Flûtes royales qui chantent ta venue.* » Et cette essence cachée n'est autre que la loi d'harmonie que nous nommons *Amour*. Lorsque l'Amant et l'Être aimé sont en harmonie, c'est, pour eux, une heure de l'éternité. Lors, chacun de ses Bienheureux ne cherche plus qu'à se réduire jusqu'à mourir à lui-même en se confondant ainsi avec le feu de l'Amour...

Cet amour mystique, nous le retrouvons exprimé d'une façon saisissante dans un autre court récit : *l'Adolescente de l'île de Cristal*, par lequel Mardrus termine *l'Histoire du Marié Magique*. Ille fortunée ! C'est là seulement qu'une seule fois le pur bonheur élit domicile sur la surface de la terre. Car c'est là seulement que le sultan Amour une seule fois, régna sur deux cœurs faits pour l'Amour. » Mariée au jeune roi de l'île de cristal, la nouvelle épousée, le soir de ses noces, n'est que chagrin, amertume et sanglots. Le roi doué d'un naturel magnanime se déclare prêt à quitter son palais et son trône pour servir la jeune femme et apaiser sa peine. Mais elle répond que, depuis sa plus tendre enfance, son cœur se trouve pris dans la pulpe du cœur de quelqu'un qui n'est prince que par le Sentiment « Comme l'Ange Harout, ajoute-t-elle, sa beauté ne se découvre guère aux yeux qui ne voient que l'apparent... Et je vis en Lui et il vit en moi, tous deux fondus dans l'Amour. » Et le roi s'incline en murmurant : « Je ne connais pas d'humain assez insensé pour lutter contre les décrets du sultan Amour ». Il libère donc la jeune fille de ses liens d'épouse et la conduit vers la sortie secrète de son jardin.

Or l'adolescente arrive devant la cabane de celui qui l'attendait sans espoir. Elle frappe à la porte.

— Qui est à la porte ? demande la voix de l'intérieur. Et l'adolescente répond :

— C'est moi !

Et la porte ne s'ouvre pas.

Alors l'adolescente s'enveloppa le visage du voile de la méditation, mûrissant dans son cœur la notion de l'Amour qui veut que les privilégiés de l'amour meurent d'abord complètement à eux-mêmes, avant de se présenter devant le sultan Amour.

C'est pourquoi, dès l'aube du lendemain, prête désormais à aborder la porte, elle y frappe de nouveau : Et la voix de l'intérieur interroge : Qui est à la porte ?

L'adolescente répond cette fois : — C'est Toi !

Et la porte s'ouvre d'elle-même. *Et le reste est le mystère des privilégiés de l'Amour...*

*Le rien du roi Salomon, la vie qui meurt à elle-même pour se confondre avec le feu de l'Amour, le renoncement accepté dans la solitude du cœur : tels sont les plus hauts degrés de cette mystique de l'Orient islamique qui, par un incontestable Acte d'Amour, rend l'amant, ce magnifique donateur proche de la Divinité. Ce renoncement est un accroissement total et définitif, une renaissance éternelle.*

Que nous sommes loin du mysticisme intellectuel et dialectique des Grecs ; loin aussi, malgré la première apparence, de la doctrine Hindoue. Certes ! le Bouddha apporte la délivrance : Mais triste renoncement, que cette extinction dans un froid Nirvana ! L'Hindou ne voit sur terre que souffrances ; le mal est dans la soif de vivre, dans le désir, dans l'action. Ainsi l'idéal humain se réfugie dans le détachement complet de tous les liens terrestres. Le bouddhisme est donc une discipline de délivrance ; le Sage aspire, par un effort de sa volonté, à son absorption dans le Grand Tout. Panthéisme spiritualiste sans chaleur ni sentiment, bien éloigné, en vérité, de nos *Privilégiés de l'Amour* qui exaltent en leur cœur la parcelle divine, *parce qu'ils possèdent la Science des Enchantements, qui est l'Alchimie du Bonheur.*

La mystique chrétienne, elle aussi voie de l'amour, répudie les « misérables attachements de la terre ». « Il n'y a aucun rapport, dit Sainte Thérèse d'Avila, entre le bonheur de l'âme unie à Dieu et les plaisirs de la terre ». La perfection réside entièrement dans l'amour spirituel : « le mariage spirituel se fait au centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être l'endroit où Dieu lui-même habite. C'est l'Amour qui s'unit à l'Amour et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves. » L'union de l'âme à Dieu se résout en une seule lumière, comme

celle des flammes réunies de deux cierges rapprochés l'un contre l'autre, et qui sont un et qui sont deux à la fois. Sans doute, cette mystique qui est extase et contemplation est toute métaphysique et intellectuelle. Sainte Thérèse d'Avila affirme expressément : « Le Divin Maître apparaît au centre de l'âme par une vision intellectuelle. » Mais cependant l'Union à Dieu, dernier terme de cette élévation, ne se fait d'après les descriptions même qu'elle en donne, que comme une sorte d'hébétude où l'âme « ne voit, ni n'entend, ni ne comprend ». C'est au réveil de cette absorption dans le divin que l'âme trouve la preuve de cette Union dans la certitude absolue qui lui en reste. Surtout, le souci majeur de cette mystique est d'abolir le Sentiment.

Bien qu'une Sainte Thérèse se soit exaltée magnifiquement au *Cantique des Cantiques* et que ce langage de l'amour ait été pour elle une lumière divine, il faut noter cependant l'écart qui sépare une telle voix, souveraine dans l'extase spirituelle mais séparée du Sentiment, de celle de cet Amant de la divine Amie pour qui Sagesse, Sentiment, Beauté, Joie et Amour se confondent.

L'amant de la Divine Amie écoute une voix qui l'appelle vers la pureté et l'Amour. Mais la contemplation et l'extase ne lui suffisent plus. C'est l'élan immense de l'âme qu'il lui faut, l'enthousiasme qui brûle sans jamais se consumer, « l'ivresse de nature » qui le portent vers l'état divin. Aussi ne connaît-il pas cette « Nuit obscure » dont parlent les Mystiques chrétiens. Et tandis que pour ceux-ci, le plus haut degré de la perfection est l'amour de Dieu qui se réfléchit sur tous les hommes, pour notre Mystique d'Orient le sommet de la sublime vérité est l'amour désintéressé, *sans autre but que lui-même*. C'est en cela qu'il est véritablement divin. C'est par cela que l'amour terrestre se confond avec l'amour divin. Tout y est joie, harmonie et délectation, car il est fait d'épanouissement et de beauté pure ; il a son point

de départ dans la ferveur et le ravissement, au sein même de la création : *Celui qui créa la Beauté et qui est lui-même le Beau, ne saurait m'en vouloir d'adorer l'œuvre de ses doigts.*

Loin de nous, *cette vallée de larmes biblique*, ou la terre de douleurs du penseur Hindou ! Ce serait outrager Dieu dans son œuvre que d'ignorer les couleurs, les parfums et la musique du monde.

La Mystique de l'Orient islamique, née dans une ivresse de meilleur aloi que celle dyonisiaque, sans aucun recours aux boissons enivrantes ni aux basses excitations, mais seulement par sublimation d'elle-même, est l'aboutissant naturel de cette vaste explosion de joie que sont les *Mille Nuits et une Nuit.*

Or, voici le sommet où aboutit l'œuvre d'une grande voix poétique de ce temps, celle de *l'humble Soufi, le plus effacé d'entre les Soufis des deux Terres, le pèlerin de la voie du Double-Jardin, le reclus souriant sur la natte du détachement, le féal serviteur de la Divine Amie, le compagnon ébloui par l'invisible Beauté* comme, une fois, en passant se désigna lui-même J.-C. Mardrus, dans le Prélude de *l'Oiseau des Hauteurs.*

Un Soufi : c'est-à-dire un initié de la sagesse Pythagoricienne, un héritier de ce double savoir, — mathématicien et gnostique, — qui nous revient ainsi par le chemin de l'Orient, plus proche du frémissement de la vie que jamais...

Et ce Soufi a lui-même, pour compagnon habituel, *cet Oiseau des Hauteurs*, émanation mystique du Dieu de l'Islam... Car nous apercevons en lui le sublime Adolescent de *la Djanna.*

Couronnement de chapitres bibliques miraculeusement sauvés de leur terroir d'origine et donnés par Mardrus en notre langue après tant d'autres versions et traductions plus ou moins décolorées, ce Poème, *la Djanna,*

clôt les *Pages Capitales*<sup>1</sup> par le plus beau cri mystique, et le plus déchirant sans doute, qui ait jamais été entendu...

Des foules turbulentes et nonchalantes des *Mille Nuits* et une *Nuit*, de cet Orient islamique, est issu ce simple derviche entre les derviches djélaliens, ce beau solitaire, Soufi insigne, Prince du Sentiment.

Propriétaire de la Richesse intérieure, il respire dans une sphère supérieure à celle de l'intelligence ; à la source même de la splendeur intellectuelle.

*Et la bénédiction avait allumé dans sa poitrine le briquet du génie.*

*Et elle avait fixé dans son cœur avec le clou d'or de l'équilibre, le sentiment du juste et le sentiment du beau...*

*Dans cette vallée, l'Adolescent, ivre de sa nature, avait pour tapis de repos, les tapis aux sept couleurs des changeantes saisons...*

*Et pour musique, il avait la musique des harmonieuses pensées...*

*Or, dans cette solitude de la vallée, le Soufi adolescent avait un compagnon ;*

*Et c'était un délicat et frémissant compagnon, plus mystérieux encore que lui-même...*

*Le gardien secret de l'empire intérieur.*

*Et ce jour-là, l'Adolescent parla à ce compagnon voilé et lui dit :*

*O mon cœur...*

*O riche héritier du dernier mot de l'Évangile et de la première lettre du Koran...*

*Voici qu'aujourd'hui le désir de la face ineffable me tire par le pan de mon manteau...*

*Voici que l'appel de la Divine Amie me sépare de mon corps.*

*Je t'adjure donc, ô Simourg Ailé du voyage,*

*Ah! Soulève-moi de tes ailes et mène-moi au zénith,*

1. Fasquelle, 1931.

*Mène-moi jusqu'au cœur de la Féerie-Djanna...  
Après du Visage Sublime pour qui déjà nous chantions  
d'amour dans le sein de notre mère.*

Et l'immortel oiseau, habitant de sa poitrine, emporte le Soufi vers le Zénith du Monde. Et la Vision du Paradis musulman se déroule, *Mystère sur Mystère*. Et l'Adolescent reconnaît la Vision même que l'Ange a décrite comme Messager du Maître : les Sept Royaumes du ciel, les soixante-dix mille prairies, les Sables d'Or, les Pavillons de Topaze, les lits de Voluptés où sont étendues les Houris, les Deux Jardins, les fruits mûrs, les eaux vives... Tout cela en la demeure Djanna, en récompense du bien-agir des Croyants.

C'est alors que l'Adolescent, devant la réalité « de toutes ces faveurs tangibles d'un ciel matériel », penche son front attristé sur son mystique compagnon, le Grand Oiseau, son propre cœur, et dit : « *Hélas! Est-ce donc de telles joies que nous sommes venus chercher au Zénith du Monde! Ou est-ce Toi Seule, Divine Amie, insondable Sagesse, Lumière intelligible?* »

Et l'Oiseau lui répond : « *O Soufi dont la nourriture était l'illusion et la boisson l'eau des mirages,*

« *Toi qui sais que le ciel est non point sous la voûte éloignée, mais sous la voûte la plus proche, au dedans de ta poitrine.*

« *Es-tu venu chercher au Zénith d'Altaïr, ô Amant de la Divine Amie, autre chose que le visage ineffable?*

« *Et l'Adolescent aux yeux tranquilles leva un index attestateur et répondit : Rien d'autre que Lui. »*

*Puis il se tourna dans la direction de l'Orient,*

*Et, comme s'éteignaient les dernières étoiles et que s'allumait le matin,*

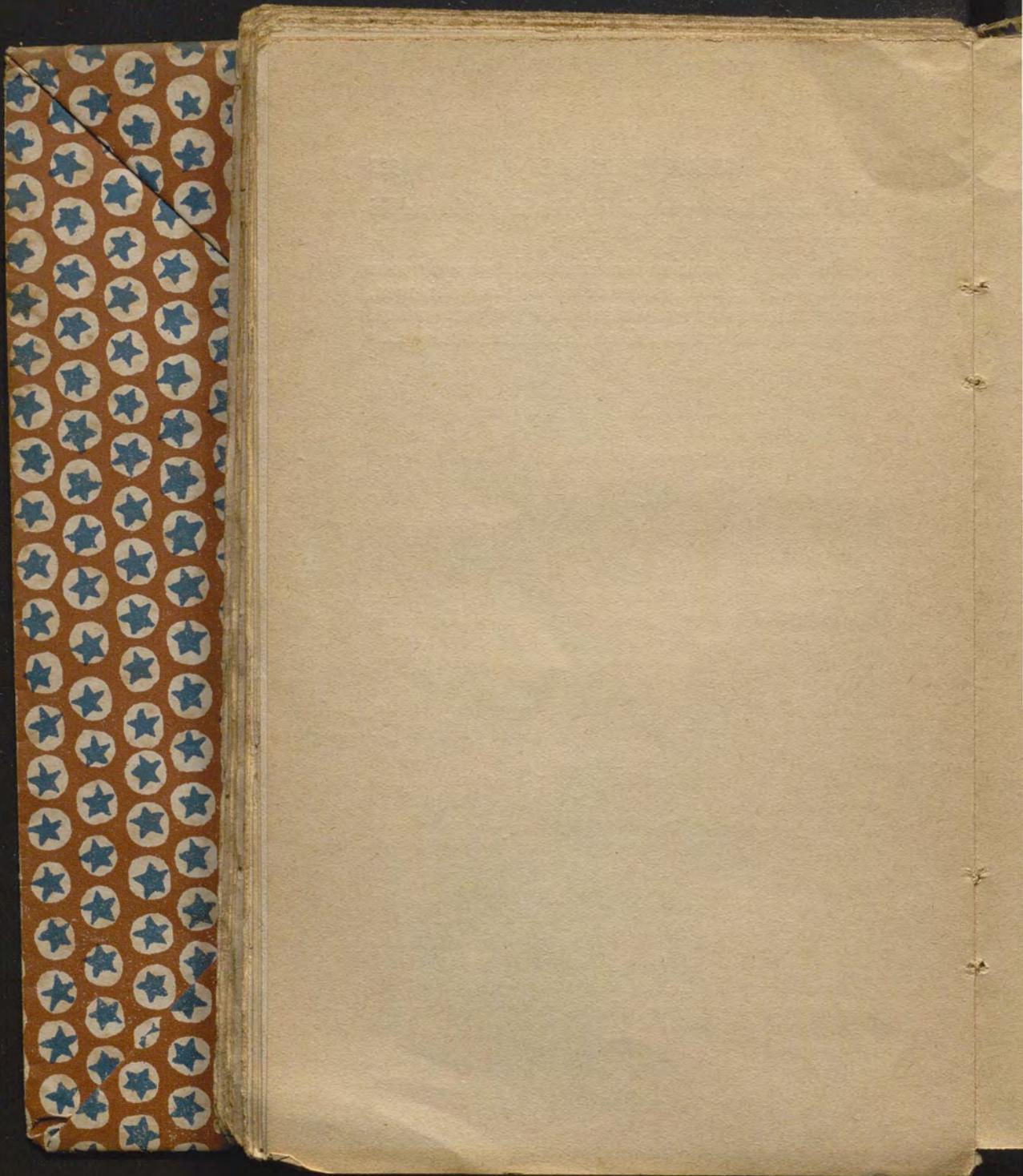
*Il salua les Jouvenceaux angéliques,*

*Et, seul avec son Cœur, il descendit lentement vers le Nadir.*

Telle est la Suprême vision de l'Islam mystique, recréé par l'Enchanteur.

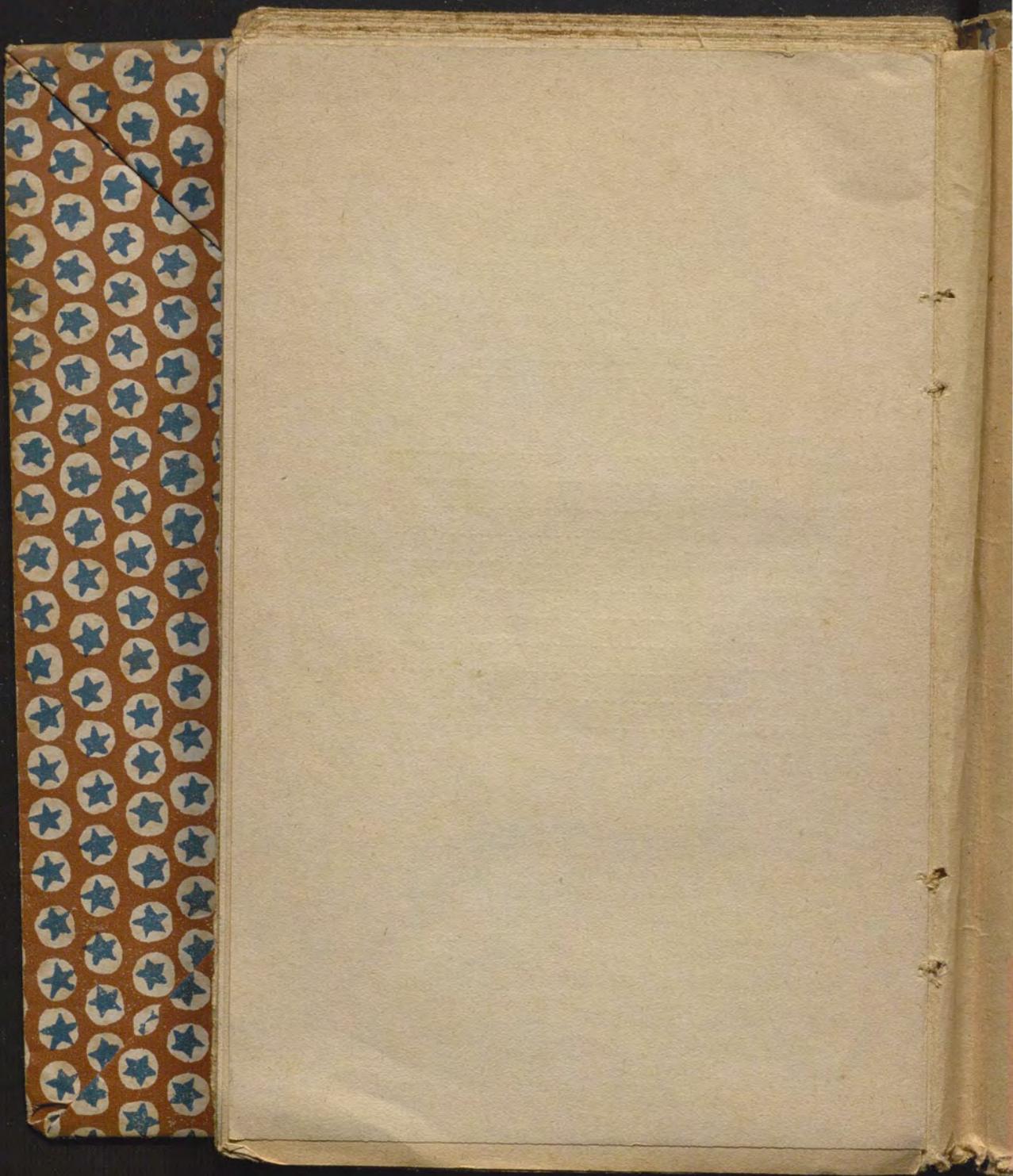
Ainsi se confirme une fois de plus la parole que lui adressait notre grand Elisée Reclus :

« Vous êtes le magicien bienfaisant. Votre savoir vous vient de loin. Par votre naissance, votre très ancien nom, vos affinités, vos voyages, vos recherches et votre œuvre, vous êtes actuellement le chaînon de la tradition solaire... »

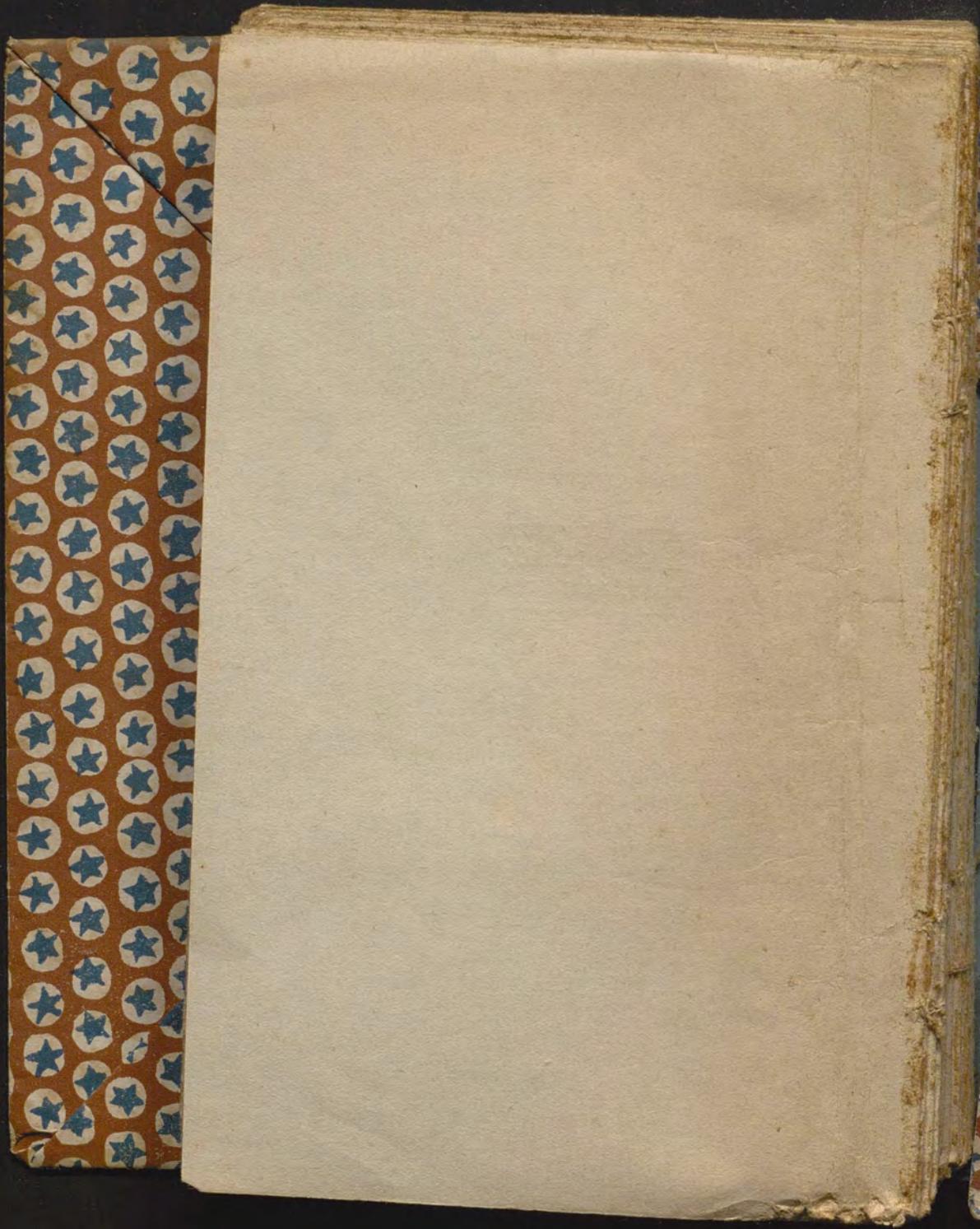


## TABLE DES MATIÈRES

Préface .....	5
La Naissance .....	13
Turquie française .....	31
Les Chemins de l'Enchanteur.....	40
Les « Nuits » de l'Enchanteur.....	55
Schahrazade en personne.....	66
Les vieux Contes.....	77
La Floraison .....	108
Poésie orientale .....	176
Islam vivant.....	212
Islam magique.....	273
Islam mystique .....	306



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 24 AVRIL 1935  
PAR F. PAILLART A  
ABBEVILLE (SOMME)



AN  
LOU  
LÉO  
SYL  
MAR  
JEAN  
Pa  
FAGU  
LYDI  
HÉLE  
YVES  
LÉOP  
RAYM  
CLAU  
SUZAN  
ANDRI  
THIER

ANTOINE ALBALAT. — Trente a  
LOUIS AURENCHÉ. — J.-J. Rous  
LÉON BOQUET. — Les Destin  
— La Comm  
SYLVAIN BONMARIAGE. — L'Am  
— Les  
MARIE DORMOY. — La vraie M  
JEAN DRAULT. — DRUMONT, L  
Parole.....  
FAGUS. — Essai sur Shakespea  
LYDIA FRAZER. — La Bretagne  
HÉLENE FREJLICH. — Flaubert  
YVES GANDON. — Imageries c  
LÉOPOLD LACOUR. — Les maît  
RAYMONDE LEFÈVRE. — La Vie  
CLAUDIUS LA ROUSSARIE. — R  
SUZANNE LAVAUD. — Marie  
ANDRÉE MÉGARD-GÉMIER. — So  
THIERRY SANDRE

## Collection « PERSPECTIVE »

(pour essayer de comprendre le monde moderne)

H. d'ALMÉRAS. — La France dévorée par les poux.....	2	50
ABBÉ L. BOIS. — L'Imagination dans la vie et dans l'au-delà	12	»
RAOUL BRUCEILLES. — Introduction à une sociologie thomiste	15	»
ÉMILE CHAROY. — Vers le bonheur.....	15	»
ÉLIE FAURE. — Les trois gouttes de sang.....	12	»
— Mon Périphe (tour du monde 1932).....	12	»
— Ombres solides (essais d'esthétique concrète)	15	»
PRUDENT PRUVOST. — La Musique rénovée.....	40	»
ERNEST RAYNAUD. — La police des mœurs.....	15	»
ALPHONSE SÉCHÉ. — La Morale de la Machine.....	12	»
— Le Dictateur .....	5	»
D <sup>r</sup> ROBERT TEUTSCH. — L'angoisse humaine.....	15	»
— Le Féminisme .....	15	»
ARCY-HENNERY. — Destin du Cinéma Français.....	15	»

## Galerie d'Histoire Littéraire

ANTOINE ALBALAT. — Trente ans de quartier latin.....	12	»
LOUIS AURENCHÉ. — J.-J. Rousseau chez M. de Mably....	15	»
LÉON BOCQUET. — Les Destinées mauvaises.....	12	»
— La Commémoration des Morts.....	12	»
SYLVAIN BONMARIAGE. — L'Amour et le Souvenir.....	12	»
— Les Tablettes d'Alcibiade.....	15	»
MARIE DORMOY. — La vraie Marion de Lorme.....	15	»
JEAN DRAULT. — DRUMONT, <i>La France Juive</i> et la <i>Libre</i> <i>Parole</i> .....	18	»
FAGUS. — Essai sur Shakespeare.....	12	»
LYDIA FRAZER. — La Bretagne de Charles Le Goffic....	15	»
HÉLENE FREJLICH. — Flaubert d'après sa correspondance.	50	»
YVES GANDON. — Imageries critiques.....	15	»
LÉOPOLD LACOUR. — Les maîtresses de Molière.....	15	»
RAYMONDE LEFÈVRE. — La Vie inquiète de Pierre Loti.	15	»
CLAUDIUS LA ROUSSARIE. — Raoul de Cambrai.....	12	»
SUZANNE LAVAUD. — Marie Lenéru.....	15	»
ANDRÉE MÉGARD-GÉMIER. — Souvenirs d'une comédienne.	15	»
THIERRY-SANDRE. — Anthologie des écrivains morts à la guerre (5 tomes à 30 francs).....	150	»
ALPHONSE SÉCHÉ. — Dans la mêlée littéraire (1900-1930).	15	»
CHRISTIAN SÉNÉCHAL. — Les grands courants de la Littérature française contemporaine.....	30	»
— Cartonné toile .....	30	»
EDMOND SOREAU. — Pascal.....	15	»

**Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques**

12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS-VI\*

— EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

## BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSEON

(Format 12×19)

- |                           |   |
|---------------------------|---|
| ANTOINE ALBALAT.....      | <i>Trente ans de Quartier Latin</i>                           |
| BALKIS.....               | <i>Personne. — En marge de la Bible.</i>                      |
| PIERRE BILLOTEY.....      | <i>Le Pharmacien Spirite. — Raz Boboul.</i>                   |
| MAGALI-BOISNARD.....      | <i>Maadith. — L'Enfant taciturne.</i>                         |
| SYLVAIN BONMARIAGE.....   | <i>L'Amour et le Souvenir-Tablettes d'Alcibiade (15 fr.)</i>  |
| EMMANUEL BOURCIER.....    | <i>La Beleba. — L'Homme de l'Ombre.</i>                       |
| SUZANNE DE CALLIAS.....   | <i>Jerry.</i>   |
| NONCE CASANOVA.....       | <i>Messaline. — La Libertine. — Phryne.</i>                   |
| CLAUDE CHAUVIÈRE.....     | <i>La Route et la Maison.</i>                                 |
| FRÉDÉRIC CHOPIN.....      | <i>Lettres (édition complète) (30 fr.) (pur fil 90 fr.).</i>  |
| CHOROMANSKI.....          | <i>Médecine et Jalousie (15 fr.).</i>                         |
| MAX DAIREAUX.....         | <i>L'Amour en Amérique du Sud.</i>                            |
| MAURICE DES OMBIAUX.....  | <i>Le Joyau de la Mitre. — Le Traité de la Table.</i>         |
| —                         | <i>La dernière nuit du duc de Guise. — Saint-Dodon.</i>       |
| —                         | <i>Liège qui boat. — Une fille de Meuse.</i>                  |
| —                         | <i>Namur La Gaillarde. — Le Maugré.</i>                       |
| RENÉE DUNAN.....          | <i>Baal ou La Magicienne Passionnée.</i>                      |
| RAYMOND ESCHOLIER.....    | <i>Le Sel de la Terre.</i>                                    |
| ELIE FAURE.....           | <i>Le. Trois Gouttes de Sang. — Ombres solides (15 fr.).</i>  |
| —                         | <i>Mon Périphe, tour du monde 1932</i>                        |
| VICTOR FORBIN.....        | <i>Mes Aventures sous les Tropiques.</i>                      |
| G.-T. FRANCONI.....       | <i>Unité, de l'Armée française</i>                            |
| YVES GANDON.....          | <i>Maison fondée en 1810.</i>                                 |
| —                         | <i>Imageries critiques (15 fr.).</i>                          |
| CLAUDE GEVEL.....         | <i>Aline.</i>   |
| GEORGES GRANDJEAN.....    | <i>L'Épopée Jaune. — L'Amour en Islam</i>                     |
| MARCEL HAMON.....         | <i>Les Fantômes. — La Rose Noire. — Le Pérot.</i>             |
| —                         | <i>Le Signe de Saturne. — La Nuit de Midi.</i>                |
| —                         | <i>Les Désaxés (15 fr.).</i>                                  |
| RENÉ-MARIE HERMANT.....   | <i>Kritazit. — En Détresse. — Fakir.</i>                      |
| —                         | <i>La Femme aux Hommes. — Le Gerfaut.</i>                     |
| JONQUEL ET VARLET.....    | <i>Les Titans du Ciel. — L'Agonie de la Terre.</i>            |
| ODETTE KEUN.....          | <i>Le Prince Tariel. — La Capitulation.</i>                   |
| —                         | <i>Dans l'Aurès inconnu.</i>                                  |
| GÉNÉRAL KRASSNOFF.....    | <i>L'Amazone du Désert.</i>                                   |
| SELMA LAGERLOF.....       | <i>L'Exilé (15 fr.).</i>                                      |
| ABEL MOREAU.....          | <i>Le Fou (Prix Zola).</i>                                    |
| BERNARD NABONNE.....      | <i>La Butte aux Cailles.</i>                                  |
| MARÉCHAL PILSUDSKI.....   | <i>Biboula, souvenirs d'un révolutionnaire (15 fr.).</i>      |
| JOSEPH-ÉMILE POIRIER..... | <i>Onagan, homme rouge.</i>                                   |
| ROCHAT-CENISE.....        | <i>Jacques Balmat du Mont-Blanc.</i>                          |
| —                         | <i>Les Saisons Montagnardes.</i>                              |
| IRMINE ROMANETTE.....     | <i>Sanson de la Martinique.</i>                               |
| THIERRY SANDRE.....       | <i>Le Purgatoire (Prix Goncourt). — Mtenne.</i>               |
| —                         | <i>Mousseline. — Robert-le-Diable</i>                         |
| ALPHONSE SÉCHÉ.....       | <i>La Morale de la Machine — Le Dictateur (5 fr.).</i>        |
| CHRISTIAN SÉNÉCHAL.....   | <i>Les grands Courants de la Littérature française</i>        |
| —                         | <i>contemporaine (1885-1933) (24 fr.).</i>                    |
| HENRYK SIENKIEWICZ.....   | <i>En esclavage chez les Tartares (15 fr.).</i>               |
| —                         | <i>Les Chevaliers Teutoniques (1000 pages — 50 fr.).</i>      |
| WACLAW STEROSZEWSKI.....  | <i>L'Amour du Samourai (15 fr.). — L'Évasion (15 fr.).</i>    |
| A. AUGUSTIN-THIERRY.....  | <i>Un Ménage d'Aventuriers. — M<sup>lle</sup> de Clénord.</i> |
| PAUL-JEAN TOULET.....     | <i>Bchanzigue.</i>  |
| THÉO VARLET.....          | <i>Le Démon dans l'Âme. — Le dernier Satyre.</i>              |
| —                         | <i>Aux Paradis du Hachich. — La belle Valence.</i>            |
| PAUL VIMEREU.....         | <i>Les Amants du Rempart. — Tâlit.</i>                        |
| —                         | <i>Chutt le Hutteur. — Le Péché Inconnu.</i>                  |
| H.-G. WELLS.....          | <i>La dictature de Mr Parham (15 fr.) (pur fil 45 fr)</i>     |
| WILLY ET MENALKAS.....    | <i>L'Ersatz d'Amour. — Le Naufrage.</i>                       |

Exemplaires ordinaires. 12 fr. ou 15 fr. Exemplaires sur pur fil. 30 fr. ou 45 fr.

